10298

IV. 6
9.
56

Palat. 1932

NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
DE VILLE
ET
DE CAMPAGNE.

TOME DIXIÈME.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE VILLE ET DE CAMPAGNE,

Ou choix de jolis Romans, Contes en vers & en proſe, Poéſies diverſes, Anecdotes, Bons-Mots, Faits intéreſſants, Variétés littéraires & hiſtoriques, &c.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES.

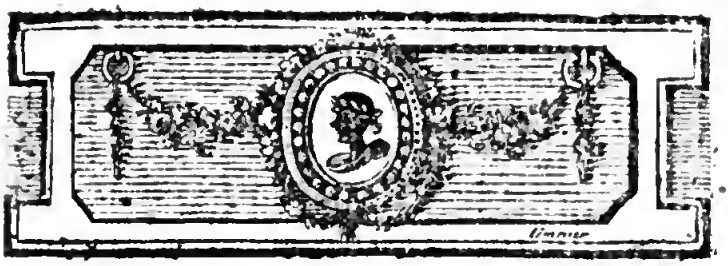
TOME PREMIER.

A GENÈVE;

Et ſe trouve A TOULOUSE,
Chez N.-Étienne SENS, Libraire & Imprimeur, vis-à-vis l'Égliſe St. Rome.

A NISMES,
Chez GAUDE, Frères, Libraire

M. DCC. LXXXVIII.



VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES

ET HISTORIQUES.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

COUP-D'ŒIL SUR LES FRANÇAIS.

LES Français avoient été d'abord nommés *Francs* ; & il eſt à remarquer que preſque toutes les nations de l'Europe accourciſſent les noms que nous allongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'appelloient *Velchs*, nom que le peuple donne encore aux Français dans preſque toute l'Allemagne ; & il eſt indubitable que les Velchs d'Angleterre, que nous nommons *Galois*, ſont une colonie de Gaulois.

Lorſque les Francs s'établirent dans les pays des premiers Velchs, que les Romains appelloient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par Céſar; des familles Romaines qui s'étoient établies; des Germains qui y avoient déjà fait des émigrations; & enfin des Francs qui ſe rendirent maîtres du pays, ſous leur chef Clovis. Tant que la monarchie, qui réunit la Gaule & la Germanie, ſubſiſta, tous les peuples, depuis la ſource du Veſer, juſqu'aux mers des Gaules portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous Charles le Chauve, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième ſiècle. Le fond de la nation eſt de familles Gauloiſes; & le caractère des anciens Gaulois a toujours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère, comme chaque homme; & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit Français, réſultent de tout ce que les différentes Provinces de ce Royaume ont entr'elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne, & ceux de la Normandie différent beaucoup: cependant on reconnoît en eux le génie Fran-

çais, qui forme une nation de ces différentes Provinces, & qui les diſtingue, au premier coup d'œil, des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point; celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, & de l'éducation, s'altèrent : c'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère, & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnoiſſable aujourd'hui, ſous un gouvernement ſacerdotal; mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la foibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a enervé de même les Grecs & les Egyptiens, ſans avoir pu détruire le fond du caractère, & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujourd'hui, que Céſar a peint le Gaulois, prompt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. Céſar, Agatias & d'autres, diſent que, de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli : il eſt encore, dans le temps le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins.

Mais comment concilier le caractère des Pariſiens de nos jours, avec celui que l'Empereur Julien, le premier des Princes & des hommes après Marc-Aurele, donne aux Pariſiens de ſon temps? J'aime ce peuple,

dit-il, dans ſon Miſopagon, parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi. Le ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devoit régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des Pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrès ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du Roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III & de Henri IV même, à cette douce facilité des mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'eſt que les orages du gouvernement, & ceux de la religion pouſsèrent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme ; & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet, que les agrémens de la ſociété. Le Pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fond du caractère qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi long-temps, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours, & ces ſecours, il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Floren-

tins, chez qui les arts ſont nés, comme des fruits naturels de leur terroir; le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères; &, ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

En général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toujours le caractère dominant de la nation. La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous François I. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II; cependant, au milieu de ces horreurs, il y avoit toujours à la Cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçoient d'imiter. On étoit déjà jaloux des Français dans le reſte de l'Europe en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de Shakeſpear dit qu'à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la Cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par Céſar, & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume, ſi longtemps démembré, & ſi ſouvent prêt à ſuccomber, s'eſt réuni & ſoutenu, principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe & la patience. La Bretagne n'a été réunie au Royaume, que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de Louis XI; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le Comté de Toulouſe, par un accord ſoutenu d'une armée; la Provence,

par de l'argent : un traité de paix a donné l'Alſace ; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois malgré les victoires les plus ſignalées ; parce que les Rois de France ont ſu temporiſer & profiter de toutes les occaſions favorables. Tout cela prouve que ſi la jeuneſſe Françaiſe eſt légère, les hommes d'un âge mûr qui le gouvernent, ont toujours été très-ſages : encore aujourd'hui, la magiſtrature en général a des mœurs ſévères, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers ſuccès en Italie, du temps de Charles VIII, furent dûs à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgraces qui le ſuivirent, vinrent de l'aveuglement d'une Cour qui n'étoit compoſée que de jeunes gens. François I ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout étoit gouverné par des favoris de ſon âge; & il rendit ſon Royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes que leurs voiſins ; & eurent à peu-près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Ivri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli ; &, ſous Louis XIV, les piques ont été hors d'uſage. Ils portèrent des tuniques & des robes juſqu'au ſeizième ſiècle. Ils quittèrent, ſous Louis le Jeune, l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous François I ; & on ne commença à ſe raſer entièrement que ſous Louis XIV. Les habillemens changèrent toujours ; & les

Français au bout de chaque ſiècle, pouvoient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits étrangers.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouve guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la langue Françaiſe s'étoit appauvrie depuis le temps d'Amiot & de Montagne: en effet, on trouve, dans ces auteurs, pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables; mais ce ſont pour la plupart des termes familiers, auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques; &, ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiècle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-ſeptième & dix-huitième ſiècle ſerviront toujours de modèle.

On ne devoit pas attendre que le Français dût ſe diſtinguer dans la philoſophie. Un gouvernement long-temps gotique, étouffa toute lumière pendant près de douze cens ans; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaiſſirent encore les

ténèbres : cependant aujourd'hui il y a beaucoup de philoſophie dans Paris. Et cet eſprit de raiſon pénètre même dans les Provinces. Enfin, le génie Français eſt peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philoſophie ; peut-être ſupérieur à tous les peuples depuis plus de 100 ans, dans la littérature ; & le premier ſans doute pour les douceurs de la ſociété, & pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

RÉPONSE A PÉTRONE,

Hiſtoire traduite de l'Anglais.

TOUT ce qu'il y a de ſpirituel & de galant dans les deux ſexes, tout ce qui ſe pique de l'être, ſe fait un devoir d'aller aſſidument chez Arietta. Elle eſt dans cette ſaiſon de la vie qui n'eſt ſujète ni aux folies de la jeuneſſe, ni aux infirmités de l'âge avancé : & dans tout ce qu'elle dit, les nuances de ſageſſe & d'enjouement ſont ſi bien ménagées, que ſa converſation a de quoi plaire à tous les âges. Elle vit ſans ſe contraindre, ſans ſe mettre en peine de la cenſure, & ſans lui laiſſer la moindre priſe. Exempte d'amour & d'ambition, elle ſe donne toute entière à ſes amis ; & il n'en eſt aucun qui ne vienne lui confier le ſecret de ſes affaires & celui de ſon cœur.

J'ai été chez elle cette après-dînée ; car j'y vais quelquefois depuis que Will Honeycomb m'a préſenté,& on veut bien m'y recevoir à titre de bon homme, d'homme paiſible & ſans prétentions. Je l'ai trouvée ſeule avec un diſcoureur de profeſſion, qui s'eſt levé pour me ſaluer très-cavalièrement, s'eſt remis à ſa place ſans me regarder davantage, & a repris tout de ſuite une diſſertation qu'il avoit entamée. Elle rouloit ſur un ſujet qui n'eſt pas neuf, ſur la conſtance en amour. Cet homme a débité avec une facilité merveilleuſe je ne ſais combien de pauvretés, les mêmes qu'il répète tous les jours de ſa vie. Il a entrepris de prouver l'inconſtance & la perfidie du beau ſexe, il a appuyé ſes preuves d'une foule d'autorités tirées de nos comédies & de nos chanſons, & il a accompagné le tout de geſtes convenables, & d'éclats de rire qui n'ont point été contagieux. Il m'a ſemblé que l'envie de briller devant une femme d'eſprit, & d'humilier un homme qui ne diſoit mot, ajoutoit encore quelque choſe à ſon éloquence & à ſa ſottiſe ordinaire. Arietta a voulu l'interrompre pluſieurs fois; mais le réveil ſonnoit toujours : il a fallu qu'il s'arrêtât de lui-même. Il s'eſt arrêté, & tout a fini par l'hiſtoire de la Matrone d'Ephèſe, qu'on a bien voulu nous apprendre, & qui a été maſſacrée inhumainement.

Toutes ces belles choſes, par malheur, n'ont été reçues que comme des outrages

qu'on faiſoit aux Dames. La nôtre m'a paru irritée tout de bon ; & j'ai toujours obſervé que, ſoit qu'elles aient plus de délicateſſe en matière d'honneur, ſoit pour quelque autre raiſon que j'ignore, les femmes ſont beaucoup plus ſenſibles à ces reproches généraux dont on noircit leur ſexe, que nous ne le ſommes à tout le mal qu'on peut dire du nôtre. Cependant Arietta s'eſt contenue ; & après avoir un peu calmé ſon émotion, voici ce qu'elle a répondu :

J'admire, Monſieur, les choſes neuves que vous avez dites nommément votre belle hiſtoire qui n'a pas encore deux mille ans accomplis, & je ſens tout ce que je riſque en me jouant à un adverſaire auſſi redoutable que vous le paroiſſez. J'oſerai pourtant vous dire que vos citations m'ont fait reſſouvenir de la fable du Lion & de l'Homme. Ils voyageoient enſemble ; & l'Homme, pour faire valoir la ſupériorité de ſon eſpèce, fit remarquer à ſon camarade une enſeigne où l'on avoit peint un homme terraſſant un lion. Le fier animal lui répondit fort ſenſément : *Nous autres lions nous ne ſommes pas peintres, & c'eſt dommage : car pour un lion tué par un homme, nous vous ferions voir cent hommes mis en pièces par les lions.* J'en dis à peu-près autant. Vous êtes auteurs, Meſſieurs ; & dans vos écrits, vous pouvez nous peindre auſſi mépriſables qu'il vous plaît, ſans que nous puiſſions vous le rendre. Vous, Monſieur, vous diſiez tout-à-l'heure, & vous ne l'avez

pas dit pour une fois, que l'hypocriſie eſt la baſe de notre éducation ; que la première vertu dont une femme ſe pique, c'eſt l'art de cacher tout ce qu'elle ſent : mais cette imputation, & tant d'autres qu'on trouve répandues dans tous les livres, que prouvent-elles ? Le dépit & le reſſentiment de ceux qui les y ont miſes. Un bel-eſprit maltraité par une femme s'en venge en déchirant tout le ſexe ; & il laiſſe dans un livre le monument de ſa vengeance. Voilà, j'en ſuis sûre, le cas de votre Pétrone ; voilà d'où nous vient la ſatyre outrée, ou, ſi l'on veut, le conte plaiſant de cette Matrone ſi fragile. Mais pour juger le procès des deux ſexes, ce grand procès auſſi ancien que l'homme & la femme, & qui a produit tant de plaidoyers ſérieux & badins, interrogeons, ſi vous m'en croyez, d'autres témoins que les beaux eſprits. Demandons les faits à ces gens ſimples qui n'ont ni aſſez de vanité, ni aſſez d'imagination pour les embellir. Je liſois, il n'y a pas long-temps, la relation que Ligon nous a donnée de la Barbade. C'eſt d'après ce voyageur très-digne de foi, que j'ai envie de vous réciter l'hiſtoire d'Inkle & d'Yarico, ne fût-ce que pour vous remercier de votre joli conte : la voici telle que je l'ai retenue.

Thomas Inkle, natif de Londres, réſolut à l'âge de vingt ans de s'enrichir par le commerce. Dans ce deſſein, il s'embarqua aux Dunes, le 16 Juin 1674, ſur le vaiſſeau *l'Achille*, qui mettoit à la voile pour les Indes occidentales. Ce jeune homme étoit

le troiſième fils d'un gros négociant de la Cité; grâce à l'éducation qu'il avoit reçue de ſon père, il poſſédoit éminemment la ſcience des nombres, & pouvoit calculer au premier coup-d'œil la perte & le gain de toutes ſortes d'entrepriſes; ſur-tout il avoit conçu de ſi bonne heure une ardeur ſi vive pour le gain, qu'elle avoit prévenu & comme étouffé les autres paſſions plus naturelles à ſon âge. Il joignoit à ces qualités du cœur & de l'eſprit un corps vigoureux & bien formé, une beauté mâle, un teint vermeil, & de beaux cheveux blonds qui lui tomboient en boucles ſur les épaules.

Dans le cours du voyage, l'*Achille* fut forcé de relâcher dans une petite baie, ſur une côte du continent de l'Amérique. On envoya la chaloupe à terre, & le héros de mon hiſtoire fut un de ceux qui s'y embarquèrent. Ils abordent; & marchant ſans précaution, ils s'engagent ſi avant, qu'un parti d'Indiens, caché dans des bois d'où il les obſervoit, ſort bruſquement de ſon embuſcade, & leur coupe la retraite. Les Anglais furent maſſacrés pour la plupart; mais quelques-uns s'échappèrent, entr'autres, notre aventurier, qui ſe ſauva dans une forêt. Il s'y enfonce, il gagne une éminence ſituée dans l'endroit le plus écarté; & là, il ſe jette par terre, hors d'haleine & n'en pouvant plus de laſſitude. Tout-à-coup il entend quelque bruit dans un hallier, & ſe retournant, il en voit ſortir une jeune Indienne. Après la première ſurpriſe, ces deux per-

ſonnes parurent également joyeuſes de s'être rencontrées. Si l'Européen fut frappé de la taille & des traits de l'Américaine, de ſes grâces ſauvages, de ſes beautés qu'aucun voile ne cachoit, elle ne fut pas moins charmée de la figure de ce jeune inconnu, de l'éclat de ſon teint, & de la ſingularité des ornemens qui le couvroient de la tête aux pieds. Epriſe déjà de la paſſion la plus tendre, Yarico ne ſonge plus qu'à la conſervation de ce qu'elle aime. Elle conduit ſon nouvel amant dans une grotte où elle lui ſert un repas d'excellents fruits ; & de-là, au bord d'un ruiſſeau, où elle l'invite à ſe déſaltérer. En lui rendant ces ſoins, tantôt elle badinoit avec cette belle chevelure, dont elle admiroit la couleur, ſi différente de celle de ſes doigts, tantôt elle prenoit plaiſir à découvrir le ſein du jeune Anglais, & elle rioit d'un rire moqueur, quand il vouloit réparer ce petit déſordre.

Elle venoit le voir tous les jours, parée de grains de jais, de petits cordons, de coquillages les plus beaux du monde, & qu'elle ne mettoit jamais plus d'une fois; magnificence qui annonçoit une Indienne de la première diſtinction. Elle lui apportoit des peaux mouchetées & les plumes de toutes couleurs que ſes autres amans lui avoient données. Ces richeſſes du nouveau monde étoient conſacrées à orner la grotte du bel étranger. Quelquefois, pour rendre ſa priſon moins ennuyeuſe, elle le promenoit à la chûte du jour, ou au clair de la

lune, dans des ſolitudes charmantes, & elle lui choiſiſſoit dans quelque bocage un aſyle délicieux où il pût s'endormir au bruit des caſcades & au chant des roſſignols. Afin de prévenir toute ſurpriſe de la part des Indiens, Yarico veilloit durant le ſommeil de ſon amant; elle le tenoit dans ſes bras, prête à l'avertir à la première apparence du danger. Cependant ils parvinrent peu-à-peu à s'entretenir dans une langue qu'ils ſe firent eux-mêmes. Notre voyageur s'en ſervoit pour faire entendre à ſa maîtreſſe combien il ſe croiroit heureux, s'il pouvoit la poſſéder dans ſon pays. Là, diſoit-il, elle ſeroit vêtue d'étoffes précieuſes, pareilles à la veſte qu'il lui montroit. Là, ſans craindre les injures de l'air, elle ſe promeneroit dans une maiſon roulante, tirée par des chevaux; là, en un mot, il la feroit jouir d'un bonheur parfait, d'un bonheur inacceſſible aux alarmes cruelles qui ne leur laiſſoient aucun repos.

Les deux amans vivoient ainſi dans l'union la plus tendre, & pluſieurs mois s'étoient écoulés, lorſqu'Yarico découvrit enfin un vaiſſeau ſur la côte. Inſtruite par ſon amant, elle fit des ſignaux; &, la nuit venue, ce fut avec une joie incroyable qu'elle le ſuivit ſur ce vaiſſeau. L'équipage étoit Anglais; il alloit à la Barbade: en y abordant, il trouva les habitans aſſemblés ſur le port. Il paroît que c'eſt leur coutume à l'arrivée des vaiſſeaux, & qu'au débarquement il ſe tient une eſpèce de foire où l'on vend

es Indiens & les Nègres, comme on vend ci les bœufs & les chevaux.

J'abrégerai le reſte de l'hiſtoire. Thomas nkle, ſe voyant dans une Colonie Anglaiſe, commença à réfléchir ſérieuſement ur le temps qu'il avoit perdu avec Yarico. es fonds avoient dormi tant de jours, a perte ſe montoit à tant; que répondre ſes parens quand ils lui demanderoient ompte de ſon voyage? Ces réflexions le hagrinèrent; mais il prit ſon parti en jeune omme entendu & rangé: il vendit Yarico un Marchand de la Barbade. L'infortunée arico, dans l'eſpérance d'attendrir ſon perde, ſe déclara groſſe d'un enfant dont étoit père, & cet aveu ne fut pas inule: Thomas en profita pour eſſayer de vendre un peu plus cher.

On ne ſauroit être plus touché que je l'ai été de cette hiſtoire, qui, ſelon moi, eut ſervir de pendant à celle de la Maône d'Ephèſe. Je ſuis ſorti les larmes aux eux, & je ſuis bien sûr qu'Arietta me ura meilleur gré de mes larmes que de us les complimens que j'aurois pu lui ire.

ES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES.

ES mots déſignent en général les lumières que procurent l'étude. On diſtingue s gens de lettres, qui cultivent ſeulement l'érudition variée & pleine d'aménité,

de ceux qui s'attachent aux ſciences abſtraites, & à celles d'une utilité plus ſenſible. Mais on ne peut les acquérir à un degré éminent, ſans la connoiſſance des lettres ; il en réſulte que les lettres & les ſciences proprement dites, ont entr'elles l'enchaînement, les liaiſons & les rapports les plus étroits.

Chez les Grecs, l'étude des lettres embelliſſoit celle des ſciences, & l'étude des ſciences donnoit aux lettres un nouvel éclat. La Grèce a dû tout ſon luſtre à cet aſſemblage heureux ; c'eſt par-là qu'elle joignit au mérite le plus ſolide, la plus brillante réputation. Les lettres & les ſciences y marchèrent toujours d'un pas égal, & ſe ſervirent mutuellement d'appui. Quoique les Muſes préſidaſſent les unes à la poéſie & à l'hiſtoire, les autres à la dialectique, à la géométrie & à l'aſtronomie, on les regardoit comme des ſœurs inſéparables, qui ne formoient qu'un ſeul chœur. Homère & Héſiode les invoquent toutes dans leurs poëmes ; & Pithagore leur ſacrifia, ſans les ſéparer, une hécatombe philoſophique, en reconnoiſſance de la découverte qu'il fit de l'égalité du quarré de l'ypothénuſe dans le triangle rectangle, avec les quarrés des deux autres côtés.

Sous Auguſte, les lettres fleurirent avec les ſciences, & marchèrent de front. Rome, déjà maîtreſſe d'Athènes par la force de ſes armes, vint à concourir avec elle pour un avantage plus flatteur, celui d'une érudition agréable & d'une ſcience profonde.

Dans le dernier ſiécle, ſi glorieux à la France, à cet égard, l'intelligence des langues ſavantes & l'étude de la nôtre, furent les premiers fruits de la culture de l'eſprit, pendant que l'éloquence de la chaire & celle du barreau brilloient avec tant d'éclat; que la poéſie étaloit tous ſes charmes; que l'hiſtoire ſe faiſoit lire avec avidité dans ſes ſources & dans des traductions élégantes; que l'antiquité ſembloit nous dévoiler ſes tréſors; qu'un examen judicieux portoit par-tout le flambeau de la critique : la philoſophie reformoit les idées; la phyſique s'ouvroit de nouvelles routes pleines de lumières; les mathématiques s'élevoient à la perfection; enfin les lettres & les ſciences s'enrichiſſoient mutuellement par l'intimité de leur commerce.

Ces exemples des ſiècles brillants prouvent que les ſciences ne ſauroient ſubſiſter dans un pays, que les lettres n'y ſoient cultivées. Sans elles, une nation ſeroit hors d'état de goûter les ſciences & de travailler à les acquérir. Aucun particulier ne peut profiter des lumières des autres, & s'entretenir avec les écrivains de tous les pays & de tous les temps, s'il n'eſt ſavant dans les lettres par lui-même, ou du-moins, ſi des gens de lettres ne lui ſervent d'interprètes. Faute d'un tel ſecours, le voile qui cache les ſciences devient impénétrable.

Diſons encore que les principes des ſciences ſeroient trop rebutans, ſi les lettres ne leur prêtoient des charmes. Elles embelliſſent

tous les ſujets qu'elles touchent : les vérités dans leurs mains, deviennent plus ſenſibles par les tours ingénieux, par les images riantes, & par les fictions même ſous leſquelles elles les offrent à l'eſprit. Elles répandent des fleurs ſur les matières les plus abſtraites, & ſavent les rendre intéreſſantes. Perſonne n'ignore avec quels ſuccès les ſages de la Grèce & de Rome employèrent les ornemens de l'éloquence dans leurs écrits philoſophiques.

Les Scholaſtiques, au-lieu de marcher ſur les traces de ces grands maîtres, n'ont conduit perſonne à la ſcience de la ſageſſe, ou à la connoiſſance de la nature. Leurs ouvrages ſont un jargon également inintelligible & mépriſé de tout le monde.

Mais ſi les lettres ſervent de clefs aux ſciences, les ſciences de leur côté concourent à la perfection des lettres. Elles ne feroient que bégayer dans une nation où les connoiſſances ſublimes n'auroient aucun accès. Pour les rendre floriſſantes, il faut que l'eſprit philoſophique, & par conſéquent les ſciences qui le produiſent, ſe rencontre dans l'homme de lettres, ou dumoins dans le corps de la nation.

La grammaire, l'éloquence, la poéſie, l'hiſtoire, la critique, en un mot, toutes les parties de la littérature, ſeroient extrêmement défectueuſes, ſi les ſciences ne les réformoient & ne les perfectionnoient : elles ſont ſur-tout néceſſaires aux ouvrages didactiques, en matière théorique, poétique

& d'hiſtoire. Pour y réuſſir, il faut être philoſophe autant qu'homme de lettres. Auſſi, dans l'ancienne Grèce, l'érudition polie & le profond ſavoir faiſoient le partage des génies du premier ordre. Enpédocle, Epicharme, Parménide, Archelaüs, ont célèbres parmi les poëtes comme parmi es philoſophes. Socrate cultivoit également a philoſophie, l'éloquence & la poéſie. Xenophon ſon diſciple, ſut allier dans ſa erſonne l'orateur, l'hiſtorien & le ſavant, vec l'homme d'Etat, l'homme de guerre & homme du monde. Au ſeul nom de Platon, oute l'élévation des ſciences & toute l'aménité des lettres ſe préſentent à l'eſprit. ariſtote, ce génie univerſel, porta la lumiére, & dans tous les genres de littérature, & dans toutes les parties des ſciences. line, Lucien, & les autres Ecrivains font éloge d'Eratoſtène, & en parlent comme 'un homme qui avoit réuni avec le plus e gloire, les lettres & les ſciences.

Lucrèce, parmi les Romains, employa s Muſes latines à chanter les matières ilioſophiques. Varron, le plus ſavant de n pays, partageoit ſon loiſir entre la ilioſophie, l'hiſtoire, l'étude des antiquis, les recherches de la grammaire & les élaſſemens de la poéſie. Brutus étoit philoſophe, orateur, & poſſédoit à fond la riſprudence. Ciceron, qui porta juſqu'au odige l'union de l'éloquence & de la ilioſophie, déclaroit lui-même que, s'il oit un rang parmi les orateurs de ſon

ſiècle, il en étoit plus redevable aux promenades de l'Académie, qu'aux écoles des Rhéteurs. Tant il eſt vrai que la multitude des talens eſt néceſſaire pour la perfection de chaque talent particulier, & que les lettres & les ſciences ne peuvent ſouffrir de divorce.

Enfin, ſi l'homme attaché aux ſciences & l'homme de lettres ont des liaiſons intimes par des intérêts communs & des beſoins mutuels, ils ſe conviennent encore par la reſſemblance de leurs occupations, par la ſupériorité des lumières, par la nobleſſe des vues & par leur genre de vie, honnête, tranquille & retirée.

J'oſe donc dire ſans préjugé, en faveur des lettres & des ſciences, que ce ſont elles qui font fleurir une nation, & qui répandent dans le cœur des hommes les règles de la droite raiſon, & les ſémences de douceur, de vertu & d'humanité, ſi néceſſaires au bonheur de la ſociété.

DU GÉNIE.

L'ÉTENDUE de l'eſprit, la force de l'imagination & l'activité de l'ame, voilà le génie. De la manière dont on reçoit ſes idées, dépend celle dont on ſe les rappelle. L'homme jeté dans l'univers, reçoit, avec des ſenſations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvent des ſenſations vives que par l'impreſſion des objets qui ont un rapport immédiat à leurs beſoins, à leur goût, &c. tout ce qui eſt étranger à leurs paſſions, tout ce qui eſt ſans analogie à leur manière d'exiſter, ou n'eſt point apperçu par eux, ou n'en eſt vu qu'un inſtant ſans être ſenti, & pour être à jamais oublié.

L'homme de génie eſt celui dont l'ame plus étendue, frappée par les ſenſations de tous les êtres, intéreſſée à tout ce qui eſt dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un ſentiment; tout l'anime & tout s'y conſerve.

Lorſque l'ame a été affectée par l'objet même, elle l'eſt encore par le ſouvenir; mais dans l'homme de génie, l'imagination va plus loin: il ſe rappelle des idées avec un ſentiment plus vif qu'il ne les a reçues; parce qu'à ſes idées mille autres ſe lient, plus propres à faire paroître le ſentiment.

Le génie entouré des objets dont il s'oc-

cupe, ne ſe ſouvient pas ; il voit, il ne ſe borne pas à voir, il eſt ému : dans le ſilence & l'obſcurité du cabinet, il jouit de cette campagne riante & féconde ; il eſt glacé par le ſifflement des vents ; il eſt brûlé par le ſoleil ; il eſt effrayé par les tempêtes. L'ame ſe plaît ſouvent dans ſes affections momentanées ; elles lui donnent un plaiſir qui lui eſt précieux ; elle ſe livre à tout ce qui peut l'augmenter ; elle voudroit par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux phantômes qui ſont ſon ouvrage, qui la tranſportent ou qui l'amuſent.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter ? tantôt les êtres ſe dépouillent de leurs imperfections ; il ne ſe place dans ſes tableaux que le ſublime, l'agréable, alors le génie peint en beau : tantôt elle ne voit, dans les événemens les plus tragiques, que les circonſtances les plus terribles ; & le génie répand dans ce moment, les couleurs les plus ſombres, les expreſſions énergiques de la plainte & de la douleur ; il anime la matière ; il colore la penſée : dans la chaleur de l'enthouſiaſme, il ne diſpoſe ni de la nature, ni de la ſuite de ſes idées ; il eſt tranſporté dans la ſituation des perſonnages qu'il fait agir ; il a pris leur caractère : s'il éprouve, dans le plus haut degré, les paſſions héroïques, telles que la confiance d'une grande ame que le ſentiment de ſes forces élève au-deſſus de tout danger, telles que l'amour de

la patrie porté juſqu'à l'oubli de ſoi-même, il produit le ſublime, le MOI de Médée, le QU'IL MOURUT du viel Horace, le JE SUIS LE CONSUL DE ROME de Brutus. Tranſporté par d'autres paſſions, il fait dire à Hermione : QUI TE L'A DIT ; à Oroſmane : J'ÉTOIS AIMÉ ; à Thieſte : JE RECONNOIS MON FRÈRE.

Cette force de l'enthouſiaſme inſpire le mot propre, quand il a de l'énergie ; ſouvent elle le fait ſacrifier à des figures hardies ; elle inſpire l'harmonie imitative ; les images de toute eſpèce, les ſignes les plus ſenſibles, & les ſons imitateurs, comme les mots qui caractériſent.

L'imagination prend des formes différentes ; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'ame. Quelques paſſions, la diverſité des circonſtances, certaines qualités de l'eſprit, donnent un tour particulier à l'imagination ; elle ne ſe rappelle pas avec ſentiment toutes ſes idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entr'elle & les êtres.

Le génie n'eſt pas toujours génie : quelquefois il eſt plus aimable que ſublime ; il ſent & peint moins, dans les objets, le beau que le gracieux : il éprouve & fait moins éprouver de tranſports, qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de génie l'imagination eſt gaie ; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes & folies ordinaires ; le contraire de l'ordre

n'eſt pour elle, que ridicule, mais d'une manière ſi nouvelle, qu'il ſemble que ce ſoit le coup d'œil de l'homme de génie, qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait que découvrir : l'imagination gaie d'un génie étendu, agrandit le champ du ridicule ; & tandis que le vulgaire le voit & le ſent dans ce qui choque les uſages établis, le génie le découvre & le ſent dans ce qui bleſſe l'ordre univerſel.

Le goût eſt ſouvent ſéparé du génie. Le génie eſt un pur don de la nature ; ce qu'il produit eſt l'ouvrage d'un moment ; le goût eſt l'ouvrage de l'étude & du temps : il tient à la connoiſſance d'une multitude de règles ou établies, ou ſuppoſées : il fait produire des beautés qui ne ſont que de convention. Pour qu'une choſe ſoit belle ſelon les règles du goût, il faut qu'elle ſoit élégante, finie, travaillée ſans le paroître : pour être de génie, il faut quelquefois qu'elle ſoit négligée ; qu'elle ait l'air irrégulier, eſcarpé, ſauvage. Le ſublime & le génie brillent dans Shakeſpéar comme des éclairs dans une longue nuit, & Racine eſt toujours beau : Homère eſt plein de génie, & Virgile d'élégance.

Les règles & les lois du goût donneroient des entraves au génie, il les briſe pour voler au ſublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau Eternel qui caractériſe la nature, la paſſion de conformer ſes tableaux à je ne ſais quel modèle qu'il a créé, & d'après lequel il a les idées & les ſentimens

du

du beau, ſont le goût de l'homme de génie. Le beſoin d'exprimer les paſſions qui l'agitent, eſt continuellement gêné par la grammaire & par l'uſage : ſouvent l'idiome dans lequel il écrit, ſe refuſe à l'expreſſion d'une image qui ſeroit ſublime dans un autre idiome. Homère ne pouvoit trouver dans un ſeul dialecte les expreſſions néceſſaires à ſon génie ; Milton viole à chaque inſtant les règles de ſa langue, & va chercher des expreſſions énergiques dans trois ou quatre idiomes différents. Enfin, la force & l'abondance, je ne ſai quelle rudeſſe, l'irrégularité, le ſublime, le pathétique, voilà, dans les arts, le caractère du génie ; il ne touche pas foiblement, il ne plaît pas ſans étonner, il étonne encore par ſes fautes.

Dans la philoſophie, où il faut peut-être toujours une attention ſcrupuleuſe, une timidité, une habitude de réflexion, qui ne s'accorde guère avec la chaleur de l'imagination, & moins encore avec la confiance que donne le génie, ſa marche eſt diſtinguée comme dans les arts ; il y répand fréquemment de brillantes erreurs ; il y a quelquefois de grands ſuccès. Il faut dans la philoſophie chercher le vrai avec ardeur, & l'eſpérer avec patience. Il faut des hommes qui puiſſent diſpoſer de l'ordre & de la ſuite de leurs idées ; en ſuivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la diſcuſſion, de la lenteur ; on n'a ces qualités ni dans le tumulte des paſſions, ni dans les fougues de l'imagina-

tion. Elles ſont le partage de l'eſprit étendu, maître de lui-même, qui ne reçoit point une perception ſans la comparer avec une perception; qui cherche ce que divers objets ont de commun, & ce qui les diſtingue entr'eux, qui, pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas à pas un long intervalle; qui, pour ſaiſir les liaiſons ſingulières, délicates, fugitives de quelques idées voiſines, ou leur oppoſition & leur contraſte, fait tirer un objet particulier de la foule des objets de la même eſpèce, ou de l'eſpèce différente; poſer le microſcope ſur un point imperceptible; & ne croit avoir bien vu, qu'après avoir regardé long-temps. Ce ſont ces hommes qui vont d'obſervations en obſervations, à de juſtes conſéquences, & ne trouvent que des analogies naturelles : la curioſité eſt leur mobile; l'amour du vrai eſt leur paſſion; le déſir de le découvrir eſt en eux une volonté permanente, qui les anime ſans les échauffer, & qui conduit leur marche, que l'expérience doit aſſurer.

Le génie eſt frappé de tout; & dès qu'il n'eſt point livré à ſes penſées, & ſubjugué par l'enthouſiaſme, il étudie, pour ainſi dire, ſans s'en appercevoir; il eſt forcé par les impreſſions que les objets font ſur lui, à s'enrichir, ſans ceſſe, de connoiſſances qui ne lui ont rien coûté; il jette ſur la nature des coups-d'œil généraux, & perce ſes abîmes. Il recueille dans ſon ſein des germes qui y entrent imperceptiblement, & qui produiſent, dans le temps, des effets ſi

ſurprenants, qu'il eſt lui-même tenté de ſe croire inſpiré : il a pourtant le goût de l'obſervation ; mais il obſerve rapidement un grand eſpace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui eſt ſon état naturel, eſt quelquefois ſi doux qu'à peine il l'apperçoit ; mais le plus ſouvent ce mouvement excite des tempêtes, & le génie eſt plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne ſuit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées ſe lient par les circonſtances & par le ſentiment : il ne voit ſouvent des idées abſtraites que dans leur rapport avec les idées ſenſibles. Il donne aux abſtractions une exiſtence indépendante de l'eſprit qui les a faites ; réaliſe ſes fantômes ; ſon enthouſiaſme augmente au ſpectacle de ſes créations, c'eſt-à-dire, de ſes nouvelles combinaiſons, ſeules créations de l'homme : emporté par la foule de ſes penſées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves ſpécieuſes, & ne peut s'aſſurer d'une ſeule ; il conſtruit des édifices hardis que la raiſon n'oſeroit habiter, & qui lui plaiſent par leurs proportions, & non par leur ſolidité ; il admire les ſyſtèmes comme il admiroit le plan d'un poëme ; & il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux dans les productions philoſophiques, ne ſont point les caractères diſtinctifs du génie.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke, &

trop peu de vérités dans milord Shafſterbury: le premier cependant n'eſt qu'un eſprit étendu, pénétrant & juſte; & le ſecond eſt un génie du premier ordre. Locke a vu; Shafſterbury a créé, conſtruit, édifié: nous devons à Locke de grandes vérités, froidement apperçues, méthodiquement ſuivies, ſéchement annoncées; & à Shafſterbury des ſyſtèmes brillants, ſouvent peu fondés, pleins pourtant de vérités ſublimes; &, dans ſes momens d'erreurs, il plaît & perſuade encore par les charmes de ſon éloquence.

Le génie hâte cependant les progrès de la philoſophie par les découvertes les plus heureuſes & les moins attendues: il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuſe, ſource de mille vérités auxquelles il parviendra dans la ſuite, en rompant la foule timide des ſages obſervateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuſe, il placera les ouvrages de ſon imagination: incapable de marcher dans la carrière, & de parcourir ſucceſſivement les intervalles, il part d'un point, & s'élance vers le but; il tire un principe fécond des ténébres; il eſt rare qu'il ſuive la chaîne des conſéquences, il eſt *prime ſautier*, pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne. Il imagine plus qu'il n'a vu; il produit plus qu'il ne découvre; il entraîne plus qu'il ne conduit; il anima les Platon, les Deſcartes, les Malebranche, les Bacon, les Léibnitz; &, ſelon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclore des ſyſtèmes brillants, ou découvrir de grandes vérités.

Dans les ſciences immenſes, & non encore approfondies du gouvernement, le génie a ſon caractère & ſes effets, auſſi faciles à reconnoître que dans les arts & dans la philoſophie ; mais je doute que le génie, qui a ſi ſouvent pénétré de quelle manière les hommes, dans certains temps, devoient être conduits, ſoit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de l'eſprit comme certaines qualités de cœur, tiennent d'autres, en excluent d'autres. Tout, dans les plus grands hommes, annonce des inconvéniens ou des bornes.

Le ſang froid, cette qualité ſi néceſſaire à ceux qui gouvernent, ſans lequel on feroit rarement une application juſte des moyens aux circonſtances, ſans lequel on ſeroit ſujet aux inconſéquences, ſans lequel on manqueroit de la préſence d'eſprit ; le ſang froid, qui ſoumet l'activité de l'ame à la raiſon, & qui préſerve, dans tous les événemens, de la crainte de l'ivreſſe, de la précipitation, n'eſt-il pas une qualité qui ne peut exiſter dans les hommes que l'imagination maîtriſe ? Cette qualité n'eſt-elle pas abſolument oppoſée au génie ? Il a ſa force dans une extrême ſenſibilité, qui le rend ſuſceptible d'une foule d'impreſſions nouvelles, par leſquelles il peut être détourné de ſon deſſein principal, contraint de manquer de ſecret, de ſortir des lois de la raiſon, de perdre, par l'inégalité de la conduite, l'aſcendant qu'il auroit pris par la ſupériorité des lumières. Les hommes de génie,

forcés de ſentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, diſtraits par mille objets, devinant trop, prévoyant peu, portant à l'excès leurs déſirs, leurs eſpérances, ajoutant ou retranchant ſans ceſſe à la réalité des êtres, me paroiſſent plus faits pour renverſer ou pour fonder les Etats, que pour les maintenir; & pour rétablir l'ordre, que pour le ſuivre.

Le génie dans les affaires n'eſt pas plus captivé par les circonſtances, par les lois & par les uſages, qu'il ne l'eſt dans les beaux arts par les règles du goût, & dans la philoſophie par la méthode. Il y a des momens où il ſauve ſa patrie, qu'il perdroit dans la ſuite s'il y conſervoit du pouvoir. Les ſyſtèmes ſont plus dangereux en politique, qu'en philoſophie: l'imagination, qui égare le philoſophe, ne lui fait faire que des erreurs; l'imagination, qui égare l'homme d'État, lui fait faire des fautes, & eſt le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc, & dans le conſeil, le génie, ſemblable à la Divinité, parcoure d'un coup-d'œil la multitude des poſſibles, voie le mieux & l'exécute; mais qu'il ne manie pas long-temps les affaires où il faut attention, combinaiſon, perſévérance. Qu'Alexandre & Condé ſoient maîtres des événemens, & paroiſſent inſpirés le jour d'une bataille, dans les inſtans où manque le temps de délibérer, & où il faut que la première des penſées ſoit la meilleure; qu'ils décident dans ces momens, où il faut

voir d'un coup-d'œil les rapports d'une po-ition & d'un mouvement avec ſes forces, celles de ſon ennemi, & le but qu'on ſe propoſe; mais que Turenne & Malborough eur ſoient préférés quand il faudra diriger es opérations d'une campagne entière.

Dans les arts, dans les ſciences, dans es affaires, le génie ſemble changer la nature des choſes; ſon caractère ſe répand ur tout ce qu'il touche; & ſes lumières, 'élançant au-delà du paſſé & du préſent, clairent l'avenir: il devancent ſon ſiècle ui ne peut le ſuivre; il laiſſe loin de lui eſprit qui le critique avec raiſon, mais ui, dans ſa marche égale, ne ſort jamais e l'uniformité de la nature. Il eſt mieux nti que connu par l'homme qui veut le éfinir: ce ſeroit à lui-même à parler de ui; & cet article que je n'aurois pas dû ire, devroit être l'ouvrage d'un de ces ommes extraordinaires, qui honorent ce ècle; & qui, pour connoître le génie, auroit eu qu'à regarder en lui-même.

'ORIGINE DE LA CHEVALERIE;

Article traduit de l'Anglais.

QUAND les habitans de la Germanie ſor-ent des bois & firent des conquêtes, ils rouvèrent dans leur condition un change-ent qui en apporta un dans leurs mœurs. es communautés foibles devinrent des

Royaumes ; & de petits Princes, des magiſtrats créés pour un temps, s'élevèrent au rang des Monarques. Ils n'oublièrent cependant point les idées qu'ils avoient eues auparavant, & ils ne négligèrent pas les coutumes qui leur étoient familières. Les manières de penſer & d'agir qu'ils avoient eues dans leur premier ſéjour, les ſuivirent lorſqu'ils le quittèrent. Ils les portèrent dans l'Italie, & par-tout où ils ſe répandirent, les communiquèrent à leurs nouveaux compatriotes, à leurs ſujets, à leurs voiſins, & contribuèrent à donner à l'Europe entière cette apparence uniforme qu'elle eut longtemps. L'influence de ces uſages ſur les formes de gouvernement, ſur la police, fut très-étendue : elle ne fut pas moins efficace ſur toutes les circonſtances qui ſe réuniſſent pour conſtituer le ſyſtème des mœurs, & produire ces traits & ces nuances qui caractériſent & diſtinguent les nations & les ſiècles.

Le goût des Germains pour la guerre, leur reſpect pour leurs femmes, leur zèle pour la religion, ſe conſervèrent les mêmes dans ceux qui furent conquérans & dans ceux qui furent conquis. Exceller dans les armes étoit l'ambition de tous ; les uſages étoient fondés ſur des principes militaires. Les femmes étoient l'objet de leur amour & de leurs égards, & la religion ſervoit à élever leurs ames. Ils ſe livroient avec la même ardeur aux armes, à la galanterie & à la dévotion ; & ce fut au milieu de leurs

forêts que prirent naiſſance ces inſtitutions Romaneſques, dont la réputation & l'éclat remplirent enſuite l'Europe; & qui, mêlant la guerre & la religion, l'amour & la piété formèrent un ſi grand nombre de guerriers toujours prêts à combattre pour Dieu & pour les Dames.

Les Germains portèrent à l'excès la paſſion pour les armes. C'eſt au milieu des ſcènes les plus terribles, parmi les dangers & la mort, que la jeuneſſe étoit élevée. Les ambitieux ne ſe ſignaloient que par des combats; les fêtes elles-mêmes n'en offroient que l'image. Tous les honneurs qu'on connoiſſoit ne s'accordoient qu'au brave. L'épée conduiſoit à la gloire; c'étoit ſur le champ de bataille que la nobleſſe cherchoit un aliment à ſon orgueil, & que l'homme habile ongeoit à prouver ſa ſupériorité. La force du corps, la vigueur de l'ame, la ſolidité & la froideur du jugement caractériſoient es guerriers; & l'on demandoit à celui qui levoit les commander la réunion de ces qualités.

Mais, parmi eux, le jeune homme qui e ſentoit enflammé par la gloire, & qui déſiroit éprouver ſa force contre les ennemis le l'État, ne pouvoit, à ſa volonté, s'armer le la lance ou du javelot. L'admiſſion des eunes gens au privilége de porter les armes étoit trop importante pour l'abandonner au aſard, ou à leur propre choix. On inventa ne forme qui fut ſuivie par tous ceux qui prétendirent à cet honneur.

Le conſeil du diſtrict ou du canton auquel appartenoit le candidat, s'aſſembloit. On s'informoit de ſon âge & de ſes qualités perſonnelles. Si, après un examen attentif, on le jugeoit digne d'être admis à la profeſſion militaire, un guerrier, ou ſon père, ou un de ſes parens lui préſentoit un bouclier & une lance. Après cette ſolennité, il ſe préparoit à ſe diſtinguer; il s'occupoit des affaires publiques; & celles de la famille dont il ſortoit, n'étoient plus l'objet de ſes ſoins.

Cette cérémonie ſi ſimple & ſi intéreſſante fut l'origine de la Chevalerie. L'uſage d'armer les jeunes gens ſe ſoutint pendant long-temps. Cette formalité, indiſpenſable pour le jeune homme, étoit remplie par ſon Souverain, ſon Seigneur, ou un Guerrier célèbre. Les mêmes mœurs qui donnèrent lieu à cette inſtitution, ne permirent pas aux enfans mêmes des Rois de s'approcher de leur père avant leur admiſſion à la Chevalerie; & les nobles tenoient également leurs enfans loin d'eux avant cette époque. C'étoit la ſeule route des honneurs; & la naiſſance la plus illuſtre n'étoit comptée pour rien lorſqu'on n'étoit pas Chevalier.

Les inclinations guerrières des Germains, leurs combats perpétuels leur firent imaginer que les Dieux étoient toujours du côté des braves. La force, en conſéquence, leur parut la juſtice; le foible leur ſembla criminel. Quand ils déſiroient ſavoir quel ſeroit l'événement d'une guerre importante, ils

choiſiſſoient un captif de la nation avec laquelle ils vouloient rompre, & lui oppoſoient un de leurs guerriers. Ils préſentoient à chacun des armes de ſon pays ; & de l'iſſue du combat, ils jugeoient de celle qu'auroit la guerre. La religion faiſoit croire que Dieu étoit pour le vainqueur. Quand un particulier étoit appellé devant le magiſtrat, & accuſé d'un crime, il pouvoit défier ſon accuſateur lorſque les preuves n'étoient pas claires. Les Juges ordonnoient le combat, & le vaincu avoit toujours tort.

Le Germain n'avoit pas recours à ſon épée dans les circonſtances ſeules où ſa fortune étoit attaquée ; il ne pouvoit ſupporter la moindre atteinte portée à ſon caractère ; le mépris lui étoit plus affreux que la mort. Il ne pouvoit oublier un affront ſans ſe vouer à l'opprobre : le ſang de ſon adverſaire pouvoit ſeul le laver.

On voit dans ces procédés la ſource des combats judiciaires & des duels qui eurent lieu dans toute l'Europe, où ils ne furent pas ſeulement regardés comme une inſtitution politique, mais comme une inſtitution honorable.

Ces nations qui faiſoient tant de cas de la valeur, cherchoient les dangers même dans leurs fêtes, & faiſoient couler le ſang dans leurs paſſe-temps. Ils célébroient des jeux où les pointes des lances & des épées forçoient la jeuneſſe vaillante à donner des preuves étonnantes de ſon adreſſe & de ſa fermeté ; ces exercices la fortifioient : elle

acquéroit de la grâce & de l'agilité ; & les applaudiſſemens de la multitude ſpectative étoient la récompenſe à laquelle elle aſpiroit.

Tels furent les commencemens de ces joûtes & de ces tournois qu'on donna enſuite par-tout, & qui furent célébrés avec une rage que le pouvoir civil eut tant de peine enſuite à réprimer, & que l'Egliſe condamna ſi long-temps inutilement.

Etrangers à toute autre profeſſion que celle des armes; diſpoſés à la ſuivre par l'habitude ou par l'ambition, les Germains ne quittoient jamais les leurs; ils les portoient au ſénat, à la campagne, & ne faiſoient aucun acte public ou particulier ſans en être revêtus. Ces armes étoient les amies du guerrier quand il avoit toute ſa force; il les gardoit dans ſa vieilleſſe, & c'étoit ſur elles qu'il pleuroit ſa foibleſſe. La plus importante étoit l'ecu : ſa perte étoit la ſuprême diſgrace. Celui qui le laiſſoit dans un combat, étoit dégradé de la Chevalerie, & même de ſon rang de citoyen. L'emploi du guerrier pendant la paix étoit de l'orner; il le peignoit de différentes couleurs ; & ce qui mérite d'être remarqué, ce ſont ces ornemens qui ont produit enſuite l'art du blaſon. Les couleurs firent place enſuite à des gravures qui repréſentoient des actes d'héroïſme. La cotte d'armes étoit néceſſaire pour diſtinguer les uns des autres, des guerriers couverts de fer de la tête aux pieds. Le Chriſtianiſme y introduiſit le ſigne de la croix; la ſageſſe & la folie multiplièrent

à l'envi les deviſes ; & des ſpéculatifs, pour flatter enſuite la vanité des riches & des grands, ont réduit en ſyſtème ce qui commença d'abord ſans règle & ſans art.

Les Germains avoient montré au fond de leurs forêts beaucoup d'égards pour leurs femmes. Ils faiſoient cas de leur eſtime, elles entretenoient dans leurs ames le feu de la liberté, & le ſentiment de l'honneur. Elles encourageoient la valeur par leur exemple & par leurs exhortations. Quand les Teutons eurent été défaits par Marius, leurs femmes lui envoyèrent une députation pour lui demander de conſerver leur chaſteté & leur liberté. Marius les refuſa ; & en approchant du camp, il apprit qu'elles avoient égorgé leurs enfans, & qu'elles s'étoient poignardées enſuite. Caracalla ayant offert à quelques Germaines, priſes en guerre, le choix de l'eſclavage ou de la mort, toutes préférèrent la dernière : il ordonna cependant qu'on les conduiſît au marché ; cette diſgrace leur ſembloit inſupportable ; elles trouvèrent le moyen de reſter libres & de mourir. C'eſt au milieu de cette fierté & de cette indépendance que naquirent & proſpérèrent le point d'honneur & la galanterie.

Cet eſprit ne s'affoiblit point lorſque les Germains eurent fait des conquêtes. Les femmes reſtèrent les juges du mérite perſonnel, & les vaillans Chevaliers ſe conſacroient toujours au ſervice des Dames. Chacun en avoit une à laquelle il dirigeoit ſes penſées & ſes actions ; il en regardoit

le ſourire & l'approbation comme la plus précieuſe récompenſe ; & pour l'obtenir, il n'y avoit aucun danger qu'il ne bravât.

Les armes & la galanterie ne furent pas les ſeuls traits remarquables qui caractérisèrent les Germains : la religion, comme nous l'avons obſervé, en fournit auſſi un. Ils adoroient un être inviſible auquel ils attribuoient une connoiſſance, une juſtice & un pouvoir infini. Pour profiter de ſa connoiſſance, ils s'appliquèrent à la divination ; ils crurent uſer de ſa juſtice en appellant à ſes jugemens, & en quelque ſorte de ſon pouvoir, par les enchantemens auxquels ils eurent recours. Ils regardoient les élémens & les parties viſibles de la nature, comme la demeure des Divinités ſubordonnées, qui, quoique ſimplement les inſtrumens de l'agent ſuprême, étoient très-ſupérieurs aux hommes, & avoient droit à leurs reſpects. Il n'y avoit point d'antre, point de fontaine, qui n'eût ſon génie. Le Germain, en faiſant un pas, & regardant autour de lui, éprouvoit un ſentiment religieux. Son anxiété, ſon étonnement, ſa curioſité, ſon eſpérance & ſa terreur étoient excités à chaque inſtant. Cette théologie offroit un champ vaſte au merveilleux. Tout ce qui étoit commun ou ſingulier, étoit ſuppoſé l'ouvrage d'agens ſurnaturels. Les fées, les génies, les eſprits, les magiciens, les géans prirent naiſſance dans des imaginations montées pour les produire. Mais pendant que des Divinités ſecondaires attiroient l'attention des Germains, c'étoit à l'intelligence

ſuprême qu'ils adreſſoient leur culte ; & cette ſuprême intelligence, au milieu des ſoins vaſtes qui l'occupoient, avoit cependant aſſez de temps pour veiller à la guerre, & elle n'eſtimoit ſes adorateurs qu'en raiſon de leur courage : ainſi, la religion & l'amour contribuoient plus à exciter qu'à adoucir la férocité Germaine. C'étoit par ſon épée qu'on croyoit gagner l'affection de ſa Dame, & la faveur de ſon Dieu ; celui-ci, comme on l'a obſervé, étoit toujours du côté du vainqueur. Il paroiſſoit ſur le champ de bataille, il combattoit pour lui. Le Chriſtianiſme ne détruiſit point ces idées, qui ſe perpétuèrent dans les ſiècles ſuivants. Aimer Dieu & les Dames fut la première leçon de la Chevalerie.

Mais quoique la guerre, la galanterie & la religion aient donné naiſſance à la Chevalerie, & influé ſur les mœurs, il ne faut pas croire qu'elles ayent produit tous ces effets en même-temps. Ce vaſte édifice ne fut pas élevé immédiatement après l'irruption des barbares. Les conquérans de Rome conſervèrent en Italie les idées, les ſentimens, les inſtincts, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qu'ils avoient dans leurs bois. Ces mouvemens inſurmontables, indeſtructibles, gardèrent leur activité ; ils commencèrent l'inſtitution, mais ſans but, ſans plan, ſans ſavoir ce qu'elle deviendroit. Ils avoient donné une première impulſion qui ſe propagea. Ce n'eſt donc point à la politique qu'il faut attribuer l'établiſſement d'un ſyſ-

tème qui a produit beaucoup de maux & de bien ; c'eſt aux mœurs de ces ſiècles groſſiers qu'on le doit ; après en avoir ſuivi le cours pendant long-temps, il a fini par contribuer à les adoucir.

LA NAISSANCE DU GOUT,

Fable mythologique, traduite de l'Anglais.

UNE nymphe appellée *Contemplation* habitoit une caverne dans une montagne de l'iſle de Crète. Cette nymphe, ſuivant les mythologiſtes, avoit été conçue, comme Pallas, dans le cerveau de Jupiter ; elle en étoit ſortie au moment où ce père des Dieux ſe trouvoit, pour ainſi dire, abſorbé dans une contemplation profonde des merveilles de la création. Pluſieurs ſiècles s'étoient écoulés pendant leſquels la nymphe, dans ſa retraite ſacrée, avoit inſtruit un grand nombre d'anciens poëtes, de héros, de philoſophes & de légiſlateurs, lorſqu'un jour Apollon, ſe promenant ſur le ſommet de cette montagne, apperçut cette fille céleſte plongée dans ſes méditations ordinaires ſur l'étonnant ſyſtème de la nature. Frappé de ſes charmes, il deſcendit ſoudain dans la caverne, & bientôt la belle *Contemplation* donna le jour à un fils que le Dieu nomma *Sageſſe* (1) pour faire alluſion aux idées

(1) Il faut obſerver qu'en Anglais THE WISDOM, *la Sageſſe*, eſt du genre maſculin.

ſublimes dont l'eſprit de la mère étoit rempli lorſqu'il l'aborda pour la première fois. On raconte que la nymphe *Contemplation* étant une nuit occupée à compter les étoiles & à tracer ſur le ſable leurs différentes ſituations & leurs révolutions diverſes, les roſſignols s'aſſemblèrent autour de l'enfant chéri qui étoit à quelques pas d'elle ſur un lit de violettes, & après l'avoir couvert de feuilles de laurier, l'invitèrent doucement au ſommeil par la mélodie de leurs chants.

Vers le même-temps environ, l'oracle de Delphes déclara qu'un rayon de lumière étoit deſcendu du ſoleil, & que s'étant entièrement ſéparé de cet aſtre, il s'étendroit bientôt ſur la Grèce, l'Italie & une partie de l'Aſie mineure.

Lorſque *Sageſſe* eut paſſé l'âge de l'enfance, Apollon, déſirant l'inſtruire, non-ſeulement dans les connoiſſances abſtraites de ſa mère, mais dans celle des autres ſciences & arts, afin de le rendre le bienfaicteur du genre humain en général & de ſa nation favorite, les Grecs en particulier, le prit auprès de lui, & confia ſon éducation aux neuf Muſes & aux trois Grâces. Ce fut dans cette école ſacrée du Dieu de la lumière que *Sageſſe* apprit d'abord comment le grand architecte de l'univers avoit diviſé les élémens, & fait ſortir du chaos, par ſa ſeule volonté, cette multitude immenſe & innombrable de corps céleſtes; comment le ſoleil, ſource féconde de lumière & de chaleur, jalliſſoit du ſein azuré

des cieux, &, immobile au centre de tout, entraînoit autour de ſon orbe radieux ces globes ſubalternes, dont les courſes certaines forment, dans des périodes de temps invariables, cette harmonie divine inconnue aux mortels. On lui apprit enſuite comment la poſition oblique de notre terre, dans ſa marche annuelle, occaſionnoit les révolutions délicieuſes des ſaiſons; comment les pluies douces & la chaleur régénératrice du printemps pénétroient les entrailles de la terre, en faiſoient ſortir les embryons des végétaux & développoient enſuite tout l'orgueil de la nature dans l'abondance & la variété des feuillages & des fleurs; comment les rayons plus perpendiculaires de la chaleur mûriſſoient les riches moiſſons de l'été; comment l'automne ſe paroit de fruits diverſement colorés, & préſentoit aux hommes le nectar pourpré des vendanges; comment enfin le ſtérile hiver étoit auſſi utile aux mortels que les autres ſaiſons, en apportant, dans ſes froids embraſſemens, le repos néceſſaire aux végétaux, afin qu'ils puſſent, en renouvelant leur force, renouveler leurs eſpèces, & perpétuer ainſi, dans un cercle continuel, la ſubſiſtance des animaux.

De cette connoiſſance générale de la nature, on le conduiſit à celle de chaque partie: on lui expliqua la conſtruction du corps des animaux & principalement celle du corps humain; on lui découvrit les cauſes de la douleur & de la maladie, & on lui en-

ſeigna par quels moyens on pouvoit rétablir la ſanté & rappeler dans l'organiſme animal les ſenſations de repos & de plaiſir.

Lorſque les filles de Mémoire eurent pleinement inſtruit *Sageſſe*, ſuivant l'ordre d'Apollon, dans chaque branche de ces connoiſſances, elles l'amenèrent par degrés à concevoir qu'un eſprit céleſte étoit uni au corps humain ; que cet eſprit étoit agité de différentes paſſions pendant ſa conjonction avec le corps matériel, & que, lorſque ce corps diſſous & déſorganiſé retournoit à ſa première origine, l'ame s'en ſéparoit pour toujours. Après avoir préſenté l'homme à *Sageſſe* ſous le rapport particulier de ſes beſoins & de ſes infirmités, les Muſes le lui firent conſidérer ſous les rapports généraux de la ſociété, lui montrèrent la chaîne qui lioit les individus les uns aux autres, le bien & le mal qui en réſultoient, & le tout comme un effet de l'ordre immuable que les Dieux avoient établi dans l'univers.

Elles lui apprirent auſſi par forme d'amuſement, l'uſage & le pouvoir de la muſique, de la peinture & de la poëſie : la première, comme un moyen d'adoucir & de charmer ſes peines ; la ſeconde, pour faire revivre aux yeux les plaiſirs paſſés ; & la troiſième, pour inſpirer un ſincère amour de la vertu, en perpétuant la mémoire révérée des grands hommes qui ont fait l'ornement & la gloire de leur ſiècle.

Sageſſe étant donc parfaitement inſtruit dans toutes ſortes de ſciences & d'arts,

devint amoureux d'une des Graces, qui répondit à ſa paſſion avec une égale ardeur; & de leurs embraſſemens naquit une fille que les parens nommèrent *Goût* (*). Cette nymphe, qui hérita de toutes les connoiſſances de ſon père & de tous les charmes de ſa mère, devint, à meſure qu'elle croiſſoit en âge, l'idole favorite des Dieux & des hommes. Dans les banquets céleſtes, elle étoit toujours aſſiſe auprès de Vénus; & ſur la terre, on lui attribue l'honneur d'avoir inſpiré tout ce que nous avons de ſublime & de beau dans les ſciences, dans la morale & dans les arts.

TESTAMENT SINGULIER.

M. P. H. Négociant de....., avoit fait une fortune conſidérable dans l'Inde: il n'avoit pas d'enfans, & ne tenoit qu'à des collatéraux éloignés. Il fut ſuffoqué par une goutte remontée; après ſa mort, on trouva chez lui le teſtament qui ſuit, écrit de ſa main, enveloppé dans une piece de moire, couleur de roſe, garnie en argent.

Moi, P. H., ſain de corps & d'eſprit, gai par nature & par état, content du préſent, incertain ſur l'avenir, ſans remords & ſans ſcrupule, ai fait le préſent teſtament de ma ſeule volonté.

(1) En Anglais, THE TASTE, *le Goût* eſt du genre féminin.

Je donne mon ame à Dieu, mon corps à la terre, & au diable ceux qui font enrager les autres.

Je déſire être enterré dans un lieu particulier pour ne point incommoder les autres & n'en être point incommodé. L'eſprit de charité eſt bon en tout temps.

Je ne donne rien aux Moines, qui ſont cenſés avoir renoncé aux biens du monde. Je me borne à leur ſouhaiter du ſavoir, du déſintéreſſement & de la patience : voilà la ſeule richeſſe qui doit contribuer à leur bonheur ici-bas.

Je laiſſe à M. de .... pour 100'000 écus de mépris, & autant en indignation. Le Public fera l'avance des fonds.

Je lègue 3000 livres à celui qui pleurera le plus fort à mon enterrement ; & pareille ſomme à celui qui y rira le plus haut, ſuivant la déciſion de mes ſix plus proches voiſins.

Je veux que tous les ans le jour des Rois, le Mardi-gras, & à la fête de St.-Martin, on délivre des médecines *gratis*, à tous ceux qui voudront ſe purger le même jour ; & pour en faire les fraix, je lègue un fonds de 30'000 liv. à M. D..... mon Apothicaire, à la charge de ſubſtitution, au profit de ceux qui, à perpétuité, occuperont ſa boutique.

Je lègue mon incontinence à M. C.... mon orgueil à M. J.... ma pareſſe à M. M.... & ma gourmandiſe à Mlle..... abondance de biens ; ne nuit pas.

Je laiſſe à un Barbier qui m'écorchoit, trois

fois la ſemaine, douze livres peſant de ſavon, mes vieux ſouliers pour faire des cuirs à repaſſer, & ſix peignes de corne pour augmenter ſa proviſion.

Comme M. S.... a toujours aimé la peinture & la ſculpture, je lui lègue les images qui ſont dans mon livre d'heures avec ma tête à perruque.

Je laiſſe à M. C.... toutes mes gazettes d'Utrech, pour exercer la profondeur de ſon génie en matière politique.

Je laiſſe à R.... qui m'a fait banqueroute de 60'000 liv. une place au pilori. On doit la lui donner *gratis*, & je voudrois bien voir ſa figure, quand il l'occupera.

Je lègue mes bâts & mes ſelles à l'école de Médecine.

Je laiſſe à M. Sim... un tonneau d'eau pour mettre dans ſon vin.

Sur le ſurplus de mes biens, j'inſtitue pour mes légataires univerſels les deux hommes du monde les plus pauvres. Combien de gens vont s'écrier : *c'eſt moi*, *c'eſt moi*, & ſe croiront en droit d'y prétendre ? mais je n'en verrai rien ; & décidera la queſtion qui pourra. Ce ſera du-moins une belle matière pour exercer la ſubtilité des Avocats, l'induſtrie des Procureurs, & la pénétration des Juges.

Fait à le.

Signé, PHILIPPE HOLBEK.

LA SURPRISE.

IL y a quelques jours, Monſieur, qu'étant dans mon lit, occupé de rêveries dont le ſouvenir indifférent m'eſt échappé, j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, & je vis entrer chez moi un inconnu qui portoit une grande figure blanche, un air embarraſſé, un viſage pâle & des ſouliers poudreux; enfin, une de ces mines de mauvaiſe augure. Il m'appella familièrement par mon nom, & me dit de me lever promptement. Je pris ma robe-de-chambre en tremblant, & ſans prévoir quels pouvoient être ſes deſſeins. Il s'approcha de moi; & m'obligea, par ſes geſtes preſſants, à me mettre ſur un ſiége auprès de ma fenêtre. Dès que je fus aſſis, je ſentis qu'il me ſaiſiſſoit bruſquement par le cou, & il me le ſerra fortement avec une eſpèce de hauſſe-col; un inſtant après il me couvrit la joue avec ſa main garnie d'un boulet capable de m'enfoncer les dents. Une ſueur abondante ſe répandit ſur tout mon viſage. Je ſentis les gouttes en tomber de tous les côtés. Cet accident me ſaiſit au point que j'en perdis la reſpiration, & j'étois couvert d'écume, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Il m'avoit défendu avec menaces de parler ou de crier. Au bout de quelques inſtans, je vis mon inconnu ſe ſaiſir d'une arme blanche dont la

lame étoit très-reluiſante, & il me la porta ſur la gorge, enſorte que je n'étois qu'à un demi-doigt de la mort. Je ſentis, au bout d'un inſtant, couler mon ſang, & en bon Chrétien, je recommandai mon ame à Dieu.

Ma frayeur fit apparemment impreſſion ſur ce mortel flegmatique, il prit de l'eau & du vinaigre dont il m'arroſa le viſage; la cuiſſon que je ſentis me fit ouvrir les yeux: alors mon homme me prit par les cheveux, & il me lia. Je le vis enſuite s'emparer d'une autre arme, dont je crus qu'il vouloit me brûler la cervelle; mais le feu ne fit que m'effleurer les oreilles. Il m'avoit empaqueté les mains ſous une eſpèce de linceuil, pour que je ne puſſe pas les remuer. Voyant que je reſpirois toujours, il m'arracha les cheveux, & me fit mordre la pouſſière. J'avois déjà fermé la paupière; mais pour conſommer ſon ouvrage, il prit de nouvelles armes qui lui reſtoient encore, & qu'il tira de ſa poche: c'étoit le ciſeau de la parque, avec lequel il s'amuſa à me couper les parties de mon corps qu'il jugea ſuperflues. J'étois tout tremblant; mais mon bourreau apperçut ma bourſe qui étoit ſur ma commode; il s'en ſaiſit, & me reprit au collet & par les cheveux. A ce dernier trait j'ouvris pour la ſeconde fois les yeux; je m'armai de courage, & me ſaiſis bruſquement d'un couteau que je trouvai ſous ma main. Cet acte de vigueur fit diſparoître mon aventurier. Je m'eſſuyai le viſage devant

un

un miroir ; & lorſque je fus de ſang-froid, je m'apperçus que ma barbe étoit faite, & que mes cheveux étoient friſés, poudrés & accommodés. Je reconnus alors que l'illuſion que je m'étois faite, n'avoit été occaſionnée que par un nouveau garçon perruquier que ſon maître m'avoit envoyé, & qui avoit profité de ma ſurpriſe pour m'avoir le poil. Je fus très-ſatisfait de cette viſion, & je partis en riant pour aller à la campagne.

TRADUCTION D'UNE LETTRE (1)

DE BRUTUS A CICERON.

VOUS avez écrit à Octave. Il y a dans votre lettre un article qui me concerne, & qu'Atticus m'a fait tenir. Je l'ai lu. Il n'y avoit rien dans l'attachement que vous me témoignez & dans l'intérêt que vous prenez à ma conſervation qui pût me procurer un nouveau plaiſir. En effet, ne ſuis-je pas accoutumé à entendre dire tous les jours que vous avez fait quelque démarche pour me prouver votre zèle, & pour ſoutenir ma dignité ? Mais ce même morceau de votre lettre m'a cauſé la douleur la plus vive qu'il me fût poſſible d'éprouver. Vous le remerciez de ce qu'il a fait pour la République,

(1) Cette lettre a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne littérature. C'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence & l'épanchement d'une ame républicaine. Elle fut écrite l'année qui ſuivit la mort de Céſar, dans le temps que le jeune Octave venoit de défaire Antoine devant Modène, l'an de Rome 710.

mais avec tant de ſoumiſſion, (le dirai-je ? j'ai honte de l'état où nous reduit la fortune : mais il faut le dire,) vous lui recommandez ma vie avec tant de baſſeſſe, que vous ſemblez annoncer évidemment que la tyrannie n'eſt pas détruite, & que nous n'avons fait que changer de Maître. Ma vie ! eh quelle mort me ſeroit plus affreuſe que la vie achetée à ce prix ? Peſez vos termes, & oſez nier que ce ne ſoient ceux d'un eſclave ſuppliant devant un Roi. Il n'y a, dites-vous, qu'une ſeule grâce que vous lui demandez, & qu'on doive attendre de lui ; c'eſt qu'il veuille bien laiſſer vivre des Citoyens (1) qui ont obtenu l'eſtime des honnêtes-gens & du peuple Romain. C'eſt donc à dire qu'à moins qu'il n'y conſente, nous ne ſerons plus ! Mais il vaut mieux n'être pas que de lui devoir l'exiſtence. Certes, je ne crois pas encore que les Dieux ſoient aſſez ennemis du peuple Romain, pour qu'il faille demander à Octave la vie d'aucun Citoyen, encore moins celle des Libérateurs du monde ; car j'ai quelque plaiſir à rappeller ce titre magnifique, & ſur-tout à ceux qui paroiſſent ignorer ce qu'il faut craindre & ce qu'il faut demander. Vous Cicéron, vous reconnoiſſez dans Octave un auſſi grand pouvoir, & vous êtes ſon ami ! Vous êtes le mien, dites-vous ; & pour me voir à Rome vous avez beſoin de me recommander à un enfant ! Et de quoi donc le remerciez-vous, ſi vous

(1) Brutus, Caſſius & les autres conjuré

croyez qu'il faille le ſupplier pour que je vive? Lui ſavez-vous beaucoup de gré d'avoir mieux aimé qu'on eût à demander une pareille grâce à lui qu'à Marc-Antoine? Eſt-ce au deſtructeur ou à l'héritier de la tyrannie que l'on demande de laiſſer vivre des Citoyens qui ont bien ſervi la République? Ceſt cette foibleſſe qui nous fait déſeſpérer de nous-mêmes, & que je reproche à tous les autres autant qu'à vous; c'eſt elle qui a inſpiré à Céſar l'ambition de dominer; à Marc-Antoine, celle de le remplacer après ſa mort; c'eſt elle qui a élevé ce jeune Octave au point que vous croyez devoir obtenir de lui, qui eſt à peine encore un homme, le ſalut d'hommes tels que nous, & que vous ne voyez pour moi de reſſource que dans ſa pitié. Si nous nous ſouvenions que nous ſommes Romains, nous ne verrions pas les derniers des mortels avoir plus de courage pour opprimer que nous n'en avons pour nous défendre, & Antoine ne ſeroit pas plus jaloux de ſuccéder à Céſar, qu'effrayé de ſa punition. Vous, homme Conſulaire, vous qui avez puni les crimes de Catilina, ce qui peut-être, ſi j'en crois mes craintes, n'a pas différé notre perte pour long-temps, comment pouvez-vous jetter les yeux ſur ce que vous avez fait, & approuver ce que l'on fait aujourd'hui, ou du-moins le ſouffrir avec tant de patience & de douceur que vous avez l'air de l'approuver? Et d'où eſt venue votre haine pour Antoine? n'eſt-ce pas de ce qu'il avoit

les mêmes prétentions que fait voir aujourd'hui le jeune Octave? N'eſt-ce pas parce qu'il vouloit que nous lui demandaſſions la vie, que ceux à qui il devoit la liberté n'euſſent qu'une exiſtence précaire, que ſes volontés fuſſent des lois dans la République? Vous avez été d'avis de prendre les armes pour l'empêcher de régner: étoit-ce pour prier un autre de vouloir bien ſe mettre à ſa place, de regarder l'Etat comme ſon patrimoine & les Citoyens comme ſes eſclaves? A ce compte, nous n'avons diſputé que ſur telle ou telle eſpèce de ſervitude, & non pas ſur la ſervitude même. Mais en ce cas, Antoine étoit un auſſi bon Maître qu'un autre: ſous lui, non-ſeulement notre condition étoit tolérable, mais même nous euſſions eu part à ſa puiſſance, à ſes bienfaits, aux honneurs. Car, que refuſeroit-il à ceux dont il ſait que la ſoumiſſion eſt le plus grand appui de ſon pouvoir? Mais nous n'avons pas voulu mettre de prix à la vertu & à la liberté. Aujourd'hui même que le nom de Céſar paroît animé contre les meurtriers de Céſar, combien croyez-vous qu'il donnât, s'il étoit queſtion de marchander, pour avoir de notre conſentement le pouvoir qu'après tout il aura bientôt, puiſque nous ne voulons que vivre, avoir de l'argent & jouir du titre de Conſulaire.

Au-ſurplus, que la mort de Céſar ſoit inutile, que nous n'ayons conçu qu'une fauſſe joie de cette mort, puiſqu'elle ne devoit pas nous rendre plus libres, que tout le monde

nous abandonne : les Dieux nous ôteront tout, avant de m'ôter la réſolution où je ſuis, non-ſeulement de ne jamais ſouffrir dans l'héritier de Céſar que j'ai tué, ce que je n'ai pas ſouffert dans Céſar, mais de ne pas ſouffrir dans mon père même, s'il revenoit au monde, qu'un Citoyen ſoit de mon aveu plus puiſſant que les Lois & que le Sénat. Et croyez-vous que les autres Romains ſoient libres, ſi je ne puis être dans Rome, ſans la permiſſion d'Octave ? Que dis-je ? ce que vous lui demandez pour nous, comment croyez-vous pouvoir l'obtenir ? Vous lui demandez notre conſervation ; mais ſuffit-il pour cela de nous accorder la vie ? Et reçoit-on la vie ſans la liberté & l'honneur ? Appellez-vous jouir de la vie d'être dans l'enceinte de Rome ? Eſt-ce le lieu où je ſuis qui décide mon état ? Je ne vivois pas tant que Céſar a vécu, ſi ce n'eſt depuis le moment où j'eus dans l'ame le deſſein de l'immoler ; & en quelque lieu que je ſois, je ne me croirai jamais exilé, tant que la ſervitude & les affronts me paroîtront les plus odieux de tous les maux.

Dans quelles ténèbres ſommes-nous retombés ? Chez les Grecs, la poſtérité des tyrans eſt condamnée à périr avec eux ; & chez nous, on ſupplie celui qui a oſé prendre le nom d'un tyran, d'épargner les vengeurs de la liberté ; & je déſirerois revoir ma patrie ! & je croirois qu'il y a encore une patrie, quand Rome ſe refuſe à la liberté qu'on lui offre, quand elle redoute plus

dans un enfant le nom d'un tyran qui n'eſt plus, qu'elle n'a de confiance en elle-même après avoir détruit par un petit nombre d'hommes celui qui avoit des forces ſi puiſſantes !

Ne me recommandez plus à votre Céſar, ni moi, ni vous-même, ſi vous m'en croyez. Vous priſez beaucoup le peu d'années que la Nature vous laiſſe encore eſpérer, ſi vous croyez qu'elles vaillent la peine de s'abaiſſer à la prière. Prenez garde d'ailleurs que vos démarches contre Antoine, ſi juſtement louées juſqu'ici, ne paroiſſent avoir été dictées par la crainte plutôt que par les principes d'un Citoyen : car ſi vous trouvez bon qu'Octave ſoit dans le cas d'être ſupplié en ma faveur, on croira que vous n'avez pas craint d'avoir un Maître, mais que vous avez voulu en avoir un qui fût votre ami. Quant aux louanges que vous lui donnez pour ce qu'il a fait, je les approuve, ſi c'eſt pour détruire la puiſſance d'autrui qu'il a combattu, & non pas pour établir la ſienne ; mais s'il en eſt au point qu'il faille lui adreſſer des prières pour nous, ſi vous jugez vous-même qu'on lui doive tant accorder, vous lui décernez une trop grande récompenſe : car vous lui attribuez un droit qu'il paroiſſoit avoir rendu à la République. Vous ne ſongez pas que ſi pour avoir fait la guerre à Marc-Antoine, Octave mérite de ſi grands honneurs, nous qui avons abattu un pouvoir dont Antoine n'a recueilli que les débris, nous ne pouvons jamais être aſſez récom-

penſés, quand on nous prodigueroit tous les honneurs réunis : mais la crainte peut bien plus ſur les hommes que la reconnoiſſance. Antoine eſt vivant, & a les armes à la main ; & à l'égard de Céſar, on ne ſe ſouvient plus de ce qu'on a pu ou de ce qu'on a dû faire. C'eſt Octave aujourd'hui dont le jugement ſur nous décidera celui du peuple Romain, & on nous mépriſe aſſez pour regarder un ſeul homme comme l'arbitre de notre vie. Je ſuis fait, puiſqu'il faut répondre, non-ſeulement pour ne pas ſupplier, mais même pour réprimer ceux qui prétendent qu'on les ſupplie. Je me tiendrai éloigné de la ſervitude, & tout lieu où je ſerai libre ſera Rome pour moi. J'aurai pitié de vous tous en qui l'âge, ni les honneurs, ni l'exemple de la vertu d'autrui n'ont pu diminuer l'amour de la vie ; & je me croirai heureux tant que je demeurerai attaché à ce principe, qu'on eſt récompenſé par ſes propres actions. Car, quel bonheur plus ſolide que celui qui, indépendant des actions humaines, ne réſide que dans la conſcience & dans la liberté ! Quoi qu'il en ſoit, je ne me ſoumettrai pas à ceux qui ſe ſoumettent, & je ne ſerai pas vaincu par ceux qui ſe laiſſent vaincre. Je tenterai & je ſupporterai tout pour délivrer la République. Si je réuſſis, nous nous réjouirons tous ; ſi je ne réuſſis pas, je me réjouirai encore, puiſque j'aurai paſſé ma vie à m'occuper des moyens de rendre la liberté à ma patrie.

Quant à vous, Cicéron, je vous exhorte

à ne vous point laſſer de faire bien, & à ne point vous défier de la vertu. Songez, en écartant les maux actuels, à prévenir ceux qui pourroient naître ſi on n'alloit pas au-devant. Croyez que l'eſprit courageux & libre qui vous a animé à la défenſe de la République contre Catilina & contre Antoine, n'eſt rien ſans la conſtance & l'égalité. J'avoue que la vertu qui s'eſt déjà ſignalée a plus à faire que la vertu qui n'eſt pas éprouvée; ce qu'elle fait eſt regardé comme une dette qu'elle acquitte; ce qu'elle ne fait pas, comme une eſpérance qu'elle trompe. Ainſi, quoiqu'il ſoit beau à Cicéron de réſiſter à Antoine, on ſe ſouvient de ſon Conſulat, & l'on n'eſt point ſurpris. Mais, ſi ce même Cicéron ne montre pas en tout la fermeté & la grandeur d'ame qu'il a employée pour abattre Antoine, non-ſeulement il s'ôtera la gloire qu'il pourra encore acquérir, mais même il perdra celle qu'il avoit acquiſe: car il n'y a rien de grand que ce qui eſt fondé ſur des principes invariables; & votre génie, vos actions & les vœux de tous les Citoyens vous obligent plus que perſonne à aimer la République & à défendre la liberté. Ainſi, au-lieu de prier Octave de nous prendre ſous ſa protection, exhortez-vous vous-même, relevez votre courage, & ſoyez sûr que cette République, pour laquelle vous avez fait de ſi grandes choſes, ſera libre & glorieuſe, quand le peuple aura des chefs qui l'aideront à repouſſer les entrepriſes des méchans.

AUTRE LETTRE DE BRUTUS A ATTICUS,

Sur le même ſujet.

CICÉRON s'étonne, dites-vous, du ſilence que je garde ſur la conduite qu'il tient dans le gouvernement. Puiſque vous m'en preſſez, je vous dirai mon avis uniquement pour céder à vos inſtances. Je ſais que Cicéron n'a rien fait qu'avec de bonnes intentions, & rien ne m'eſt plus connu que ſes ſentimens à l'égard de la République. Cependant il a fait des démarches, dirai-je mal-adroites? c'eſt le plus prudent de tous les hommes, dirai je complaiſantes? mais il n'a pas craint de s'attirer ſur les bras un ennemi auſſi puiſſant qu'Antoine. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Cicéron a irrité plutôt que réprimé la cupidité & la licence de cet enfant, qu'il accorde tout à ſes liaiſons avec Octave, juſqu'au point d'invecter contre nous, ce qui retombe ſur lui doublement. Car, ſi Caſca eſt un aſſaſſin pour avoir tué Céſar, comme Cicéron l'a dit, Cicéron lui-même mérite bien plus ce nom, puiſque Caſca n'a tué qu'un homme, & que Cicéron en a fait périr pluſieurs. D'ailleurs, lui convient-il de parler de Caſca, comme Beſtia (1) parle de Cicéron? Parce que nous ne citons pas à tout propos nos ides de Mars, comme il a à tout moment

(1) Un des ennemis de Cicéron.

dans la bouche ſes nones de décembre, aura-t-il meilleure grâce à blâmer une belle action que Beſtia & Clodius n'en ont à blâmer ſon Conſulat? Notre ami Cicéron ſe vante d'avoir fait la guerre en ſage à l'armée de Marc-Antoine : que m'importe, ſi pour récompenſe d'avoir défait Antoine on veut le remplacer, & ſi celui-là même qui a détruit ce fléau en produit un autre plus difficile à exterminer? Toute ſa conduite eſt d'un homme qui ne refuſe pas d'avoir un maître, mais qui ne veut pas que ce ſoit Antoine. Eh! quel gré dois-je lui ſavoir de ne craindre d'un tyran que ſa colère? Voilà qu'on décerne à Octave le triomphe, une paye pour ſes ſoldats, & une foule d'autres honneurs : & vous croyez qu'il ne voudra pas avoir la place de celui dont il a déjà pris le nom? Eſt-ce ainſi qu'a dû ſe conduire un homme Conſulaire, un homme tel que Cicéron? Puiſque vous m'avez forcé de parler, il faut vous réſoudre à entendre des choſes déſagréables. Je ſouffre moi-même à vous les dire; je ſais vos ſentimens pour la République, & que toute déſeſpérée qu'elle paroît, vous ne croyez pas les choſes ſans remède.

Je ne blâme point d'ailleurs votre oiſiveté. Votre âge, vos enfans, le plan de vie que vous vous êtes fait, tout vous y autoriſe; & j'ai vu dans l'affaire de mon ami Flavius, que vous ne vouliez pas vous faire d'ennemis. Mais, pour revenir à Cicéron, quelle différence y a-t-il entre ſa conduite & celle d'un

Salvidius ? Qu'eſt-ce que celui-ci auroit fait de plus pour Octave ? Cicéron craint, dites-vous, que la guerre civile ne ſoit pas encore éteinte ? fort bien : il redoute un ennemi battu, & ne redoute pas dans Octave une armée victorieuſe & la témérité de la jeuneſſe ! Peut-être le croit-il déjà aſſez puiſſant pour qu'on doive lui déférer par avance tout ce qu'il eſt en état d'envahir. Que la crainte raiſonne mal ! Quelle précaution mal entendue que d'aller au-devant des maux que l'on peut encore éviter ! Mais c'eſt que nous craignons la mort, l'exil, la pauvreté. Voilà ce que Cicéron regarde comme le plus grand malheur ; & pourvu qu'on lui accorde ce qu'il demande, qu'il ſoit flatté, conſidéré, il accepte un eſclavage honorable, ſi pourtant l'honneur peut ſe concilier avec le dernier degré de l'opprobre. Octave a beau appeller Cicéron ſon père, le conſulter ſur tout, le louer, lui rendre des actions de grâces, les effets démentiront les paroles.

Il n'eſt pas poſſible de regarder comme ſon père un homme qui n'eſt pas libre, & c'eſt pourtant à quoi travaille Cicéron, tout honnête-homme qu'il eſt ; voilà ce que lui vaudra l'envie de plaire à Octave. Je commence à avoir bien mauvaiſe idée de la Philoſophie & des Lettres dont Cicéron a fait profeſſion juſqu'ici. De quoi ſert tout ce qu'il a écrit pour la liberté, tous ces Traités ſi étendus ſur l'honneur, ſur la mort, l'exil, la pauvreté ? Philippe, le beau-père d'Octave, eſt bien plus Philoſophe que Cicéron.

Philippe n'a rien fait pour ſon beau-fils, & l'autre a tout fait pour un homme qui ne lui eſt rien. Qu'il ceſſe donc de ſe glorifier lui-même & d'aigrir nos douleurs. Que nous importe qu'Antoine ſoit vaincu, ſi un autre prend ſa place? Sa défaite cependant n'eſt pas encore bien sûre, ſi j'en crois ce que vous m'écrivez. Au-ſurplus, que Cicéron vive eſclave & ſuppliant, puiſque cette vie eſt de ſon goût, & qu'il ne ſouvient plus ni de ſon âge, ni de ſes actions, ni de ſa dignité. Mais moi, rien ne m'empêchera de faire la guerre à la tyrannie, quelle qu'elle ſoit, à la puiſſance, à la domination, à tout pouvoir illégal, à tout ce qui voudra être au-deſſus des lois. Je ne ferai point de marché pour la ſervitude. Vous prétendez qu'Antoine eſt un honnête-homme; je n'en crois rien: mais vos ancêtres ne vouloient pas de leur père même pour tyran. Je ne vous aurois pas écrit ſi franchement, ſi je ne vous aimois autant que Cicéron croit être aimé d'Octave. Je ſuis fâché de vous affliger: car vous aimez vos amis, & ſur-tout Cicéron. Soyez perſuadé que je n'ai rien diminué de mon attachement pour lui, mais beaucoup de l'opinion que j'en avois.

CONVERSATION
DU MARÉCHAL D'HOCQUINCOURT
avec le Père Canaye (1).

COMME je dînois un jour chez M. le Maréchal d'Hocquincourt (2), le P. Canaye qui y dînoit auſſi, fit tomber le diſcours inſenſiblement ſur la ſoumiſſion d'eſprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté pluſieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peſte ces eſprits-forts, qui veulent examiner toutes choſes par la raiſon.

» A qui parlez-vous des eſprits-forts, dit » le Maréchal, & qui les a connus mieux » que moi ? Barbouville & Saint-Ibal ont » été les meilleurs de mes amis. Ce furent » eux qui m'engagèrent dans le parti de M. » le Comte (3) contre le Cardinal de Riche- » lieu. Si j'ai connu les eſprits-forts ? Je ferois » un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bar- » bouville mort, & Saint-Ibal retiré en » Hollande, je fis amitié avec la Frette & » Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des eſprits, » mais de braves gens. La Frette étoit un

(1) Nous inſérons dans cette Bibliothèque ce petit ouvrage de Saint-Evremont, comme un chef-d'œuvre de bonne plaiſanterie : c'étoit auſſi l'opinion de Voltaire.

(2) Le Maréchal d'Hocquincourt étoit alors (1654) à Péronne, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

(3) Le Comte de Soiſſons.

» brave homme, & fort mon ami. Je penſe » avoir aſſez témoigné que j'étois le ſien dans » la maladie dont il mourut. Je le voyois » mourir d'une petite fièvre, comme auroit » pu faire une femme, & j'enrageois de voir » la Frette, ce la Frette, qui s'étoit battu » contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni » moins qu'une chandelle. Nous étions en » peine, Sauvebœuf & moi, de ſauver » l'honneur à notre ami; ce qui me fit » prendre la réſolution de le tuer d'un coup » de piſtolet, pour le faire périr en homme » de cœur. Je lui appuyois le piſtolet à la » tête, quand un B..... de Jéſuite, qui étoit » dans la chambre, me pouſſa le bras, & » détourna le coup. Cela me mit en ſi grande » colère contre lui, que je me fis Jan- » ſéniſte ».

Remarquez-vous, Monſeigneur, dit le P. Canaye, *remarquez-vous comme Satan eſt toujours aux aguets?* circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Pères: il ſe ſert de l'occaſion pour vous ſurprendre, pour vous dévorer, pis que dévorer, pour vous faire Janſéniſte.* Vigilate, vigilate: *on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes contre l'ennemi du genre humain.*

« Le Père a raiſon, dit le Maréchal. J'ai » oui dire que le Diable ne dort jamais. Il » faut faire de même; bonne garde, bon » pied, bon œil. Mais quittons le Diable, » & parlons de mes amitiés. J'ai aimé la » guerre devant toutes choſes, Madame de » Montbazon après la guerre, & tel que

» vous me voyez, la Philoſophie après » Madame de Montbazon ». *Vous avez raiſon*, reprit le Père, *d'aimer la guerre, Monſeigneur : la guerre vous aime bien auſſi ; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je ſuis homme de guerre auſſi, moi ? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de ſon armée de Flandres : n'eſt-ce pas être homme de guerre ? Qui eût jamais cru que le P. Canaye eût dû devenir ſoldat ? Je le ſuis, Monſeigneur, & ne rends pas moins de ſervice à Dieu dans le camp, que je lui en rendrois au Collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, eſt ſervir ſon Prince ; & ſervir ſon Prince, eſt ſervir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, ſi vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos déſirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monſeigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente.*

« Quoi, mon Père, vous voudriez que » j'aimaſſe comme un ſot ? Le Maréchal » d'Hocquincourt n'a pas appris dans les » ruelles à ne faire que ſoupirer. Je voulois, » mon Père, je voulois ; vous m'entendez » bien : JE VOULOIS ! » *Quels JE VOULOIS ! En vérité, Monſeigneur, vous raillez de bonne grâce. Nos Pères de Saint-Louis ſeroient bien étonnés de ces JE VOULOIS. Quand on a été long-temps dans les armées, on a appris à tout écouter, Paſſons, paſſons : vous dites cela, Monſeigneur, pour vous divertir.*

« Il n'y a point-là de divertiſſement, mon » Père ; ſavez-vous à quel point je l'ai-

mois » ? *Uſque ad aras*, *MONSEIGNEUR.* « Point d'*aras*, mon Père. Voyez-vous, *dit le Maréchal en prenant un couteau, dont il ſerroit le manche*, « voyez-vous, ſi elle m'avoit » commandé de vous tuer, je vous aurois » enfoncé le couteau dans le cœur ». Le Père ſurpris du diſcours, & plus effrayé du tranſport, eut recours à l'oraiſon mentale, & pria Dieu ſecrètement qu'il le délivrât du danger où il ſe trouvoit ; mais ne ſe fiant pas tout-à-fait à la prière, il s'éloignoit inſenſiblement du Maréchal par un mouvement de feſſe imperceptible. Le Maréchal le ſuivoit par un autre tout ſemblable ; & à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre ſon ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaiſir quelque temps aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans ſon tranſport ne rendît funeſte ce qui n'avoit été que plaiſant, je le fis ſouvenir que Madame de Montbazon étoit morte (1), & lui dis qu'heureuſement le P. Canaye n'avoit rien à craindre d'une perſonne qui n'étoit plus.

« Dieu fait tout pour le mieux, reprit le

(1) Madame la Ducheſſe de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. M. de Saint-Evremont ne l'ignoroit pas ; mais, il a cru qu'on lui pardonneroit aiſément cet anachroniſme, ſi on penſoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit ſaiſi. Il y a long-temps que Bayle a fait cette Remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES, Décembre 1686, Article IV.

» Maréchal : la plus belle du monde (1)
» commençoit à me lanterner, lorſqu'elle
» mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle
» un certain Abbé de Rancé (2), un petit
» Janſéniſte, qui lui parloit de la GRACE
» devant le monde, & l'entretenoit de
» toute autre choſe en particulier. Cela me
» fit quitter le parti des Janſéniſtes. Aupara-
» vant je ne perdois pas un Sermon du P.
» Deſmâres, & je ne jurois que par Meſ-
» ſieurs de Port-Royal. J'ai toujours été à
» confeſſe aux Jéſuites depuis ce temps-là;
» & ſi mon fils a jamais des enfans, je veux
» qu'ils étudient au Collége de Clermont,
» ſous peine d'être déshérités ».

Oh ! que les voyes de Dieu ſont admirables, s'écria le P. Canaye ! Que le ſecret de ſa juſtice eſt profond ! Un petit coquet de Janſéniſte

(1) C'eſt ainſi que le Maréchal d'Hocquincourt appelloit Madame de Montbazon.

(2) Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, ſi connu depuis ſous le nom d'Abbé de la Trappe, étoit un des amans de la Ducheſſe de Montbazon, & quoi qu'en diſent ſes Panégyriſtes, il eſt sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame fut un des principaux motifs de ſa converſion & de ſa retraite. Voici comment cela arriva. Madame de Montbazon mourut de la petite vérole dans une maiſon de campagne. L'Abbé, qui étoit parti de Paris ſur la première nouvelle de ſa maladie, arrive dans cette maiſon. Ne trouvant perſonne à l'entrée, il monte à l'appartement de la Ducheſſe par un degré dérobé qu'il connoiſſoit ; & le premier objet qui ſe préſente à ſa vue, fut le cadavre de Madame de Montbazon, défiguré de la manière du monde la plus horrible, & prêt à être mis dans le cercueil. Cela fit une impreſſion ſi vive ſur lui, qu'il renonça au monde, & établit dans ſon Abbaye de la Trappe une réforme très-auſtère. Il mourut le 26 Octobre 1700.

pourſuit une Dame à qui Monſeigneur vouloit du bien : le Seigneur miſéricordieux ſe ſert de la jalouſie, pour mettre la conſcience de Monſeigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Père eut fini ſes pieuſes réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en diſcours, & je demandai à Monſieur le Maréchal, ſi l'amour de la philoſophie n'avoit pas ſuccédé à la paſſion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

« Je ne l'ai que trop aimée la philoſo-
» phie, dit le Maréchal; je ne l'ai que
» trop aimée ; mais j'en ſuis revenu & je
» n'y retourne pas. Un diable de Philo-
» ſophe m'avoit tellement embrouillé la
» cervelle de premiers parens, de pomme,
» de ſerpent, de paradis terreſtre & de
» chérubins, que j'étois ſur le point de ne
» rien croire. Le Diable m'emporte ſi je
» croyois rien. Depuis ce temps-là, je me
» ſerois crucifié pour la religion. Ce n'eſt
» pas que j'y vois plus de raiſon ; au-
» contraire, moins que jamais ; mais je
» ne ſaurois que vous dire, je me ferois
» crucifier ſans ſavoir pourquoi ».

Tant mieux, Monſeigneur : reprit le Père, d'un ton de nez fort dévot, tant mieux ; ce ne ſont point mouvemens humains, cela vient de Dieu. POINT DE RAISON ! *C'eſt la vraie religion cela;* POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grâce !* Eſtote ſicut infantes : *Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence; & pourquoi ? parce qu'ils*

n'ont point de raiſon. Beati pauperes ſpiritu, *bienheureux les pauvres d'eſprit : ils ne pêchent point : la raiſon ? c'eſt qu'ils n'ont point de raiſon.* POINT DE RAISON ; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAIS POURQUOI : *les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON ; AU-CONTRAIRE, MOINS QUE JAMAIS. *En vérité cela eſt divin pour ceux qui ont le goût des choſes du ciel.* POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grâce* (1) !

Le Père eut pouſſé plus loin la ſainte haine qu'il avoit contre la raiſon, mais on apporta des lettres de la Cour à Monſieur le Maréchal, ce qui rompit un ſi pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas, & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. « Si je voulois faire le politique, comme » les autres, je me retirerois dans mon » cabinet pour lire les dépêches de la » Cour ; mais j'agis & je parle toujours » à cœur ouvert. Monſieur le Cardinal me » mande que Stenay eſt pris (2), que la » Cour ſera ici dans huit jours, & qu'on » me donne le commandement de l'armée » qui a fait le ſiége pour aller ſecourir » Arras avec Turenne & la Ferté. Je me » ſouviens bien que Turenne me laiſſa

(1) Voyez le jugement que Bayle a fait de ce paſſage dans le troiſième ÉCLAIRCISSEMENT mis à la fin de ſon Dictionnaire.

(2) Stenay fut pris, le 6 d'Août 1654.

» battre par M. le Prince (1), lorſque le » la Cour étoit à Gien : peut-être que je » trouverai l'occaſion de lui rendre la pa- » reille. Si Arras étoit ſauvé, & Turenne » battu, je ſerois content : j'y ferai ce que » je pourrai : je n'en dis pas davantage (2).

Il nous eût conté toutes les particularités de ſon combat & le ſujet de plainte qu'il penſoit avoir contre Monſieur de Turenne, mais on nous avertit que le convoi étoit déjà aſſez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le P. Canaye, qui ſe trouvoit ſans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. « Et quel cheval voulez-vous, » mon Pére, dit le Maréchal » ? *Je vous répondrai, Monſeigneur, ce que répondit le bon Père Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre* : Qualem me decet eſſe manſuetum : *Tel qu'il faut que je ſois, doux; poiſible.* « *Qualem me decet eſſe manſuetum!* » J'entends un peu le latin, dit le Maré- » chal; *manſuetum* ſeroit meilleur pour » des brebis que pour des chevaux. Qu'on » donne mon cheval au Père, j'aime ſon » Ordre, je ſuis ſon ami, qu'on lui donne » mon bon cheval ». J'allai dépêcher mes petites affaires, & ne demeurai pas longtemps ſans rejoindre le convoi. Nous paſ-

(1) A Bleneau, le 7 d'Avril 1652.

(2) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Eſpagnols, entrèrent dans Arras, & obligèrent M. le Prince à ſe retirer.

sâmes heureuſement : mais ce ne fut pas ſans fatigue pour le pauvre Père Canaye. Je le rencontrai dans la marche ſur le bon cheval de Monſieur d'Hocquincourt. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchoit éternellement ſon mors, alloit toujours de côté, henniſſoit de moment en moment ; & ce qui choquoit fort la modeſtie du Père, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales. « Et que » vois-je, mon Père, lui dis-je en l'abor» dant ; quel cheval vous a-t-on donné » là ? Où eſt la monture du bon Père » Suarez, que vous avez tant demandée » ! *Ah ! Monſieur, je n'en puis plus, je ſuis roué*..... Il alloit continuer ſes plaintes, lorſqu'il part un lièvre. Cent Cavaliers ſe débandent pour courir après, & on entend plus de coups de piſtolets qu'à un eſcarmouche. Le cheval du Père, accoutumé au feu ſous le Maréchal, emporte ſon homme, & lui fait paſſer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une choſe plaiſante de voir le Jéſuite à la tête de tous malgré lui. Heureuſement le lièvre fut tué, & je trouvai le Père au milieu de trente Cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une chaſſe, qu'on eût pu nommer une occaſion. Le Père recevoit la louange avec une modeſtie apparente ; mais en ſon ame il mépriſoit le *manſuetum* du bon Père *Suarez*, & ſe ſavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il penſoit avoir faites ſur le barbe de Monſieur le Maré-

chal. Il ne fut pas long-temps ſans ſe ſouvenir du beau dit de SALOMON : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A meſure qu'il ſe refroidiſſoit, il ſentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu inſenſible ; & la fauſſe gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la ſociété & la douceur de la vie paiſible qu'il avoit quittée. Mais toutes ſes réflexions ne ſervoient de rien ; il falloit aller au camp, & il étoit ſi fatigué du cheval, que je le vis tout près d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantaſſins.

Je le conſolai de ſa première peine, & l'exemptai de la ſeconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu ſouhaiter. Il me remercia mille fois, & fut ſi ſenſible à ma courtoiſie, qu'oubliant tous les égards de ſa profeſſion, il me parla moins en Jéſuite réſervé, qu'en homme libre & ſincère (1). Je lui demandai quel ſentiment il avoit de Monſieur d'Hocquincourt. *C'eſt un bon Seigneur*, me dit-il, *c'eſt une bonne ame : il a quitté les Janſéniſtes : nos Pères lui ſont fort obligés : mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette première franchiſe, je voulus m'en attirer encore une autre. « D'où

(1) M. de Saint-Evremont avoit fait ſa rhétorique ſous le Père Canaye au Collége de Clermont, & c'eſt par-là qu'il le connoiſſoit fort particulièrement.

» vient, *continuai-je*, la grande animoſité » qu'on voit entre les Janſéniſtes & vos » Pères ? Vient-elle de la diverſité des ſen- » timens ſur la doctrine de la GRACE » ? *Quelle folie, quelle folie*, me dit-il, *de croire que nous nous haïſſons, pour ne penſer pas la même choſe ſur la* GRACE *! Ce n'eſt ni la* GRACE, *ni les* CINQ PROPOSITIONS *qui nous ont mis mal enſemble : La jalouſie de gouverner les conſciences a tout fait : Les Janſéniſtes nous ont trouvés en poſſeſſion du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils ſe ſont ſervis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence ; ils affectent l'auſtérité & la rigueur : nous conſolons les ames par des exemples de la miſéricorde de Dieu ; ils les effrayent par ceux de ſa juſtice. Ils portent la crainte où nous portons l'eſpérance, & veulent s'aſſujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'eſt pas que les uns & les autres n'ayent deſſein de ſauver les hommes : mais chacun ſe veut donner du crédit en les ſauvant ; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va preſque toujours devant le ſalut de celui qui eſt ſous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monſieur le Maréchal. J'étois purement Jéſuite avec lui, & j'ai la franchiſe d'un homme de guerre avec vous.* Je le louai fort du nouvel eſprit que ſa dernière profeſſion lui avoit fait prendre, & il me ſembloit que la louange lui plaiſoit aſſez. Je l'euſſe continuée plus long-temps ; mais comme la nuit approchoit, il fallut

nous ſéparer l'un de l'autre, le Père auſſi content de mon procédé, que j'étois ſatisfait de ſa confidence.

LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS

QUI VOULOIT SE FAIRE COMÉDIEN.

JE ſuis donc enfin inſtruit, mon fils, du parti que vous voulez prendre ; & vous avez cru que je pourrois conſentir à vous voir Comédien ! Je veux bien encore, par un reſte de tendreſſe, répondre aux raiſons que vous croyez capables de vous juſtifier, & vous prouver qu'elles ne peuvent en impoſer qu'à des eſprits aveugles, ou à des cœurs corrompus.

Vous vous plaignez de la médiocrité de ma fortune, qui ne promet à vos frères & à vos ſœurs qu'une condition même au-deſſous de celle dans laquelle je vis aujourd'hui !

Ce reproche eſt offençant ; mais il ne m'humilie point. Je vous ai conſervé le bien de mes pères ; je l'ai même augmenté autant que la juſtice & les circonſtances ont pu me le permettre. Cette fortune, que vous aſſure l'état de Comédien, eſt préciſément ce qui en fait la honte ; c'eſt le dédommagement de l'infamie de ces gens-là ; infamie, qui ne tient point, comme le veulent faire croire des gens intéreſſés à tout corrompre, qui ne tient point aux préjugés du peuple, ou aux uſages,

uſages, mais qui tient à la raiſon, à la juſtice & à la Religion. Si l'on voit quelquefois un Joueur de guitare & un Baladin mieux payés que le Citoyen utile, ou que l'Artiſte laborieux, c'eſt que ce ſont des hommes ſans conſéquence, & que l'on veut les engager à cultiver leur talent, dont on s'amuſe, en les dédommageant de ce ſentiment de mépris qu'ils inſpirent, de cette notion d'aviliſſement qu'ils portent en eux-mêmes : il n'eſt aucun raiſonnement qui puiſſe détruire cette vérité : elle eſt de tous les ſiècles & de tous les pays.

J'ai fait pour vous tout ce que mon devoir & l'honneur pouvoient exiger. Le premier-né de mes enfans, vous êtes celui que j'ai vu avec le plus de complaiſance. Ne pouvant pas vous aſſurer de grands biens, j'ai tâché de vous procurer un fonds de vertu qui réparât le défaut de richeſſes. Je vous ai ouvert tous les chemins de la fortune, en vous donnant la meilleure éducation. Dès votre plus tendre enfance, j'ai étudié vos goûts ; je les ai tournés, autant que j'ai pu, vers des objets utiles & glorieux ; j'ai veillé ſur vos études, comme ſur vos plaiſirs ; aucun inſtant de votre vie n'a échappé à mes ſoins ni à ma tendreſſe. Vous promettiez d'être plus inſtruit & plus heureux que moi ; je remerciois le Ciel des qualités qu'il vous avoit données. Combien de fois, à ma table, ai-je retenu les larmes d'amour & de ſatisfaction ! La ſageſſe de vos raiſonnemens, la netteté de vos idées, & ſur-tout cette modeſtie qui

annonce toujours un bon esprit, me pénétroient jusqu'au fond du cœur : ma fortune, payée de mes efforts, vous paroissoit alors respectable ; vous étiez persuadé que les biens acquis sans peine le sont rarement sans crime. Cependant aujourd'hui vous ne rougissez pas d'en vouloir acquérir par les talens les plus bas !..... Il me faut donc examiner avec vous cet abyme de honte où vous voulez vous plonger : l'idée seule m'en fait frémir, & peut me causer la mort.

L'amour de l'indépendance, le goût du libertinage, le mépris des lois divines & humaines, voilà ce qui entre dans le cœur de celui qui se fait Comédien par un choix libre & réfléchi. Ces crimes sont d'autant plus grands, que l'on a eu plus de préjugés à vaincre, plus de vertus à sacrifier pour les commettre.

Revenons à nous : il a fallu d'abord oublier ce respect qui vous attachoit à moi par le droit le plus sacré ; il a fallu vouloir vous soustraire à l'autorité paternelle sans laquelle vous ne pouvez disposer de vous ; l'habitude, la nécessité d'obéir, ont dû jeter dans votre ame le trouble, la crainte & les remords. Il a fallu qu'un sentiment bien cruel & bien puissant vous fît dire : « je serai rebelle à » mon père, je braverai ses pleurs, ses re» grets, ses menaces, son autorité ; je re» noncerai à lui, à ma famille entière. Je » quitterai même jusqu'au nom qu'il m'a » donné ». Voilà vos premières épreuves, & les premiers fruits de votre passion.

Bientôt il vous faudra ſacrifier vos mœurs
our vivre avec des gens qui n'en ont point,
z qui ſont ſi mépriſables que l'on n'en exige
as d'eux. Eſclaves & jouets du Public, ſou-
nis à ſes caprices par état & par néceſſité,
s ſont livrés à la baſſeſſe & aux humiliations;
s n'ont pour dévorer tant de honte, & pour
n adoucir l'amertume, que le ſecours de la
lus criminelle débauche. Le tableau que j'en
eux faire eſt trop au-deſſous de ce que vous
n ſavez déjà vous-même. Grâces aux im-
reſſions reçues dans votre enfance, je ſuis
ir que vous avez rougi malgré vous. Ne
royez pas cependant que vous n'aurez jamais
rougir qu'en ſecret. Vous êtes exclus de
ı ſociété; les Lois vous déclarent infâme.
h! comment pourroient-elles ne pas vous
:cabler de toute leur rigueur? Vous avez
ravé l'ordre de la nature; vous avez atta-
ıé ſes droits; vous avez plongé le poignard
: la honte dans le ſein d'un père & d'une
ère; vous avez réſiſté aux cris du devoir,
: l'honneur.

La Religion même, cette ſource de con-
lation pour tous les hommes, vous bannit
: ſon ſein; elle ne peut vous y recevoir
'après que vous aurez renoncé à votre vile
ofeſſion. C'eſt en vain que le théatre s'eſt
uré, que le goût, le génie & la décence
t préſidé à la compoſition des Ouvrages:
: mœurs des Acteurs ſont toujours des
jets de ſcandale pour le ſpectateur ſage;
i ne donne pas aux talens agréables le
x des vertus utiles. Quel ſpectacle ſur-

tout offrent des Hiſtrions ? Dans nos Provinces, c'eſt une troupe de malheureux ſans nom, ſans goût, ſans éducation, qui courent de ville en ville eſſayer ſur des tréteaux d'amuſer l'ignorance & l'oiſiveté, & vont enſuite, dans la capitale, eſſuyer, en un moment, tout le mépris qu'ils ont mérité dans leur vie.

« On eſtime à Paris, dites-vous, les perſonnes de théatre ». Inſenſé que vous êtes ! pouvez-vous le croire ? Pouvez-vous le penſer ? Non ! ne le croyez pas : on s'en amuſe, & on les mépriſe. Quelle ſeroit une Nation qui feroit plus de cas d'un Comédien que du moindre de ſes Ouvriers ? S'il eſt quelques Comédiens que l'on puiſſe diſtinguer, ce ſont ceux qui, abandonnés de la fortune, ne tenant à perſonne, ou nés malheureuſement dans cette vile profeſſion, n'ont eu d'autre reſſource que celle de ſe montrer ſur des planches. Oſez conſulter les moins ſuſpects d'entr'eux : ils ajouteront encore à tout ce que je pourrois vous dire, tout ce qu'ils ſentent dans leur ame humiliée ; vous les entendrez gémir ſur leur ſort, & vous prouver par leur exemple, & d'après leur expérience, qu'il n'eſt point d'état plus vil, comme il n'en eſt point auſſi de plus digne de l'être.

Vous me dites encore que Molière étoit Comédien. Eſt-ce ainſi que vous croyez vous juſtifier ? Avez-vous perdu la raiſon en perdant vos mœurs ? Eſt-ce ſon état qui a fait ſa gloire ? Si cet homme, qui connut ſi bien le cœur, pouvoit parler au vôtre, il vous

avoueroit ſa honte & ſes remords ; il vous diroit qu'au milieu de ſes plus grands ſuccès, il rougit cent fois de ſa profeſſion ; que trahi par une épouſe qu'il adoroit, & forcé d'aller au Théâtre expoſer ſon déshonneur ſous des repréſentations étrangères, il ſentoit que le plus abject des mortels eſt celui qui dépend d'une plaiſanterie qu'il a perdu le droit de repouſſer.

Quel changement s'eſt donc fait dans votre ame, ô mon fils ? Vous ne vouliez autrefois devoir votre gloire qu'aux talens les plus ſublimes ; & aujourd'hui vous vous arrêtez aux talens les moins honorables ! Vous répéterez ce que vous aurez appris ; avec quelques avantages de la nature & un peu d'inſtinct, vous pourrez parvenir à rendre les penſées des autres : ſi cette gloire vous ſuffit, vous êtes incapable d'en mériter une qui ſoit plus réelle.

Quant à la vertu, je crois vous avoir fait ſentir qu'il étoit impoſſible que vous en euſſiez dans l'état de Comédien : un cœur qui réſiſte au pouvoir d'une bonne éducation, qui ne craint point de s'avilir, qui brave les Lois & la Religion, eſt le cœur le plus lâche, le plus mépriſable, & ne peut plus avoir de vertu. Si quelqu'un peut, ſans infamie réelle, renoncer à l'eſtime publique, c'eſt celui qui ne tient à rien dans la ſociété ; c'eſt celui qui, privé de toute ſorte de ſecours, ſe précipite dans le premier aſyle qui lui eſt offert. Laiſſez à de tels malheureux le ſoin de remplir ces places deſtinées à la

baſſeſſe & au mépris, & qu'on ne croit devoir tolérer que pour empêcher un plus grand mal.

O mon fils ! revenez à vous-même, ouvrez les yeux à la vérité & à la raiſon ; voyez votre père & toute votre famille dans la honte & dans le déſeſpoir ; ſur-tout ne vous flattez jamais d'obtenir mon conſentement : je vous le répète, ſi vous oſez me déſobéir, vous cauſerez ma mort.

A la Rochelle, ce 17

LETTRE DE LE KAIN

A un jeune-homme qui lui avoit demandé des conſeils ſur l'état de Comédien qu'il vouloit embraſſer.

A Paris, ce 29 Novembre 1777.

IL m'eſt de toute impoſſibilité, Monſieur, de ſeconder vos projets ſur votre nouvel établiſſement par toutes ſortes de raiſons. La première & la plus forte ſans doute, eſt que la vie privée que je mène aujourd'hui ne me permettroit ni de vous guider dans cette carrière, ni de vous donner les inſtructions néceſſaires pour vous y conduire. La ſeconde, que je n'ai jamais conſeillé à un jeune homme bien né de quitter aucun état quelconque, pour ſe faire Comédien. Celui qui eſt né pour l'être, ſuit ſon impulſion naturelle, & ne demande conſeil de qui que ce ſoit : mais celui qui n'a que du goût pour cet art ſi difficile, ſi rare, & ſi cruellement avili, doit

faire des réflexions bien ſérieuſes ſur une démarche d'où dépend uniquement le bonheur ou le malheur de la vie.

Ce n'eſt pas à moi, Monſieur, à vous les faire faire : car je ne m'érige point en Mentor de la jeuneſſe ; c'eſt à vos amis intimes, à vos parens les plus expérimentés, qu'il appartient de vous guider ou de vous arrêter. Vous paroiſſez trop honnête ou trop intéreſſant pour que je ne vous parle pas avec toute ma franchiſe ; daignez donc, Monſieur, mettre quelqu'intervalle entre ce projet & ſon exécution. Vous ne voyez que les fleurs de cet état charmant ; mais vous n'en connoiſſez pas les épines. Qui plus que moi en a été piqué ? & cependant on me donne quelque réputation. Jugez combien en doit être maltraité celui qui court après la gloire & qui court riſque de ne la jamais atteindre.

Il eſt cependant un moyen d'y parvenir, c'eſt celui de l'impudence & de l'effronterie, & vous ne me ſemblez pas fait pour mettre en uſage l'une & l'autre. Voilà, Monſieur, ce que mon eſtime pour votre perſonne me ſuggère. Je vous parle comme à mon fils, & je vous laiſſe à la réflexion. Agréez cependant les aſſurances du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être bien ſincèrement, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, LE KAIN.

LE MARI DE VINGT FEMMES ;

TRADUCTION DE L'ANGLAIS.

POURQUOI faut-il que la polygamie ne ſoit pas conſacrée dans ce Royaume, comme dans preſque tous ceux de l'Orient ? Je ſuis sûr que je pourrois entretenir un ſérail à moins de fraix qu'il ne m'en coûte pour une ſeule que j'ai. Une ſeule, ai-je dit ? hélas ! Monſieur, je ne l'ai pas eu plutôt épouſée, qu'il m'a fallu ſucceſſivement épouſer ſa mère, ſes ſœurs, ſes tantes & ſes couſines, me marier enfin à toute la famille. Cette expreſſion n'eſt pas exagérée. Chacune d'elles prétend, ſur ce qui m'appartient, les mêmes droits que celle que le monde appelle ma femme. Elles mangent, boivent & dorment avec moi, diſpoſent de ma maiſon, conſument mes revenus ; & puiſque, à une petite bagatelle près, nous vivons ſi conjugalement, que m'importe laquelle prenne mon nom, de ma femme, de ſa ſœur, ou de ſa couſine au quinzième degré.

Je ne ſuis jamais à table ſans voir diſparoître mes plats, comme ſi on les préſentoit à une aſſemblée de Chanoines. Et encore quelle variété de plats, Monſieur le Connoiſſeur ! La couſine Biddy n'aime que celui-ci : la tante Arabelle n'aime que celui-là. Il eſt vrai que la bonne ſœur Charlotte cenſure vertement, par ſon exemple, leur

exceſſive délicateſſe, en s'accommodant à merveille de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans chaque ſaiſon. Une troupe de bons buveurs me coûteroient moins à ſatisfaire que ces femmes avec leurs vins délicats. Celui du Rhin plaît à l'une. Il faut à l'autre du Lisbonne pour ſa digeſtion ; & j'ai une bonne tante qui ne ſe ménage pas plus à feſſer le Champagne & le Frontignan, que ſi c'étoit de la petite bierre.

Vous vous figurez, ſans doute, quelle doit être la grandeur de ma maiſon. Je puis vous aſſurer qu'elle eſt auſſi pleine de lits qu'une auberge de grand chemin. Mes plus beaux appartemens ſont occupés par cette garniſon de femmes. La dernière couſine mérite trop d'égards pour être relégnée au troiſième étage, preſqu'auſſi haut que les domeſtiques, en ſorte que je ne ſuis pas mieux logé chez moi, qu'un hôtelier dans ſa maiſon. Je m'étois aviſé d'en prendre une hors des murs de la Ville, à peine aſſez grande pour mon épouſe & pour moi ; mais mes bonnes parentes, plutôt que de ceſſer de vivre ſous le même toît avec nous, aimèrent mieux venir s'y entaſſer, comme des poules dans une volière. Une autre fois, je crus mieux réuſſir à me délivrer de cette importune colonie, en envoyant ma femme & ſa mère paſſer quelques mois à la campagne, chez un vieux oncle. Je me figurois que ſes tantes & couſines s'empreſſeroient de l'y ſuivre. Vaine eſpérance ! Elles étoient,

diſoient-elles, trop utiles à mon ménage pour m'abandonner. Mon épouſe ne tarda guère à revenir, & tout ce que je gagnai à ſon retour, fut l'introduction de deux nouvelles couſines campagnardes dont elle n'avoit jamais elle-même ſoupçonné la parenté, & qui prétendoient me la prouver, en m'aſſaſſinant de leurs mauſſades careſſes.

Vous imagez peut-être, Monſieur, que ces chères parentes ſe contentent de s'aſſeoir à ma table, & de diſpoſer à leur gré de ma maiſon: elles ont encore l'adreſſe de s'habiller à mes dépens. Je ne trouverois pas mauvais que ma femme leur abandonnât quelqu'une de ſes hardes à demi uſées; mais ce ſeroit priver la fille-de-chambre de ſes petits profits, & traiter comme des ſoubrettes des perſonnes de ſon ſang. Trop ruſées pour rien demander, ſi, par leur adreſſe, ma femme eſt dégoûtée de quelque robe toute neuve, ou, ſi elle veut partager avec elles quelques pièces d'étoffe ou de mouſſeline, elles veulent bien recevoir ces dons légers, uniquement pour bien vivre avec elle. Une coiffe qui lui va mal, ſied toujours à merveille à quelqu'une de la famille, & je me ſouviens que m'étant aviſé, il y a quelque temps, de décrier une étoffe que ma femme venoit d'acheter, une de ſes ſœurs la lui arracha, en diſant qu'elle la prenoit pour elle, & qu'elle la porteroit pour me faire enrager.

Vous ſaurez que j'eus l'imprudence, en me mariant, de me donner une voiture.

L'accroiſſement de la famille leur a ſervi de motif pour m'en faire acheter une ſeconde, avec un nouvel attelage. Cette commodité leur fournit aujourd'hui l'occaſion d'aller à tous les divertiſſemens publics, où je ſuis obligé de les conduire toutes enſemble ; car elles s'aiment tant les unes les autres, qu'elles ne goûteroient point de plaiſir, s'il y en avoit une ſeule qui ne le partageât. Ainſi, ſoit céans, ſoit hors de la maiſon, elles ſont toujours en troupe comme des grues ; & ce qui me fait enrager, c'eſt que ma femme ſe fait un mérite de ce qu'elle ne voit que fort peu de monde.

Tel eſt au-dedans l'état de ma famille, & quoiqu'aſſurément il y en ait aſſez pour me compoſer un fardeau très-honnête, je ſuis encore ſurchargé de beaucoup d'autres parens non-moins onéreux que les premiers, bien que je n'aye jamais eu l'honneur de les voir. Un couſin ſecond du frère utérin de mon épouſe, faiſoit un commerce brillant dans la province; mais ſes affaires s'étant dérangées par un événement imprévu, je me laiſſai engager à répondre pour lui, & il me fallut bientôt après, ſous peine d'être conduit moi-même en priſon, acquitter une partie de ſes dettes. Un autre couſin, qui donnoit les plus belles eſpérances, n'avoit beſoin que de cent guinées pour ſe procurer un emploi lucratif ; je lui prêtai cette ſomme ; & l'on vint nous dire, la ſemaine d'après, qu'il ſe diſpoſoit à me faire repaſſer mes fonds ; & que pour

cet effet, il étoit allé me chercher un banquier dans les Indes Occidentales. Une tante, veuve, âgée, qui vivoit à la campagne avec ſa mère, avoit une fille très-ſage & très-retenue, la conſolation de ſes vieux jours. Un malheureux inſtant de foibleſſe la fit ſuccomber aux ſéductions d'un de ſes jeunes voiſins. Après s'en être long temps défendu, ce miſérable conſentit enfin à l'épouſer: mais il s'enfuit quelques mois après, lui enlevant tout ce qu'elle poſſédoit, & lui laiſſant ſeulement le poupon dont elle venoit d'accoucher; de ſorte que pour ne pas manquer à la famille, j'ai été obligé de retirer chez moi, & l'aïeule, & la mère, & l'enfant.

Ce dernier mot, Monſieur le Connoiſſeur, me fait réfléchir avec amertume au nouvel embarras dont je me vois menacé. La groſſeſſe de ma femme eſt très-avancée; & il y a plus de quinze jours que mes officieuſes couſines préparent à l'envi des langes & des bavettes, comme ſi j'avois chez moi un hôpital d'enfans-trouvés. Vous penſez, ſans doute, que ma famille n'a pas beſoin de pulluler davantage. Cependant, le croirez-vous? je viens de recevoir une lettre qui m'apprend qu'une autre tante & une autre couſine ſont déjà en route, pour venir aſſiſter aux couches de ma femme, & paſſer enſuite un mois avec elle juſqu'à ſon parfait rétabliſſement.

TABLEAU

représentant la détresse de la femme d'un Baronnet, prétendant l'Election de sa Comté ; traduction de l'Anglais.

DANS un temps où toute l'Angleterre n'est occupée que de l'affaire des Elections, j'espère que cette lettre, que je trouvai hier au soir dans la rue, sans adresse, ni signature, pourra faire quelque plaisir à mes Lecteurs.

MA CHÈRE FANNY,

Je suis excédée, anéantie. J'ai cru mourir mille fois depuis notre arrivée dans cet abominable séjour. Que ces perfides Poëtes célèbrent tant qu'ils voudront & l'émail des prairies, & l'ombrage des bocages, & le murmure des ruisseaux, j'aimerois mieux traîner mes jours au fond d'un magasin du quai de la Tamise, que de passer ici une autre saison.

Notre château, ma chère, est une véritable hôtellerie, où il me faut accueillir & attirer même les passans. Buffets & celliers, tout est ouvert au plus vilain gueux qui a ses quarante shellings de rente (1). Le par-

(1) Il faut avoir ce revenu, pour voter dans les Elections.

quet de nos ſalles eſt tout ſillonné par les clous des ſabots. On ne voit que des taches de punch ſur les conſoles de nos antichambres, & il s'y élève des fumées de tabac qui feroient évanouir une vivandière. Nous ne ſommes jamais à table ſans une douzaine de convives plus groſſiers les uns que les autres. Ma ſeule occupation eſt de leur faire circuler les aſſiettes & de répondre à leurs ſantés. Ce qui me choque le plus, c'eſt qu'il y a toujours quelqu'un de ces butors, entre deux vins, qui ne peut entendre raiſon qu'il ne m'ait embraſſée, à quoi je ſuis contrainte de me ſoumettre de bonne grâce, par l'ordre de mon mari. Voilà, ſans compter mille autres déboires, ce qu'il me faut endurer à chaque inſtant, de peur d'aliéner le moindre ſuffrage.

A plus de trois milles à la ronde, il n'y a pas une ſeule femme digne de la ſociété de ma fille-de-chambre : Sir John veut cependant que je vive avec toutes dans la plus intime familiarité. Lady Berrys eſt bien notre voiſine, mais quoique nous ſoyions en liaiſon à la ville, nous ne pouvons entretenir ici de commerce, parce que ſon mari s'eſt déclaré pour le parti de la Cour. Mes connoiſſances les plus diſtinguées ſont Mylady Maireſſe, femme du Magiſter, & Mylady Alderman, qui vend de la poterie & des épingles d'un côté de ſa boutique, tandis que ſon mari travaille de l'autre, à compoſer de pillules pour la ſanté de tout le canton. Ces créatures, ſuivies de leur fa-

mille déguenillée, viennent prendre le thé avec moi chaque après-midi, & après m'avoir fait jouer un shelling en ſix parties d'oſſelets, elles me propoſent ordinairement une promenade dans mon carroſſe juſqu'à l'entrée de la nuit. Leurs enfans ne manquent jamais d'être de la partie. Pour éviter toute apparence d'une dangereuſe prédilection, il faut que j'en prenne à-la-fois un de chacune ſur mes genoux, que je me récrie ſur l'air de fineſſe qui anime leur maſſive phyſionomie, & ſur-tout, que je touche ſans air de répugnance, leurs haillons dégoûtants. Mylady Maireſſe eſt une très-ardente femme de parti. De deux gros chieus qui ſont tous ſes délices, elle a nommé l'un Sir John, & l'autre, Colonel, en l'honneur, comme vous le jugez bien, de mon mari & de mon frère, ſes humbles protégés.

Il y a quelques jours que, ſur les inſtances des Dames du village, je conſentis à tenir une aſſemblée. J'ouvris le bal avec Sir Humfrey Chéeſe, qui danſa tout botté, avec la même grâce que ces ours qu'on fait pirouetter dans les rues de Londres. Malgré toute mon attention à obſerver l'ordre le plus exact, j'eus le malheur de faire une mépriſe qui fera peut-être perdre bien des voix à Sir John. Dès le commencement de la fête, on vit la veuve d'un Praticien s'élancer furieuſe hors de la ſalle, indignée de ce que ſa fille n'eût pas été priſe pour danſer avant Miſtriſs Northon, fille d'un

Braſſeur, quoiqu'on ne dût pas ignorer que feu ſon mari étoit d'une profeſſion bien plus relevée.

Je voudrois, ma chère, que vous puiſſiez jeter un coup-d'œil ſur l'attirail de ma toilette. Vous la prendriez pour une boutique de Marchande de modes. Juliette & moi, nous ſommes occupées, depuis trois jours, à faire des cocardes & à les attacher aux chapeaux gras de nos villageois. Et n'eſt-ce pas une contrainte affreuſe? Je ne ſuis pas libre de m'habiller à ma fantaiſie. Il faut que je porte le bleu, quoique vous ſachiez que rien ne tranche plus avec mon teint, & que cette couleur me donne l'air des ſorcières de Macbeth.

Ce n'eſt pas tout. Sir John vient de m'annoncer que ſes dépenſes ſont ſi conſidérables, qu'il ſera obligé de retrancher ſur nos épingles, & de congédier la moitié de mes domeſtiques. Il m'a même fait entendre que peut-être n'irions-nous pas à Londres de tout cet hiver. Impitoyable époux!.... S'il oſe perſiſter dans cette réſolution, je vais moi-même appuyer la brigue de ſes concurrens, & révolter, par mille incartades, ceux qui lui ont fait eſpérer leur voix.

TABLEAU

REPRÉSENTANT UNE MÉNAGERIE.

J'ALLAI voir hier ma nouvelle amie Miſtriſs Penelope Doat. Après m'avoir long-emps fait attendre dans le parloir, ſa fille-e-chambre m'apporta les excuſes de ſa naîtreſſe, & me dit de ſa part, que les ſoins ndiſpenſables qu'elle donnoit en ce moment ſa petite famille, lui faiſoient eſpérer que ne trouverois pas mauvais qu'elle reçût a viſite ſans interrompre ſes occupations. omme je ſavois qu'elle n'étoit point ma-ée, le mot de petite famille me ſurprit peu; je ſuivis cependant, ſans rien dire, meſſagère, & j'arrivai bientôt dans une ambre où je la trouvai occupée à peigner e petite chienne mouchetée qu'elle tenoit ſes genoux. Une perruche griſe étoit ſur épaule, un ſinge ſur le derrière de ſon teuil, & à ſes pieds une chatte d'Angora nnoit à tetter à cinq ou ſix chatons. Le s de la chambre, qui étoit fort vaſte, oit peuplé de toute eſpèce de quadrupedes, le haut étoit partagé en pluſieurs volières ines de tourterelles, de roſſignols & de ins. Auſſi-tôt que le gazouillement des eaux, les aboyemens des chiens, & les ulemens des chats, qui ſembloient vou-célébrer mon entrée par un effrayable cert, eurent ceſſé, pardon, me dit Miſ-s Penelope, mille pardons, Monſieur, ſi

je vous reçois dans ma ménagerie. Une mère n'eſt ſi bien nulle part qu'au milieu de ſes enfans. Ce ſont eux qui font tous mes plaiſirs. Voyez un peu, continua-t-elle, en me montrant ſa chienne favorite, voyez cette jolie petite créature. Quelles longues oreilles ! quel muſeau affilé ! Lady Faddle a voulu m'en donner vingt guinées. Je me déferois plutôt de la moitié de mon ſang. Alors elle la preſſa contre ſon cœur, & la baiſa avec tendreſſe pendant deux ou trois minutes, en lui prodiguant mille expreſſions paſſionnées que je ne compris pas, mais qui forment apparemment la langue des Ménageries.

Je ne pouvois m'empêcher de ſourire d'une ſi plaiſante effuſion. Elle s'en apperçut. Comment, me dit-elle, ſeriez-vous aſſez dénaturé pour ne pas aimer ces êtres charmants ? Je ſuis bien-loin d'être auſſi inſenſible. Pauvres petits, ſi vous ſaviez combien je vous aime ! je ne renoncerois pas à vous pour toutes les richeſſes de l'univers. En diſant cela, elle rapprochoit du feu le couſſin ſur lequel étoit endormi le petit Pompée, & après avoir déclamé contre la barbarie des hommes envers le reſte de la création, elle entama une diſſertation éloquente ſur la bienfaiſance & l'humanité, qui dura tout le temps que je reſtai avec elle.

Ma nouvelle amie n'eſt pas la ſeule qui porte cette tendreſſe pour les animaux, juſqu'aux excès les plus ridicules. Je connoiſſois une Dame qui a conſulté vingt fois dans ſa vie les plus graves Docteurs de la Faculté

ſur la moindre indiſpoſition de ſon épagneul. Toute ſa conſolation, en mourant cet hiver, a été de déshériter de pauvres parens pour aſſurer une aiſance voluptueuſe à ſes bêtes. Il eſt ſingulier que le Parlement, qui s'occupe ſi fort du ſoin de perfectionner notre Légiſlation, n'ait pas penſé encore à réformer la Juriſprudence des legs en faveur des Doguins & des Sapajous.

Il faut aimer quelque choſe ſur la terre; ainſi je ne blâme point une jeune veuve de chercher à ſe conſoler par les amours de ſon serin de la perte de ſon mari; je ſuis loin encore de trouver mauvais qu'une fille, dont l'âge commence à écarter les hommes d'auprès d'elle, croyant plus de diſcernement au petit chien qui la careſſe, place en lui toutes ſes affections; ce qui me fâche ſeulement, c'eſt qu'on veuille me forcer de partager cette tendreſſe, & que pour ne pas me faire une querelle avec Madame, je ſois obligé, à l'aſpect de ſa bête favorite, de faire éclater les mêmes tranſports de joie & d'admiration que les Egyptiens à la vue du bœuf Apis. Il eſt telle dévote, qui, au riſque de troubler l'Office Divin, ne va jamais à l'Egliſe ſans faire apporter ſon chien avec ſon livre de prières: & tout Londres ſe ſouviendra long-temps de cet épagneul, qui, dans l'endroit le plus pathétique d'une Tragédie, s'étant échappé du manchon d'une Dame, ſe jetta, en aboyant, ſur le corps du tyran qui venoit de ſe donner la mort, prit ſa perruque

entre ſes dents, la traîna tout autour du théâtre, & alla enfin la dépoſer ſur le giron de ſa Maîtreſſe.

LA BARQUE D'AMOUR,

SONGE POÉTIQUE (1).

J'AVOIS paſſé toute la nuit dans ces inquiétudes importunes que le beſoin d'aimer & l'ardeur du ſang cauſent à mon âge. L'Amour, qui veilloit avec moi, avoit fait fuir le ſommeil, & je m'étois inutilement retourné cent fois dans mon lit, pour tâcher de le rappeler, lorſqu'enfin je m'aſſoupis au moment où l'Aurore quittoit la couche de Tithon. Les ſonges du matin, moins confus que ceux de la nuit, ſemblent participer plus ou moins de la clarté du jour qui s'approche : voici celui qui m'agita juſqu'à l'inſtant de mon réveil.

Je me promenois au bord de la mer, entre deux jeunes filles fort aimables. Miſophile, dont j'étois amoureux, & à qui s'adreſſoient toutes mes tendreſſes, n'avoit pour moi que des rigueurs; Philomiſe, au contraire, pour qui j'étois inſenſible, me marquoit le plus tendre attachement. Nous nous amuſâmes quelque temps à ramaſſer de

(1) Ce ſonge eſt la traduction d'une pièce Latine qui ſe trouve dans le recueil publié par *Gruter*.

etits cailloux de différentes couleurs ; la
er, unie comme un lac, étoit dans le
us grand calme. J'apperçus une barque
tachée, à quelques pas de nous, au rivage :
invite le jeunes filles à y monter avec
oi, pour nous promener ſur les bords.
hilomiſe y ſaute, ſans héſiter, la première ;
autre fait beaucoup de façons ; mais pour
e pas reſter ſeule, elle y monte enfin à ſon
our. Je détache la corde de la barque, je
e ſaiſis d'un aviron, & nous voilà tous
ois à voguer. Je ne faiſois que raſer la
ve, & je craignois de m'en écarter ; car
on deſſein, dans cette promenade, n'étoit
ue de poſſéder tranquillement Miſophile,
e la contempler à mon aiſe, & de me
aſſaſier de ſa vue, ſans qu'elle pût ſe
ouſtraire à mes regards ; mais ſi je perdois
outes les douceurs que je prodiguois à l'in-
rate, elles m'étoient bien rendues par ſa
ompagne. Les deux filles ſe mirent à
hanter, & j'étois enivré du plaiſir que
aimable Miſophile me faiſoit malgré elle :
ne fut pas de longue durée ; le ciel ſe
ouvre tout-à-coup de nuages épais, noirs
x ténébreux ; un tonnerre affreux, mêlé
'éclairs, gronde ſur nos têtes ; tous les
ents en même-temps ſe déchaînent ; les
lots ſoulevés s'accumulent ; nous eſſuyons
outes les horreurs de la plus violente tem-
ête. Bientôt mes compagnes de fortune,
ui, aux premiers éclats de la foudre,
egardoient triſtement le bord de la mer,
lont la barque étoit déjà loin, élèvent des

cris lamentables, qui n'étoient interrompus que par des torrens de larmes. Notre foible eſquif, prêt à tout moment à être englouti dans les abymes, rouloit dans un tourbillon de vagues, dont nous étions ſans ceſſe inondés; mon aviron ſe briſe, & nous reſtons, ſans reſſource, expoſés à la fureur des vents & des flots, du ciel & de la mer. J'invoque, dans mon déſeſpoir, toutes les Divinités Marines, & ſur-tout la Fille des flots. Hélas! Vénus eſt ſourde à mes cris: elle a laiſſé périr Léandre, Alcione; fera-t-elle plus pour ce que j'aime? Mon ame étoit encore plus agitée que la mer. Une voix (je ne pus démêler ſi cette voix venoit du ciel, ou ſortoit du fond des abymes) me fit entendre ce terrible arrêt: « *Malheu-* » *reux, ſoulage ta barque, ou elle va périr.* » Quoi! dis-je, racheterai-je ma vie aux » dépens de l'une de mes compagnes? Si » c'eſt Miſophile que je perds, qu'ai-je » beſoin de vivre? Peut-être, par ſon ingra- » titude, mérite-t-elle un pareil ſort, & » mon repos dépend-il de ce ſacrifice? » M'obſtinerai-je à la conſerver, pour être » continuellement l'objet de ſes rebuts, & » par conſéquent malheureux? Livrerai-je » aux flots de la mer la trop ſenſible Philo- » miſe, dont tout le crime eſt de m'aimer, » & à qui je ne puis reprocher que mon in- » ſenſibilité pour elle? Il faut pourtant » qu'une des deux expie le courroux de » Neptune. Débarraſſons-nous de l'infortu- » née, dont la préſence m'empêche d'être

ſeul avec l'objet que je chéris. Ce ſacrifice lui prouvera mon amour, & pourra me la rendre favorable. Abominable idée ! Au-contraire, ma cruauté l'indiſpoſera, » ſans doute, encore plus contre moi : elle » ſera bien en droit de me dire, il ſuffit » donc, ingrat, de t'aimer pour devenir ta » victime ? Que faire ? J'ai encore un parti » à prendre. C'eſt moi qui dois ſoulager la » barque ; je n'ai qu'à me précipiter ſeul, » par-là j'éprouverai le cœur de mes com- » pagnes. Celle dont je ſuis aimé, ne man- » quera pas de s'oppoſer à ma réſolution ; » celle que je ne puis rendre ſenſible, s'at- » tendrira du-moins ſur mon ſort, & l'on » paſſe aiſément de la pitié à l'amour : mon » ombre, après ma mort, aura leurs tendres » regrets. Auſſi-bien dois-je me punir du » danger où je les ai expoſées, puiſque c'eſt » moi qui les ai fait entrer dans la barque. » Mais enfin, l'abandonnerai-je cette fragile » barque à leur conduite ? Les laiſſerai-je » ſeules à la merci des flots, au milieu des » dangers qui les environnent ? Je ſerai cou- » pable de leur mort ? On me reprochera de » ne m'être jeté à la mer, que dans l'eſpé- » rance de me ſauver à la nage, & de n'a- » voir penſé qu'à moi. A quoi donc me dé- » terminer ? Attendrai-je que nous périſſions » tous trois, faute de n'avoir pu prendre » aucune réſolution, & pour avoir négligé » l'avis des Dieux » ? Pendant ces agitations, une vague qui, par ſon volume, égaloit le plus énorme rocher, tombe ſur la barque, & je me réveille.

Amans, qui, pendant le ſommeil, êtes quelquefois occupés de l'objet dont eſt rempli votre cœur, dites-moi ce que vous auriez fait à ma place; décidez mon irréſolution, &, pour prix de cette complaiſance, puiſſiez-vous n'avoir jamais un ſi cruel ſonge!

Par feu M. DE QUERLON.

LETTRE DE M. ADDISSON,

A LA FEMME D'UN SEIGNEUR,

De qui il avoit reçu de grands bienfaits, traduite de l'Anglais.

MADAME, après la confidence que vous avez bien voulu me faire, il ſeroit ridicule que j'affectaſſe plus long-temps d'ignorer vos ſentimens pour moi, quoique la raiſon & la juſtice ne me permettent pas de les approuver. Je ſais, Madame, combien cette expreſſion doit paroître extraordinaire dans la bouche d'un homme poli; mais je me flatte qu'elle ne déshonorera pas le caractère d'un homme ſincère. Dans les choſes d'une grande importance, la délicateſſe doit être ſacrifiée à la vérité, & la cérémonie à la candeur. Une honnête liberté eſt le privilége de l'ingénuité, & l'ame, qui eſt au-deſſus des artifices de la fauſſeté, n'aura jamais recours aux baſſeſſes de la flatterie. Permettez-moi, Madame, d'obſerver que la liaiſon qui ſubſiſte entre votre mari & moi, eſt d'une nature trop grave, pour me permettre de l'offenſer dans

dans un point qui intéreſſe eſſentiellement le bonheur de ſa vie. Vous ne pouvez ignorer ſes bienfaits & ma reconnoiſſance ; & ſi j'étois capable d'une action ſemblable, en même-temps que votre amour ſeroit la récompenſe de mon procédé, votre raiſon me mépriſeroit : vous pourriez m'aimer comme votre amant, mais vous me haïriez comme homme.

Je ſens vivement, Madame, tout le pouvoir de vos charmes, & je ſuis bien déterminé à éviter une entrevue où je courrois de trop grands riſques. Vous avez, dites-vous, des paſſions ; mais vous avez auſſi de la raiſon. Vous avez un cœur ſuſceptible des plus grandes impreſſions ; mais vous avez une ame qui vous empêchera de vous y livrer, pour peu que vous vouliez la conſulter. Laiſſez-moi vous prier, au nom de votre propre gloire, de ne pas céder au mouvement d'une inclination déplacée, qui vous porteroit à une démarche qui nuiroit à votre réputation, & flétriroit vos vertus. Je ſuis bien éloigné d'être inſenſible, Madame ; j'ai des paſſions auſſi ; & ſi ma ſituation m'avoit laiſſé entrevoir la poſſibilité du ſuccès, il y a pluſieurs années que j'aurois recherché, par des voies légitimes, ce bonheur que vous êtes aujourd'hui diſpoſée à m'accorder. J'ai eu l'honneur de vous voir, pour la première fois, dans un ſouper, chez M. D. & je ne ferai point de ſcrupule de vous déclarer que je n'ai jamais vu une perſonne dont les charmes fuſſent auſſi puiſſants & les manières

auſſi ſéduiſantes : mais la ſupériorité de votre fortune m'empêcha de me déclarer ; & quoique je me ſentiſſe pénétré d'une flamme auſſi forte qu'un cœur humain puiſſe en reſſentir, je travaillai à l'éteindre, ou du-moins je m'attachai à la cacher.

Le temps & l'abſence avoient enfin amorti cette paſſion ſans eſpérance, & votre mariage avec mon protecteur & mon ami l'avoit entièrement détruite. Ne venez pas, je vous en conjure, Madame, rallumer un feu que je ne dois jamais ſatisfaire. Ne venez pas troubler la tranquillité dont je commençois à jouir, & flétrir votre réputation qui s'eſt ſoutenue juſqu'ici. Toute mon eſtime ſera toujours à vous, Madame : pourrois-je vous promettre davantage ? Conſidérez, je vous en conjure, la fatale néceſſité où je ſuis d'éviter une entrevue trop dangereuſe pour moi ; & en toute autre occaſion diſpoſez de votre très-humble, &c.

LE SYSTÈME DU CŒUR,

Extrait d'une Lettre de Madame de Tencin, à M. de Fontenelle.

JE ne ſais ſi vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connoiſſance de la philoſophie de Deſcartes : il ne s'en faut de guère que je ne m'égare avec lui dans les idées qu'elle me fournit ; tous les tourbillons qui compoſent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourroit bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre, qui eſt le principe de nos mouvemens, comme la matière céleſte dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme eſt le centre de ſon tourbillon ; les paſſions ſont les planètes qui l'environnent ; chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes : l'amour, par exemple, emporte la jalouſie ; elles s'éclairent réciproquement & par réflexion ; toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoye. Je place l'ambition après l'amour ; elle n'eſt pas ſi près du cœur que la première : auſſi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'amour n'aura pas moins de ſatellites que notre Jupiter : mais il deviendra différent ſelon les différentes perſonnes qui compoſent les tourbillons. Dans l'une, la vanité, les baſſeſſes, l'intérêt, ſeront les ſatellites de l'ambition ; dans

l'autre, ce ſera la véritable valeur, la grandeur d'ame & l'amour de la gloire. La raiſon aura auſſi ſa place dans le tourbillon : mais elle eſt la dernière ; c'eſt le bon Saturne, dont nous ne reſſentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne ſont autre choſe, dans mon ſyſtème, que les réflexions ; ce ſont ces corps étrangers, qui, après bien des détours, viennent paſſer dans les tourbillons des paſſions ; l'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes ni mauvaiſes influences ; leur pouvoir ſe borne à donner quelques craintes & quelque trouble : mais ces craintes ne mènent à rien ; les choſes vont toujours leur train ordinaire ; le plus fort aſcendant des paſſions eſt l'amour, & la ſympathie qui nous attache à de certaines perſonnes, dont nous reſſentons le pouvoir auſſi-tôt que nous les voyons, me paroît avoir bien du rapport à la matière cachée qui unit l'aimant avec le fer ; on ſait de même qu'on ſent un je ne ſai quoi à l'approche de certains objets. Voilà où ſe terminent nos connoiſſances, & les reſſorts qui agiſſent ſecrètement en nous ne nous ſont pas plus connus que la cauſe de l'union de l'aimant avec le fer. Je conſidère les taches que nous remarquons dans notre ſoleil comme les effets que l'âge produit en nous ; il affoiblit peu-à-peu, & il fait enfin ceſſer la chaleur naturelle dont le cœur tire toute ſa vivacité : qui nous dit que la même choſe n'arrivera pas à notre ſoleil ? ſa clarté peut être abſorbée par la ſuite des temps ; nous

pourrions ne différer avec lui que du plus ou du moins de durée.

PORTRAIT DE M***,

FAIT PAR LUI-MÊME (1).

ON n'a vu juſqu'ici que des portraits en miniature, où toutes les couleurs étoient riches, & dont les traits étoient extrêmement adoucis. Moi, qui n'ai rien de beau, que de bien me connoître, & de ne point faire difficulté de me peindre comme je ſuis, je veux faire le mien en détrempe auſſi fidèle que les autres ont été flattés, & auſſi laid qu'on les a fait beaux. Je ſuis d'une fort vilaine taille, petite & engonſée, & il faut être boſſu pour l'avoir plus mal faite que moi. J'ai la mine fort méchante, & quelque choſe même dans le viſage tout-à-fait de mauvaiſe rencontre. Mes yeux ſont ſi petits & ſi enfoncés, qu'on n'a pu diſcerner juſqu'ici s'ils étoient feuille morte ou noirs; les ſourcils me tombent preſque ſur les paupières, & ſi j'avois les cheveux auſſi longs, je ne ſerois pas obligé de porter perruque. J'ai le front étroit, élevé & pointu, le nez plat & court, les lèvres fort groſſes, les joues creuſes, le teint

(1) Ce portrait bizarre a été trouvé dans les papiers d'un homme de la Cour de Louis XIV, qui l'avoit fait ſans doute dans le temps où ces portraits étoient fort à la mode, pour tourner en ridicule la vanité de ceux qui ſe peignoient du plus beau côté.

baſané, & le menton auſſi long que menton qui ſoit en France, & qui ne le céderoit pas même à celui de M. de *. Je ne dis rien de mes dents : j'en ai ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'en parler ; & ce que j'en ai encore eſt ſi noir & ſi gâté, qu'il vaudroit mieux que je n'en euſſe point du tout. On dit que j'ai l'haleine tellement mauvaiſe, qu'il n'y a pas moyen de m'approcher, &, que je devrois bien y faire quelque choſe : mais ſi cela eſt, que ceux qui en ſont incommodés y cherchent quelque remède ; pour moi qui n'en ſens rien, je ſuis fort réſolu de n'y rien faire auſſi. Voilà comme je ſuis au-dehors ; le dedans n'eſt pas plus beau, & les qualités de l'ame répondent aſſez bien à celles du corps.

Je ſuis d'une humeur chagrine, inquiète, rêveuſe & contrariante ; rien ne me plaît d'ordinaire que ce qui déplaît aux autres ; & je ne trouve guère rien de bien, que ce que tout le monde déſapprouve. J'aime à mentir, excepté dans ce portrait ; & je ſoutiens une menterie avec autant d'aſſurance, qu'un homme de bien appuyeroit une vérité. L'ambition de m'établir par quelque voie que ce ſoit, la haine, la crainte & la jalouſie ſont mes paſſions dominantes ; & en un mot, à parler comme les autres gens, j'ai les inclinations naturelles auſſi mauvaiſes qu'on les puiſſe avoir. Mon plus grand chagrin eſt de ne pouvoir faire du mal ; & lorſque je trouve l'occaſion de nuire, je l'embraſſe avec tant de ſatisfaction, & je m'y

porte avec ſi peu de contradiction d'eſprit, que jamais homme n'a eu la conſcience plus tranquille que moi là-deſſus. Ce n'eſt pas qu'après cela, comme je ſuis naturellement timide, l'avenir ne me donne d'aſſez fâcheuſes inquiétudes : mais une autre occaſion de mal faire les étouffe en un moment; la penſée de tromper quelqu'un m'occupe agréablement ; & la joie d'y réuſſir eſt la plus grande dont je ſois capable. Les honnêtes gens n'ont pas le goût aſſez délicat pour ces plaiſirs-là. Pour moi qui n'ai appris toutes ſortes de langues que pour pouvoir tromper toute ſorte de gens, je trouve que la tromperie qu'on fait marque une certaine ſupériorité d'eſprit, qui eſt, à mon gré, le plus bel avantage qu'un homme puiſſe avoir ſur un autre. Puiſque me voilà ſur le chapitre de l'eſprit, je penſe qu'il eſt aiſé de voir que j'en ai, à écrire & à raiſonner comme je fais. Je ne parois guère pourtant en converſation, parce que je ſuis fort bègue, & qu'il m'eſt preſqu'impoſſible de former quatre mots de ſuite bien diſtinctement : auſſi je ne me plais pas beaucoup en compagnie ; & ſi ce n'étoit que j'aime à critiquer, à rompre en viſière, & à embarraſſer les autres, je ne verrois jamais perſonne. Avec cela pourroit-on croire que je ſuis amoureux ? Cependant, rien n'eſt plus vrai. Mais à dire les choſes comme elles ſont, je penſe que je ne le ſuis que pour faire dépit à mon rival ; car aſſurément l'inquiétude que j'ai de ne point voir ma maîtreſſe, ne vient que

de ce que c'eſt autant de temps que je perds de le faire enrager ; & je ceſſerois infailliblement d'aimer, ſi mon amour pouvoit ne lui être plus incommode. Je ſuis fort effronté auprès des femmes, & auſſi entreprenant, que ſi j'avois toute la bonne mine & tout l'agrément du monde pour me faire bien recevoir. Je m'en ſuis aſſez bien trouvé quelquefois ; quelquefois auſſi on m'a fort vilainement éconduit. J'écris bien en proſe & en vers, ſur quelque ſujet que ce ſoit. Il n'y en a point pourtant où je réuſſiſſe mieux que dans la ſatyre ; & l'on peut bien voir que je l'aime fort, puiſque je n'ai pas même pu m'empêcher d'en faire une de moi.

JOURNAL D'UN PAUVRE VICAIRE,

DANS LA COMTÉ DE WILSHIRE.

Lundi. Je reçus du Docteur Snart mon Curé, dix livres ſterling pour mon ſalaire de ſix mois. M. le Docteur me fit bien acheter cette petite ſomme que j'avois gagnée ſi légitimement : je fus obligé d'attendre près de trois heures dans ſon antichambre ; on me permit enfin de paſſer dans ſon cabinet : il me reçut fort mal ; quoique pour venir chez lui j'euſſe fait onze milles, il ne me propoſa cependant ni de m'aſſeoir, ni de me rafraîchir. En me donnant de très-mauvaiſe grâce les dix livres qu'il me devoit, il me dit que mon ſalaire étoit trop fort, & qu'il

pouvoit avoir un autre Vicaire pour quinze livres ſterling par année. Ce propos me mortifia beaucoup ; je me retirai pénétré de chagrin.

Mardi. Je payai neuf livres ſterling à ſept différentes perſonnes qui m'avoient avancé cette ſomme, & je me trouvai ſi peu d'argent de reſte, qu'il ne me fut pas poſſible d'acheter une culotte noire dont j'avois grand beſoin, & que le Tailleur Cubay avoit de haſard : j'en fus bien fâché ; car, j'étois preſque nud, & cette culotte étoit bonne quoiqu'elle eût été portée : mais je fus contraint de renoncer à cette acquiſition, parce que ma femme avoit indiſpenſablement beſoin d'une juppe, & que Betty & Polly nos deux filles, n'avoient pas de ſouliers.

Mercredi. Ma femme acheta une jupe pour elle & des ſouliers pour nos deux filles : mais par un malheur qui nous jetta tous dans la conſternation, en rentrant chez elle, elle s'apperçut qu'elle avoit perdu une demi-guinée qu'elle avoit miſe dans une de ſes poches qui étoit percée. Cet accident nous affligea d'autant plus, qu'il ne nous reſtoit plus, pour vivre pendant ſix mois, ma femme, mes deux filles & moi, qu'une demi-couronne. Je ne fus cependant ſenſible qu'à l'extrême affliction de ma femme, que j'exhortois à avoir plus de confiance en la Bonté Divine.

Jeudi. Je reçus du cabaret voiſin un billet, par lequel un étranger me prioit d'aller lui parler pour une affaire preſſante :

je m'y rendis. Celui qui me demandoit étoit un Comédien que le Cabaretier ne vouloit pas laiſſer ſortir qu'il n'eût été payé de ſept ſols que cet étranger lui devoit. Je dis à ce malheureux que j'étois auſſi miſérable que lui, mais qu'il prît patience, & que le lendemain je le tirerois d'affaire. Je retournai chez moi pour rêver aux moyens que je prendrois pour ſecourir cet homme.

Jeudi ſoir. Le Boulanger, quoique je ne lui duſſe rien, me fit une mauvaiſe querelle, & nous déclara, à ma femme & à moi, qu'il ne nous feroit plus de crédit, & que nous cherchaſſions du crédit ailleurs. Le Boucher fut plus honnête : il nous fit dire par ſa femme, qu'il nous étoit toujours infiniment attaché, mais qu'il venoit d'apprendre que M. le Docteur Smart prenoit un autre Vicaire, qu'il ne demandoit pas mieux que de nous rendre ſervice, & qu'il nous conſeilloit déſormais de prendre notre petite proviſion de viande chez Pierre Plamb, Boucher, à l'autre extrémité du village, & qui ne faiſoit crédit à perſonne. Je m'abandonnois pour un quart d'heure aux réflexions les plus amères ; mais rougiſſant bientôt de me chagriner de l'inhumanité des hommes qui ſont tous frères & qui ſe traitent tous en ennemis, je me couchai, & m'endormis fort tranquillement.

Vendredi. Je courus de très-grand matin chez le Cabaretier, à qui je payai ſept ſols pour le Comédien ; & je donnai à ce dernier le reſte d'un ſcheling que j'avois pris pour

cette bonne œuvre, en ſorte qu'il ne me reſta plus rien. Je revins chez moi, & je dînai fort mal, ou pour mieux dire, je ne dînai point du tout : je feignis d'être incommodé pour laiſſer à ma femme & à nos deux chères filles le peu de pain que nous avions. Après midi, je racontai à ma femme ce que j'avois fait du ſcheling : cette chère & vertueuſe épouſe, bien-loin de me blâmer, répandit des larmes de joie, & me félicita de cet acte de bon cœur. *Nota.* Je ne contrarierai plus cette excellente femme ; ſa belle ame mérite de moi & de tous ceux qui la connoîtront les plus grands égards, quoiqu'elle s'écarte quelquefois des règles d'une auſtère prudence : mais ſes indiſcrétions, qui au-reſte ne ſont jamais bien conſidérables, ne doivent pas la rendre moins eſtimable à mes yeux.

Samedi. Je compoſai un Sermon ſur le luxe & le danger du ſuperflu ; j'en fus content, & le lendemain Dimanche, j'allai le prêcher dans quatre différentes Paroiſſes.

Dimanche ſoir. Je retournai chez moi accablé de fatigues & de faim ; je demandai du pain ; ma femme m'embraſſa, me dit qu'il n'y en avoit pas dans la maiſon, & répandit un torrent de larmes ; je la conſolai du mieux que je pus ; je lui dis que je n'avois beſoin de rien. De ma vie pourtant je n'ai eu tant de faim : il ne nous reſtoit que deux ſols & demi : je recommandai à ma femme d'aller le lendemain matin acheter

un morceau de pain, & de le partager avec nos enfans.

Lundi. Je crus en me levant que ce jour ſeroit le dernier de ma vie : je me trompai pourtant ; ce fut le plus beau de mes jours. Ce Comédien auquel j'avois rendu ſervice étoit un homme de grande naiſſance, fort riche, & que des affaires très-graves avoient forcé de ſe déguiſer, & afin de n'être pas reconnu, il s'étoit mis dans une troupe de mauvais Comédiens de campagne. Le jour même que je lui donnai mon ſcheling, ſes affaires furent terminées à Londres : il lui fut permis de prendre ſon nom & ſon rang : il vint me rendre viſite vers les neuf heures du matin : mais avant que de venir il s'étoit informé de mes mœurs & de ma ſituation. On lui avoit dit que j'étois un bon homme très-pauvre, mais fort ami des pauvres. Cela lui fit plaiſir ſans doute, car il me fit préſent de cinquante livres ſterling : je reſtai pétrifié ; jamais je n'avois vu une ſi groſſe ſomme. Ce généreux Seigneur ne ſe borna pas à ce bienfait : le lendemain mardi, il me fit obtenir un Bénéfice de trois cents livres ſterling de revenu, de ſorte que je me regardai depuis ce jour comme le plus riche Bénéficier de la Grande-Bretagne.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE MADEMOISELLE LECOUVREUR,

*Écrite le 5 Mai 1728, à M***, & qui n'a jamais été publiée.*

VOUS connoiſſez la vie diſſipée de Paris & les devoirs indiſpenſables de mon état: je paſſe mes jours à faire les trois-quarts au-moins de ce qui me déplaît; des connoiſſances nouvelles, mais qu'il m'eſt impoſſible d'éviter, tant que je ſerai liée où je ſuis, m'empêchent de cultiver les anciennes, ou de m'occuper chez moi ſelon mon gré; c'eſt une mode établie de dîner ou ſouper avec moi, parce que quelques Ducheſſes m'ont fait cet honneur. Il eſt des perſonnes dont les bontés me charment & me ſuffiroient, mais auxquelles je ne puis me livrer, parce que je ſuis au Public, & qu'il faut abſolument ou répondre à toutes celles qui ont envie de me connoître, ou paſſer pour impertinente. Quelque ſoin que j'y apporte, je ne laiſſe pas de mécontenter, ſi ma pauvre ſanté, qui eſt foible, comme vous ſavez, me fait refuſer ou manquer à une partie de Dames que je n'aurai jamais vues, qui ne ſe ſoucient de moi que par curioſité, ou ſi je l'oſe dire, par air, car il en entre dans tout. Vraiment, dit l'une, elle fait la merveilleuſe!

une autre ajoute, c'eſt que nous ne ſommes pas titrées. Si je ſuis ſérieuſe, parce qu'on ne peut pas être fort gaie au milieu de beaucoup de gens que l'on ne connoît pas, c'eſt donc là cette fille qui a tant d'eſprit, dit quelqu'un de la compagnie! Ne voyez-vous pas qu'elle nous dédaigne, dit un autre, & qu'il faut ſavoir du Grec pour lui plaire? elle va chez Madame de Lambert. Je ne ſais pourquoi je vous fais tout ce détail, car j'ai bien d'autres choſes à vous dire; mais c'eſt que je ſuis encore toute remplie de nouveaux propos de cette eſpèce, & plus occupée que jamais du déſir de devenir libre, & de n'avoir plus de cour à faire qu'à ceux qui auront réellement de la bonté pour moi, & qui ſatisferont & mon cœur & mon eſprit. Ma vanité ne trouve point que le grand nombre dédommage du mérite réel des perſonnes; je ne me ſoucie point de briller; j'ai plus de plaiſir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choſes; à me trouver dans une ſociété douce de gens ſages & vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que l'on me prodigue à tort & à travers en bien des endroits. Ce n'eſt pas que je manque de reconnoiſſance ni d'envie de plaire; mais je trouve que l'approbation des ſots n'eſt flatteuſe que comme générale, & qu'elle devient à charge quand il la faut acheter par des complaiſances particulières & réitérées, &c.

LE MONDE,

PAR MYLORD CHESTERFIELD.

LE monde a bien changé, je l'avoue : nos chênes ne valent pas ceux de Dodone ; nos chevaux ſont bien inférieurs aux Centaures, & nous ne voyons plus de Phénix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégénéré ? Mais, ne ſeroit-ce pas un ton de la mauvaiſe humeur, ſur lequel des gens d'eſprit auroient monté les ſots, qui, ſemblables aux ſerins, ſifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obſcurité ? La malignité de l'eſprit humain n'élève ſi fort l'ancienne vertu, que pour ſe rabattre plus fortement contre le mérite de ſon ſiècle.

Les Auteurs, & ſur-tout les Poëtes, ſont de grands hommes ſans doute, mais un peu ſujets à la vanité & à la jalouſie. On dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux, cependant ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il eſt plus reculé dans l'antiquité. Mais laiſſons le Poëte, paſſons au cercle des politiques.

Nous en avons au-moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre eſt dans la plus mauvaiſe ſituation. J'entrai l'autre jour dans un café, ſeulement pour y apprendre ce que

devenoit ma pauvre Nation. Je me place à portée du plus grave bureau, où préſidoit un homme dont les rides annonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureuſement à ſon exorde, qui roula ſur l'état délabré de nos Colonies. Là-deſſus, venant à parler de l'Oyo, il en trace le cours avec le doigt ſur la table, où il venoit de répandre du café dans la chaleur du diſcours : par la même occaſion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Ruſſie, de l'Empire & de la Pruſſe. Il annonce en même-temps une guerre ſanglante ſur le continent, calcule les ſubſides dont on avoit beſoin pour la ſoutenir, combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en ſervira pas. Puis terminant la péroraiſon d'un ton pathétique : « Ce n'eſt pas ainſi, » s'écria-t-il, que ſe menoient les affaires » du temps d'Eliſabeth; l'intérêt public » étoit peſé, & les gens capables conſultés & employés. C'étoient-là véritablement de beaux jours !... Et de belles » nuits auſſi, reprit un jeune éventé, qui » n'avoit encore rien dit, plus longues ou » plus courtes, ſuivant la diverſité des » ſaiſons.... Au-reſte, de beaux jours; tout » comme les nôtres ».

Monſieur le Préſident fut d'abord étonné de cette bruſque interruption; mais, pourſuivant avec ce mépris qui ſied aux hommes de poids : « Je ne dis pas des jours aſtro» nomiques, mais des jours politiques. Oh ! » bien, Monſieur, répliqua le jeune homme,

» je ſuis votre ſerviteur », & il ſortit avec un éclat de rire. J'en ſortis auſſi en gémiſſant ſur le malheur de ma patrie, qui, depuis ſa fondation, avoit été gouvernée par deux ou trois ſujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes triſtes réflexions, par une foule qui ſe preſſoit d'entrer dans ſa maiſon. Je reconnus mon ami Monſieur Regnier, ce Tailleur admirable, qui emploie ſeul vingt boutiques. Je lui demandai raiſon de ce concours. Ce ſont, me dit-il, MM. les Maîtres Tailleurs, qui s'aſſemblent aujourd'hui pour réprimer l'inſolence de nos Garçons, qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations ? Il m'introduiſit dans la chambre d'aſſemblée, où l'on n'attendoit que mon ami Regnier, ſans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui, en effet, qui ouvrit la ſéance par un diſcours très-véhément, où, après avoir combattu les prétentions exorbitantes des Garçons Tailleurs, il conclut que ſi le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus ſi énormes ; & que, ſi les Ouvriers s'étoient aviſés de faire une pareille incartade ſous le règne d'Eliſabeth, elle auroit bien ſu corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur ſe levoit pour haranguer ; mais, je ſortis, perſuadé qu'on ne pouvoit rien oppoſer, ni ajouter à l'éloquence de Monſieur Regnier.

Je continuai mon chemin pour arriver chez moi, lorſque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle preſſe. Comme je ſuis badeau par réflexion, & que j'aime à tirer des conſéquences de tout, je voulus ſavoir ſi ce ne ſeroit pas les Garçons Tailleurs qui s'aſſembloient de leur côté.

J'entrai : l'Orateur de ce corps nombreux crioit à l'injuſtice, & rappeloit d'un air échauffé, la misère de ſes confrères, il dit que, ſi l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir ; que l'Etat périroit, faute de population ; que c'étoit une tyrannie ſans exemple ; que, ſi les Maîtres Tailleurs avoient oſé la même choſe ſous la Reine Eliſabeth, elle y auroit bien mis ordre. Je ne peux m'empêcher de rire, en voyant cette conformité d'expreſſions & de ſentimens entre mon politique, les Maîtres Tailleurs & leurs Ouvriers.

LETTRE DE VOLTAIRE A ROUSSEAU,

Qui lui avoit envoyé ſon Ouvrage ſur l'inégalité des conditions.

« J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre foibleſſe ſe promettent tant de conſolation. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de 60 ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre ; je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non-plus m'embarquer pour aller trouver les ſauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris ; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible

dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de votre patrie, où vous êtes tant déſiré ».

« Je conviens avec vous que les belles-lettres & les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Taſſe firent de ſa vie un tiſſu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons à 70 ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter...

« Si j'oſois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi... Je vous ferois voir la ſociété infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite, il y a près de trente ans, ſur le même ſujet que Chapelain eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui en ont rempli les vides avec autant de ſottiſe que de malice, & qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuſcrits ce qui

n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterois qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avois raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étois hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail »....

« Les épines attachées à la littérature & à un peu de réputation ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proſcriptions. Marius étoit un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide, liſoient peu Platon & Sophocle; & pour ce tyran ſans courage, Octave Cepias, ſurnommé ſi lâchement Auguſte, il ne fut un déteſtable aſſaſſin que dans le temps où il fut privé de la ſociété des gens de lettres ».

« Avouez que Pétrarque & Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint Barthelemi, & que la tragédie du *Cid* ne cauſa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-kan, qui ne ſavoit pas lire, juſqu'à un Commis de la Douane

qui ne ſavoit que chiffrer. Les lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent. Elles vous ſervent, Monſieur, dans le temps que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le Père Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination »..... &c.

RÉPONSE DE ROUSSEAU,

Datée de Paris, le 10 *Septembre* 1755.

» C'EST à moi, Monſieur, y dit il, de vous remercier à tous égards : en vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Senſible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoiſſance de mes concitoyens, & j'eſpère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorſqu'ils auront profité des inſtructions que vous pouvez leur donner. Embelliſſez l'aſyle que vous avez choiſi : éclairez un peuple digne de vos leçons; & vous qui ſavez ſi bien peindre les vertus & la liberté, appreuez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire ».

« Vous voyez que je n'aſpire pas à nous ré-

tablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monſieur, ce retour ſeroit un miracle ſi grand à-la-fois & ſi nuiſible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, & qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; perſonne au monde n'y réuſſiroit moins que vous. Vous nous redreſſez trop bien ſur nos deux pieds pour ceſſer de vous tenir ſur les vôtres».

« Je conviens de toutes les diſgraces qui pourſuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui ſemblent inpendants de nos vaines connoiſſances. Les hommes ont ouvert ſur eux-mêmes tant de ſources de miſère, que quand le haſard en détourne quelqu'une, ils n'en ſont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choſes, des liaiſons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du ſage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'eſt ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne ſont ni les ſavans, ni les poëtes qui ont produit le malheur de Rome & les crimes des Romains; mais, ſans le poiſon lent & ſecret qui corrompoit peu-à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'hiſtoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluſte n'euſſent point exiſté, ou n'euſſent point écrit. Le ſiècle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le

ſiècle brillant d'Auguſte & d'Horace, & enfin les ſiècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de Martial ».

« Le goût des lettres & des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpèce, ceux de l'eſprit & des connoiſſances, qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal eſt tel, que les cauſes même qui l'ont fait naître, ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter; c'eſt le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant. Quant à moi ſi j'avois ſuivi ma première vocation, & que je n'euſſe ni lu, ni écrit, j'en aurois ſans doute été plus heureux. Cependant, ſi les lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois privé du ſeul plaiſir qui me reſte. C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux: c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie ſans craindre la mort. Je leur dois le peu que je ſuis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous »....

« S'il eſt bon que de grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inſtructions: ſi chacun ſe mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? *Les boiteux*, dit Montaigne, *ſont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'eſprit*

l'eſprit les ames boiteuſes. Mais, en ce ſiècle ſavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des ſages pour les juger, & non pour s'inſtruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théatre en fourmille; les cafés retentiſſent de leurs ſentences; il les affichent dans les Journaux; les quais ſont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'*Orphelin* (1), parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud ſi peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en ſent-il les beautés ».

« Recherchons la première ſource des déſordres de la ſociété : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, & que ce que nous ne ſavons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons ſavoir : or, quel plus ſûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de ſavoir tout? ſi l'on n'eût prétendu ſavoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit... Si cent myrmidons n'aſpiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou dumoins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous ».

« Ne ſoyez donc pas ſurpris de ſentir quelques épines inſéparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis ſont les acclamations ſatyri-

(1) Tragédie de Voltaire, que l'on jouoit alors.

ques qui ſuivent le cortège des triomphateurs. C'eſt l'empreſſement qu'a le public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falſifications n'y ſont pas faciles : car le fer, ni le plomb ne s'allient point avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre inſtruction : mépriſez de vaines clameurs par leſquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre eſt une terrible réponſe à des injures imprimées : & qui vous oſeroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables » ?

MAXIMES ET SENTENCES

Attribuées à l'ancien Bramine DANDAMIS, *& par d'autres à* CONFUCIUS, *traduites du Chinois.*

SECTION PREMIÈRE.

PROSTERNEZ-VOUS, habitans de la terre! Demeurez dans le ſilence, & recevez avec vénération l'inſtruction du Très-Haut.

Par-tout où le Soleil luit, le vent ſouffle. Où eſt une oreille pour entendre, eſt un eſprit pour concevoir. Que les préceptes de la vie s'établiſſent ; que les maximes de la vérité ſoient honorées & ſuivies.

Tout vient de Dieu. Sa puiſſance n'a

point de bornes. Sa ſageſſe eſt éternelle, & ſa bonté eſt infiniment patiente.

Il eſt ſur ſon trône, & ſon ſouffle donne la vie au monde.

Il touche du doigt les étoiles, & elles continuent leur courſe avec joie.

L'ordre, la beauté, les grâces ſortent de ſa main.

La voix de la ſageſſe éclate hautement dans tous ſes ouvrages; mais l'intelligence humaine ne la comprend pas.

Qui eſt-ce qui eſt ſemblable au Seigneur, que la gloire ceint comme un vêtement?

Homme, c'eſt lui qui t'a créé : c'eſt par ſon ordre que tu es placé ſur la terre; l'étendue & les fonctions de ton eſprit ſont des dons de ſa magnificence & de ſes bienfaits.

Les merveilles de ton méchaniſme, ſont l'ouvrage de ſes mains.

Écoute ſa voix : elle eſt agréable à entendre; celui qui l'entend avec ſoumiſſion, aſſure le repos de ſon ame.

SECTION II.

ENTRETIENS-TOI avec toi-même, ô homme mortel, & conſidère pourquoi tu as été créé.

N'ouvre point la bouche, & n'agis jamais que tu n'ayes peſé tes paroles & la conſéquence de chaque action. Par-là, toute diſgrace s'éloignera de toi, & la honte ſera bannie de ta maiſon; le repentir ne te

viſitera point, & le chagrin ne ridera pas ton viſage.

L'indiſcret ne met point de frein à ſa langue, il parle au haſard, & ſe prend comme dans un filet à la folie de ſes diſcours.

Qui es-tu, ô homme, qui préſumes de ta ſageſſe? Pourquoi te glorifies-tu de quelques talens acquis à grands fraix?

Le premier pas vers la ſageſſe, c'eſt de connoître ton ignorance.

Les diſcours d'un homme modeſte donnent du luſtre à la vérité.

Comme le voile ajoute à la beauté, ſes vertus ſont miſes dans leur jour par l'ombre de ſa modeſtie.

SECTION XIII.

LE ſeul inſtant dont tu jouis eſt à toi; le ſuivant eſt dans le ſein de l'avenir, & tu ne ſais pas ce qu'il produira.

L'activité laborieuſe, & la puiſſante main du travail, terraſſent le beſoin: la proſpérité, le ſuccès accompagnent toujours l'induſtrie.

L'homme pareſſeux eſt à charge à lui-même; ſes heures lui pèſent ſur la tête; il s'enfonce dans l'inaction comme dans un abyme, & il ne ſait ce qu'il voudroit faire.

Ses jours s'évanouiſſent comme l'ombre d'une nuée, & il ne laiſſe après lui aucune trace de ſouvenir. Son corps eſt énervé faute d'exercice; il voudroit quelquefois

agir, mais il n'a pas la force de ſe remuer: ſon eſprit eſt dans les ténèbres, & ſes penſées dans la confuſion. Il déſire la ſcience, & eſt incapable de la moindre application; il voudroit bien manger l'amande, mais il craint juſqu'à la peine de caſſer le noyau.

Si ton ame ambitionne l'honneur, ſi ton oreille aime la louange, élève-toi de la pouſſière dont tu es compoſé, & porte tes vues ſur quelque objet qui le mérite.

Le chêne qui étend actuellement ſes branches vers le Ciel, n'étoit autrefois qu'un gland vil caché dans le ſein de la terre.

Par une émulation vertueuſe, l'eſprit de l'homme croît comme le palmier en dépit de l'oppreſſion; & ſemblable à l'aigle, élevé dans les airs preſqu'au firmament, il contemple les beautés du Soleil.

L'exemple des grands hommes eſt ſa viſion pendant la nuit, & tout ſon plaiſir eſt de les imiter pendant la durée du jour.

Le cœur de l'homme envieux, au-contraire, n'eſt que fiel & qu'amertume; ſa langue exhale du poiſon, & les ſuccès de ſon voiſin troublent ſon repos.

Il gémit ſeul dans ſa cellule, & le bien qui arrive à autrui eſt pour lui un mal.

La haine & la malice dévorent ſon cœur; il ne ſent chez lui aucune étincelle de l'amour, de la probité, & il croit ſon prochain ſemblable à lui-même.

Il fait tous ſes efforts pour déprécier ceux qui le ſurpaſſent; il interprête mal toutes leurs actions.

Écoute ce que dicte la Prudence ; fais attention à ſes conſeils, & garde-les dans ton cœur : ſes maximes ſont propres à tous les hommes. Elle eſt l'appui de toutes les vertus, & la directrice de la vie humaine.

Mets un frein ſur ta langue, & une ſentinelle ſur tes lèvres, pour qu'il n'en échappe rien qui détruiſe ta tranquillité.

Que celui qui ſe moque du boiteux, prenne garde de broncher lui-même. Quiconque cenſure avec un plaiſir malin les défauts d'autrui, eſſuiera toute l'amertume de la critique qui s'exercera ſur les ſiens.

Le babil exceſſif eſt inſéparable du repentir : le ſilence produit la ſureté.

Un grand parleur eſt incommode à la ſociété ; l'oreille en eſt fatiguée, & le torrent de ſes paroles engloutit la converſation.

La raillerie piquante eſt le poiſon de l'amitié : celui qui ne ſait pas retenir ſa langue, doit s'attendre à bien du chagrin.

Sois toujours pourvu du néceſſaire, ſuivant ta condition ; mais ne fais pas toute la dépenſe que tu pourrois faire, afin que l'économie de ta jeuneſſe ſoit ta conſolation dans un âge plus avancé.

Ne ſois occupé que de tes propres affaires ; laiſſe le gouvernement de l'Etat à ceux qui en ſont chargés.

Ne te fie à qui que ce ſoit, avant que d'avoir bien ſondé ſon cœur : ne te défie pas non plus ſans raiſon ; mais quand tu t'es bien aſſuré qu'un homme a la probité

en partage, cache-le dans ton ſein comme un tréſor ineſtimable.

Rejette les ſervices qui te ſont offerts par un homme intéreſſé, c'eſt un piége qui t'eſt tendu; tu ne ſeras jamais quitte avec lui.

N'attends pas cependant de la prudence même un ſuccès infaillible; car le jour ne ſait pas ce que la nuit peut produire.

Les périls & les malheurs, les ſoins, les peines & les injuſtices, ſont plus ou moins le partage de chaque mortel: il faut donc, enfant de calamité, armer de bonne heure ton eſprit de courage & de patience, pour être en état de ſoutenir, avec la conſtance néceſſaire, ta portion des infortunes de la vie.

Un eſprit intrépide mépriſe la malice de la fortune; la grandeur de ſon ame n'en ſera pas abattue.

En goûtant ſes douceurs, il n'a point follement compté ſur ſa conſtance; & lorſqu'elle fronce le ſourcil, il n'en eſt point découragé.

Ferme comme un roc dans la mer, il brave la fureur des flots: ſemblable à une tour élevée ſur la cime d'une montagne, il lève ſa tête altière, & les injuſtices de la fortune le touchent peu.

Tel que le roſeau qui eſt agité par le moindre vent, ainſi l'aſpect du moindre mal fait trembler le lâche: embarraſſé, troublé, confondu à l'inſtant du péril, le plus petit échec le fait tomber dans le déſeſpoir.

SECTION IV.

HOMME, n'oublie pas que ton état ſur la terre eſt fixé par la Sageſſe éternelle qui connoît ton cœur, qui voit la vanité de tes déſirs, & qui ſouvent, par ſa miſéricorde, eſt ſourd à toutes tes prières.

Les inquiétudes que tu éprouves, & les malheurs dont tu te plains, n'ont d'autres principes que ta folie, ton orgueil & tes fantaiſies déréglées.

Ne murmure point contre ce que Dieu permet & ordonne, mais réforme ton cœur.

Ne dis jamais en toi-même: ſi j'étois opulent & puiſſant, ou ſi j'avois le loiſir, je ſerois heureux. Sache que chacun de ces avantages a ſon inconvénient pour ceux qui le poſsèdent.

Se contenter de peu, c'eſt la perfection de la ſageſſe. Celui qui augmente ſes richeſſes, redouble ſes ſoins; mais un eſprit ſatisfait eſt un tréſor caché que le chagrin ne découvre jamais.

Apprends toutefois que la félicité pure & inaltérable, n'eſt pas le partage des mortels.

La vertu eſt la carrière que la Divinité a préſentée à l'homme: la félicité eſt le terme où il ne ſauroit arriver, avant qu'il ait fini ſa courſe; & c'eſt dans la demeure de l'éternité qu'il doit recevoir ſa couronne.

Ce qui peut t'approcher de plus près du

bonheur de ce côté-ci, c'eſt que le Ciel t'accorde l'intelligence & la ſanté. Si tu veux conſerver ſes biens juſqu'à la vieilleſſe, évite la volupté, & garantis-toi de ſes tentations.

La joie qu'elle te promet n'eſt qu'égarement ; ſes plaiſirs conduiſent aux maladies & à la mort.

Conſidère un peu ſes eſclaves ; jette les yeux ſur ſes convives attachés ſervilement à ſa ſuite.

Tu les verras maigres & exténués ; s'ils ne ſont pas malades, au-moins ils ſont hébétés.

Mais qui eſt celle qui, d'un pas léger & rempli de grâce, traverſe cette plaine éloignée ?

La roſe eſt peinte ſur ſes joues ; la roſée du matin eſt ſur ſes lèvres ; la joie, mêlée d'innocence & de modeſtie, brille dans ſes yeux ; & la gaieté pure de ſon cœur, fait qu'elle chante en marchant.

Elle ſe nomme la Santé : c'eſt la fille de l'exercice & de la tempérance ; leurs enfans habitent les montagnes qui s'élèvent dans les régions du Nord de San-Ton-Hoë.

Ils ſont courageux & actifs ; ils partagent tous les charmes de leur ſœur ; leurs nerfs, leurs os ſont pleins de force & de vigueur.

Comme leurs plaiſirs ſont modérés, ils les rendent perſévérants ; leur repos eſt court, mais profond & tranquille.

Leur ſang eſt auſſi pur, que leur ame eſt ſereine ; & le Médecin, étranger pour eux, s'éloigne de leur demeure.

La volupté ſollicite leurs hommages. Ses membres ſont tendres & délicats ; ſon habillement eſt galant & recherché ; la lubricité brille dans ſes yeux, la tentation eſt aſſiſe ſur ſon ſein ; elle leur fait ſigne du doigt, les invite par ſes regards, & tâche de les tromper par ſes diſcours aſſaiſonnés de douceur.

Fuis ſes attraits, bouche tes oreilles à ſes paroles enchantereſſes. Si tu rencontres ſes yeux languiſſants, ſi tu entends la douceur de ſa voix, ſi elle t'embraſſe, elle te met des chaînes éternelles. La honte, la maladie, l'indigence & le repentir ſont à ſa ſuite.

SECTION V.

CE que l'eſpérance promet, eſt plus doux que la roſe enfermée dans le bouton ; mais les menaces de la crainte frappent de frayeur.

Les terreurs de la mort n'épouvantent pas le juſte : celui qui ne fait aucun mal, n'en a pas à craindre.

Dans toutes tes entrepriſes aïes une aſſurance raiſonnable ; ſi tu déſeſpères du ſuccès, point de réuſſite.

Que ton ame ne ſoit point frappée de vaines alarmes, & ne ſouffre pas que ton cœur ſoit abattu par les fantômes de ton imagination.

La crainte engendre le malheur, mais celui qui eſpère s'aide lui-même.

Si tu crois une choſe impraticable, ton découragement la rendra telle ; mais celu

qui perſévère, ſurmontera toutes les difficultés.

Que ta joie ne ſoit jamais ſi outrée, qu'elle enivre ton eſprit ; ni ton chagrin ſi exceſſif, qu'il opprime entièrement ton cœur. Ce monde-ci ne préſente rien de ſi réjouiſſant, ni de ſi accablant, qui doive t'élever ou t'abaiſſer au-delà des juſtes bornes de la modération.

Regarde : là-bas eſt l'habitation de la Joie. Elle eſt peinte en dehors ; tu la reconnoîtras aux ris éclatants dont elle retentit.

La maîtreſſe de la maiſon ſe tient ſur la porte ; elle appelle tous les paſſans ; elle chante, élève des cris de joie, & rit continuellement.

Elle invite d'entrer & de goûter les plaiſirs de la vie, qui, ſelon elle, ne ſe trouvent que dans ſa demeure.

Tourne-toi de l'autre côté : tu verras le ſéjour de l'affliction dans cette vallée couverte d'arbres, qui le dérobent à la vue des hommes.

Son ſein eſt gonflé de ſoupirs ; ſa bouche ne profère que de triſtes plaintes ; elle aime à ſe repaître de la misère humaine.

Toute la nature lui paroît regorger d'iniquités ; chaque objet qu'elle apperçoit prend le caractère ténébreux de ſon eſprit ; la voix de la plainte & de l'abattement s'entend chez elle jour & nuit.

N'approche point de ſa demeure : ſon haleine eſt contagieuſe ; elle deſsèche les fruits, & fane les fleurs qui ornent le jardin de la vie.

En t'écartant de la maiſon de la Joie, que tes pieds ne t'égarent pas du côté de ce triſte domicile ; mais ſuis avec attention le ſentier du milieu, qui te menera, par une montée douce, au réduit de la Tranquillité.

Là réſident la Sureté & la Satisfaction ; elle eſt riante, mais non gaie ; & ſérieuſe ſans être grave ; elle enviſage d'un œil égal les joies & les chagrins de la vie.

De là, comme d'une éminence, tu découvriras la folie & la misère de ceux qui, emportés par la gaieté de leurs cœurs, n'ont pour compagne aſſidue, que la volupté, ou ceux qui conſomment leurs jours en ſe plaignant des misères & des calamités humaines.

Tu regarderas en pitié les uns & les autres, & leur conduite mal concertée te garantira de l'égarement.

SECTION VI.

NE te livre point à la colère ; c'eſt aiguiſer une épée pour te bleſſer toi-même, ou pour tuer ton ami.

Si tu ſupportes patiemment une légère provocation, ta patience te ſera imputée à ſageſſe ; & ſi tu l'effaces de ton ſouvenir, ton cœur ne te fera aucun reproche.

Ne vois-tu pas que l'homme colère perd la raiſon & le ſens ? que l'emportement d'autrui te ſerve de leçon.

Ne fais rien en colère : pourquoi ſe mettre en mer dans le temps d'une tempête furieuſe ?

Un fou ſe choque des impertinences d'autrui ; le ſage les mépriſe.

Sois toujours plus prêt à pardonner, qu'à rendre injure pour injure. Celui qui cherche la vengeance, ſe creuſe un précipice à lui-même, & travaille à ſa propre deſtruction.

Une réponſe douce à un colérique, fait l'effet de l'eau jetée ſur le feu, & change un ennemi en ami.

Celui qui a compaſſion d'autrui, ſe ménage la même reſſource ; mais l'homme ſans miſéricorde n'en mérite point.

Les larmes du cœur ſenſible tombent comme la roſée du ſein du Printemps.

Tandis que le malade indigent gémit ſur ſon triſte grabat, pendant que le malheureux languit ſur le fumier ou dans la priſon, ou que des cheveux blancs invoquent ton aſſiſtance, comment peux-tu te livrer à des plaiſirs ſuperflus ſans ſonger à leurs beſoins ?

SECTION VII.

JEUNE homme, ſois en garde contre les attraits de la volupté, & que les amuſemens qui te ſont offerts par la Proſtituée ne te tentent pas.

Ne ſoumets point ton cœur à ſes agaceries, & ne ſouffre pas que ton ame ſoit aſſervie par ſes douceurs.

La vieilleſſe te ſurprendra dans tes plus beaux jours ; ton ſoleil ſe couchera dans la fleur de ta jeuneſſe.

Mais lorſque la vertu & la modeſtie éclairent les charmes d'une belle femme,

ſon éclat eſt plus brillant que celui des étoiles ; on ne peut réſiſter à ſa puiſſante influence.

La blancheur de ſon ſein ſurpaſſe celle des lis ; ſon ſourire eſt plus délicieux qu'un jardin de roſes.

L'innocence de ſes yeux reſſemble à celle de la Tourterelle ; la vérité, la ſimplicité réſident au fond de ſon cœur.

Les baiſers de ſa bouche ſont plus doux que le miel, & les parfums de l'Arabie s'exhalent de ſes lèvres.

Ne ferme plus l'entrée de ton ame au tendre amour : la pureté de ſa flamme ennoblira ton cœur ; & en l'adouciſſant, elle le rendra propre aux plus belles impreſſions.

Et toi, Fille charmante, ſois attentive aux inſtructions de la Prudence, & que les principes de la vérité jettent de profondes racines dans ton ame.

Ainſi les charmes de ton eſprit donneront encore du luſtre à l'élégance de ta figure ; & ta beauté, ſemblable à la roſe, retiendra toute ſa douceur, lors même que ſa première fraîcheur ſera paſſée.

Dans le printemps de ta jeuneſſe, dans le matin de tes jours, quand les yeux des hommes ſeront fixés agréablement ſur toi, & que la nature interprêtera leur langage, prends garde à leurs diſcours ſéducteurs ; garde bien ton cœur, & ne prête pas l'oreille à leurs ſollicitations perſuaſives.

Qui eſt celle qui ſubjugue le cœur de

l'homme, & qui règne ſouverainement dans ſon cœur?

Regarde, la voilà qui marche avec une douceur virginale: l'innocence eſt dans ſon eſprit, & la modeſtie ſur ſes joues.

Les ſons les plus flatteurs ſortent de ſa langue; le miel découle de ſes lèvres.

La décence eſt dans toutes ſes paroles; & dans ſes réponſes règnent l'aménité & la vérité.

Devant ſes pas marche la Prudence, & la Vertu eſt à ſa droite.

Dans ſes yeux brillent la douceur & l'amour; mais la diſcrétion eſt aſſiſe ſur ſon ſourcil.

La langue licencieuſe en ſa préſence eſt muette; le reſpect qu'inſpire ſa vertu lui impoſe ſilence.

Son ſein eſt l'aſyle de la bonté, & dès-là elle ne ſoupçonne aucun mal d'autrui.

Heureux le mortel qui en fera ſon épouſe, & l'enfant qui l'appellera ſa mère!

Le ſoin de ſa famille eſt tout ſon plaiſir & toute ſon étude: l'élégance & la frugalité ſont les ornemens de ſa maiſon.

Sa prudente économie fait honneur à ſon époux: il l'entend louer avec une joie ſecrète.

Elle élève l'eſprit de ſes enfans à la ſageſſe, & ſon exemple forme leurs mœurs.

Elle ne s'enfle pas dans la proſpérité, & dans l'adverſité elle guérit patiemment les bleſſures de la fortune.

Elle adoucit les inquiétudes de ſon époux

par ſes conſeils, & le ſoulage par ſes careſſes. Il met ſon cœur entre ſes mains, & il reçoit de la conſolation.

Heureux, encore une fois, le mari d'une telle femme ! Heureux les enfans qui l'appelleront leur mère !

SECTION VIII.

SI la femme qui attache tes regards perd beaucoup de temps à ſe parer ſi elle eſt idolâtre de ſes charmes, & ſi elle aime à s'entendre louer, ſi elle rit beaucoup & parle haut, ſi elle a de la répugnance à reſter dans la maiſon paternelle, & ſi ſes yeux parcourent, avec hardieſſe, les viſages des hommes, ſes charmes égaleroient-ils ceux du Firmament ; détournez-en tes yeux, fuis ſes pas, & ne ſouffre pas que ton ame ſoit la victime de ton imagination.

Mais lorſque tu trouveras un cœur fort ſenſible, uni à des mœurs douces, à un eſprit raiſonnable, & à une figure qui te plaît, amène cette femme dans ta maiſon ; elle eſt digne d'être ton amie, ta compagne, l'objet de ton attachement.

Chéris-la comme une bénédiction d'en haut ; & par ta conduite affectionnée, gagne ſon cœur.

Reprends ſes fautes avec douceur ; n'exige pas avec rigueur l'obéiſſance qu'elle te doit.

Verſe tous tes ſecrets dans ſon ſein ; ſes conſeils ſont ſincères, & tu ne ſeras pas trompé.

Sois fidèle au lit nuptial ; elle eſt la mère de tes enfans.

Quand elle eſt malade & qu'elle ſouffre, que ta tendreſſe adouciſſe ſes maux. Un regard de pitié & d'amour, de ta part, ſoulagera plus ſa douleur que dix Médecins.

SECTION IX.

LE Sage doute ſouvent, & change de volonté. L'Inſenſé eſt opiniâtre : il n'héſite jamais, ſur quoi que ce ſoit ; il ſait tout, ſi ce n'eſt qu'il ne ſait rien.

L'orgueil de l'homme ignorant eſt une choſe abominable, & la démangeaiſon de parler eſt un excès de folie. Il eſt cependant de la ſageſſe de ſouffrir leurs impertinences, & d'avoir compaſſion de leurs abſurdités.

Ne ſois pas néanmoins enflé de ta propre opinion ; ne te vante pas d'une intelligence ſupérieure. La plus ſublime pénétration dont l'humanité ſoit capable, n'eſt qu'aveuglement & puérilité.

Le fou contemple ſans ceſſe l'étroit ruiſſeau de ſon eſprit, & il eſt charmé des petites pierres qu'il trouve au fond : il les prend, il les préſente comme des perles, & ſe réjouit des applaudiſſemens de ſes ſemblables.

Le Sage orne & cultive ſon eſprit : l'accroiſſement des Arts fait ſes délices ; en les rendant utiles au Public, il ſe couronne d'honneur.

L'homme à qui Dieu a donné des richeſſes, & qu'il a doué d'un eſprit capable

d'en faire un bon uſage, a reçu de lui une ſingulière faveur.

Mais malheur à celui qui accumule des tréſors, & qui ſe ſatisfait dans leur poſſeſſion. Malheur à celui qui mépriſe ou qui attriſte les viſages des pauvres, & qui ne fait pas attention à la ſueur qui coule de leur front.

Il boit les larmes de l'orphelin comme du lait, & les cris de la veuve ſont pour ſes oreilles une agréable muſique.

Cependant la malédiction de l'iniquité le pourſuit; il vit dans une crainte perpétuelle; les inquiétudes de ſon eſprit, & la rapacité de ſes déſirs, vengent bien les malheureux qu'il a faits.

Peut-on comparer les misères de la pauvreté, aux déchiremens qu'éprouve le cœur du mauvais riche.

Que le pauvre ſe conſole, & même ſe réjouiſſe; il en a pluſieurs raiſons.

Privé des mets délicats du riche, il échappe à ſes maladies.

Son travail maintient ſa ſanté, & lui procure un repos délicieux, que la plume du meilleur lit refuſe à la pareſſe.

Il renferme ſes déſirs dans les bornes de ſon humble condition; & le calme ſatisfaiſant dont il jouit, eſt plus doux que toutes les acquiſitions de l'opulence & de la grandeur.

Que le riche ne préſume donc pas de ſon abondance, & que le pauvre ne ſe décourage point pour ſon indigence; car la

Providence Divine a distribué des félicités à l'un & à l'autre.

SECTION X.

LA gloire d'un Roi est la prospérité de ses Peuples ; son pouvoir & son autorité résident dans le cœur de ses Sujets.

Il s'applique à connoître le génie de son Peuple ; il discerne les talens des hommes, & leur distribue les emplois, suivant leur capacité.

Il favorise les arts, & ils fleurissent ; les sciences se cultivent & s'embellissent sous sa main.

Il se plaît avec les Savans & avec les hommes de génie ; il excite leur émulation, & la gloire de son Empire est augmentée par leurs travaux.

La sagesse & l'équité dictent ses décrets : ses Sujets jouissent paisiblement des fruits de leurs travaux, & leur bonheur consiste à observer les Lois.

Ses décisions sont fondées sur la clémence ; mais il est ferme, & ne fait acception de personne dans la punition des crimes.

Ses Sujets, affectionnés & fidelles, sont toujours prêts à le défendre, & à opposer à l'ennemi un mur d'airain.

L'armée du Tyran fuit devant eux, comme la paille est dissipée par le vent.

La paix & la sécurité sont la bénédiction de ses Peuples : la gloire & la force environnent éternellement son Trône.

SECTION XI.

COMME la roſe exhale naturellement une odeur très-douce, ainſi le cœur bienfaiſant produit, ſans effort, de bonnes œuvres.

Il jouit du repos & de la tranquillité de ſon ame: joyeux de la proſpérité de ſon voiſin, il n'ouvre pas l'oreille à la calomnie; mais les défauts des hommes lui donnent du chagrin.

Sois fidelle à la confiance des autres, & ne trompe pas celui qui compte ſur toi: ſois convaincu que c'eſt un plus grand crime aux yeux de Dieu, de trahir, que de voler.

La main de l'homme généreux reſſemble aux nues, qui répandent ſur la terre des fruits, des herbes & des fleurs: mais le cœur de l'homme ingrat eſt ſemblable à un déſert, qui boit avidement la pluie qui tombe du Ciel, l'engloutit d'abord, & ne produit rien.

Ne reçois rien du ſuperbe; garde-toi d'être redevable au faux généreux, ni à l'avare: car la vanité de l'orgueil tôt ou tard t'expoſera à la honte, & l'avidité de l'avarice ne ſera jamais ſatisfaite.

SECTION XII.

LA langue de l'homme ſincère a ſa racine dans ſon cœur.

Il ſoutient en véritable homme, la dignité de ſon caractère, & dédaigne de s'abaiſſer juſqu'à l'hypocriſie.

Il ouvre cependant les lèvres avec circonſpection & prudence ; il s'étudie à bien penſer, & parle avec diſcrétion.

Il conſeille avec amitié, reprend librement, & exécute tout ce qu'il a promis.

Mais le cœur de l'hypocrite eſt caché : il accommode ſes paroles au ton de la vérité.

Il rit avec l'affliction, & pleure avec la joie : ſes diſcours captieux ne ſe peuvent interprêter ni pénétrer.

Semblable à la Taupe, il travaille dans les ténèbres, & ſe croit en ſureté ; mais tôt ou tard il ſe précipite dans la lumière, ſe découvre, & s'expoſe avec ſon ordure ſur la tête.

Il paſſe ſes jours dans une contrainte perpétuelle ; ſa langue & ſon cœur ne ſont jamais d'accord.

Il aſpire à la réputation d'un homme droit, & s'enveloppe dans les penſées tortueuſes de ſes fineſſes.

O fou, ô inſenſé ! toutes les peines que tu te donnes pour cacher ce que tu es, ſeroient plus que ſuffiſantes pour te rendre ce que tu devrois être. Les enfans de la ſageſſe ſe moqueront de tes vaines ſubtilités, lorſque, dépouillé de ton maſque, tu ſeras livré au mépris par le doigt de la dériſion.

SECTION III.

LE Soſeil n'eſt pas Dieu, mais peut-être ſa plus noble image : ſon éclat éclaire le monde, ſa chaleur donne la vie aux productions de la terre. Admire-le comme une

créature qui eſt l'inſtrument de la Divinité, mais ne lui rends aucun culte.

C'eſt à celui-là ſeul, qui eſt la ſuprême ſageſſe & la bienfaiſance même, qu'appartiennent l'adoration, les actions de grâces, & la louange.

A celui qui a fait le Ciel de ſa main, & qui a marqué de ſon doigt le cours des Aſtres.

A celui qui donne à l'Océan des limites qu'il ne peut franchir, & qui ordonne à la fureur des vents de ſe taire.

Qui, lorſqu'il ébranle la terre, fait frémir toutes les Nations, & lorſqu'il lance ſon tonnerre, pénètre de crainte & déconcerte l'Impie.

Qui forme des mondes par ſa parole, & puis, les frappant de ſon bras, les anéantit dans le moment.

Dieu, dans ſes profondes penſées, voit tout ce qui eſt, ſe retrace tout, & l'impénétrable avenir eſt ouvert à ſes yeux.

Les replis les plus cachés de ton cœur, ſont à découvert devant lui : il connoît tes réſolutions, avant que tu les aies formées.

Si nous levons les yeux au Ciel, ſa gloire brille de toutes parts : ſi nous les portons ſur la terre, tout eſt rempli de ſa magnificence.

Les montagnes & les vallées publient ſa grandeur & ſes bienfaits; les champs, les rivières & les bois font retentir ſes louanges.

Le Seigneur eſt juſte ; il juge la terre avec équité, avec vérité. N'a-t-il pas fondé

ſes lois ſur la clémence & la bonté ? & n'en punira-t-il pas les infracteurs ?

Le grand & le petit, le ſage & l'ignorant, une fois délivrés des liens de cette vie mortelle, recevront également, ſuivant leur mérite, par le jugement du Créateur, une juſte & immortelle récompenſe.

Alors trembleront le coupable & l'obſtiné prévaricateur ; mais le cœur du juſte ſera rempli de joie.

DU JOLI.

NOTRE langue a pluſieurs traités eſtimés ſur le beau, tandis que l'idole à laquelle nos voiſins nous accuſent de ſacrifier ſans ceſſe, n'a point encore trouvé de panégyriſtes parmi nous. La plus jolie Nation du monde n'a preſque rien dit encore ſur le joli.

Ce ſilence reſſembleroit-il au ſaint reſpect, qui défendoit aux premiers Romains d'oſer repréſenter les Dieux de la patrie, ni par des ſtatues, ni par des peintures, dans la crainte de donner de ces Dieux des idées trop foibles & trop humaines. Car on ne ſauroit penſer que nous rougiſſions de nos avantages ; le plaiſir d'être le peuple le plus aimable, doit nous conſoler un peu du ridicule qu'on trouve aux ſoins que nous prenons de le paroître. Eh ! qu'importe aux Français l'opinion fauſſe qu'on peut ſe faire de leurs charmes ? Heureux, ſi par une légé-

reté trop peu limitée, ils ne détruiſoient pas cette eſpèce d'agrémens, qui leur ſont ſi propres, en croyant les multiplier. L'affectation eſt à côté des grâces, & la plus légère exagération fait franchir les bornes qui les ſéparent.

Les Philoſophes les plus auſtères ont approuvé le culte de ces Divinités, leurs images enchantereſſes étant ſorties des mains du plus ſage de tous les Grecs. Il eſt vrai que le ciſeau de Socrate les avoit enveloppées d'un voile que peut-être nous avons laiſſé tomber, comme les firent les Athéniens.

Speuſippe, diſciple & ſucceſſeur de Platon, embellit auſſi du portrait des grâces, la même école où ſon maître avoit éclairé le Paganiſme, par les lumières de la plus haute raiſon. Eh! qui ne ſait le conſeil que donnoit ſouvent Platon même à Zénocrate, dont il ſouffroit avec peine la triſte & pédante ſévérité?

Je ne crois pourtant pas que le projet de Platon fût de rendre ſon diſciple auſſi joli que nous; quoi qu'il en ſoit, c'eſt la nature elle-même qui nous a donné l'idée des grâces, en nous offrant des ſpectacles qui ſemblent être leur ouvrage. Elle ne veut pas nous aſſervir toujours ſous le joug de l'admiration; cette mère tendre & careſſante cherche ſouvent à nous plaire.

Si le beau qui frappe & nous tranſporte, eſt un des plus grands effets de ſa magnificence, le joli n'eſt-il pas un de ſes plus doux bienfaits? Elle ſemble quelquefois s'épuiſer

(ſi j'oſe le dire) en galanteries ingénieuſes, pour agiter agréablement notre cœur & nos ſens, pour leur porter le ſentiment délicieux, & le germe des plaiſirs.

La vue de ces aſtres qui répandent ſur nous, par un cours & des règles immuables, leur brillante & féconde lumière, la voûte immenſe à laquelle ils paroiſſent ſuſpendus, le ſpectacle ſublime des mers, les grands phénomènes ne portent à l'ame que des idées majeſtueuſes; mais qui peut peindre le ſecret & le doux intérêt qu'inſpire le riant aſpect d'un tapis émaillé par le ſouffle de Flore, & la main du printemps ? Que ne dit point aux cœurs ſenſibles, ce bocage ſimple & ſans art, que le ramage de milie amans ailés que la fraîcheur de l'ombre, & l'onde agitée des ruiſſeaux ſavent rendre ſi touchant ? Tel eſt le charme des grâces; tel eſt celui du joli qui leur doit toujours ſa naiſſance; nous lui cédons par un penchant dont la douceur nous ſéduit.

Il faut être de bonne foi. Notre goût pour le joli, ſuppoſe un peu moins parmi nous de ces ames élevées & tournées aux brillantes prétentions de l'héroïſme, que de ces ames naturelles, délicates & faciles, à qui la ſociété doit tous ſes attraits. Peut-être les raiſons du climat & du gouvernement, que le Platon de notre ſiècle, dans le plus célèbre de ſes ouvrages, donne ſouvent pour la ſource des actions des hommes, ſont-elles les véritables cauſes de nos avantages ſur les autres Nations, par rapport au joli ?

Cet empire du nord, enlevé de notre temps, à ſon ancienne barbarie, par les ſoins & le génie du plus grand de ſes Rois, pourroit-il arracher de nos mains, & la couronne des grâces, & la ceinture de Vénus ? Le phyſique y mettoit trop d'obſtacles ; cependant il peut naître dans cet empire quelque homme inſpiré fortement, qui nous diſpute un jour la palme du génie, parce que le ſublime & le beau ſont plus indépendants des cauſes locales.

Ce fantôme ſanglant de la liberté, qui avoit cauſé tant de troubles chez les Romains, & qui par-tout ſubſiſte ſi difficilement par d'autres voies, avoit diſparu ſous l'héritier & le neveu de Céſar. La paix ramena l'abondance ; & l'abondance ne permit de ſonger au nouveau joug, que pour en recueillir les fruits, l'intérêt de la choſe publique ne regardoit plus qu'un ſeul homme ; & dès-lors tous les autres purent ne s'occuper que de leur bonheur & de leurs plaiſirs. Otez les grands intérêts, les grandes paſſions aux hommes, vous les ramenez au perſonnel. L'art de jouir devient de tous les arts le plus précieux ; de-là naquirent bientôt le goût & la délicateſſe : il falloit cette révolution aux vers que ſoupira Tibulle.

Tel eſt à-peu-près le tableau de ce qui ſe paſſe ſous le ſiècle de Louis le Grand. Tandis que Corneille étonne & ravit, les Grâces & le Dieu du goût attendent, pour naître, des jours plus ſereins. Voiture paroît les annoncer ; ſes contemporains croient les

voir autour de lui : cet écrivain en obtient même quelquefois un ſourire : mais les jours heureux des plaiſirs délicats, les jours de l'urbanité Françaiſe, n'étoient qu'à leur crépuſcule. Le rétabliſſement de l'autorité, d'où dépend la tranquillité publique, les vit enfin dans tout leur éclat.

Les Français acquirent alors un ſixième ſens, ou plutôt ils perfectionnèrent les leurs ; ils virent ce qui juſque-là n'avoit point encore fixé leurs yeux ; une ſenſibilité plus fine, ſans être moins profonde, remplit leurs ames : leurs talens de plaire & d'être heureux ; une douce aiſance dans la vie ; une aménité dans les mœurs ; une attention ſecrète à varier leurs amuſemens. & à diſtinguer les nuances diverſes de tous les objets, leur firent adorer les Grâces. La beauté ne fut plus que leur égale ; ils ſentirent même que les premières les entraînoient avec plus de douceur ; ils ſe livrèrent à leurs chaînes : Bachaumont & Chapelle les firent aſſeoir auprès des Muſes les plus fières, tandis que la bonne compagnie de ce temps faiſoit, de tout Paris, le temple que ces Divinités devoient préférer au reſte de la terre.

C'eſt à de certaines ames privilégiées que la nature confie le ſoin de polir celles des autres. Tous les ſentimens, tous les goûts de ces premières ſe répandent inſenſiblement, & donnent bientôt le ton général. Telle étoit l'ame de cette Ninon ſi vantée ; telles étoient celles de pluſieurs autres perſonnes qui vécurent avec elle, & qui l'aidèrent à dé-

pouiller les paſſions, les plaiſirs, les arts, le génie, les vertus même, de ce reſte de gothique, qui nuiſoit encore à leurs charmes. L'intérêt le plus léger, & ſur-tout l'intérêt de plaiſir, viennent-ils ſe joindre au beſoin d'imiter qu'apportent tous les hommes en naiſſant? tout leur devient facile & naturel; tout s'imprime facilement chez eux; il ne leur faut que des modèles.

Peut-on être ſurpris que les Français qui vivoient ſous Henri II, ayent été ſi différents de nous? Les Grâces pouvoient-elles habiter un cœur qui pendant l'hiver, s'amuſoit (comme dit Brantome) à faire des baſtions & des combats, à pelotter de neige, & à gliſſer l'étang de Fontainebleau. Le joli ſe bornoit alors tout-au-plus à la figure.

Le germe de cette qualité diſtinctive étoit, ſans doute, dans le ſein de cette nation, toujours portée naturellement vers le plaiſir; il s'étoit annoncé quelquefois dans une fête brillante, ou ſous la plume de quelques-uns de ſes poëtes; mais le feu d'un éclair n'eſt pas plus prompt à diſparoître; ce germe étoit enfoui ſous les obſtacles que lui oppoſoient ſans ceſſe l'ignorance, la barbarie, ou le ſouffle corrupteur des guerres inteſtines: l'influence du climat cédoit à cet égard aux circonſtances.

Tout concouroit au-contraire, ſous Louis le Grand, à répandre ſur ſes ſujets cette ſérénité, cette fleur d'agrément, qui en firent la plus jolie Nation de l'univers. Quelle rage aux Meſſinois, (dit Madame de Sévigné,) d'avoir tant d'averſion pour

les Français, qui ſont ſi aimables & ſi jolis !

Ils auroient payé trop cher cet avantage, s'il les eut conduit à lui ſacrifier entièrement leur goût eſſentiel pour le beau, qui triomphe encore parmi eux; peut-être n'y fait-il pas un effet ſi général que joli, parce qu'il n'eſt pas toujours aiſé de s'élever juſqu'à lui. Eh, le moyen (dit-on) de ne pas raſſembler toute ſa ſenſibilité ſur les objets qui l'avoiſinent, & qui la ſollicitent?

C'eſt à l'ame que le beau s'adreſſe: c'eſt au ſens que parle le joli; &, s'il eſt vrai que le plus grand nombre ſe laiſſent un peu conduire par eux, c'eſt de-là qu'on verra des regards attachés avec ivreſſe ſur les grâces de Trianon, & froidement ſurpris des beautés courageuſes du Louvre. C'eſt de-là que la Muſique altière de Zoroaſtre entraînera moins de cœurs, que la douce mélodie du ballet du Sylphe, ou les concerts charmants de l'acte d'Eglé dans les talens lyriques. C'eſt par-là, qu'un chanſonnier aimable, un rimeur plaiſant & facile trouveront dans nos ſociétés, mille fois plus d'agrément, que les auteurs des chefs-d'œuvres qu'on admire. C'eſt enfin par-là, que le je ne ſai quoi dans les femmes, effacera la beauté, & qu'on ſera tenté de croire qu'elle n'eſt bonne qu'à aller exciter des jalouſies & des ſcènes tragiques dans un Sérail.

Un auteur, dont on vantoit le goût dans le dernier ſiècle, prétend qu'on doit entendre par jolie femme, de l'agrément, de l'eſprit, de la raiſon, de la vertu, enfin

du vrai mérite. Ces deux dernières qualités ne ſont-elles pas ici hors de place ? Eſt-on joli par la raiſon & la vertu.

M. l'abbé Girard dit, de ſon côté, que juger d'un tel, qu'il eſt joli homme, c'eſt juger de ſon humeur & de ſes manières. Cependant il ſe trouve à cet égard en contradiction abſolue avec le P. Bouhours, qui dit qu'on n'entend au plus par joli homme, qu'un petit homme propre, & aſſez bien-fait dans ſa taille. C'eſt que ces deux écrivains ſe ſont arrêtés à de petites nuances de mode qui n'ont rien de réel qu'un uſage momentané.

Quelqu'un a dit de l'agrément, que c'eſt comme un vent léger, & à fleur de ſurface, qui donne aux facultés intérieures une certaine mobilité de la ſoupleſſe & de la vivacité ; foible idée du joli en général : c'eſt le ſecret de la nature riante ; il ne ſe définit pas plus que le goût, à qui peut-être il doit la naiſſance, & dans les arts, & dans les manières.

Les oracles de notre langue ont dit que c'étoit un diminutif du beau ; mais où eſt le rapport du terme primitif avec ſon dérivé, comme de table à tablette ? L'un & l'autre ne ſont-ils pas au-contraire phyſiquement diſtincts ? Leur eſpèce, leurs lois & leurs effets ne ſont-ils pas entièrement différents ? On me préſente une tempête ſortie des mains d'un peintre médiocre : à quel degré de diminution ce ſujet pourroit-il deſcendre au joli ? Eſt-il de ſon eſſence de pouvoir l'être ?

Qu'on ſe rappelle le ſot, qui trouvoit la mer jolie; ou le fat, qui traitoit M. de Turenne de joli homme.

Le joli a ſon empire ſéparé de celui du beau; l'un étonne, éblouit, perſuade, entraîne; l'autre ſéduit, amuſe & ſe borne à plaire : ils n'ont qu'une règle commune, c'eſt celle du vrai. Si le joli s'en écarte, il ſe détruit, & devient maniéré, petit ou groteſque : nos arts, nos uſages & nos modes ſur-tout, ſont aujourd'hui pleins de ſa fauſſe image.

FEMME.

CE nom ſeul touche l'ame; mais il ne l'élève pas toujours; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent, un moment après, des ſenſations inquiètes ou des ſentimens tendres; & le philoſophe, qui croit contempler, n'eſt bientôt qu'un homme qui déſire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme ſe faiſoit peindre; ce qui lui manquoit pour être belle, étoit préciſément ce qui la rendoit jolie. Elle vouloit qu'on ajoutât à ſa beauté, ſans rien ôter à ſes grâces; elle vouloit tout-à-la-fois, & que le peintre fût infidelle, & que le portrait fût reſſemblant : voilà ce qu'elles ſeront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée phyſiquement à l'autre, lui eſt ſupérieure en agrémens, inférieure en force. La rondeur

des formes, la fineſſe des traits, l'éclat du teint, voilà ſes attributs diſtinctifs.

Les femmes ne différent pas moins des hommes par le cœur & par l'eſprit, que par la taille & par la figure; mais l'éducation, leurs diſpoſitions naturelles en tant de manières, la diſſimulation qui ſemble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame ſi ſecrète, les exceptions ſont en ſi grand nombre, ſi confondues avec les généralités, que plus on fait d'obſervations, moins on trouve de réſultats.

Il en eſt de l'ame des femmes, comme de leur beauté; il ſemble qu'elles ne faſſent appercevoir que pour laiſſer imaginer. Il en eſt des caractères, en général, comme des couleurs; il y en a de primitives; il y en a de changeantes; il y en a de nuances à l'infini, pour paſſer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guère que de caractères mixtes, intermédiaires ou variables; ſoit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, ſoit que la délicateſſe de leur organiſation faſſe de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, & n'en conſerve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout à la vérité, parle en elles; mais un langage équivoque. Celle qui paroît la plus indifférente, eſt quelquefois la plus ſenſible; la plus indiſcrète paſſe ſouvent pour la plus fauſſe: toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons; & l'eſprit le plus libre, celui qui les a le mieux

étudiées, en croyant réſoudre des problêmes, ne fait qu'en propoſer de nouveaux. Il y a trois choſes, diſoit un bel eſprit, que j'ai toujours beaucoup aimées, ſans jamais y rien comprendre, la peinture, la muſique & les femmes.

S'il eſt vrai que de la foibleſſe naît la timidité, de la timidité la fineſſe, & de la fineſſe la fauſſeté, il faut conclure que la vérité eſt une vertu bien eſtimable dans les femmes.

Si cette même délicateſſe d'organes, qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur eſprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vîte, peuvent voir auſſi-bien, regardent moins long-temps.

Que j'admire les femmes vertueuſes, ſi elles ſont auſſi femmes dans la vertu, que les femmes vicieuſes me paroiſſent intrépides dans le vice!

La jeuneſſe des femmes eſt plus courte & plus brillante que celle des hommes; leur vieilleſſe eſt plus fâcheuſe & plus longue.

Les femmes ſont vindicatives. La vengeance, qui eſt l'acte d'une puiſſance momentanée, eſt une preuve de foibleſſe. Les plus foibles & les plus timides doivent être cruelles; c'eſt la loi générale de la nature, qui, dans tous les êtres ſenſibles, proportionne le reſſentiment au danger.

Comment ſeroient-elles diſcrètes? Elles ſont curieuſes; on leur fait myſtère de tout: elles ne ſont appellées ni au conſeil, ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes, qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Diſtingués par des inégalités, les deux ſexes ont des avantages preſque égaux. La nature a mis d'un côté la force & la majeſté, le courage & la raiſon; de l'autre, les grâces & la beauté, la fineſſe & le ſentiment. Ces avantages ne ſont pas toujours incompatibles; ce ſont quelquefois des attributs différents, qui ſe ſervent de contrepoids; ce ſont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui eſt agrément ou vertu dans un ſexe, eſt défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devoient en mettre dans l'éducation; c'eſt la main du ſtatuaire qui pouvoit donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes qui partagent entr'eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils ſont deſtinés, décide l'éducation, & la différencie : pour les femmes, l'éducation eſt d'autant plus mauvaiſe, qu'elle eſt plus générale, & d'autant plus négligée, qu'elle eſt plus utile. On doit être ſurpris que des ames ſi incultes puiſſent produire tant de vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connoître, ſont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'eſt de-là que ſouvent une fille eſt menée devant un autel, pour s'impoſer

par ſerment des devoirs qu'elle ne connoît point, & s'unit pour toujours à un homme qu'elle n'a jamais vu. Plus ſouvent elle eſt rappellée dans ſa famille, pour y recevoir une ſeconde éducation, qui renverſe toutes les idées de la première, & qui, portant plus ſur les manières que ſur les mœurs, échange continuellement des diamans mal taillés ou mal aſſortis, contre des pierres de compoſition.

C'eſt alors, c'eſt après avoir paſſé les trois quarts du jour devant un miroir & devant un clavecin, que Chloé entre avec ſa mère dans le labyrinthe du monde : là ſon eſprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut ſortir qu'avec le fil de l'expérience : là, toujours droite & ſilentieuſe, ſans aucune connoiſſance de ce qui eſt digne d'eſtime ou de mépris, elle ne ſait que penſer ; elle craint de ſentir ; elle n'oſe ni voir ni entendre ; ou plutôt, obſervant tout avec autant de curioſité que d'ignorance, voit ſouvent plus qu'il n'y en a ; entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, ſourit à contreſens ; &, ſûre d'être également repriſe de ce qu'elle a paru ſavoir & de ce qu'elle ignore, attend avec impatience, dans la contrainte & dans l'ennui, qu'un changement de nom la mène à l'indépendance & au plaiſir.

On ne l'entretient que de ſa beauté, qui eſt un moyen ſimple & naturel de plaire, quand on n'en eſt point occupé ; & de la parure, qui eſt un ſyſtème de moyens artifi-

ciels, pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, & qui, le plus ſouvent, ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'eſprit d'une femme, eſt preſque toujours une preuve de laideur : il ſemble que le ſentiment & la raiſon ne ſoient que le ſuppiément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour, on a ſoin de lui en défendre l'uſage.

La nature ſemble avoir conféré aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art, pour s'affranchir. Les deux ſexes ont abuſé réciproquement de leurs avantages, de la force & de la beauté, ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puiſſance naturelle par les lois qu'ils ont dictées ; les femmes ont augmenté le prix de leur poſſeſſion, par la difficulté de l'obtenir. Il ne ſeroit pas difficile de dire de quel côté eſt aujourd'hui la ſervitude. Quoi qu'il en ſoit, l'autorité eſt le but où tendent les femmes : l'amour qu'elles donnent, les y conduit, celui qu'elles prennent les en éloigne ; tâcher d'en inſpirer, s'efforcer de n'en point ſentir, ou de cacher du-moins celui qu'elles ſentent : voilà toute leur politique & toute leur morale.

Cet art de plaire, ce déſir de plaire à tous, cette envie de plaire plus qu'une autre, ce ſilence du cœur, ce déréglement de l'eſprit, ce menſonge continuel, appellé *coquetterie*, ſemble être dans les femmes un caractère primitif, qui, né de leur condition

naturellement ſubordonnée, injuſtement ſervile, étendu & fortifié par l'éducation, ne peut être affoibli que par un effort de raiſon, & détruit par une grande chaleur de ſentimens : on a même comparé ce caractère au feu ſacré, qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé ſur la ſcène du monde; celui qui vient de lui donner le droit d'aller ſeule, trop aimable pour aimer ſa femme, ou trop diſgracié de la nature, trop déſigné par le devoir pour en être aimé, ſemble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine, légère, moins empreſſée de voir que de ſe montrer, Chloé vole à tous les ſpectacles, à toutes les fêtes : à peine y paroît-elle, qu'elle eſt entourée de ces hommes qui, confians & dédaigneux, ſans vertus & ſans talens, ſéduiſent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les déshonorer, ſe font un plaiſir de leur déſeſpoir, & qui, par les indiſcrétions, les infidélités & les ruptures, ſemblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes; eſpèce d'oiſeleurs qui font crier les oiſeaux qu'ils ont pris, pour en appeler d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empreſſée; c'eſt la coquette venue de l'iſle de Créte au temple de Guide, elle ſourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, ſoutient ſon bras, un troiſième fait ſigne à deux autres de la ſuivre. L'un d'eux lui parle-t-il de ſon amour? C'eſt Armide : elle le quitte en ce moment; elle le rejoint un moment après, & puis le quitte encore. Sont-ils jaloux les

uns des autres? C'eſt la Célimène du Miſantrope; elle les raſſure tour à-tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ſes rivaux: ainſi, mêlant artificieuſement les dédains & les préférences, elle réprime la témérité par un regard ſévère; elle ranime l'eſpérance avec un ſouris tendre: c'eſt la femme trompeuſe d'Archiloque, qui tient l'eau d'une main, & le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire déſirer, eſpérer, pourſuivre ce qu'elles ont réſolu de ne point accorder, plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la poſſeſſion: l'art d'inſpirer des déſirs qu'on ne veut point ſatisfaire, a tout-au-plus produit l'art de feindre des ſentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut ſe cacher qu'après avoir été vue; Damis fait l'arrêter en feignant de ne la point voir: l'un & l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, ſe trouvent enfin où la nature les avoit placés.

Il y a dans tous les cœurs un principe ſecret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long-temps, s'allume à notre inſu, s'étend d'autant plus, qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre, & qui enſuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où ſont renfermés la crainte & l'eſpérance, la peine & le plaiſir, le myſtère & l'indiſcrétion, qui contient les querelles & les raccommodemens, les plaintes & les ris, les larmes douces & amères: répandu par-tout, il eſt plus ou moins prompt à ſe développer, ſelon

les ſecours qu'on lui prête, & les obſtacles qu'on lui oppoſe.

Comme un foible enfant qu'elle protège, Chloé prend l'amour ſur ſes genoux, badine avec ſon arc, ſe joue avec ſes traits, coupe l'extrémité de ſes ailes, lui lie les mains avec des fleurs; & déjà priſe elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, ſe croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'approche de ſon ſein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui ſourit, qu'elle s'amuſe également, & de ceux qui s'en plaignent, & de celles qui en ont peur, un charme involontaire la fait tout à-coup le preſſer dans ſes bras, & déjà l'amour eſt dans ſon cœur : elle n'oſe encore s'avouer qu'elle aime; elle commence à penſer qu'il eſt doux d'aimer. Tous ſes amans qu'elle traîne en triomphe à ſa ſuite, elle ſent plus d'envie de les écarter, qu'elle n'eut de plaiſir à les attirer. Il en eſt un ſur qui ſes yeux ſe portent ſans ceſſe, dont ils ſe détournent toujours. On diroit quelquefois qu'elle s'apperçoit à peine de ſa préſence; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vu. S'il parle, elle ne paroît point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu; lui parle-t-elle au-contraire? Sa voix devient plus timide, ſes expreſſions ſont plus animées. Va-t-elle au ſpectacle? Eſt-il moins en vue? Il eſt pourtant le premier qu'elle y voit, ſon nom eſt toujours le dernier qu'elle prononce. Si le ſentiment de ſon cœur eſt encore ignoré, ce n'eſt plus que d'elle ſeule; il a été dévoilé par tout ce

qu'elle a fait pour le cacher ; il s'eſt irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre : elle eſt triſte ; mais ſa triſteſſe eſt un des charmes de l'amour. Elle ceſſe enfin d'être coquette à meſure qu'elle devient ſenſible, & ſemble n'avoir tendu perpétuellement des piéges, que pour y tomber elle-même.

J'ai lu que de toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſied le mieux aux femmes ; il eſt du-moins vrai qu'elles portent ce ſentiment, qui eſt le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicateſſe & de vivacité, où il y a bien peu d'hommes qui puiſſent atteindre. Leur ame ſemble n'avoir été faite que pour ſentir ; elles ſemblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette paſſion qui leur eſt ſi naturelle, on donne pour antagoniſte une privation qu'on appelle l'*honneur* ; mais on a dit, & il n'eſt que trop vrai, que l'honneur ſemble n'avoir été imaginé que pour être ſacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à ſa liberté, qu'elle fait de ſon amant l'objet de toutes ſes vues, le but de toutes ſes actions, l'arbitre de ſa vie. Elle ne connoiſſoit que l'amuſement & l'ennui ; elle ignoroit la peine & le plaiſir. Tous ſes jours ſont pleins, toutes ſes heures ſont vivantes, plus d'intervalles languiſſants ; le temps, toujours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à ſon inſu ; tous ces noms ſi vains, ſi chers ; ce doux commerce de regards & de ſourires, ce ſilence plus élo-

quent que la parole, mille ſouvenirs, mille projets, mille idées, mille ſentimens viennent, à tous les inſtans, renouveler ſon ame & étendre ſon exiſtence ; mais la dernière preuve de ſa ſenſibilité eſt la première époque de l'inconſtance de ſon amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais ſe reſſerrer d'un côté, qu'ils ne ſe relâchent de l'autre ?

S'il eſt parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affoibli par les plaiſirs, ſemble emprunter d'eux de nouvelles forces, pour la plupart, c'eſt une fauſſe jouiſſance qui, précédée d'un déſir incertain, eſt immédiatement ſuivie d'un dégoût marqué, qu'accompagne encore trop ſouvent la haine ou le mépris. On dit qu'il croît ſur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare, qui, dès qu'on y touche, tombent en pouſſière : c'eſt l'image de cet amour éphémère : vaine ſaillie de l'imagination ! fragile ouvrage des ſens ! foibles tributs qu'on paye à la beauté ! Quand la ſource des plaiſirs eſt dans le cœur, elle ne tarit point ; l'amour fondé ſur l'eſtime, eſt inaltérable ; il eſt le charme de la vie, & le prix de la vertu.

Uniquement occupée de ſon amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'elle eſt moins tendre ; elle ſoupçonne bientôt qu'il eſt infidelle ; elle ſe plaint, il la raſſure ; il continue d'avoir des torts, elle recommence à ſe plaindre ; les infidélités ſe ſuccèdent d'un côté, les reproches ſe multiplient de l'autre : les querelles

ſont vives & fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids; les rendez-vous s'éloignent, les têtes-à-têtes s'abrègent, toutes les larmes ſont amères. Chloé demande juſtice à l'amour. Qu'eſt devenue, dit-elle, la foi des ſermens?.... Mais c'en eſt fait, Chloé eſt quittée; elle eſt quittée pour une autre; elle eſt quittée avec éclat.

Livrée à la honte & à la douleur, elle fait autant de ſermens de n'aimer jamais, qu'elle en avoit fait d'aimer toujours; mais, quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une ame, il y répand, je ne ſai quel charme, qui altère la ſource de tous les autres plaiſirs; quand il s'envole, il y laiſſe toute l'horreur du déſert & de la ſolitude: c'eſt ſans doute ce qui a fait dire, qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'engagement, que d'en trouver qui n'en eût eu qu'un.

Le déſeſpoir de Chloé ſe change inſenſiblement en une langueur qui fait de tous ſes jours un tiſſu d'ennuis: accablée du poids de ſon exiſtence, elle ne ſait plus que faire de la vie: c'eſt un rocher aride, auquel elle eſt attachée. Mais d'anciens amans rentrent chez elle avec l'eſpérance; de nouveaux ſe déclarent; des femmes arrangent des ſoupers; elle conſent à ſe diſtraire; elle finit par ſe conſoler. Elle a fait un nouveau choix qui ne ſera guère plus heureux que le premier, quoique plus volontaire, & qui bientôt

ſera ſuivi d'un autre. Elle appartenoit à l'amour ; la voilà qui appartient aux plaiſirs ; ſes ſens étoient à l'uſage de ſon cœur ; ſon eſprit eſt à l'uſage de ſes ſens : l'art, ſi facile à diſtinguer par-tout ailleurs de la nature, n'en eſt ici ſéparé que par une nuance imperceptible. Chloé s'y méprend quelquefois elle-même ; eh ! qu'importe que ſon amant y ſoit trompé, s'il eſt heureux ! Il en eſt des menſonges de la galanterie, comme des fictions de théatre, où la vraiſemblance a ſouvent plus d'attraits que la vérité.

Horace fait ainſi la peinture des mœurs de ſon temps, *od. vj. l. III.* A peine une fille eſt-elle ſortie des jeux innocents de la tendre enfance, qu'elle ſe plaît à étudier des danſes voluptueuſes, & tous les arts & tous les myſtères de l'amour. A peine une femme eſt-elle aſſiſe à la table de ſon mari, que d'un regard inquiet, elle y cherche un amant ; bientôt elle ne choiſit plus ; elle croit que dans l'obſcurité tous les plaiſirs ſont légitimes ; bientôt auſſi Chloé arrivera à ce dernier période de la galanterie. Déjà elle ſait donner à la volupté toutes les apparences du ſentiment ; à la complaiſance, tous les charmes de la volupté. Elle ſait également & diſſimuler des déſirs, & feindre des ſentimens, & compoſer des ris, & verſer des larmes. Elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux, elle n'a preſque jamais ſur les lèvres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'ame ; ce qu'elle a fait en ſecret, elle ſe per-

ſuade ne l'avoir point fait ; ce qu'on lui a vu faire, elle ſait perſuader qu'on ne l'a point vu ; & ce que l'artifice des paroles ne peut juſtifier, ſes larmes le font excuſer, ſes careſſes le font oublier.

Les femmes galantes ont auſſi leur morale. Chloé s'eſt fait un code, où elle a dit qu'il eſt mal-honnête à une femme, quelque goût qu'on ait pour elle, quelque paſſion qu'on lui témoigne, de prendre l'amant d'une femme de ſa ſociété. Il eſt dit encore, qu'il n'y a point d'amours éternels ; mais qu'on ne doit jamais former un engagement, quand on en prévoit la fin. Elle a ajouté qu'entre une rupture & un nouveau nœud, il faut une intervalle de ſix mois ; & tout de ſuite elle a établi qu'il ne faut jamais quitter un amant, ſans lui avoir déſigné un ſucceſſeur.

Chloé vient enfin à penſer qu'il n'y a qu'un engagement ſolide, ou ce qu'elle appelle *une affaire ſuivie*, qui perde une femme. Elle ſe conduit en conſéquence ; elle n'a plus que de ces goûts paſſagers, qu'elle appelle *fantaiſies*, qui peuvent bien laiſſer former un ſoupçon, mais qui ne lui donnent jamais le temps de ſe changer en certitude. Le public porte à peine la vue ſur un objet qui lui échappe, déjà remplacé par un autre ; je n'oſe dire que ſouvent il s'en préſente pluſieurs tout-à-la-fois. Dans les fantaiſies de Chloé, l'eſprit eſt d'abord ſubordonné à la figure ; bientôt la figure eſt ſubordonnée à la fortune ; elle néglige à la cour, ceux

qu'elle a recherchés à la ville ; méconnoît à la ville ceux qu'elle a prévenus à la campagne, & oublié ſi parfaitement le ſoir la fantaiſie du matin, qu'elle en fait preſque douter celui qui en a été l'objet. Dans ſon eſprit, il ſe croit diſpenſé de faire ce qu'on l'a diſpenſé de mériter, oubliant à ſon tour qu'une femme a toujours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. Il eſt bien plus sûr de montrer des déſirs à Chloé, que de lui déclarer des ſentimens : quelquefois elle permet encore des ſermens de conſtance & de fidélité : mais qui la perſuade, eſt mal-droit ; qui lui tient parole, eſt perfide. Le ſeul moyen qu'il y auroit de la rendre conſtante, ſeroit peut-être de lui pardonner d'être infidelle ; elle craint plus la jalouſie que le parjure, l'importunité que l'abandon. Elle pardonne tout à ſes amans, & ſe permet tout à elle-même, excepté l'amour.

Plus que galante, elle croit cependant n'être que coquette. C'eſt dans cette perſuaſion, qu'à une table de jeu, alternativement attentive & diſtraite, elle répond du genou à l'un, ſerre la main à l'autre, en louant ſes dentelles, & jette en même-temps quelques mots convenus à un troiſième. Elle ſe dit ſans préjugés, parce qu'elle eſt ſans principes ; elle s'arroge le titre d'honnête homme, parce qu'elle a renoncé à celui d'honnête femme ; & ce qui pourra vous ſurprendre, c'eſt que, dans toute la variété de ſes fantaiſies, le plaiſir lui ſerviroit rarement d'excuſe.

Elle a un grand nom, & un mari facile; tant qu'elle aura de la beauté ou des grâces, ou du-moins les agrémens de la jeuneſſe, les déſirs des hommes, la jalouſie des femmes, lui tiendront lieu de conſidération, ſes travers ne l'exileront de la ſociété, que lorſqu'ils ſeront confirmés par le ridicule. Il arrive enfin ce ridicule, plus cruel que le déshonneur. Chloé ceſſe de plaire, & ne veut point ceſſer d'aimer; elle veut toujours paroître, & perſonne ne veut ſe montrer avec elle. Dans cette poſition, ſa vie eſt un ſommeil inquiet & pénible, un accablement profond, mêlé d'agitations; elle n'a guère que l'alternative du bel-eſprit ou de la dévotion. La véritable dévotion eſt l'aſyle le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en eſt peu qui puiſſent paſſer de l'amour des hommes à l'amour de Dieu: il en eſt peu qui, pleurant de regret, ſachent ſe perſuader que c'eſt de repentir; il en eſt peu même qui, après avoir affiché le vice, puiſſent ſe déterminer à feindre du-moins la vertu.

Il en eſt beaucoup moins qui puiſſent paſſer du temple de l'amour, dans le ſanctuaire des muſes, & qui gagnent à ſe faire entendre, ce qu'elles perdent à ſe laiſſer voir. Quoi qu'il en ſoit, Chloé, qui s'eſt tant de fois égarée, courant toujours après de vains plaiſirs, s'éloignant toujours du bonheur, s'égare encore en prenant une nouvelle route. Après avoir perdu quinze ou vingt-ans à lorgner, à perſifler, à minauder, à

faire des nœuds & des tracaſſeries ; après avoir rendu quelque honnête homme malheureux, s'être livrée à un fat, s'être prêtée à une foule de ſots, cette folle change de rôle, paſſe d'un théatre ſur un autre ; & ne pouvant plus être Phryné, croit pouvoir être Aſpaſie.

Je ſuis sûr qu'aucune femme ne ſe reconnoîtra dans le portrait de Chloé ; en effet il y en a peu dont la vie ait eu ſes périodes auſſi marquées.

Il eſt une femme qui a de l'eſprit pour ſe faire aimer, non pour ſe faire craindre ; de la vertu pour ſe faire eſtimer, non pour mépriſer les autres ; aſſez de beauté pour donner du prix à ſa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer ſans retenue, du tourment de n'oſer aimer, & de l'ennui de vivre ſans amour, elle a tant d'indulgence pour les foibleſſes de ſon ſexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidelle ; elle a tant de reſpect pour les bienſéances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laiſſant aux folles dont elle eſt entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalouſies, toutes ces petites paſſions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuſe ; au milieu de ces commerces contagieux, elle conſulte toujours ſon cœur qui eſt pur, & ſa raiſon qui eſt ſaine, préférablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne ſi deſpotiquement les inſenſés & les ſots. Heureuſe la femme qui poſsède ces avantages ! plus heu-

reux celui qui poſsède le cœur d'une telle femme !

Enfin, il en eſt une autre plus ſolidement heureuſe encore ; ſon bonheur eſt d'ignorer ce que le monde appelle *les plaiſirs* ; ſa gloire eſt de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mère, elle conſacre ſes jours à la pratique des vertus obſcures, occupée du gouvernement de ſa famille, elle règne ſur ſon mari par la complaiſance, ſur ſes enfans par la douceur, ſur ſes domeſtiques par la bonté, ſa maiſon eſt la demeure des ſentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendreſſe maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, ou doux ſommeil, & de la ſanté : économe & ſédentaire, elle en écarte les paſſions & les beſoins ; l'indigent qui ſe préſente à ſa porte, n'en eſt jamais repouſſé : l'homme licentieux ne s'y préſente point. Elle a un caractère de réſerve & de dignité, qui la fait reſpecter ; d'indulgence & de ſenſibilité, qui la fait aimer ; de prudence & de fermeté, qui la fait craindre ; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Eſt-ce la nature qui l'a placée, ou la raiſon qui l'a conduite au rang ſuprême où je la vois.

DE

DE LA NAVIGATION
CHEZ LES ANCIENS.

LES hardis ſpéculateurs qui, dans le ſilence de leurs cabinets, ont interrogé les livres & non la nature, pour fixer le moment précis où la mer fut ſubjuguée pour la première fois, en ont impoſé à la crédulité humaine. Il n'y a point de chronologie qui puiſſe remonter à cette époque, qui, pour l'homme éclairé, ſe confond avec l'origine & la population du globe. L'Atlante du Caucaſe, environné d'une mer ſans bornes, s'apprivoiſe d'abord avec la fureur des vagues qui menaçoient de l'engloutir, & répète ſes expériences ſur cet élément terrible juſqu'à ce qu'il ſoit convaincu, en voyant l'orgueil de ſes flots expirer à chaque inſtant ſur un grain de ſable, qu'il n'étoit point en ſon pouvoir de détruire l'architecture de ſa priſon. L'inſtant dans la ſérie des ſiècles, où l'océan laiſſa à découvert, par ſa retraite, les chaînes des grandes montagnes de l'Aſie & de l'Afrique, fit faire un nouveau pas à l'induſtrie audacieuſe de l'homme primitif. Entraîné par une curioſité inquiète & active, il voulut franchir l'enceinte de ſa priſon, & atteindre phyſiquement ces terres encore vierges, où déjà il s'élançoit ſur les aîles de la penſée. On connoîtroit bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ſe repréſentoit dans ces pre-

miers essais, des flottes sortant des ports du Caucase, & des Colombs audacieux s'élançant dans des mers inconnues. L'homme ne fait rien que par degrés; il lui faut des siècles pour se débarrasser des langes qui captivent son enfance; & quand, parvenu à l'âge de la maturité, il rencontre quelques vérités neuves, il lui faut encore d'autres siècles pour les envisager sous toutes les faces, & en faire la clef de la nature.

Des corps légers, flottant sur la surface des eaux, donnèrent à l'insulaire du Caucase la première idée des moyens de naviger. Ces corps étrangers ne se soutiennent que parce qu'ils n'ont pas la pesanteur spécifique de l'élément sur lequel ils surnagent; il suffit donc de lui donner une grande surface pour que l'homme placé sur ce plancher mobile maîtrise l'onde qui menaçoit de l'engloutir. Ce premier raisonnement conduisit à l'invention du radeau. Il fut ensuite perfectionné par Chrysor, le Vulcain des Grecs; & ce service rendu aux hommes fut dû à la Phénicie. Comme le choc des vagues, le tranchant des rochers peuvent désunir des pièces de bois grossièrement attachées par des liens fragiles, on imagina de substituer au radeau un gros tronc d'arbre creusé; c'est le canot du sauvage, & ce fut long-temps le seul navire des premiers habitans de la Grèce. Ce ne fut qu'à l'aide du temps qu'on parvint à trouver une autre manière de construire, à se servir des voiles pour les substituer aux rames, dont l'invention plus simple avoit

précédé. On a prétendu, on a dit & répété que les anciens n'ayant point de connoiſſance de l'Aſtronomie nautique, n'avoient jamais pu naviger hors de la vue des côtes; il eſt très-aiſé de réfuter ce paradoxe : car enfin, il faut anéantir tous les monumens de l'hiſtoire, s'il n'eſt pas démontré que les Phéniciens qui ont établi des colonies à 1500 lieues de leur pays, dirigeoient leur route par la haute mer; avides de gain & preſſés de jouir, auroient-ils conſenti à mettre des années entières à des voyages qu'ils pouvoient faire en ſix ſemaines ? Je n'affirmerai point que les Phéniciens euſſent une bouſſole : car il ne faut rien affirmer dans la philoſophie de l'hiſtoire; cependant cette opinion n'eſt pas dépourvue de probabilités : d'abord il eſt avéré que l'aimant étoit connu dans la plus haute antiquité; de plus, quelle eſt cette pierre herculienne qu'on embarquoit dans tous les navires deſtinés à de longs trajets de mer ? Le *cape verſoriam* de Plaute ne ſignifie-t-il pas auſſi-bien, *prenez la bouſſole*, que *halez le cordage de la voile ?* Le vers célèbre qui a donné lieu à cette double interprétation eſt celui-ci :

Hic ſecundus ventus non eſt ; cape modo verſoriam.

Ce qui ajoute un nouveau degré de probabilité à cette induction, c'eſt que les anciens prenoient la hauteur du pôle; & l'on peut demander de quelle utilité pouvoit leur être une pareille obſervation, s'ils ne ſe haſardoient pas en haute mer ? Et ſi, comme

& après un dernier trajet de dix jours, on arrivoit en Ethiopie; ainſi, en moins de 25 jours de navigation, des pilotes audacieux paſſoient des régions voiſines du pôle à la zone torride ».

Après ces détails ſur la navigation des anciens en général, il faut recueillir ceux qui nous reſtent de celle des Phéniciens. Leur marine n'eſt connue que vers le temps de la fondation de Tyr & de Sidon. « Alors, dit Trogne Pompée, ce peuple célèbre, obligé par un tremblement de terre de quitter ſa patrie, vint s'établir d'abord dans les marécages de l'Aſſyrie, enſuite ſur les côtes de la méditerranée ». Les premières navigations des Phéniciens furent ſur cette mer; apprivoiſés avec elle, ils ſe répaudirent dans les golphes d'Arabie & de Perſe, entrèrent dans l'océan, & cherchèrent des mondes nouveaux qu'ils rendirent tributaires de leur induſtrie. Tant qu'ils dominèrent ſeuls ſur les mers, ils ne cachèrent ni leurs ſuccès ni leurs découvertes; mais lorſque les puiſſances voiſines commencèrent à les envier, ils enveloppèrent du myſtère le plus profond toutes leurs entrepriſes maritimes. La ſituation de leurs colonies devint un ſecret d'état; & après tant de ſiècles, il eſt bien difficile à l'hiſtorien de le pénétrer. La plus célèbre des navigations Phéniciennes eſt celle qui fut exécutée ſous les auſpices d'un Pharaon d'Egypte; l'eſcadre partit de la mer rouge, entra dans la mer des Indes par le détroit de Babelmandel, doubla le

Cap de Bonne-Eſpérance, fit le tour de l'Afrique, & après avoir paſſé le détroit de Gibraltar, rentra en Égypte par la méditerranée ; on employa trois ans à ce voyage.

Les richeſſes que les Phéniciens tirèrent de leur commerce, étoient également immenſes & variées. L'Arabie leur fourniſſoit des parfums ; l'Ethiopie, de l'ébène & de l'ivoire ; Carthage, du fer ; les Caſſitérides, de l'étain ; & l'Archipel de la Grèce, des chevaux & des eſclaves. La veine la plus abondante de cette mine de richeſſes étoit l'argent en lingot que Tyr & Sidon tiroient des Pyrénées. Il y eut une époque où cette branche de commerce devint ſi abondante, que les Phéniciens ne pouvant placer dans leurs navires cette quantité prodigieuſe de lingots, ſe virent obligés de les faire fondre une ſeconde fois, & de ſubſtituer les maſſes qui provenoient de la fonte aux plombs dont leurs ancres étoient chargées.

Les annales primitives de la Phénicie ſont fort incertaines ; nous n'avons que quelques fragmens de Sanchoniaton, qui peuvent encore avoir été défigurés par ceux qui nous les ont conſervés ; tout le reſte a été anéanti. On eſt obligé de recourir aux Grecs pour ſuppléer au ſilence de l'hiſtoire ; mais ces Grecs, qui n'exiſtèrent que pour eux, ont dégradé les annales de la Phénicie, afin de rendre ſuſpectes les prenves de ſon antique civiliſation, & de faire oublier qu'elle a été le berceau des inſtituteurs des hommes.

LETTRE DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE, A M***.

Sur la Cérémonie du Sacre de Louis XVI.

Reims, le 11 Juin 1775.

JE n'ai ſu, mon Ami, à quoi je m'engageai, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguſte dont j'allois être le témoin. Tout ce qui n'intéreſſe que l'imagination peut ſe peindre : mais ce qui touche & pénètre l'ame, comment le retracer ? Cela n'eſt pas poſſible ; il faut le voir, pour en jouir.

On croit ſe faire une aſſez haute idée de cette pompe ſolennelle, de cette fête en même-temps politique & religieuſe, dans laquelle, en face du Ciel & de la Nation, le Monarque vient imprimer un caractère plus ſenſible & plus inviolable encore à ſes devoirs & à ſes droits. On ſe repréſente un jeune Roi déjà connu pour vouloir le bien & pour s'en occuper ſans ceſſe, reçu partout comme l'objet de l'eſpérance de ſes peuples : on le ſuit des yeux ſur ſa route, dans les villes, dans les campagnes ; on l'entend louer & bénir. A Reims, cent mille de ſes ſujets l'attendent ; il y paroît dans tout l'éclat de la Majeſté ; cette multitude l'entoure & ſe preſſe autour de ſon char ; l'air retentit ſur ſon paſſage d'acclamations

& de vœux : juſque-là tout eſt ſimple & juſte.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empreſſement à remplir les devoirs de l'hoſpitalité, dont leur zèle paſſe les bornes : cette émulation louable n'eſt que l'effuſion de la joie : il eſt ſi naturel à l'homme heureux de déſirer que tout ſoit heureux avec lui !

On n'eſt pas plus ſurpris de la magnificence d'une Ville qui met ſa gloire à recevoir ſon Roi, à le poſſéder dans ſon ſein; & quoiqu'il ſoit rare de voir dans une ſi grande affluence, l'ordre, le calme, la police la plus tranquille & la plus sûre, l'abondance de tout, &, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance ſi ſage, que, ſans gêner la liberté, elle prévient toute licence, on ne voit là qu'un bel exemple : en l'admirant, on le conçoit. Qu'eſt-ce donc, allez-vous me dire, qui paſſe la croyance & l'imagination ? Eſt-ce la pompe même de la cérémonie ? Non, mon Ami, l'objet l'annonce ; & bien que dans le Temple le plus majeſtueux, décoré d'un goût ſage & noble, on ait vu réuni tout ce que le Trône & l'Autel, la Nobleſſe & le Sacerdoce, l'Egliſe, la Cour & l'Etat ont de plus reſpectable & de plus impoſant ; bien que dans cette auguſte & nombreuſe aſſemblée, un Prélat, jeune encore & déjà diſtingué, ait oſé faire entendre au Roi le langage auſtère & ſenſible de la vérité courageuſe, de l'humanité gémiſ-

ſante, ni ce prélude digne de la ſolennité dont il portoit le caractère, ni cette ſolennité même, dans ſa religieuſe ſplendeur, n'auroient été l'objet de votre étonnement.

Vous auriez vu notre *Bon* Roi, car un ſeul an de règne lui a mérité ce titre, vous l'auriez vu, avec cet air de ſimplicité qui peint la candeur de ſon ame, ſans faſte, ſans oſtentation, ſans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe ſi propre à éblouir, y conſerver cette dignité ſage qui eſt la décence de ſon rang; mais, vous ſavez combien la vanité le bleſſe; il n'a fait que ſe reſſembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore? Ce qu'il eſt impoſſible, je le répète, d'imaginer & de décrire, l'impreſſion ſoudaine & profonde qu'a faite ſur tous les eſprits le moment où les Pairs de France, venant de placer de leurs mains & de ſoutenir ſur la tête de Louis XVI, la couronne de Charlemagne, le Roi s'eſt montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, ſur une tribune exhauſſée, ſéparant le chœur & la nef, où ſon trône étoit élevé, & qu'il s'eſt aſſis ſur ce trône entre ſa Nobleſſe & ſon Peuple. Repréſentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches, de l'artillerie annonce le couronnement: les portes s'ouvrent, le peuple à flots preſſés inonde cette Egliſe immenſe, & dans l'inſtant fait retentir les voûtes d'un concert de *Vive le Roi*, que répète, en écho, la multitude des aſſiſtans, dont toute l'enceinte

eſt remplie en amphithéatre. Ces cris mille fois renvoyés du fond du Sanctuaire au-delà du Parvis, font taire les chants de l'Egliſe, abſorbent le ſon des trompettes, couvrent le bruit des cloches & celui du canon.

C'eſt alors qu'un attendriſſement inexprimable a ſaiſi toute l'aſſemblée, & que les larmes ont coulé ; c'eſt alors que, toutes les voix étouffées par les ſanglots, un mouvement involontaire a excité des battemens de mains, qui dans l'inſtant ſont devenus univerſels. Les Grands, la Cour, le Peuple animés du même tranſport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer ; l'ivreſſe étoit au comble ; & ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations & d'applaudiſſemens. Ces marques éclatantes de joie & de tendreſſe, ont redoublé dans le moment que les Frères du Roi & les Princes de ſon Sang, qui repréſentoient les anciens Pairs laïcs, s'avançant juſqu'au pied du trône, ont reçu du Roi le baiſer de paix. Le vœu de la Nation pour une concorde ſi précieuſe, a été marqué par le plus unanime & le plus doux tranſport. Enfin, dans tout ce qu'on a pu entendre des Hymnes de l'Egliſe, il n'y a pas un ſeul mot ſuſceptible d'alluſion aux vertus du Roi, à l'amour de ſon Peuple, à la proſpérité de ſon règne, qui n'ait été ſaiſi & relevé par des cris de *Vive le Roi.*

Oublierai-je dans ce tableau ce qu'il y a eu de plus touchant ? La Reine qui avoit ſuivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immo-

bile, attentive & reſpirant à peine, ne perdant pas de vue le Roi un ſeul inſtant, ſoutenoit ſon émotion, & ſe ſoulageoit par ſes larmes : mais au moment du grand éclat de l'alégreſſe univerſelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impreſſion a été trop forte : elle n'a pu y reſpirer. Elle a perdu quelques inſtans du plus beau jour de ſa vie. Cette ſcène touchante n'a fait que redoubler l'enthouſiaſme de l'aſſemblée ; & quand la Reine a reparu, la Nation a rempli le plus cher des vœux de ſon Roi, & l'a fait jouir à ſon tour de l'hommage adreſſé aux vertus de la Reine.

Ainſi s'eſt paſſé, mon Ami, ce ſpectacle auguſte & ſublime. Un Africain en a été preſqu'auſſi attendri que nous. Oui, l'Envoyé de Tripoli eſt devenu Français dans ce moment ; j'étois auprès de lui, & je l'ai vu baigné de larmes.

Le Roi a été accompagné juſqu'à ſon Palais par de nouvelles acclamations. Il a paru ſenſiblement touché des marques d'amour de ſon Peuple. Quel nouveau gage pour la France des ſoins qu'il prend pour ſon bonheur !

Après ſon dîner, le Roi ayant appris que le Peuple, aſſemblé aux portes du Palais, déſiroit le voir encore, a fait annoncer qu'il alloit ſe promener dans la galerie, qui du Palais conduit au veſtibule de l'Egliſe. Le Peuple, de lui-même, s'eſt rangé en deux haies ſous ce portique. Le Roi s'eſt avancé, ſans garde, ſans cortége, &, ſeul avec la

Reine, s'eſt promené long-temps au milieu de la foule, ſe laiſſant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaiſance ſi quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous par ſes regards des témoignages de ſon amour. Cette popularité ſi touchante n'a pas ſurpris la ville de Reims; elle lui étoit annoncée par une réponſe du Roi, lorſqu'on lui avoit demandé ſi l'on tapiſſeroit, ſelon l'ancien uſage, les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer. *Point de tapiſſeries*, avoit répondu le Roi, *je ne veux rien qui empêche le peuple & moi de nous voir.*

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Sur quelques Uſages & Cérémonies Ruſſes, écrite de St.-Pétersbourg.

Les Ruſſes honorent les Saints, & témoignent beaucoup de dévotion envers leurs images. Chaque *Ruſſe* a ſon Patron, qui eſt ordinairement celui dont le nom s'eſt trouvé dans l'Almanach, le jour que l'enfant a été mis au monde. On lui donne auſſi preſque toujours le nom de ce Saint; & les Parrains qui aſſiſtent au Baptême, lui font préſent d'une croix d'or ou d'autre métail, ſelon leurs conditions, qu'il eſt obligé de porter toute ſa vie, pendante à un ruban, ou à une chaine d'or, ſur ſa poitrine. Quand on trouve le matin ſur le

pavé des hommes tués pendant la nuit, choſe qui arrive aſſez ſouvent, & que l'on s'apperçoit qu'il leur manque ce ſigne de Baptême, on leur accorde fort rarement des funérailles honnêtes, à moins que l'homme ne ſoit pas reconnu pour véritable *Ruſſe*. Dans toutes les maiſons on voit quantité d'images de Saints; car, outre celui qui eſt le Patron de la maiſon, chacun y a le ſien ſuſpendu dans ſa chambre, auquel on ne manque jamais de faire la première révérence. Auſſi quand un *Ruſſe* entre dans une maiſon, fût-ce du plus grand Seigneur, ſes yeux cherchent d'abord l'image du Saint, qu'il eſt sûr de trouver dans un coin, vis-à-vis de l'entrée; & avant de ſaluer la Compagnie, il ſe baiſſe profondément devant cette image, faiſant le ſigne de la croix. Le plus pauvre Payſan feroit la même choſe, en préſence de l'Impératrice, ſi jamais il lui étoit permis d'entrer dans ſes appartemens. Par-tout où vous allez, dans les Colléges, dans les Boutiques, à la Bourſe, dans les Magaſins, ſur les Vaiſſeaux, & même au-deſſus des portes des Lieux, que vous diriez peut-être profanes, vous rencontrez des Saints de toutes qualités.

Cependant cette multitude d'images de Saints, ſemble être la cauſe que les *Ruſſes* ne ſe mettent guère en peine de leur préſence. Après leur avoir rendu les hommages reſpectueux, ils les font, ſans difficulté, témoins des actions les plus ſcandaleuſes. Il n'y a que les femmes, qui toujours plus

ſcrupuleuſes ſur les points de la Religion ; trouvent des difficultés à ſe permettre certaines choſes en la préſence de leur Patron. Mais elles ont imaginé un expédient fort ingénieux pour éviter les regards incommodes de ces Juges ſévères. Elles leur couvrent le viſage d'un mouchoir ou autre pièce de toile, & ſe mettent ainſi à couvert de leurs remarques. Quand vous vous trouvez tête à tête avec une jolie fille, & qu'elle a deſſein de vous permettre des propos, tels que la ſituation des choſes inſpire ordinairement, elle ne ſortira de ſon ſérieux qu'après avoir eu cette précaution, & vous ne vous trompez guère en croyant qu'une chambre où il n'y a point de Saint, eſt deſtinée pour y parler ſans contrainte le langage du cœur en termes plus réels que ceux qui s'expriment par l'organe de la voix.

Une choſe fort comique que j'ai remarquée, eſt que l'on fait marchandiſe de ces images ; mais au-lieu de les crier par les rues, on va les préſenter gravement & ſans bruit dans les maiſons, & l'on dit que ce n'eſt pas les vendre, mais les changer pour de l'argent. Ils prétendent auſſi en avoir le prix qu'ils en demandent ; cependant je n'ai pas vu que le Marchand qui m'a vendu l'image du Saint *Dmitri Roſtovvsky* ſe ſoit fâché, en lui donnant quinze *copecs*, au-lieu de cinquante qu'il m'en demandoit.

On s'eſt apperçu depuis quelque temps que les Saints ont par haſard cauſé bien du malheur. Les domeſtiques, les valets, en-

tr'autres, ont ordinairement des chambres à coucher, qui ne ſont conſtruites que de bois calfeutré de mouſſe ou de chanvre, matières fort combuſtibles, & qui les fait reſſembler à des fuſils où il ne faut qu'une foible étincelle pour mettre en feu toute l'amorce. Ils ont la coutume d'allumer les jours de Fêtes, à l'honneur de leur Patron, de petites bougies & faute de luſtres, ils les collent ſur les ſolives. Quelquefois il arrive que pendant cette illumination ils ſont appelés par leurs maîtres ou qu'ils s'endorment, tandis que le feu prend à la maiſon, qui conſume fort ſouvent des rues entières. C'eſt pourquoi on a ſagement ordonné, que les maîtres ne doivent plus ſouffrir cette cérémonie dangereuſe. Auſſi le Peuple, trouvant fort mauvais le peu d'attention que les Saints ont témoigné, leur en a fait quelquefois des reproches. J'ai vu un jour, que le feu avoit pris à la maiſon d'un de nos voiſins, accourir toutes les femmes du voiſinage, les images de leurs Saints en main, & les placer vis-à-vis de l'incendie, & leur montrant la fureur du feu & les exhortant de faire éteindre la flamme.

La conſommation des bougies dans cet Empire eſt fort conſidérable. On s'en ſert dans toutes les cérémonies, & il ne ſe fait pas un enterrement, que chacun qui eſt du convoi, n'en reçoive une, qu'il eſt obligé de porter allumée à la main en ſuivant le cercueil. J'aurois ſouhaité que la pompe funébre de feue l'Impératrice *Eliſabeth* ſe fût

faite à l'obſcurité de la nuit. C'eût été le plus beau ſpectacle du monde de voir tant de milliers de bougies éclairer la magnificence du convoi ; mais cette cérémonie lugubre ne ſe fait ici qu'en plein jour.

Il y a un certain jour que le peuple va pleurer la mort de ſes parens dans le cimetière où ils ont été enterrés. On y reſte ordinairement toute la nuit ; & on m'a voulu aſſurer que les femmes qui ont le cœur fort ſenſible à la triſteſſe, auſſi-bien qu'à la joie, ne laiſſent pas d'en revenir quelquefois bien conſolées.

Entr'autres cérémonies publiques de l'Egliſe, il n'en eſt pas de plus magnifique, & qui attire mieux l'attention de l'Etranger, que la conſécration de l'eau, qui ſe fait ordinairement deux fois par an ; mais celle du *6 Janvier* eſt la plus ſolennelle. Tout ce que j'ai jamais vu de fêtes publiques, n'égale point cette proceſſion vénérable. Au matin de ce jour, le Clergé & tout ce qu'il y a de gens de diſtinction, s'aſſemblent à la Cour avec une magnificence qui éblouit ; le palais d'hiver, qui a été habité juſqu'à-préſent par feue l'Impératrice, eſt ſitué près d'une rivière qui traverſe la Capitale. Ce n'eſt pas le grand fleuve *Nevva*, dont la Ville eſt arroſée : car il y en a encore deux petits, dont l'un eſt nommé *Moyka*, & l'autre *Fontanka* ; c'eſt le premier de ceux-ci ſur lequel ſe fait cette grande cérémonie. Vous comprenez bien qu'au cœur de l'hiver toutes les eaux

ſont glacées, ce qui les rend plus propres pour ce deſſein. A côté du palais qui donne ſur le fleuve, que l'on appelle ce jour-là le *Jourdain*, on fait conſtruire ſur la glace trois pavillons qui ſont peints en verd & dorés, dont l'un eſt pour l'Empereur, l'autre pour l'Impératrice, & le troiſième pour le grand Duc. Le pavé glacé eſt couvert de ſuperbes tapis *d'Aſie*, & le chemin qui y conduit, depuis la grande porte du palais, eſt boiſé en charpente, & couvert pareillement de drap rouge.

Vers les dix heures, commence à la Cour dans la grande Chapelle, l'office qui ſe célèbre par l'Archevêque de *Novogorod*, & la Famille Impériale y aſſiſte avec beaucoup de dévotion. Les Muſiciens, qui ſont expreſſément entretenus par la Cour, (car il n'y a point de muſique inſtrumentale dans leurs Egliſes) y chantent des airs harmonieux, & je vous aſſure que j'en ai été tout charmé : comme la langue *Ruſſienne* eſt fort propre à la muſique, & que les chanteurs ont les voix les plus belles, on ne ſauroit entendre de plus parfaites harmonies. L'office fini, tout ſe range en ordre de proceſſion. Les chanteurs la précèdent deux à deux, & ſont ſuivis du Clergé, qui de même deux à deux, ſe ſuivent ſelon leur rang. J'ai cru voir dans ce moment toute la pompe du tabernacle, & le Grand-Prêtre *Aaron*, accompagné de ſes Lévites. Aucun parallèle ne me ſemble plus propre pour vous exprimer au juſte cette venérable pro-

ceſſion. Imaginez-vous voir des vieillards à barbes longues, blanches & reſpectables, vêtus d'étoffes riches, & parés tels qu'on nous dépeint les Prêtres du temple de *Salomon*; des mitres ſur la tête & le bâton Paſtoral à la main. Tout eſt de la dernière magnificence, vos yeux ſont éblouis de l'éclat de l'or & des pierreries, & vous vous ſentez agité d'un certain frémiſſement, qui n'inſpire que du reſpect & de la vénération. Alors on voit la Maiſon Impériale précédée de ſes Chambellans, & ſuivie de toute la Cour, qui ſe rend dans les pavillons, entre les mélodies continuelles des chanteurs & des prêtres. L'Archevêque commence alors la cérémonie, & puiſe dans un trou que l'on a fait à cette fin, de l'eau du fleuve; & après l'avoir conſacrée, il en arroſe avec une houpe, premièrement les têtes couronnées, & enſuite tous ceux qui ſe trouvent autour de lui. Aux deux côtés ſur le bord du fleuve ſont rangés les gardes & tous les autres régimens de la garniſon avec leurs étendarts & tout l'appareil militaire pour recevoir la bénédiction générale. Les canons & les étendards neufs y ſont bénis; & la cérémonie achevée, il ſe fait trois décharges de mouſquetterie, & l'aſſemblée ſe retire dans le même ordre qu'elle étoit venue. Tout le Clergé eſt régalé à la Cour, ce jour-là, qui ſe termine ordinairement par un bal ſuperbe. Pendant que ſe fait la conſécration de l'eau, on voit tout le long du fleuve, en deſcendant, des *Popes* qui baptiſent des enfans que l'on leur fait

tenir. On les plonge enſuite trois fois dans l'eau par les trous que l'on a pratiqué dans la glace, ſans avoir aucun égard à la foibleſſe de ces petites créatures, qui n'échappent guère aux ſuites funeſtes, occaſionnées par le grand froid qu'il fait ordinairement ce jour-là. Auſſi il arrive quelquefois qu'un enfant gliſſe des mains du *Pope*, & ſe noye; mais cela ne fait rien, & on a perſuadé au peuple que cet enfant jouira dans les cieux d'un ſort plus heureux que les autres. La choſe arriva un jour à un *Pope*; il laiſſa tomber l'enfant à baptiſer; la mère ſe mit à crier; mais il dit d'un air fort tranquille: *Nepos, davaï druhoï*: (n'importe, donnez-m'en un autre).

L'eau que l'on a puiſé ce jour-là dans ce fleuve a auſſi des vertus extraordinaires; c'eſt pourquoi le peuple y court en foule avec des cruches, pour faire ſa proviſion. Il n'y a pas une maiſon, même des plus diſtinguées, où l'on n'en conſerve pour le beſoin. En voyant cette fureur pour avoir de cette eau, j'ai cru qu'on vouloit vider toute la rivière. Il m'eſt arrivé depuis ce temps que, me trouvant dans la maiſon d'un *Ruſſe*, je me ſentis attaqué d'un violent mal d'eſtomach. La maîtreſſe de la maiſon, touchée de mes douleurs, fit apporter une de ces cruches, & remplit un verre de cette eau bénite, qu'elle me préſenta, en m'aſſurant que je me trouverois guéri tout auſſi-tôt. Cependant ſon mari, qui ſe connoiſſoit mieux aux vertus des eaux, me fit donner un verre d'eau-de-vie, & je m'en trouvé ſoulagé.

Je me hâte, Monſieur, de venir à celle de vos queſtions, qui regarde les femmes *Ruſſiennes*. Pour vous en donner une idée générale, il faut que je vous diſe qu'elles ſont, la plus grande partie, plus belles que laides, d'un abord ouvert, affables, engageantes dans leurs manières, & fort agréables dans la converſation. Vous leur voyez ordinairement des cheveux noirs, le teint fort blanc, les yeux vifs & grands, la taille proportionnée, & un ſein qui promet plus qu'il ne fait voir. Dans leur habillement elles ſont magnifiques, & ont une paſſion décidée pour le luxe. Un homme qui va ſe marier eſt ordinairement perdu, s'il n'a pas des reſſources immenſes, ou qu'il ne ſache trouver le moyen de borner les dépenſes de ſon épouſe. L'avarice n'eſt pas le vice dont on peut accuſer les femmes de ce pays; elles ſont généralement inclinées à la prodigalité; & ſi elles ſe font quelquefois payer leurs faveurs, ce n'eſt que pour diſſiper d'un autre côté avec plus de profuſion. Ce qui les occupe le plus à leurs toilettes, c'eſt le ſoin de ſe farder avec art. Cette occupation eſt ſi générale, que depuis la Comteſſe juſqu'à la Ravaudeuſe, il n'eſt pas une ſeule femme qui ne s'en faſſe un devoir abſolu. Les Dames n'oſent même paroître à la Cour ſans s'être maſquées de la ſorte, & le reſte ſuit avec plaiſir des exemples ſi remarquables. J'aime bien qu'une femme, qui n'a pas la peau tout-à-fait blanche, ſache remédier à ce défaut, & qu'elle emprunte des grâces que

la nature lui a refuſées, mais que cela ne ſurpaſſe jamais le naturel. Il nous eſt permis d'imiter la nature, comme il eſt défendu de la défigurer. Pour vous donner l'idée la plus juſte & la plus convenable, de la manière dont uſent les femmes d'ici en ce cas, vous n'avez qu'à jeter les yeux ſur la poupée de votre petite nièce, dont le viſage d'albâtre eſt auſſi blanc que le plâtre qui fait ſa ſubſtance, & dont les joues ſont tachées d'un rouge ſi éblouiſſant, que l'Artiſte *Nuremberg* a peut-être ri lui-même de ſon invention. Le viſage d'une *Ruſſienne* fardée, ou celui d'une poupée de *Nuremberg*, c'eſt juſtement la même choſe; & s'il y a encore quelque différence, c'eſt qu'elles font les taches rouges encore plus viſibles; leur goût pour le rouge, n'eſt cependant pas toujours le même, ce qui donne une agréable diverſité. J'ai remarqué qu'à proportion que les femmes avancent en âge, leurs viſages deviennent de jour en jour plus unis; de manière que le fard abſorbant enfin tous les traits, un viſage de 40 ans n'annonce plus rien. Vous auriez peine à diſtinguer les principaux mouvemens des muſcles. Quand elles rient, ce n'eſt plus que les yeux & la bouche qui vous l'expriment, tout le reſte eſt immobile; ce n'eſt que par l'écoulement des larmes que l'on s'en apperçoit. La plus grande commodité qui réſulte de ce vernis, eſt celle que de tels viſages ne peuvent jamais rougir.

La ſolitude eſt ce que les femmes *Ruſſes*

aiment le moins, elles ſont-au contraire fort adonnées aux ſpectacles & aux jeux publics. Je leur ai trouvé le cœur grand & noble, compâtiſſant, ſenſible envers les infortunés, & plus touché du malheur d'autri, qu'envieux de la bonne fortune de leur prochain. Auſſi elles ne ſont guère gênées par le caprice de leurs maris, & il me ſemble que je découvre dans ce pays, moins de jalouſie, que l'on ſe pourroit bien imaginer. Accoutumées à la rudeſſe de leurs époux, elles n'en ſentent plus l'incommodité, & il ne leur manquera ſurement pas de moyens pour s'en dédommager. D'après ce détail vous jugerez du reſte. Si vous les croyez propres au commerce de l'amour, je ne répouds rien; voulez-vous qu'elles ſoient toutes auſtères, je me tais de même. Vous en pouvez faire tout ce qu'il vous plaira; peut-être qu'elles ne tromperont jamais votre attente.

Il y a dans ce pays une coutume, qui me plaît préſentement autant qu'elle m'a ſurpris autrefois. Quand vous entrez dans une maiſon, le maître vient vous préſenter ſa femme & ſes filles pour les baiſer; & ce ſeroit manquer à la politeſſe de refuſer. Je trouve dans cette coutume quelques choſe de fort amical; & il me ſemble que cette confiance dans la ſociété humaine, nous ſied cent fois mieux que les ſtériles & inſipides complimens de nos *Allemands*. Cela introduit une certaine familiarité, qui doit abſolument régner dans les converſations, ſi

l'on ne veut pas qu'elles ſoient ennuyantes. Auſſi une Dame *Ruſſe* ne nous permettra-t-elle jamais de lui baiſer la main, avant qu'elle nous ait préſenté la joue. Cette complaiſance eſt plus noble & inſpire plus de reſpect, que ces airs hautains & ridicules de nos Dames, qui tendent quelquefois la main à des Seigneurs d'une grande qualité, avec tant de froideur & de gravité que l'on croiroit baiſer celle d'une Sultane.

Le jour de Pâques, l'on baiſe publiquement tout ce que l'on rencontre, & que l'on croit digne de cette complaiſance. Après avoir vécu pendant le temps de jeûne dans une dure retraite, les *Ruſſes* reprennent au jour de la réſurrection leur manière de vivre, & ſe ſaluent la première fois qu'ils ſe rencontrent, du baiſer de la paix. On ſe fait en même-temps préſent d'un œuf bien coloré ou peint, & on en a qui coûtent juſqu'à vingt *Roubles*. Les Amans en font faire de magnifiques qu'ils préſentent à leurs Maîtreſſes. La plus grande Dame du pays n'oſeroit vous refuſer un baiſer, ſi vous veniez lui offrir un œuf; j'ai eû bien du plaiſir à voir votre couſine ſe défendre contre un *Ruſſe*, qu'il avoit la politeſſe de la regaler d'un tel préſent; mais elle avoit beau faire; il fallut le baiſer, quelque épouvantable que lui parût ſa barbe embrouillée.

J'ai eu occaſion de me trouver, il y a quelque temps, aux nôces d'un *Ruſſe*, qui eſt de la connoiſſance d'un de mes amis. La ſcène étoit à la campagne: ce n'étoit

qu'un homme ordinaire, & c'eſt juſtement là où l'on voit encore les mœurs anciennes. Mon ami lui avoit demandé la permiſſion d'y être préſent avec moi, & ce bon homme qui ſe crut honoré de notre compagnie, l'avoit accordée de la meilleure grâce.

Pour vous dire un mot des préliminaires des noces, il faut ſavoir que le *Ruſſe*, (je ne parle que de la populace) ſe ſert toujours de quelques entremetteuſes, qui ſont les meſſagères de ſon amour. L'emploi de ces vieilles ne laiſſe pas d'être pénible, parce qu'elles doivent répondre de la vertu de l'épouſée; & qu'en cas du contraire, elles ſont ordinairement expoſées à un traitement bien different de celui auquel on s'attend aux jours de noces. Quand par cette voie les parties contractantes ſont convenues du point en queſtion, l'Epoux commence lui-même ſes viſites, & les perſonnes à marier obſervent, l'un au vis-à-vis de l'autre, une conduite fort honnête. Le jour de noces fixé, & qui l'eſt preſque toujours au Dimanche, la fiancée eſt conduite le ſamedi par ſes compagnes au bain, elle eſt ornée de fleurs & de rubans, & environnée d'une ſuite de filles qui chantent des airs, & danſent pendant tout le chemin qu'elles ont à faire. L'amant la ſuit de loin, & va ſe baigner auſſi dans un autre endroit. Le lendemain ils vont dans une Egliſe où ſe fait la cérémonie; alors ils retournent avec leurs hôtes dans la maiſon de l'Epoux, où ils ſont attendus avec un repas ſelon le pouvoir de leur état.

A ce repas il ne ſe trouve perſonne de la famille de l'Epouſe, pour ne ſe voir pas expoſé à la honte & aux injures, en cas que le marié ne trouve pas ſa femme vierge. Mais perſonne ne redoute plus ce moment critique, que la vieille, qui a été garante pour ce tréſor recherché.

Enfin, on ſe mit à table, & après avoir goûté quelques morceaux, je vis que les deux mariés ſe levèrent, & ſe retirèrent dans la chambre où étoit conſtruit le lit nuptial. La porte en fut fermée, & les convives reſtèrent tranquillement chacun à leur place. Je ne compris rien à cette manœuvre; & mon Ami, qui en étoit déjà informé, eut le plaiſir de me laiſſer dans cette incertitude, afin que ma ſurpriſe fût plus grande. J'avois compté preſque une heure, depuis que ce nouveau couple s'étoit éloigné, lorſque j'entendis frapper dans la chambre. Sur-le-champ deux hommes & deux femmes des plus âgés de la compagnie ſe levèrent & ſe rendirent dans la chambre. La vieille entremetteuſe reſta dans une attitude à faire pitié. Alors l'époux ſortit le premier, tenant à la main un verre de la façon de ceux que nous appellons verres de Franc-Maçon, rempli de d'hydromel. Il le préſenta à la vieille & elle l'accepta d'une main tremblante. Mais cette ſcène changea bientôt de face. Elle n'eut pas ſi-tôt le verre dans la main, qu'elle le vida à notre ſanté & ſe mit à danſer, chanter & faire le Diable à quatre. Tout cela n'étoit qu'un préambule

de ce que j'allois voir un moment après. La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau, & ces quatre députés amenèrent la nouvelle épouſe dans le même état qu'elle étoit ſortie du lit. A ce ſpectacle toute la compagnie ſe mit à danſer le verre à la main, & nous fumes obligés de danſer avec eux, buvant à l'honneur de la chaſteté.

La danſe finit plutôt que je n'avois penſé. On conduiſit de nouveau l'Epouſe ſur le champ de bataille, & elle en ſortit peu de temps après habillée convenablement à ſon nouvel état de femme & plus modeſtement qu'elle ne l'étoit auparavant. Alors chacun reprit ſa place à table, & la converſation commença à devenir générale. Je ne pouvois m'empêcher de regarder de temps en temps la pauvre Épouſe, quoique je ne le fis que furtivement, pour ne pas l'expoſer à rougir; mais cette précaution de ma part étoit bien inutile; elle avoit peut-être moins de pudeur que moi; car elle avoit l'air auſſi content que quelqu'un qui ſort d'une action glorieuſe.

Le lendemain l'Epoux va trouver les parens de ſa femme, & leur témoigne, par des expreſſions les plus vives, ſa joie & ſa reconnoiſſance de ce qu'ils ont ſi bien veillé ſur la conduite de leur fille, & les invite en même-temps à venir célébrer dans ſa maiſon la fête de noces. Alors les réjouiſſances commencent de nouveau, & on paſſe encore ce jour en danſes & en divers jeux innocents.

Quand il arrive, que malheureuſement pour une telle fille, ſon Epoux lui trouve

des défauts qu'elle n'a pas eu l'adreſſe de lui cacher, elle ne manque guère d'être careſſée d'une manière fort oppoſée à celle qui convient à la ſituation des choſes. Elle eſt preſque toujours chaſſée dès le premier moment, & livrée à la honte de retourner, avec la plus mauvaiſe réputation, dans la maiſon paternelle.

Vous ne doutez point, Monſieur, que le ſort de la pauvre duegne n'eſt pas meilleur. C'eſt l'incertitude des événemens qui la fait trembler en acceptant de la main de l'Epoux le verre problématique; car ſi les choſes ſe trouvent telles que je viens de dire, le verre qu'on lui préſente, a dans le fonds un petit trou, au-deſſous duquel, le nouveau marié, trompé dans ſon attente & outré de dépit, a mis un de ſes doigts, & auſſitôt qu'il le lâche, l'hydromel coule par cette ouverture, ce qui eſt le ſignal pour la baſtonade. Alors toute la compagnie ſe retire bien fâchée d'avoir perdu l'occaſion de faire bonne chère.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE eſt née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému, voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour

lui objet de comparaiſon rapide, & de métaphore : ſans qu'il y prenne garde, il anime tout, & fait paſſer, dans ceux qui l'écoutent, une partie de ſon enthouſiaſme. Un Philoſophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures, que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainſi, dans toutes les langues, le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'eſprit eſt accablé : il ſe partage ; il s'épuiſe : le ſang ſe glace ; la tête ſe renverſe : on eſt enflé d'orgueil, enivré de vengeance. La nature ſe peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte paſſion, un danger preſſant appellent tout d'un coup l'imagination : ainſi un Capitaine des premiers Califes voyant fuir les Muſulmans, s'écria : « Où courez-vous ? Ce n'eſt » pas là que ſont les ennemis. On vous a dit » que le Calife eſt tué ; Eh ! qu'importe qu'il » ſoit au nombre des vivans ou des morts? Dieu » eſt vivant, & vous regarde : marchez ».

La nature fait donc l'éloquence ; & ſi on a dit que les Poëtes naiſſent, & que les Orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'élo-

quence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges, & la méthode du temps.

Il eſt à remarquer que la Grèce fut la ſeule contrée de la terre, où l'on connut d'abord les lois de l'éloquence, parce que c'étoit la ſeule où la véritable éloquence exiſtât. L'art groſſier étoit chez tous les hommes; des traits ſublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les temps; mais remuer les eſprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étoient preſque tous eſclaves: c'eſt un caractère de la ſervitude de tout exagérer; ainſi l'éloquence Aſiatique fut monſtrueuſe. L'Occident étoit barbare du temps d'Ariſtote.

L'éloquence véritable commença à ſe montrer dans Rome du temps des Gracques, & ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. Marc-Antoine l'Orateur, Hortenſius, Curion, Céſar, & pluſieurs autres, furent des hommes éloquents.

Cette éloquence périt avec la République, ainſi que celle d'Athènes. L'éloquence ſublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'eſt qu'elle conſiſte à dire des vérités hardies, à étaler des raiſons & des peintures fortes. Souvent un Maître n'aime pas la vérité, craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Tout homme de bon ſens voit que l'éloquence ſimple eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élé-

gance ſont tout ce qui lui convient. Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu Ariſtote, Cicéron & Quintilien, pour ſentir qu'un Avocat qui débute par un exorde pompeux, au ſujet d'un mûr mitoyen, eſt ridicule : c'étoit pourtant le vice du barreau, juſqu'au milieu du XVII ſiècle ; on diſoit, avec emphaſe, des choſes trivales ; on pourroit compiler des volumes de ces exemples ; mais tous ſe reduiſent à ce mot d'un Avocat, homme d'eſprit, qui voyant que ſon adverſaire parloit de la guerre de Troie & du Scamandre, l'interrompit en diſant : « La Cour obſer-» vera que ma partie ne s'appelle pas *Sca-» mandre*, mais *Michaut* ».

Le genre ſublime ne peut regarder que de puiſſants intérêts, traités dans une grande aſſemblée ; on en voit de vives traces dans le Parlement d'Angleterre : on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agiſſoit de déclarer la guerre à l'Eſpagne. L'eſprit de Démoſthène & de Cicéron ont dicté pluſieurs traits de ces diſcours ; mais ils ne paſſeront pas à la poſtérité, comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction, qui mettent le ſceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

La grande éloquence n'a guère pu, en France, être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs, comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, où elle tient un

peu de la poéſie. Boſſuet & après lui Fléchier, ſemblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur ſoit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avoit été preſque barbare juſqu'au P. Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raiſon.

Les Anglais ne vinrent qu'enſuite, comme l'avoue Burnet, Evêque de Salisbury. Ils ne connurent point l'oraiſon funèbre; ils évitèrent, dans les ſermons, les traits véhéments qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile; & ils ſe défirent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'Archevêque Fénélon condamne dans ſes Dialogues ſur l'éloquence.

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappants, qui, comme les beaux endroits de Cicéron & de Démoſthène, ſont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le Lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Maſſillon, depuis Evêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit, où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire; preſque tout le monde ſe leva à moitié, par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'Orateur; & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici; « Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre der-

» nière heure à tous ; que les Cieux vont » s'ouvrir ſur nos têtes ; que le temps eſt » paſſé & que l'Éternité commence ; que » Jéſus-Chriſt va paroître pour nous juger » ſelon nos œuvres, & que nous ſommes » tous ici pour attendre de lui l'arrêt de la » vie ou de la mort éternelle : Je vous le » demande, frappé de terreur comme vous, » ne ſéparant point mon ſort du vôtre, & » me mettant dans la même ſituation où » nous devons tous paroître un jour devant » Dieu notre Juge : Si Jéſus-Chriſt, dis-je, » paroiſſoit dès-à préſent, pour faire la ter- » rible ſéparation des juſtes & des pécheurs, » croyez-vous que le plus grand nombre fût » ſauvé ? Croyez-vous que les nombre des » juſtes fût au-moins égal à celui des pé- » cheurs ? Croyez-vous que, s'il faiſoit main- » tenant la diſcuſſion des œuvres du grand » nombre qui eſt dans cette Egliſe, il trou- » vât ſeulement dix juſtes parmi nous ? En » trouveroit-il un ſeul ? &c ».

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même-temps la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant. De pareils chefs-d'œuvre ſont très-rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun. Les Prédicateurs, qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feroient mieux de les apprendre par cœur, & de les débiter à leur auditoire, que de prêcher dans un ſtyle languiſſant, des choſes rebattues.

VARIÉTÉS
HISTORIQUES.

MAURICE DE NASSAU fit exécuter la ſanglante tragédie où Barneveld périt ſur un échafaud. Lorſqu'on lui annonça ſa ſentence de mort : *de mort*, s'écria-t-il, *quoi ! de mort ! Je ne m'y ſerois pas attendu.* Le Miniſtre qui l'accompagna la veille de ſon exécution, lui parlant de la conſcience, *je ſuis diſpoſé à la mort*, lui répondit ce grand penſionnaire ; *mais je ne puis comprendre pourquoi l'on me fait mourir. La juſtice, les devoirs de ma charge, l'honneur & l'amour de la patrie ont réglé toutes mes démarches ; j'ai toujours ſervi Meſſeigneurs les Etats-Généraux avec zèle & fidélité ; je n'ai penſé qu'à prévenir l'effuſion du ſang, que j'ai toujours abhorrée, j'ai ſervi les Etats 32 ans, & je meurs ſur un échafaud !*

Arrivé à ce théatre, il leva les yeux au ciel, & s'écria : *Grand Dieu, qu'eſt-ce que l'homme !* Ne trouvant point de carreau, il s'agenouilla ſur les planches. Lamotius fit la prière, qui dura un quart d'heure : le vieillard ſe releva avec un viſage ſerein, ſe déſhabilla aidé de ſon domeſtique, & dit au peuple : *Ne croyez pas, compagnons, que*

je ſois un traître. J'ai toujours agi ſincèrement & ſelon les lois de la probité la plus auſtère. J'ai vécu en bon patriote, & je meurs tel.

Jeannin, Boiſliſe & Vitenbogaard ſoutinrent hautement qu'il étoit mort innocent, & que ſon crime conſiſtoit dans ſon oppoſition aux volontés du Prince, & dans la pénétration de ſes projets les plus cachés. Il eut pour juges des commiſſaires nommés par les Etats, ou plutôt par Maurice. Un juriſconſulte interrogé ſur ce que devoit faire un homme accuſé devant un tribunal de cette eſpèce, répondit : *ſon teſtament.*

On aſſure que le Prince ayant accordé ſa grâce aux ſollicitations de Guillaume-Louis, comte de Naſſau, & du fiſcal Duik, à condition que les parens de Barneveld l'avoueroient coupable, & demanderoient pardon, ils tinrent conſeil entr'eux : les avis furent partagés ; mais enfin l'honneur l'emporta ſur la tendreſſe, & la femme même du grand penſionnaire déclara qu'elle aimoit mieux le voir périr innocent que de le charger de l'opprobre d'avoir trahi ſa patrie. Il mourut dans la 72e. année de ſon âge.

De tout temps, les meilleures familles de Florence s'étoient adonnées au commerce pour amaſſer des richeſſes. Côme de Médicis, aïeul de Laurent, en avoit acquis de ſi grandes, que nul Prince d'Italie ne pouvoit faire la même dépenſe : elles lui donnèrent beaucoup d'aſcendant ſur ſes concitoyens ; & l'uſage qu'il en fit lui mérita le nom de

Père de la patrie. Son crédit & ſes richeſſes paſsèrent après ſa mort à ſon fils Pierre, qui excita contre lui la jalouſie des Pitti : ils tentèrent de l'aſſaſſiner ; mais ayant manqué leur coup, ils ſe refugièrent à Veniſe, d'où ils revinrent faire la guerre à leur pays. Ils aſſiégeoient Florence lorſque Pierre mourut, & laiſſa deux fils, Laurent & Julien : le premier, à un âge où les hommes ordinaires ont encore beſoin de tutelle pendant 10 ans, ſe trouva tout-à-coup le chef de ſa maiſon, & le plus conſidérable Citoyen de la République. Des ennemis ardents, ſoutenus par les Vénitiens, attaquoient cette République ; & il étoit à craindre que, pour obtenir la paix, elle n'abandonnât les Médicis, dont l'âge ne ſembloit guère pouvoir lui donner de la confiance : Laurent ſut la faire naître & la juſtifier. Sa fermeté ſoutint l'honneur des armes de la République, & ſa prudence lui procura la paix. Elle ne fut troublée que par l'ambition du Pape Sixte IV, dont le caractère ne s'accordoit nullement avec celui de ſa dignité, & qui occupé de l'élévation de ſes neveux, ne put pardonner à Laurent de Médicis de s'y être oppoſé. C'eſt ſur-tout au mécontentement de ce Pontife qu'on doit attribuer la conjuration que nous allons rappeler.

François Pazzi, l'aîné de ſes frères, étoit un homme tel que Salluſte repréſente Catilina : il avoit toutes les bonnes & toutes les mauvaiſes qualités du Romain, principalement celle de n'avoir émouſſé dans la dé-

bauche ni la vivacité de ſon eſprit, ni l'humeur entreprenante avec laquelle il étoit né. Sa maiſon étoit une des meilleures de Florence, & ſon père lui avoit laiſſé de grands biens qui n'avoient ſuffi que peu de temps au luxe de ſa table & à ſes autres divertiſſemens. L'impoſſibilité d'emprunter de nouveau l'avoit réduit à ſortir de ſon pays pour aller à Rome, où le génie extraordinaire dont il étoit doué pour inventer de nouvelles impoſitions ſous des prétextes plauſibles, l'avoit introduit d'abord dans la connoiſſance, & depuis dans l'étroite confidence de Sixte IV. C'eſt à l'occaſion de cette familiarité que Pazzi s'étoit mis dans les affaires de la banque, dans celle de la politique, & que voyant le Pape extrêmement irrité contre la maiſon de Médicis, & dans la diſpoſition fatale où il faut que la haine ſoit arrivée pour être irréconciliable, il lui propoſa de l'exterminer par un attentat qui pût mettre la famille des Riario en la place qu'elle tenoit à Florence.

Comme les forces de l'État Eccléſiaſtique étoient inſuffiſantes pour appuyer cette entrepriſe, on n'oublia point d'y intéreſſer quelque Prince puiſſant. Le Duc de Milan, par ſa poſition, pouvoit la favoriſer; mais il avoit la réputation de ne pas tenir ſa parole. Le Roi de Naples, plus éloigné de Florence, étoit placé moins commodément; mais ſon caractère ſanguinaire le rendoit plus ſuſceptible du deſſein qu'on vouloit lui inſpirer: ce fut à lui qu'on s'adreſſa, & cette négociation réuſſit; il envoya même le Duc

de Calabre, ſon fils, à Florence, ſous prétexte de ſolliciter de nouvelles aſſignations pour les appointemens que lui devoit la République, mais, en effet, pour qu'il ſe trouvât ſur les lieux lorſque la conjuration éclateroit. On connoiſſoit trop bien, à la vérité, l'ame franche & généreuſe du Prince, pour l'inſtruire de ce qui devoit ſe paſſer.

On gagna auſſi François Salviati, Archevêque de Piſe, lequel avoit du crédit dans la capitale de la Toſcane, & que ſon caractère rendoit propre à prendre part au crime. On envoya le jeune Cardinal Riario à Florence; François Pazzi, qui étoit lié avec Julien de Médicis, dont il favoriſoit les amours, lui fit entendre adroitement qu'il falloit traiter le Cardinal neveu, à ſon arrivée. Le jour fut choiſi; le repas ſe donna dans une maiſon de plaiſance de Julien; c'étoit pendant la fête qu'il devoit être aſſaſſiné avec ſon frère, qu'une maladie empêcha de s'y trouver. Les conjurés, qui ſentoient la néceſſité de les immoler tous deux en même-temps, parce que celui qui ſurvivroit pourroit venger la mort de l'autre, remirent leur coup à une autre fois; on choiſit le dimanche 26 Avril; & la grande Egliſe, où les deux frères devoient aſſiſter à la meſſe, fut déſignée pour le théatre ſanglant de cet aſſaſſinat; le ſignal étoit le moment où le Prêtre leveroit la Sainte-Hoſtie.

Le jour & l'heure étant arrivés, Laurent de Médicis vint des premiers à l'Egliſe, où il vouloit approcher des ſacremens; les

deux hommes chargés de l'aſſaſſiner ſe placèrent auprès de lui. Mais on avoit déjà commencé de chanter l'introït de la Meſſe que Julien ne paroiſſoit point, ſoit que ſon bon génie lui eût fait changer de deſſein, ſoit qu'il eût employé trop de temps à s'ajuſter. Les conjurés en étoient en peine, & croyoient déjà leur entrepriſe déconcertée, parce qu'ayant manqué une ſeconde fois, il étoit moralement impoſſible de la tenir ſecrète, vu la multitude de ceux qui la ſavoient. Pazzi s'aviſa d'une ruſe qui lui réuſſit : il prit ſon camarade Bandini, & courut avec lui à l'appartement de Julien : ils le trouvèrent occupé à friſer ſes cheveux, & ils le ſaluèrent avec un air enjoué. Ils lui firent une agréable réprimande de ſa lenteur ; & François Pazzi le tirant à l'écart, lui dit que ſa maîtreſſe étoit à l'Egliſe, ſi belle & ſi bien parée qu'elle attiroit les regards de tous les jeunes Gentilshommes. Cet avis vainquit le dernier obſtacle que ſon génie oppoſoit à ſon malheur. Il acheva de s'habiller ; & les deux meurtiers, ſous prétexte de ſeconder ſon impatience, lui ſervirent de valets-de-chambre. Ils le prirent enſuite par-deſſous les bras, & le conduiſirent à l'Egliſe, où ils arrivoient à peine lorſque le Prêtre leva la Sainte-Hoſtie. Pazzi & Bandini tuèrent Julien à coups de poignard & traitèrent de même Norri ſon domeſtique, qui voulut mettre l'épée à la main. Laurent n'en eût pas été quitte à meilleur marché, ſi l'on ſe fût jetté ſur lui au même inſtant ;

mais comme ſes meurtiers ne furent pas auſſi diligents que ceux de ſon frère, éclairé par le ſpectacle affreux qu'il avoit ſous les yeux, il tira ſon poignard & ſe défendit avec un courage & une préſence d'eſprit qui firent ſon ſalut. Il para ſi long-temps les coups qu'on lui portoit, que ſes amis qui furent ſecondés par quelques Prêtres courageux, l'enlevèrent, & le pouſsèrent dans une Sacriſtie.

L'Archevêque de Piſe, qui, pendant ce temps, devoit s'introduire dans l'Hôtel-de-Ville pour le livrer à ceux qui viendroient s'en emparer après le meurtre, s'y étoit rendu. Il demanda le Gonfalonier, qui, naturellement ſoupçonneux, lui fit des queſtions auxquelles il ne ſut que répondre. Ce Chef de la République enferma le Prélat dans les ſalles avec les conjurés dont il étoit ſuivi, & manda la garde.

Le coup manqué dans l'Egliſe répandit d'abord l'alarme dans la Ville; bientôt on ne ſongea qu'à la vengeance & à la punition des coupables. On attacha des cordes aux barreaux des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, où on les pendit.

Jamais ſpectacle ne fut ſi hideux, & ne fit moins de compaſſion. A peine le patient étoit étranglé à demi, que l'on coupoit la corde pour faire place à un autre; le corps tomboit en bas, & le peuple auſſi-tôt le mettoit en pièces. Aucun ne fut exempt du ſupplice; la ſeul grâce que l'on fit aux plus notables d'entr'eux fut de les exécuter les

derniers. François Pazzi, auteur de la conjuration, qui s'étoit lui-même bleſſé dangereuſement en frappant Julien, ne put ſortir de la Ville, & fut obligé de ſe cacher dans la maiſon de ſon oncle, d'où il fut tiré après avoir été découvert par une ſervante, & conduit à l'Hôtel-de-Ville. Les curieux remarquèrent qu'il ne dit jamais un ſeul mot, & qu'il ne parut ſur ſon viſage aucune marque de regret, mais ſeulement une fierté dédaigneuſe. Il fut pendu à la fenêtre qui étoit juſtement au-deſſus de la grande porte, & l'Archevêque de Piſe parut auſſi-tôt pour lui tenir compagnie. On l'avoit induit auparavant à découvrir tout l'ordre de la conjuration, de l'écrire & de le ſigner de ſa propre main ; le Prélat y avoit conſenti parce qu'il s'étoit flatté que les Magiſtrats touchés auroient du reſpect pour ſon caractère, & relâcheroient quelque choſe de leur ſévérité ; cependant il fut traité comme les autres ; & ſoit qu'on voulut ajouter une infamie particulière à la peine qui lui étoit commune avec ſes compagnons, ſoit que l'ardeur du bourreau qui l'exécuta fut trop grande pour examiner ce qu'il faiſoit, ſoit enfin qu'on ne fût pas fâché de faire cet affront à la Cour de Rome ; pour la punir en quelque ſorte de s'être mêlée d'une ſi déteſtable action, on le pendit avec les habits pontificaux dont il ſe trouva revêtu. Les plus proches ſpectateurs de ſon ſupplice remarquèrent que lorſqu'il fut jetté, il s'acharna ſur le corps de Pazzi, qui pendoit au barreau prochain, & lui mordit

la mamelle gauche avec tant de fureur que le bourreau eut de la peine à lui faire lâcher priſe.

Tous les aſſaſſins ſubirent le même ſort, à l'exception de Monteſicco, un des plus vaillans hommes de l'Italie, qui s'étoit chargé d'abord de ce meurtre, & qui refuſa de le commettre après avoir entendu Laurent : il allégua aux autres conjurés qu'il avoit donné ſa parole pour le tuer dans ſa maiſon, mais non pas dans une Egliſe ; il eut la tête tranchée.

Bandini qui avoit poignardé Julien, & pourſuivi Laurent juſqu'à la porte de la ſacriſtie, prit la fuite & ſe rendit à Conſtantinople ; les Facteurs de Médicis l'ayant découvert à Galata, le réclamèrent, & le Grand-Seigneur le livra aux Florentins, en déclarant qu'il ne pouvoit protéger un ſcélérat qui avoit attenté à la vie d'un grand homme.

Laurent de Médicis empêcha qu'on ne fît aucune inſulte au Cardinal Riario ; il ſe contenta d'avoir les preuves les plus évidentes que la conjuration avoit été tramée à Rome, & que le Pape y étoit entré. Maître alors de le démaſquer, ſi cela étoit néceſſaire, il montra les plus grands égards pour le Saint-Siége, on ne lui en tint aucun compte ; on regarda ſes ménagemens comme un ſigne de foibleſſe ; l'interdit fut jetté ſur Florence ; les troupes du Roi de Naples attaquèrent la République de concert avec celles du Souverain Pontife. Laurent

fit face à tout. Il apprit au peuple à ne pas redouter l'excommunication, en l'inſtruiſant des motifs de Sixte IV, & en dévoilant le ſecret de la conjuration.

Son pays embraſſa ſa cauſe, & lui abandonna la conduite de toutes les affaires, en créant en ſa faveur une magiſtrature nouvelle qui le faiſoit jouir de toute l'autorité des Dictateurs dans l'ancienne Rome ; il n'en abuſa pas : il ne parut prendre le gouvernail que pour le remettre après l'orage. Quoiqu'on l'eut rendu indépendant des autres Magiſtrats, il ne fit rien ſans le leur communiquer & ſans avoir pris la pluralité des voix. Il ne ſembla ſe réſerver que les épines du pouvoir abſolu. Abandonné de ſes alliés, réduit aux plus grands embarras, il ne conſulta que ſon courage, & forma le projet le plus hardi : ſuivi de l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, il s'embarqua ſur une galère, & ſe rendit à Naples. En partant, il écrivit aux Magiſtrats une lettre raiſonnée dans laquelle il leur demandoit pardon de deux choſes.

L'une, d'avoir entrepris ſans leur participation une choſe de l'importance de celle qu'il alloit négocier ; l'autre, d'être parti ſans leur congé. Il n'alléguoit qu'une même excuſe pour ces deux fautes : l'affaire dont il s'agiſſoit étoit ſi délicate qu'elle ne pouvoit ni ne devoit être approuvée que par le ſuccès. Il expoſoit enſuite en des termes touchants qu'il n'avoit pu ſouffrir plus longtemps que ſa patrie fut en danger à ſa con-

ſidération ; que comme il lui devoit tout, il haſardoit auſſi tout pour la délivrer ; qu'il alloit à Naples à deſſein de déſabuſer le Roi Ferdinand, & de lui faire pénétrer l'injuſtice de la ligue où les Riario l'avoient engagé ; qu'il ne pouvoit douter que ce Prince ne fut ſon ennemi particulier, mais que cependant il ne déſeſpéroit pas de le faire condeſcendre à des conditions ſupportables ; que s'il en venoit à bout, il auroit la gloire d'exempter ſon pays des incommodités de la guerre ; que ſi Dieu ne ſecondoit pas en ce point ſes juſtes intentions, la priſon ou la mort le déchargeroit de l'envie qu'on lui portoit à Florence, & la poſtérité lui rendroit au-moins la juſtice de le mettre au nombre de ceux qui s'étoient ſacrifiés volontairement pour leur patrie.

Tout le monde à Florence crut Médicis perdu lorſqu'on ſut où il étoit allé : le caractère de Ferdinand ne laiſſoit pas eſpérer qu'il fut touché de l'héroïſme de celui qui venoit de ſe remettre entre ſes mains. On ſe trompa : les intrigues de la Cour de Rome n'empêchèrent point le Roi de Naples de répondre à la confiance de Laurent, auquel ſon pays dut ainſi la paix.

Il la rendit également à Rome ; il devint l'arbitre de l'Italie ; & le Chef de l'Egliſe conçut pour lui tant d'eſtime qu'il lui fit propoſer l'alliance qui depuis éleva la Maiſon de Médicis à la Souveraineté.

DE L'AMOUR

ET DES AVENTURES

Qui ont donné lieu à l'inſtitution de l'Ordre de la Jarretière. Tiré du *Britiſch Magazine.*

ON ſait qu'une jarretière perdue & retrouvée donna lieu à l'inſtitution de cet Ordre Royal ; mais on ignore de combien d'événemens & d'aventures la perte de cette jarretière avoit été précédée. Voici à-peu-près ce qu'on lit à ce ſujet dans le *Britiſch Magazine.*

Edouard III, père de ce fameux Edouard, ſi célèbre par la victoire qu'il remporta ſur les Français, près de Poitiers, & plus illuſtre encore par la captivité du Roi Jean, ſon priſonnier, avoit envoyé Guillaume Montague, Général de ſes armées, contre l'Ecoſſe ſoulevée. Montague ſoumit les rebelles, ſe couvrit de gloire, & ſes ſuccès lui acquirent l'eſtime & la reconnoiſſance d'Edouard, qui, l'ayant créé Comte de Salisbury, lui fit encore épouſer la fille de ſon premier Miniſtre, l'une des plus belles perſonnes de la Grande Bretagne. Peu de temps après, le Comte de Salisbury fut envoyé en Flandre, avec le Comte de Suffolk ; mais cette expédition fut auſſi malheureuſe que celle d'Ecoſſe avoit été brillante. Les

deux Comtes furent battus, pris par les ennemis, & envoyés en France. Pendant leur détention, les Ecoſſois croyant le château de Salisbury ſans défenſe, allèrent en faire le ſiége ; mais le Comte, avant ſon départ, avoit pourvu à tout ; en ſorte qu'après quelques jours d'attaque inutile, les ennemis furent forcés de lever le ſiége : Edouard, à la première nouvelle de cet acte d'hoſtilité, s'étoit mis en marche, & il n'apprit la levée du ſiége & la retraite des Ecoſſois, qu'à quelques lieues du château ; il continua ſa route, pour voir la Comteſſe, & lui témoigner l'intérêt qu'il avoit pris à l'alarme qu'elle venoit d'avoir : cette démarche honnête lui coûta plus cher qu'il ne l'avoit prévu. La Comteſſe étoit, ſans contredit, la plus belle femme d'Angleterre, & ſes charmes firent, ſur le cœur d'Edouard, la plus forte impreſſion ; mais, comme les Rois ſont dans l'uſage de ſuppoſer que rien ne peut leur réſiſter, que les femmes, comme les hommes, doivent céder à leurs déſirs, Edouard ne ſongea qu'à faire part à la Comteſſe du bonheur qu'elle avoit de lui plaire : cette déclaration ne fut point reçue, ainſi que le Roi s'y attendoit ; au-contraire, la jeune Comteſſe, ſans manquer au reſpect qu'elle devoit à ſon Souverain, répondit avec toute la dignité que lui inſpiroient ſes ſentimens élevés, ſon attachement à la vertu, ſon amour pour ſon époux, ſon mépris pour les femmes perdues, & ſon horreur pour le vice. Edouard reſta pétrifié ; il réſolut de ne

Déſeſpéré d'une auſſi cruelle réponſe, Edouard ne conſultant que ſa paſſion, réſolut, avant que d'en venir aux dernières extrémités, de tenter encore quelques moyens qui puſſent lui épargner la honte d'un éclat. Dans cette vue, il envoya chercher le Comte Varucci, père de la Comteſſe, avec ordre de venir lui parler ſur-le-champ. Varucci, plein de zèle pour le ſervice du Roi, obéit à l'inſtant, & trouva Edouard étendu ſur ſon lit, & dans l'attitude d'un homme profondément affligé. « Mylord, lui dit le Roi, » ce ne ſont ſeulement point des conſeils » que j'ai à vous demander ; mais j'attends » de vous le plus important des ſervices, » & qui intéreſſe mon repos & ma vie : jurez » que vous me ſervirez, quelle que puiſſe être » la commiſſion dont je vous chargerai ». Varucci, bien éloigné de ſe douter du genre de ſervice que le Roi exigeroit, ſe jetta aux pieds de ſon maître, & lui jura une obéiſſance aveugle, quelqu'ordre qu'il eût à lui donner. Alors Edouard raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre la Comteſſe & lui, proteſta qu'il ne pouvoit plus vivre s'il étoit privé de la poſſeſſion d'une telle perſonne, & ordonna au Comte de diſpoſer ſa fille à répondre aux déſirs de ſon Roi. Varucci, pénétré de honte & de colère, eût beau réclamer contre ſon ſerment ; il avoit juré ; le Prince inſiſta, & le Comte, accablé de douleur, fut forcé d'obéir. Il alla trouver ſa fille, & la pria, comme il s'y étoit engagé, de ſacrifier ſon honneur. La Comteſſe de Salis-

bury, fort étonnée du rôle que jouoit ſon père, ne ſe déconcerta point, & lui dit de répondre de ſa part au Roi, qu'elle renonceroit plutôt à la vie, que de ſe rendre à l'infamie des propoſitions qu'il lui faiſoit. Varucci très-content du refus qu'il venoit d'eſſuyer, alla rendre compte de ſa commiſſion. Irrité par la réſiſtance, Edouard ne pouvant plus contenir la violence de ſes déſirs, ſe détermina à uſer de violence, & envoya dire à la jeune Comteſſe qu'elle n'avoit plus que quelques inſtans pour délibérer; qu'elle étoit encore la maîtreſſe de ſe donner à lui, ſi elle vouloit s'épargner l'outrage : mais que, quelle que fût ſa réſolution, il lui ordonnoit de venir le trouver dans deux heures. La Comteſſe de Salisbury, ſans ſe laiſſer abattre par cet ordre tyrannique, jura de ne point ſe manquer à elle-même; elle ſe para avec autant de ſoin, que ſi ſon deſſein eût été de ſéduire Edouard, dont le cœur n'étoit déjà que trop embraſé pour elle, & elle alla le trouver dans ſon cabinet, où il étoit ſeul à l'attendre. Edouard ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il s'avança, comptant qu'enfin cette belle inhumaine s'étoit laiſſée fléchir. Mais arrêtant d'un regard impérieux les fougueux tranſports de ſon amant. « Sire, dit la Comteſſe, je ſuis en » votre puiſſance, je le ſais, tout ſeconde » vos vues, mes parens même réunis applau- » diſſent à vos coupables déſirs, & paroiſ- » ſent conſpirer contre mon honneur : je ne » ſuis point venue ici pour lutter contre vos » volontés,

» volontés, ni pour vous opposer une résis-
» tance invincible ; mais avant que de m'ou-
» trager, Sire, daignez m'entendre. Si votre
» condition n'étoit qu'égale à la mienne, ou
» si le sort favorable m'eût fait naître dans
» le sublime rang de Votre Majesté, je serois,
» sans contredit, la plus heureuse des fem-
» mes : car j'aime à avouer que mon cœur
» est aussi sensible pour vous, que le vôtre
» paroît l'être pour moi : je conviens encore
» que j'ai eu de grands combats à soutenir
» pour me défendre contre vous ; en un
» mot, Sire, je vous aime, & ma vertu
» seule s'est jusqu'à-présent opposée à ma
» passion. Mais quelque véhément que soit
» mon amour, je ne puis consentir à rien,
» que vous ne me juriez, sur votre parole
» royale, de m'accorder une grâce que je
» n'ai osé vous demander jusqu'à ce moment ;
» cette promesse faite, Sire, disposez de
» moi, comme de l'amante la plus fidelle &
» la plus tendrement soumise ». Edouard enchanté de sa victoire, & ne doutant point que la grâce que la Comtesse avoit dessein de demander ne fût, ou quelque rang d'honneur, ou quelque récompense de cette nature, jura de lui accorder à l'instant tout ce qu'elle voudroit demander. « Maintenant,
» dit la Comtesse, me voilà tranquille : je
» le répète, Sire, je vous aime, & j'exige
» de vous que, content de ce sentiment,
» vous n'attentiez point à mon honneur. Je
» le mérite, Sire, ajouta-t-elle, en se jettant
» aux pieds du Roi, je le mérite, & par

» l'excès de ma tendreſſe pour vous, & par » la confiance que j'ai en votre parole » royale ». Edouard fort ſurpris, mais lié par ſon ſerment, reſta quelques momens incertain & rêveur, puis relevant la Comteſſe : « Vous triomphez, Madame, lui » dit-il ; tant de vertu mérite une plus » haute récompenſe » : & à l'inſtant ayant donné ordre que l'on fit entrer les Seigneurs de ſa Cour, il leur déclara ſon mariage prochain avec la Comteſſe de Salisbury. Cette union fut célébrée peu de jours après ; il y eut, à cette occaſion, des fêtes très-brillantes, & ce fut dans l'un des bals qui furent donnés, que la nouvelle Reine ayant perdu ſa jarretière, Edouard la retrouva ; & pour perpétuer le ſouvenir de la Comteſſe de Salisbury, cette jarretière lui fournit l'idée de l'inſtitution de l'Ordre Royal, fondé ſous cette dénomination.

POPILIUS Lœnus, ſoldat légionnaire, qui avoit autrefois été accuſé d'un crime capital, & renvoyé abſous par l'éloquence & l'adreſſe de Cicéron, eut l'ingratitude, pour gagner le prix énorme auquel on avoit mis ſa tête, d'aller demander aux Triumvirs une commiſſion particulière, qu'il obtint, pour cet aſſaſſinat. Popilius, informé de la marche de Cicéron, le ſuivit à la piſte, & arriva près de Formie au moment où ſes domeſtiques le prioient de ſe mettre dans ſa chaiſe à porteurs, pour pouvoir aller, par des che-

mins détournés, gagner le rivage de la mer. L'aſſaſſin, ſoutenu d'une bonne eſcorte, les joignit: les gens de Cicéron, qui étoient bien armés, ſe rangèrent autour de la chaiſe de leur maître, qu'ils regardoient comme leur père, & réſolurent de le défendre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang; mais à l'approche des aſſaſſins, il tira le rideau de ſa chaiſe, & leur dit: *Vieux ſoldats, je vous attends ſans crainte; & ſi dans votre vie, vous avez jamais fait quelque choſe de bien, décapitez-moi avec adreſſe....* L'âge vénérable & la fermeté de Cicéron étonnèrent Popilius, & le firent héſiter... *Vous ſemblez craindre*, continua Cicéron avec une ſorte de ſourire: *eh! qu'euſſiez-vous fait, ſi j'étois le premier que vous euſſiez voulu aſſaſſiner?* Inclinant alors ſa tête vers l'aſſaſſin, il reçut l'indigne coup qui la ſépara de ſon corps.

C'eſt ainſi que mourut Marcus Tullius Cicéron, né pour la gloire de la République Romaine, & pour le bien du genre-humain; il étoit parvenu à ſa ſoixante-troiſième année; & depuis le temps mémorable qu'il entra dans les affaires, où il débuta par défendre un jeune homme innocent des embûches de Chryſogonus, affranchi de Sylla, il ne ſe paſſa aucun jour où quelque état, quelque ville & quelque famille n'imploraſſent les Dieux pour ſa proſpérité.

Sa phyſionomie étoit agréable: ſa tempérance & ſes travaux l'avoient conſervé en ſanté juſqu'à ſa vieilleſſe. Sa douceur, ſon mérite & ſon intégrité l'élevèrent aux plus

hautes charges, qu'il remplit avec l'applaudiſſement de tous les honnêtes gens ; il étoit le refuge des malheureux, la terreur des traîtres, le prince du ſénat & le libérateur de Rome. Ses ouvrages ſont les délices des gens de lettres & l'inſtruction des ſages: en un mot, il faudroit ſon éloquence pour oſer faire ſon éloge.

LE tableau de la mort d'Antoine, que nous allons joindre ici, offre des détails peu connus, qu'on ne lira pas ſans intérêt.

Cléopatre, craignant avec juſtice la vengeance d'Antoine, qu'elle avoit lâchement trahi, n'attendit pas ſa rentrée dans Alexandrie ; elle alla s'enfermer dans le vaſte & ſuperbe tombeau qu'elle avoit fait élever pour elle auprès de ceux des anciens Rois d'Egypte. Elle y avoit déjà fait porter ſes tréſors, & l'avoit rempli de parfums, de bois odoriférants, de torches préparées, enfin de toutes ſortes de matières combuſtibles, comme ſi elle eût eu intention de s'y conſumer avec toutes ſes richeſſes. Deux de ſes femmes eurent le courage de l'accompagner dans cette triſte demeure. Elle fit dire à Antoine qu'au moment qu'il recevroit le meſſage qu'elle lui envoyoit, elle auroit terminé ſes jours parmi les oſſemens de ſes ancêtres, préférant une mort honorable à une honteuſe captivité. Selon Dion Caſſius, cet appareil impoſant n'avoit

pour but que de débarraſſer Octavien de ſon rival, perſuadée qu'Antoine l'aimoit à un tel excès qu'il ne pourroit lui ſurvivre. Il faut avouer qu'on a peine à concevoir cette perfidie atroce, qui ſurpaſſe toutes ſes trahiſons & tous ſes crimes. A cette nouvelle, le crédule Antoine paſſa de ſon horrible colère à la plus profonde mélancolie. Frappé de cette cataſtrophe, il ne veut plus que mourir. Il ſe retire auſſi-tôt dans ſon appartement, ſe déſarme, appelle Eros, ſon eſclave fidelle, à qui il avoit fait autrefois jurer qu'il lui prêteroit ſon bras pour ſortir de la vie quand le ſort l'ordonneroit. *Ce moment eſt arrivé*, *Eros*, lui dit-il : *tiens ta promeſſe*. L'eſclave s'empare de l'épée fatale ; & levant le bras comme pour frapper ſon maître, il détourne la vue, s'enfonce le glaive dans le ſein, & tombe mort aux pieds du malheureux Antoine. *Je te loue*, *Eros*, s'écria-t-il, *de m'avoir au-moins montré ce que je dois faire*, *puiſque tu n'a pas voulu me rendre ce dernier ſervice*.... Il arrache ſoudain cette épée ſanglante, s'en perce le côté, & tombe, à ſon tour, auprès de ſon généreux eſclave.

Quoique ſa bleſſure fût mortelle, il pouvoit néanmoins vivre encore quelques heures. Le ſang s'arrêta, ſes eſprits revinrent, il ſe traîna ſur un lit. La Reine, inſtruite de cette ſcène tragique, fut auſſi-tôt accablée de remords. Elle fit voler à ſon ſecours, & envoya Diomède, ſon ſecrétaire, pour le prier de ſe laiſſer panſer, ou de venir

au-moins périr avec elle dans ſon tombeau. Tout autre qu'Antoine eût été indigné d'avoir été trompé avec tant de barbarie, & ſur-tout par une femme qu'on adore, & pour laquelle on a tout ſacrifié ; mais apprenant qu'elle vivoit encore, il ne put s'empêcher d'en marquer de la ſatisfaction, & demanda avec inſtance d'être tranſporté ſur-le-champ auprès d'elle. Il n'étoit pas aiſé de l'introduire dans ce tombeau, qui, par les barricades intérieures que Cléopatre avoit fait faire, ſe fermoit de façon à ne pouvoir être forcé ; & dans la juſte crainte d'une ſurpriſe, elle ne vouloit pas l'ouvrir. Elle parut à une petite ouverture aſſez élevée, par laquelle elle donnoit ſes ordres & recevoit des vivres ; & jettant des cordes qu'elle fixa en-dedans avec l'aide de ſes deux femmes, elle pria que l'on voulût bien y attacher Antoine, pour qu'elles puſſent toutes trois l'enlever, & le faire entrer ainſi dans cet aſyle de la mort. Que l'on daigne ſe préſenter ce lugubre ſpectacle : Antoine demi-nu, enſanglanté, le front couvert de la ſueur de l'agonie, levant des yeux éteints vers Cléopatre, lui tendant les bras, le corps attaché à des cordages que, du haut de ce tombeau, trois femmes tirent avec effort. Qu'on ſe dépeigne un homme qui vient de diſputer l'empire du monde, ſuſpendu en l'air, vaciller, & en danger à chaque moment d'être écraſé par ſa chûte : qu'on s'imagine entendre les ſanglots des ſpectateurs émus qui, du geſte & de la voix, encou-

ragent leur Reine à s'efforcer de l'élever juſqu'à elle, & l'on ſe formera le tableau frappant de cette touchante ſituation. Antoine enfin arrive à la hauteur déſirée. Cléopatre jette un cri, le prend dans ſes bras, & l'emporte au fond de ce lieu terrible.

Cette femme, qui un moment auparavant vouloit la mort d'Antoine, déchire ſes vêtemens, ſe meurtrit le ſein, arroſe le Triumvir de ſes pleurs, lui coupe les cheveux, l'appelle ſon ſeigneur, ſon prince, ſon époux, ſon ami, & s'abyme dans la douleur. Ce Général mourant veut la conſoler, en lui diſant qu'il eſt ſatisfait, puiſqu'il meurt à ſes yeux. *Pour moi*, ajouta-t-il, *ma défaite n'eſt point ignominieuſe : Romain, je ſuis vaincu par un Romain.* Il l'exhorta enſuite à chercher des moyens honorables de conſerver ſes jours & ſon Royaume, & à ſe défier de tout le monde, excepté de Proculéius, qui pouvoit la ſervir utilement auprès d'Octavien. Ce furent ſes dernières paroles, & il expira.

Telle fut la fin d'Antoine dans la cinquante-cinquième année de ſon âge. Il fut le meilleur capitaine de ſon temps, & ſeroit devenu peut-être le plus grand des hommes, s'il eût eu la force de vaincre ſes paſſions. Ses vices l'emportèrent de beaucoup ſur ſes bonnes qualités ; & par ſa foibleſſe pour une femme, il s'eſt couvert d'un opprobre éternel.

En 1598, un détachement de Français, commandés par Leſdiguières, attaque la

tour de Moyrane. Il fait une brêche & tente un aſſaut qui eſt ſoutenu avec toute l'intrépidité poſſible. Durant la plus grande chaleur de l'action, un trompette hardi monte par une échelle, gagne le lieu le plus élevé de la tour, ſonne la charge, & jette une ſi grande conſternation parmi les aſſiégés, qu'ils ſe précipitent dans les foſſés. On en fait une boucherie horrible; & de trois cents qu'ils ſont, il n'en échappe que deux. *Hiſtoire de Leſdiguières.*

L'ANGLETERRE avoit, en 1746, formé le projet de ruiner le port de l'Orient, & avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand deſſein, le général Sainclair débarque avec ſept mille hommes ſur les côtes de Bretagne, & ſomme l'Orient, qui ſe rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de l'Orient, peu inſtruits, battent le matin la générale. Sainclair demande à des gens du pays la raiſon de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond, qu'on lui a tendu un piége en capitulant, & qu'on va fondre ſur lui avec douze milles hommes. Pendant cet entretien le vent change, & l'Amiral Leſtoc en avertit par un ſignal. Sainclair, craignant d'être attaqué, quitte ſon poſte, & ſe retire précipitamment. Cependant, ceux qui ont fait la capitulation ſortent de la ville pour ſe ſoumettre au Général Anglais. Ils ne peuvent revenir de leur ſurpriſe,

quand ils ne trouvent perſonne dans le camp. La poltronnerie & la ſottiſe, ajoute l'Auteur, ſont égales des deux parts. *Hiſtoire de la guerre de* 1741.

BAUDOUIN, Comte de Flandres & de Hainault, l'un des principaux chefs des Croiſés qui avoient pris Conſtantinople, fut élevé à l'Empire ; la cérémonie de ſon couronnement étoit à peine achevée que vingt-quatre Commiſſaires, dont la moitié étoit des Vénitiens & la moitié des Français, procédèrent au partage des terres de l'Empire entre les deux Nations. Le lot principal des derniers conſiſtoit en terres qui étoient en Aſie, & dont la majeure partie étoit à reconquérir ; en les leur abandonnant, on ne leur donnoit que des guerres à faire contre les Turcs, qui étoient déjà maîtres de pluſieurs, & contre les Grecs, qui poſſedoient encore le reſte. La politique Vénitienne eut l'adreſſe de s'approprier deux ſortes de pays, ceux qui pouvoient, par leur proximité, donner, pour ainſi dire, la main aux Etats de la République en Italie, & former une puiſſance contiguë, & ceux dont elle pouvoit conſerver aiſément la poſſeſſion à l'aide de ſes flottes. Ce partage diviſa néceſſairement l'Empire en deux, qui prirent le nom de nouvel Empire d'Occident, & de nouvel Empire d'Orient.

Les troubles ne tardèrent pas à ſe manifeſter ; ils étoient inſéparables d'une révolu-

tion auſſi violente ; la diviſion ſe mit entre les principaux chefs des Croiſés. Beaudouin, qui avoit montré du courage, & ſur-tout de la prudence, ſembla oublier quelquefois cette dernière qualité, lorſqu'il ſe vit Empereur, & mécontenta Boniface, Marquis de Montferrat ; la guerre que celui-ci lui déclara, & qui faillit à avoir des ſuites funeſtes, étoit ce qui pouvoit être le plus favorable aux Grecs, qui n'avoient qu'à gagner aux diviſions de leurs vainqueurs. Boniface, devenu puiſſant, & ayant obtenu le titre de Roi, ne conſerva pas entièrement ce caractère de douceur & de modération qui avoit réuni en ſa faveur les vœux d'une grande partie des Croiſés, lorſqu'ils eurent réſolu de choiſir un Empereur. Dévoré de l'ambition de s'agrandir, il s'occupa du ſoin d'augmenter ſes finances, nom toujours redoutable aux Sujets, parce qu'il leur annonce des impôts, & il les en ſurchargea.

Pendant ce temps, la plupart des Seigneurs Grecs s'étoient refugiés en Natolie, où ils s'empreſſoient de recueillir les débris de l'Empire, en ſe ſaiſiſſant chacun des places qu'ils trouvoient à leur bienſéance. Parmi eux, Théodore Laſcaris joua le plus grand rôle dans l'Aſie, où il prit le titre d'Empereur, & perpétua la ſucceſſion Impériale chez les Grecs. Ce fut lui qui, tantôt accueilli, tantôt rebuté dans les lieux où il alloit implorer des ſecours, ſuſcita les ennemis les plus dangereux aux Français, qui éprouvèrent ſouvent des fortunes bien con-

traires. Ils furent vaincus par le Roi des Bulgares, qui fit Baudouin priſonnier, & ſaccagea tout le pays juſqu'à Conſtantinople. Il retournoit ſur ſes pas pour détruire la Thrace; mais les Grecs, qui avoient perdu leur ancien courage, & conſervé la ruſe & la diſſimulation, qualités froides qui ſont la reſſource des ames foibles, déſertèrent de ſon armée, qui ſe trouva très-affoiblie à ſon arrivée à Didymotique. Il ſomma cette Ville de ſe rendre; elle lui répondit reſpectueuſement que lorſque les Grecs s'étoient remis entre ſes mains, il avoit promis de les défendre contre les Français; qu'ils l'avoient accepté pour maître à cette condition, & qu'ils ſe défendroient, s'il tentoit leur ruine. Le Roi irrité aſſiégea la Ville; les habitans, du haut de leur tours, lui crioient miſéricorde, le reconnoiſſoient pour leur Souverain, mais refuſoient de le recevoir dans leurs murs, & ſe défendoient avec courage contre ſes efforts. C'étoit un ſpectacle ſans doute ſingulier que de voir ces Grecs ſoumis & ſuppliants dès qu'on ceſſoit de les combattre, & ennemis tout-à-coup en poſture menaçante, auſſi-tôt qu'on les attaquoit. Ce furent enfin les Français qu'ils avoient appellés à leurs ſecours, qui vinrent les délivrer.

Cependant le malheureux Baudouin gémiſſoit dans les fers de Joannice, Roi des Bulgares; il y trouva enfin la mort; la Reine, Tartare de Nation, le viſitoit ſouvent dans ſa priſon; il étoit jeune & beau;

elle étoit portée à l'amour. Elle devint paſſionnée pour ſon priſonnier.

S'entretenant un jour avec lui, vous pouvez, lui dit-elle, ſans rançon, délivrer deux captifs. Eh! qui ſont-ils, dit Baudouin? Vous, répondit-elle, & moi, que vous tirerez de la ſervitude où je gémis ſous la tyrannie d'un mari barbare. Si vous me prenez pour Epouſe, nous ſerons libres tous deux. Laiſſons à Joannice le miſérable Empire de Conſtantinople, qui ne peut plus ſubſiſter; & retournez avec moi dans vos Etats; je vous en procurerai les moyens. Baudouin frémit à cette déclaration tartare, & veut lui faire entendre qu'un pareil mariage ſeroit un adultère. Elle ſort furieuſe, le menaçant de la mort. Elle revient le lendemain, & redouble ſes menaces. Baudouin ne lui répond que par des remontrances.

La Reine déſeſpérée, alla trouver ſon mari, & accuſer le priſonnier du crime dont elle ſeule étoit coupable. Joannice, naturellement cruel, & rendu encore plus féroce par la jalouſie, aſſemble ſa Cour dans un feſtin, y fait amener Baudouin, le livre aux inſultes de ſes convives, lui fait enſuite couper, ſous ſes yeux, les mains, les bras, les jambes & les cuiſſes, & fait jetter le tronc dans une grande foſſe, où l'infortuné Baudouin ne mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiſeaux de proie. Il étoit âgé de 35 ans, étoit reſté ſur le trône 11 mois, à compter depuis

ſon couronnement juſqu'à la bataille où il avoit été fait priſonnier. Henri, ſon frère, qui depuis cette funeſte bataille défendoit avec un courage infatigable l'Empire ébranlé par les attaques des Bulgares, & la révolte des Grecs, lui ſuccéda au trône. Son caractère actif & ſérieux l'empêcha de prendre part aux fêtes occaſionnées par ſon avénement; il ne s'occupa que des affaires du gouvernement. Il défendit l'Empire contre Laſcaris & Joannice. Son règne fut glorieux & ferme, & ſa mort cependant fut attribuée aux Grecs, qu'on accuſa de l'avoir empoiſonné, quoiqu'il ſoit conſtant qu'il les avoit traités avec autant de douceur que ſes autres Sujets.

LE formidable Mahomet, fier de la priſe de Conſtantinople, n'aſpiroit pas à moins qu'à conquérir toute l'Europe. Il diſoit hautement que, comme il n'y avoit qu'un Dieu dans le ciel, il ne falloit ſur la terre que lui pour Monarque. Cependant le célèbre Jean Huniade le força, avec des troupes très-inférieures, à lever le ſiége de Belgrade, où il perdit la moitié de ſon armée, & reçut une flèche dans la poitrine. Dans le dernier & le plus furieux aſſaut qu'il livra à cette Ville, un Hongrois fit une action vraiment héroïque.

Une partie des aſſiégeans étoit entrée dans la Ville.... Dans cette confuſion, ce Hongrois, guerrier du commun pour le rang,

mais égal par la nobleſſe du ſentiment à ce qu'il y eut jamais de plus illuſtre, remarqua un Turc qui arboroit le croiſſant au haut d'une tour, pour décourager les Chrétiens, en leur faiſant croire que déjà la Ville étoit perdue ; il veut arracher l'étendard, le Turc le retient, le magnanime Hongrois ſaiſit le Turc & l'étendard, ſe précipite de la tour ; & par la mort de ſon ennemi & la ſienne, ſouſtrait les Chrétiens à l'épouvante & à la déroute.

Huniade mourut peu de temps après cette grande victoire. Le Pape ne l'apprit qu'en verſant des larmes ; & voulut célébrer le ſaint ſacrifice avec la plus grande ſolennité dans la baſilique de St.-Pierre pour ce défenſeur mémorable de la Religion.

Nous allons rapporter le combat d'un chien contre un Gentilhomme de la Cour du Roi Charles V. Ce récit intéreſſant ſera relu avec plaiſir par ceux même qui le connoiſſent déjà. Il faut ſe rappeler auparavant que, dans ces ſiècles de courage & d'ignorance, les plus grands procès étoient décidés par un combat ſingulier, dans la conviction que Dieu devoit toujours ſe déclarer pour la bonne cauſe, & que l'innocent demeuroit toujours vainqueur.

Il y avoit un Gentilhomme lequel étant envieux de la faveur que le Roi portoit à un de ſes compagnons, nommé Aubry de Mondidier, l'épia ſi ſouvent qu'enfin il l'attrapa

dans la forêt de Bondis, accompagné ſeulement de ſon chien, & trouvant l'occaſion favorable pour contenter ſa malheureuſe envie, le tua, & puis l'enterra dans la forêt, & ſe ſauva après le coup, & revint à la Cour tenir bonne mine. Le chien, de ſon côté, ne bougea jamais de deſſus la foſſe où ſon maître avoit été mis, juſqu'à ce que la rage de la faim le contraignit de venir à Paris, où le Roi étoit, demander du pain aux amis de feu ſon maître, & puis tout incontinent s'en retournoit au lieu où ce miſérable aſſaſſin l'avoit enterré; & continuant aſſez ſouvent cette façon de faire, quelques-uns de ceux qui le virent aller & venir tout ſeul, heurlant & plaignant, & ſemblant, par des abois extraordinaires, vouloir découvrir ſa douleur, & déclarer le malheur de ſon maître, le ſuivirent dans la forêt, & obſervant exactement tout ce qu'il feroit, virent qu'il s'arrêtoit ſur un lieu où la terre avoit été fraîchement remuée; ce qui les ayant obligés d'y faire fouiller, ils y trouvèrent le corps mort, lequel ils honorèrent d'une plus digne ſépulture, ſans pouvoir découvrir l'auteur d'un ſi exécrable meurtre. Comme donc ce pauvre chien étoit demeuré à quelqu'un des parens du défunt, & qu'il le ſuivoit, il apperçut fortuitement le meurtrier de ſon premier maître, & l'ayant choiſi au milieu de tout les autres Gentilshommes ou Archers, l'attaqua avec grande violence, lui ſauta au collet, & fit tout ce qu'il put pour le mordre & pour l'étrangler. On le bat,

on le chaſſe ; il revient toujours ; & comme on l'empêche d'approcher, il ſe tourmente & aboye de loin, adreſſant ſes menaces du côté qu'il ſent que s'eſt ſauvé l'aſſaſſin. Et comme il continuoit ſes aſſauts toutes les fois qu'il rencontroit cet homme, on commença de ſoupçonner quelque choſe du fait, d'autant que ce pauvre chien, plus fidelle & plus reconnoiſſant envers ſon maître que n'auroit été un autre ſerviteur, n'en vouloit qu'au meurtrier, & ne ceſſoit de lui vouloir courre ſus, pour en tirer vengeance. Le Roi étant averti par quelques-uns des ſiens de l'obſtination de ce chien, qui avoit été reconnu appartenir au Gentilhomme qu'on avoit trouvé enterré & meurtri miſérablement, voulut voir les mouvemens de cette pauvre bête. L'ayant donc fait venir devant lui, il commanda que le Gentilhomme ſoupçonné ſe cachât au milieu de tous les aſſiſtans qui étoient en grand nombre; alors le chien, avec ſa furie accoutumée, alla choiſir ſon homme entre tous les autres; & comme s'il ſe fût ſenti aſſiſté de la préſence du Roi, il ſe jetta plus furieuſement ſur lui ; & par un pitoyable aboi, il ſembloit crier vengeance, & demander juſtice à ce ſage Prince. Il l'obtint auſſi : car ce cas lui ayant paru merveilleux & étrange, joint avec quelques autres indices, il fit venir devant ſoi le Gentilhomme ſoupçonné, & l'interrogea & preſſa puiſſamment pour apprendre la vérité de ce que le bruit commun, & les attaques & aboyement de ce

chien (qui étoient comme autant d'accuſations) lui mettoient ſus; mais la crainte & la honte de mourir par un ſupplice honteux rendirent tellement obſtiné & ferme ce criminel dans la négative, qu'enfin le Roi fut contraint d'ordonner que la plainte du chien & la négative du Gentilhomme ſe termineroient par un combat ſingulier entre eux deux, par le moyen duquel Dieu permettroit que la vérité ſeroit reconnue. Enſuite de quoi ils furent tous deux mis dans le camp comme deux champions, en préſence du Roi & de toute la Cour, le Gentilhomme armé d'un gros & peſant bâton, & le chien avec ſes armes naturelles, ayant ſeulement un tonneau percé pour ſa retraite, & pour faire ſes relancemens. Auſſitôt que le chien fût lâché, il n'attendit point que ſon ennemi vint à lui, il ſavoit que c'étoit au demandeur d'attaquer; mais le bâton du Gentilhomme étoit aſſez fort pour l'aſſommer d'un ſeul coup; ce qui l'obligea à courir çà & là à l'entour de lui, pour en éviter la peſante chûte; mais enfin, tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il prit ſi bien ſon temps que finalement il ſe jetta d'un plein ſaut à la gorge de ſon ennemi, & s'y attacha ſi bien qu'il le renverſa parmi le camp, & le contraignit à crier miſéricorde, & ſupplier le Roi qu'on lui ôtat cette bête, & qu'il diroit tout. Sur quoi les écoutes du camp retirèrent le chien; & les Juges s'étant approchés par le commandement du Roi, il

confeſſa devant tous qu'il avoit tué ſon compagnon, ſans qu'il y eût perſonne qui l'eût pu voir que ce chien, duquel il ſe confeſſoit vaincu. L'hiſtoire dit qu'il fut puni; mais elle ne dit point de quelle mort, ni de quelle façon il avoit tué ſon ami.

QUAND les Tournois commencèrent en France, les Dames ne vouloient point y aſſiſter, mais dans la ſuite la curioſité l'emporta ſur l'horreur de voir le ſang couler; bientôt même elles rendirent ces combats plus cruels en animant par leur préſence le courage des combattans. Elles avoient coutume de leur envoyer à chaque inſtant ce qu'on appelloit *faveurs*, *joyaux*, *nobleſſe*. C'étoit tour-à-tour une écharpe, un voile, une mantille, un bracelet, enfin quelque pièce de leur ajuſtement. Elles alloient même juſqu'à oublier qu'il eſt des vêtemens que la décence rend indiſpenſables à leur ſexe; & à la fin d'un tournoi, dit Perceforeſt, « elles ſe trouvèrent ſi dénues de leurs » atours, que la plus grande partie étoit en » pur chef (nue tête): car elles s'en alloient » les cheveux ſur leurs épaules giſants, plus » jaunis que fin or, en plus leurs cottes ſans » manches: car tout y avoient donné aux » chevaliers pour eux parer, & guimples » & chaperons, manteaux & camiſes, manches & habits. Mais quand elles ſe virent » à tel point, elles en furent ainſi comme » toutes honteuſes; mais ſi-tôt qu'elles

» virent que chacune eſtoit en tel point,
» elles ſe prirent toutes à rire de leur aven-
» ture : car elles avoient donné leurs joyaux
» & leurs habits de ſi grand cœur aux che-
» valiers, qu'elles ne s'appercevoient de leur
» dénuement & déveſtement ».

L'EVÊQUE de Fréjus, depuis Cardinal de Fleury, eſt le premier Eccléſiaſtique non Pair qui ait monté dans les carroſſes du Roi, ce fut en 1717. Sommery, ſon Gouverneur, y monta auſſi. Le Régent dit à Fleury *qu'il lui accordoit cet honneur perſonnellement, & non comme Précepteur, ni comme Prélat ;* ce qui eſt encore plus flatteur. Il n'y avoit parmi les Eccléſiaſtiques que les Cardinaux, les Prélats Pairs, ou ceux qui ont rang de Prince étranger, qui puſſent monter dans les carroſſes du Roi, & manger avec lui. Fleury eut la préſéance ſur Sommery. Jamais Fénélon, ſoutenu de ſa naiſſance & de ſon mérite, n'a eu cet honneur.

Le Connétable Anne de Montmorency eſt le premier Pair qui ſoit entré à cheval dans la Cour intérieure du Roi, & en ſoit ſorti de même. Les autres Pairs & les Officiers de la Couronne en usèrent bientôt ainſi. L'Évêque de Beauvais, Potier, fut le premier des Eccleſiaſtiques qui, dans la minorité de Louis XIV, entra en carroſſe dans la cour du Roi. Les carroſſes avoient ſuccédé depuis quelques années aux haquenées, c'eſt-à-dire, depuis que Cathérine de Médicis s'étoit caſſée la jambe en tombant de cheval.

L'EMPEREUR Léopold, mort en 1705, aimoit paſſionnément la muſique, & même en compoſoit d'agréable, tel que le menuet parodié *quel caprice*. Étant prêt à mourir, après avoir fait ſes dernières prières avec ſon confeſſeur, il fit venir ſa muſique, & expira au milieu du concert.

ANTOINETTE de Pons, Marquiſe de Guercheville, femme de Charles Dupleſſis, Seigneur de Liancourt, ne voulut jamais porter le nom de ſon mari, pour n'être pas confondue, diſoit-elle, avec la catin d'Henri IV, Gabrielle d'Eſtrées, qui ſe nommoit Mme. de Liancourt. Henri IV, ayant voulu prendre quelques privautés avec elle, encore fille, en fut hautement refuſé. *Si je ne ſuis pas d'aſſez bonne maiſon*, dit-elle, *pour être votre femme, j'en ſuis de trop bonne pour être votre maîtreſſe.* Henri s'en ſouvint; lorſqu'il épouſa Marie de Médicis, dont il fit Dame d'honneur la Marquiſe de Guercheville : *Puiſque vous êtes Dame d'honneur*, lui dit-il, *vous le ſerez de ma femme.*

JEAN de Montaigu, fils d'un Bourgeois de Paris, devenu Surintendant des Finances, & Grand-Maître de la maiſon du Roi, ſous Charles VI, avoit fait deux de ſes frères, l'un Archevêque de Sens, & l'autre Arche-

vêque de Paris, avoit marié ſon fils avec la fille du Connétable d'Albret, & ſes deux filles à deux des plus grands Seigneurs du Royaume, le Comte de Braine & le Sire de Craon. La tête tourna, comme de coutume, à Montaigu, lui fit faire des actions injuſtes ou inſolentes, & vraiſemblablement de l'une & l'autre eſpèce. Ses ennemis, à la tête deſquels étoient le Duc de Bourgogne & le Roi de Navarre, profitant d'un accès de démence du Roi, firent arrêter Montaigu, & inſtruire ſon procès par des Commiſſaires du Parlement, mais pourtant des Commiſſaires qui lui firent trancher la tête aux Halles le mercredi 17 Octobre 1409. Son corps fut attaché à un pilier de Montfaucon, & ſa tête plantée ſur un épieu. Il avoua à la queſtion tout ce qu'on voulut, & convint à la mort, de quelques déprédations dans les finances. Son corps reſta juſqu'au 28 Septembre 1412 ſuſpendu dans un ſac de cuir rempli d'aromates, & gardé par des Prêtres logés & entretenus dans une maiſon près du gibet, & qui ſe relayoient afin qu'il y eût toujours un d'eux en prières autour du corps. Enfin ſon fils, le Vidame de Laonois, fit réhabiliter la mémoire de ſon père. Les Céleſtins, à qui Montaigu avoit fait du bien, vinrent en proceſſion prendre le corps, lui firent un ſervice ſolennel, & le tranſportèrent dans le Couvent de Marcouſſi, qu'il avoit fondé, & où l'on voit encore ſon tombeau. Il ne faut pas oublier, pour l'honneur des Céleſtins, & ſur-tout l'inſtruction

des Princes, que François I, passant à Marcoussi, voulut railler les Moines sur le genre de mort de leur fondateur. *Il ne fut pas jugé par la justice*, lui dit un religieux.— *Et par qui donc ?—Par des Commissaires.* On dit que le Roi, frappé de cette réponse, mit la main sur l'autel, & jura de ne faire jamais juger des accusés par des Commissaires.

UNE récompense trop disproportionnée au mérite, est une injustice. Un soldat plein de bravoure avoit eu les deux bras emportés dans un combat ; son Colonel lui offrit un écu : vous croyez sans doute, mon Colonel, lui répartit vivement le Soldat, que je n'ai perdu qu'une paire de gants ?

LE Maréchal de Grammont racontoit que trois Soldats ayant commis des actions pendables, il falloit du-moins en punir un pour l'exemple. Au-lieu de décider leur sort par des billets, on les fit jouer aux dez. Le premier emmène quatorze, le second dix-sept, & le dernier, qu'on regardoit déjà comme la victime, prenant les dez d'une main aussi assurée que s'il n'eût eu rien à craindre, fit rafle de six ; *Parbleu*, dit-il, *si je jouois de l'argent, je ne serois pas si heureux.* Lettres de Boursault.

SEMBLANÇAY, *Gouverneur-général des finances*, jouissoit du plus grand crédit & de l'estime

de ſon maître, qui l'appelloit ſon *père*. Le Maréchal de Lautrec lui demandoit 400 mille écus dont il avoit un beſoin très-preſſant pour ſauver le Milanez, lorſque la mère du Roi vint lui demander avec les plus vives inſtances, & même des menaces, tous les arrérages de ſes penſions, & elle offrit ſa quittance. Il ne put la refuſer : il épuiſa l'épargne, & ne put envoyer des ſecours à Lautrec, qui ayant perdu le Milanez, s'excuſa ſur la négligence du Surintendant. François I fit à Semblançay les reproches les plus cruels ; celui-ci avoua toute la conduite de la Ducheſſe d'Angoulême, qui lui donna le démenti le plus formel. Elle avoit fait retirer de ſes papiers le reçu qui pouvoit le juſtifier. Le Roi, réduit à la néceſſité de croire coupable ou ſa mère ou ſon Miniſtre favori, crut céder aux ſentimens de la nature, & ſon *père* fut conduit à la Baſtille ; & enfin, victime des intrigues de la Cour & de la politique chicanière de Duprat, par le jugement le plus inique, il fut condamné à être pendu & étranglé à Montfaucon. En paſſant par la rue St.-Denys, on le fit arrêter au Couvent des Filles-Dieu, où, en conformité d'une ancienne fondation, l'on faiſoit boire à tous les criminels un verre de vin, manger trois morceaux de pain, & baiſer un vieux Crucifix de bois, conſervé dans ce Monaſtère. L'ancien Surintendant ne refuſa point de ſe ſoumettre à cette odieuſe & ſingulière cérémonie. Arrivé au lieu de ſon ſupplice, il pria long-

temps qu'on le différât : il ſe flattoit que ce même Prince qui l'avoit ſi ſouvent appellé ſon père, qui avoit, pendant ſi long-temps, rendu juſtice à ſes talens & à ſon intégrité, ne le laiſſeroit pas périr ignominieuſement. Millard, Lieutenant-Criminel, chargé de l'exécution du jugement, eut la complaiſance d'attendre juſqu'aux approches de la nuit ; mais enfin, toute eſpérance étant perdue, l'arrêt fut exécuté. *Hélas !* dit Semblançay ſur la fatale échelle, *telle eſt donc la recompenſe des ſervices que j'ai rendus à l'état ! Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le Roi !* Il fut étranglé.

L'EPITAPHE ſuivante, compoſée au 13e. ſiècle, par un Poëte Français, nommé *Maître Vace*, prouve la réputation que méritèrent les deux ſucceſſeurs immédiats de Raoul, c'eſt-à-dire, le fameux Richard-ſans-peur, & ſon fils Richard ſurnommé *le Bon.*

Richard fut père, Richard fut fils,
Et chacun fut francs & gentils ;
De Normandie chacun fut Ducs.
Bon fut le père, & le fils plus.

VOICI un fait qui peut nous donner une idée de la manière dont les guerriers du 11e. ſiècle ſe traitoient mutuellement. Renaud étant en guerre contre le Comte de Châlons, ſon beau-père, prit ſon parti, & envoya

envoya ſes fils juſqu'en Bourgogne. Ils aſſiégèrent Châlons, le prirent & obligèrent le Comte à une démarche bien humiliante, mais *qui étoit alors en uſage* : ce fut de venir *à quatre pattes*, *une ſelle ſur le dos*, *& une bride paſſée au cou*, demander pardon à ſon vainqueur, & offrir de lui ſervir de monture. Heureuſement qu'on ne le prit pas au mot, & que la paix fut faite.

Le trait ſuivant appartient au même ſiécle, & ne mérite pas moins d'être cité.

Le Duc Robert, vainqueur de tous ſes ennemis, prit la réſolution de faire le pélerinage de Jéruſalem, alors au pouvoir des Sarraſins, non comme guerrier, pour leur enlever la Terre Sainte, mais comme ſimple pélerin, allant y faire ſes dévotions. Sa Nobleſſe ne put s'empêcher de blâmer ce projet, & de lui faire à ce ſujet les plus fortes repréſentations, d'autant plus qu'il n'étoit point marié, & n'avoit point de poſtérité légitime. Mais il leur préſenta ſon fils naturel encore enfant, qu'il avoit eu d'une ſimple bourgeoiſe, nommée Arlette. *Véez cy ce petit fils*, leur dit-il, *je ſuis certain qu'il eſt de mon engendrement ; reconnoiſſez-le pour votre Seigneur ; je ſuis aſſuré qu'il vous gouvernera bien.* En effet, le jeune Guillaume (qui fut d'abord ſurnommé le *Bâtard*, & mérita par la ſuite le nom de *Conquérant*) promettoit beaucoup. Il lui fit prêter ſerment par les Normands, & le mena enſuite à Paris, à la Cour

du Roi Henri, à qui il prêta foi & hommage. Robert partit enſuite pour ſon pélerinage, qu'il fit à pied d'une manière aſſez bizarre; il avoit une ſuite nombreuſe, magnifique & capable de le défendre; mais il ſe confondoit dans la foule, vêtu ſimplement & même déguenillé, excepté dans les grandes Villes, où tout d'un coup il paroiſſoit avec magnificence dont tout le monde étoit ſurpris, & qui lui procuroit des égards de tous les Souverains dont il traverſoit les Etats..... Parvenu à Jéruſalem, il ſe fit connoître du Gouverneur Mahométan, qui non-ſeulement lui permit de faire ſes dévotions, ſans exiger de lui aucun des tributs impoſés aux pélerins Chrétiens, mais qui voulut même le défrayer & toute ſa ſuite. Robert ne ſe laiſſa pas vaincre en généroſité, d'autant mieux qu'il traînoit après lui de grandes richeſſes.

Ce pélerinage ſingulier n'en fut pas moins fatal à Robert; il mourut empoiſonné en revenant de Jéruſalem.

L'AMIRAL Bembow eſt un de ces exemples rares qui prouvent que la fortune n'eſt pas toujours injuſte, & que le génie & les talens ſuffiſent quelquefois à l'avancement, & portent auſſi loin que le fait ordinairement le manége ou l'intrigue. Beaucoup de courage, une expérience conſommée, & des circonſtances heureuſes l'élevèrent au grade d'Amiral. Il avoit commencé par

ſervir en qualité de matelot ſans ſe douter de ce que la fortune feroit un jour pour lui ; il étoit d'un rang à vieillir dans cet emploi, & ſon éducation ne lui en faiſoit point enviſager de plus haut ; il paroiſſoit en être content & y borner toute ſon ambition. Dans la ſeconde campagne, il n'occupoit pas un poſte plus élevé ſur le vaiſſeau où il ſervoit ; il étoit employé pendant une action avec un de ſes camarades. Un boulet de canon emporta la jambe de ce dernier. *Je ne puis reſter debout*, s'écria celui-ci ; *porte-moi, je te prie, au Chirurgien.* Bembow le charge auſſi-tôt ſur ſes épaules & l'emporte. Il n'étoit pas encore à l'endroit où le Chirurgien travailloit à panſer les bleſſés, qu'un ſecond boulet de canon emporte la tête du matelot. Bembow, qui ne s'en apperçoit point, appelle le Chirurgien, qui ſort, & qui voyant ſa charge, lui dit : *Que Diable veux-tu que je faſſe d'un homme dont la tête eſt emportée ? La tête*, répondit Bembow avec une naïveté plaiſante, & à laquelle dans le moment il n'entendoit point fineſſe. *Il m'avoit dit que c'étoit ſa jambe. Le voilà bien : je n'ai jamais cru ce qu'il ma dit ſans en être fâché la minute d'après.*

LOUIS Berton de Crillon, ſurnommé *l'Homme-ſans-peur*, avoit été envoyé par Henri IV pour défendre Marſeille en 1596. Un jour le jeune Duc de Guiſe, qui étoit

dans la même Ville, auprès de Crillon, voulut voir par lui-même jusqu'où pouvoit aller la fermeté de cet Officier. Pour cet effet, il fait sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fait conduire deux chevaux à sa porte, monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis sont maîtres du port & de la ville, & lui propose de se retirer, pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Crillon étoit à peine éveillé lorsqu'on lui tenoit ce discours; néanmoins il prend ses armes sans s'émouvoir, & se prépare à mourir l'épée à la main, plutôt que de survivre à la perte de la Place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sort avec lui de la chambre; mais, au milieu du degré, il laisse échapper un grand éclat de rire, qui fait appercevoir Crillon de la raillerie. Celui-ci prend alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensoit aller combattre; & serrant fortement le Duc de Guise, lui dit en blasphêmant, suivant son usage : « Jeune homme, ne te » joue jamais à sonder le cœur d'un homme » de bien. Par la mort! si tu m'avois » trouvé foible, je t'aurois poignardé. »

En 1552, les Français attaquoient Yvoy, dans les Pays-Bas. La brèche étoit praticable; & le Comte de Mansfeld se disposoit à soutenir l'assaut, lorsque treize mille Allemands, qui composoient sa garnison, refu-

sèrent de ſeconder ſon courage. L'intrépide Commandant ayant inutilement épuiſé tous les moyens poſſibles pour ſe faire obéir, fait venir un Gentilhomme Français qui étoit ſon priſonnier, & lui dit, en préſence des troupes : « Allez, je vous donne la liberté, » & vous prends à témoin du tort que l'on » fait aujourd'hui à l'Empereur & à moi. » Yvoi, aſſiégée il y a quelques années par » le Duc d'Orléans, fut vaillamment dé- » fendue par un forgeron à la tête de quel- » ques payſans, & ne ſe rendit, à l'extré- » mité, qu'aux conditions les plus hono- » rables ; & moi, qui ai de la naiſſance » & de l'expérience à la guerre, je me vois » forcé, par la lâcheté & la perfidie de » mes ſoldats, de ſubir les lois que l'en- » nemi voudra m'impoſer. Toutes les fois » que vous vous rappellerez dans votre » mémoire, la grâce que je vous ai ac- » cordée, n'oubliez pas de me juſtifier » contre les calomnies de ceux qui vou- » droient noircir ma réputation. ». Manſfeld, après ce diſcours, fit arborer le pavillon blanc. *De Thou.*

L'HONNEUR, dit le Préſident de Monteſquieu, nous dicte que le Prince ne doit jamais nous preſcrire une action qui nous déshonore, parce qu'elle nous rendroit incapable de le ſervir. Crillon refuſa d'aſſaſſiner le Duc de Guiſe ; mais il offrit à Henri III de ſe battre contre lui. Après

la Saint-Barthelemi, Charles IX ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire maſſacrer les huguenots, le Vicomte d'Ortes, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : » Sire, je n'ai trouvé, parmi les habitans » & les gens de guerre, que de bons ci- » toyens, de braves ſoldats, & pas un » bourreau. Ainſi, eux & moi, ſupplions » Votre Majeſté d'employer nos bras & nos » jours à choſes faiſables ».

Un héros voit toujours avec plaiſir un brave homme ſenſible au point d'honneur ; & s'il lui eſt échappé de bleſſer cet homme dans ce qu'il a de plus cher, il ſe fait une gloire de lui donner la ſatisfaction qu'il mérite. Lors de la bataille de Ranti, en 1554, Saint Fal, qui étoit Lieutenant de François, Duc de Guiſe, s'avançoit avec trop de précipitation. Le Duc courut avec lui, &, par un mouvement de colère, il lui donna un coup d'épée ſur le caſque, en lui criant de s'arrêter. La bataille finie, on l'aſſura que Saint Fal, choqué du traitement qu'il avoit reçu, vouloit le quitter. « Monſieur » de Saint Fal, lui dit le Duc dans la tente » même du Roi, & en préſence de tous » les Officiers, vous vous tenez offenſé d'un » coup que je vous ai donné, parce que » vous vous avanciez trop ; mais il vaut » mieux que je vous l'aie donné pour vous » arrêter dans un combat où vous alliez » avec trop d'ardeur, que ſi je vous l'euſſe

» donné pour vous avancer, en blâmant » votre lâcheté. Je penſe qu'à le bien pren- » dre, ce coup eſt plutôt glorieux qu'hu- » miliant pour vous; & je prends pour juges » Meſſieurs les Capitaines qui ſont préſents. » C'eſt pourquoi, ſoyons amis comme au- » paravant ». Tout le monde applaudit au courage de Saint Fal, qui jura de ne jamais abandonner le Duc de Guiſe. *Brantôme.*

UN Gendarme, emporté dans un jour de bataille par un cheval fougueux, heurta Louis XIV, qui, dans un premier mouvement, leva ſur lui ſa canne. Le Gendarme, déſeſpéré de cet affront, préſenta au Roi ſon piſtolet par le pommeau, en lui diſant: *Sire, vous venez de m'ôter mon honneur, ôtez-moi la vie.* Cette ſenſibilité ne déplut point au Monarque, qui avança même ce brave homme aſſez rapidement. *Ecole militaire.*

LES Hiſtoriens du temps rapportent un trait à-peu-près ſemblable d'un favori de Charles IX, Roi de France. Ce Prince, étant à la chaſſe, vit un Gentilhomme qui couroit devant lui étourdiment, & lui cria pluſieurs fois de s'arrêter. Mais ce favori ne l'entendant point, couroit toujours. Alors le Roi, piquant des deux, le joignit, & lui appliqua quelques coups de houſſine ſur les épaules, en lui criant; *Arrête-toi donc.* Ce cavalier, ſenſible à ce traitement, ſe re-

tourna, & lui dit : « En quoi ai-je offenſé » Votre Majeſté, pour en être traité de la » ſorte ? Sont-ce là les récompenſes des » bleſſures que j'ai reçues à ſon ſervice ? » en diſant cela, il ouvrit ſon habit, & lui » montra des cicatrices. Je ſuis Gentilhom- » me, pourſuivit-il, & ne dois pas être » expoſé à des coups de houſſine, comme » un vil eſclave ». Charles reconnut ſa faute, & ſans répondre un ſeul mot, revint dans ſon palais avec un air triſte & rêveur. On ne ſavoit à quoi attribuer cette mélancolie. Carnavalet, qui, ayant été Gouverneur du Prince, conſervoit ſur lui un reſte d'aſcendant, oſa lui demander le ſujet de ſa triſteſſe. Le Roi lui avoua ce qui s'étoit paſſé, lui demanda conſeil. Le réſultat fut qu'il feroit appeler le Gentilhomme offenſé, lui fairoit excuſe de ces excès, & s'offriroit de le réparer par des grâces éclatantes ; ce qui fût fait ; mais le Gentilhomme refuſa les grâces, & dit qu'il ne vouloit rien accepter, afin qu'on ne crut point qu'il les devoit aux coups de houſſine qu'il avoit eu le malheur de recevoir.

LOUIS XIV avoit, en 1683, chargé Duqueſne de bombarder Alger, pour la punir de ſes infidélités & de ſon inſolence. Le déſeſpoir où ſont les Corſaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroie, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des eſclaves Français, dont

les membres ſont portés ſur les vaiſſeaux. Un Capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ſes courſes & très-bien traité par les Français tout le temps qu'il avoit été leur priſonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont ſubir le ſort affreux que la rage a invité, un Officier, nommé *Choiſeul*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'inſtant il prie, il ſollicite, il preſſe, pour obtenir la conſervation de cet homme généreux. Tout eſt inutile; on va mettre le feu au canon où *Choiſeul* eſt attaché; l'Algérien je jette auſſi-tôt ſur lui, l'embraſſe étroitement, & adreſſant la parole au Canonier, lui dit: « Tire: » Puiſque je ne puis pas ſauver mon bienfaicteur, j'aurai au-moins la conſolation de » mourir avec lui ». Le Dey, ſous les yeux duquel la ſcène ſe paſſe, en eſt ſi frappé qu'il accorde les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refuſé avec tant de férocité. *Mem. de Forbin.*

PENDANT le ſiége de Namur, que les Puiſſances alliées contre la France firent au commencement de ce ſiècle, on connut, dans le régiment du Colonel *Hamilton*, un bas Officier qu'on appelloit *Union*, & un ſimple ſoldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes étoient rivaux, & les querelles particulières que leur amour avoit fait naître, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, qui ſe trouvoit l'Officier de *Valentin*, ſaiſiſſoit toutes les occaſions poſſibles de le tour-

menter & de faire éclater ſon reſſentiment. Le ſoldat ſouffroit tout ſans réſiſtance ; mais il diſoit quelquefois qu'il donneroit ſa vie pour être vengé de ce tyran. Pluſieurs mois s'étoient paſſés dans cet état, lorſqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château. Les Français firent une ſortie, où l'Officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuiſſe. Il tomba. Et comme les Français preſſoient de toutes parts les troupes des alliés, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à ſon ennemi. Ah, *Valentin* ! s'écria-t-il, peux-tu m'abandonner ? *Valentin* à ſa voix courut précipitamment à lui, & au-milieu du feu des Français, il mit l'Officier ſur les épaules, & l'enleva courageuſement à travers les dangers juſqu'à la hauteur de l'Abbaye de *Salſine*. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, ſans toucher l'Officier. *Valentin* tomba ſous le corps de ſon ennemi qu'il venoit de ſauver. Celui-ci oubliant alors la bleſſure, ſe releva en s'arrachant les cheveux, & ſe rejetant auſſi-tôt ſur ce corps défiguré : *Ah*, *Valentin*, s'écrie-t-il, en rompant un ſilence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes, *Valentin eſt-ce pour moi que tu meurs ? pour moi, qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te ſurvivre. Je ne le veux pas..... Non.* Il fut impoſſible de ſéparer *Union* du cadavre ſanglant de *Valentin*, malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin on l'enleva tenant toujours embraſſé le corps de ſon

bienfaicteur; & pendant qu'on les portoit ainſi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoiſſoient leur inimitié, pleuroient à la fois, de douleur & d'admiration. Lorſqu'*Union* fut ramené dans ſa tente, on panſa de force la bleſſure qu'il avoit reçue : mais le jour ſuivant, ce malheureux, appellant toujours *Valentin*, meurt accablé de regrets. M. *Stéele*, qui rapporte ce fait dans le premier volume de ſes ouvrages, propoſe en même-temps ce problême à réſoudre : Lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de généroſité, ou celui qui expoſa ſa vie pour ſon ennemi, ou celui qui ne voulut pas ſurvivre à ſon bienfaicteur ? Si l'on demande notre ſentiment, nous croyons que l'Officier *Union* dut cet enthouſiaſme de la vertu qui l'enflamma, à l'héroïſme de ſon ennemi, & l'imitateur n'eſt jamais ſi grand que le modèle. Il eſt certain, d'ailleurs que le ſoldat *Valentin* auroit été capable de faire ce que fit l'Officier *Union*; mais nous pouvons douter que celui-ci ſe fût expoſé à une mort preſque inévitable pour ſauver la vie à ſon ennemi.

SOUS Charles V, on imagina les habits blaſonnés ou chamarés de toutes les pièces armoriales de l'écu. On vit paroître enſuite ſous Charles VI l'*habit mi-parti*, tel qu'eſt encore celui de la plupart des Echevins & des Bédaux. Du temps de François I,

on quitta l'habit long pour donner dans l'extrémité oppoſée. L'habillement de ce temps eſt un pourpoint à petites baſques, & un caleçon tout d'une pièce avec le bas. Cet habit ſerroit de ſi près, & prenoit ſi bien la taille, qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut de chauſſe à la ſuiſſe; les jeunes gens imaginèrent les *trouſſes*, eſpèce de haut de chauſſe court & relevé, qui ne venoit qu'à la moitié des cuiſſes, & que l'on couvroit d'une demi-jupe. Cette mode, qui ſubſiſta juſqu'à Louis XIII, fit place à celle qui règne aujourd'hui.

A l'égard des femmes, elles étoient coiffées, ſous le règne de Charles VI, d'un haut bonnet en pain de ſucre, elles attachoient au haut de ce bonnet un voile qui pendoit plus ou moins, ſelon la qualité de la perſonne. Elles prirent, ſous le règne de François I & de Henri II, de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II juſqu'à la fin du règne de Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnoit un air de majeſté, & les femmes imaginèrent auſſi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres & de gros culs poſtiches, & cette ridicule mode dura trois ou quatre ans (1). Ce qu'il y eut encore de ſingulier,

(1) Tout le monde ſait que les femmes ont repris les culs poſtiches.

c'eſt que, lorſqu'elle commença, les femmes parurent ne ſe plus ſoucier de leur viſage, & commencèrent à le cacher; elles prirent un loup, eſpèce de maſque, & n'alloient plus que maſquées dans les rues, aux promenades, en viſite, & même à l'Egliſe.

Au loup à ſuccédé un autre eſpèce de maſques, & le rouge & les mouches.

Vers la fin du dernier ſiècle, même au commencement de celui-ci, nos Dames portoient de hautes coîffures à tuyaux d'orgue, & ſi élevées, que leur tête ſembloit être placée au milieu du corps. C'eſt ce qui faiſoit dire au Cauſtique la Bruyère, qu'il falloit juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coîffure excluſivement, à-peu-près comme on meſure le poiſſon, en queue & en tête. Les Françaiſes ont l'obligation de leurs petites coîffures à deux Anglaiſes qui vinrent à Verſailles en 1714. Elles ſe préſentèrent dans le mois de Juin ou Juillet pour voir ſouper le Roi. Louis XIV étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées, que toutes les perſonnes qui étoient au ſouper, étonnées de la petiteſſe de leurs coîffures, qui n'avoient nul rapport à celles des Françaiſes, & ne les connoiſſant pas pour étrangères, firent un ſi grand brouhaha, que le Roi demanda avec émotion ce qui le cauſoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux Dames extraordinairement coîffées, qui ſe préſentoient pour avoir l'honneur de voir ſouper Sa Majeſté. Le Roi les apperçut

alors, & après les avoir conſidérées un inſtant, il dit aux Ducheſſes & aux autres Dames préſentes à ſon ſouper, que ſi toutes les femmes étoient raiſonnables, elles ne ſe coîfferoient jamais autrement que ces deux Dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que ſi on paroiſſoit autrement devant lui, on ne lui feroit pas ſa cour. Il ne faudroit pas connoître le genie du Français, & ſon goût pour toutes les modes, pour douter que celles qui étoient préſentes au diſcours du Roi, héſitèrent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coîffures, qui étoient à trois étages, ſoutenues par des fils d'archal. Elles réprimèrent d'abord les deux plus hauts, n'en conſervèrent qu'un, qu'elles rasèrent encore de moitié. Les Dames, parées de cette nouvelle coîffure, ne manquèrent pas de ſe trouver à la Meſſe du Roi, mais avec un ſérieux qui les fatiguoit extrêmement à garder. Au ſortir de la Chapelle, Sa Majeſté leur en fit compliment, & ajouta expreſſément qu'elles n'avoient jamais été mieux coîffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire paſſer cette mode de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province. Mais elle étoit ſi ſage, qu'on pouvoit parier, que ſans l'approbation expreſſe du Roi, elle ne ſeroit point établie.

Les vertugadins prirent faveur dans le même temps. Mais les femmes qui avoient

déjà proſcrit cette mode, ſe gardèrent bien, quand elles la renouvelèrent de conſerver le nom de *vertugadin*. Il leur auroit ſemblé qu'elles portoient une antiquaille, & qu'elles mêmes l'étoient. Elles l'appellèrent donc *panier*, & ce nom prit d'autant mieux, qu'il jouoit avec celui d'un magiſtrat mort depuis peu d'années en repaſſant de la Martinique en France. Elles avoient le plaiſir de dire, apportez-moi mon *Maître des Requêtes*. Cette mode, originaire de France, & qui a toujours ſubſiſté dans le pays étranger, revint dans ce Royaume avec les deux Anglaiſes, dont il vient d'être parlé. La ſcène qu'elles avoient eſſuyée à Verſailles, tourna à leur gloire; mais deux jours après, celle des vertugadins manqua d'être très-ſérieuſe pour elles. Elles ſe promenoient un ſoir dans la grande allée des Tuileries, & le vaſte étalage de leurs jupes, qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine, frappa d'abord les ſpectateurs. On s'empreſſa ſi fort pour les voir, qu'elles faillirent à être étouffées par la foule. Un des bancs adoſſés aux paliſſades d'ifs, qui étoient dans ce temps-là aux deux côtés de la grande allée, les ſauva. Un Officier des Mouſquetaires, qui ſe trouva près d'elles, empêcha qu'elles ne fuſſent écraſées par la multitude qui augmentoit ſans ceſſe. Le ſeul expédient qu'il put trouver, fut de les faire paſſer au travers de la paliſſade, & de les mener à l'orangerie des Tuileries où il logeoit. C'eſt à cette aventure que les paniers durent leur

retour ſur la ſcène. Mais la mode n'en revint que par degrés ; les femmes n'osèrent paſſer tout d'un coup à ce vaſte étalage, qui parut d'abord immodeſte & très-indécent. Les actrices haſardèrent les premières d'en porter ſur le théatre l'hiver ſuivant, & les femmes élégantes, accoutumées à les imiter d'abord de loin, commencèrent par porter des jupons de crin piqués ; elle mirent enſuite des *criardes*, eſpèce de groſſe toile bongraunée, pliſſée autour des hanches. L'été de 1716 fut extrêmement chaud ; & c'eſt à cette ſaiſon que l'on peut fixer le renouvellement des vertugadins en France. Pendant cet été, deux dames qualifiées, ſous prétexte de la chaleur & de leur embonpoint, portèrent des paniers chez elles. Peu-à-peu elles ſe haſardèrent d'en porter aux Tuileries, mais elles n'y allèrent que les ſoirs ; & pour éviter l'entrée des portes ordinaires, où il y a toujours beaucoup de livrée, elles paſsèrent par l'orangerie. On s'accoutuma enfin aux paniers de ces dames, qui, peu-à-peu, furent hardies à ſe montrer. Quelques autres femmes les imitèrent, & la mode devint univerſelle.

L'ÉDIT de la Régence qui défendoit aux Sujets du Roi, de garder chez eux aucune eſpèce ou matière d'or, & d'avoir plus de cinq cents francs en argent, adjugeoit aux dénonciateurs le tiers des ſommes trouvées. Après la publication de cet Edit ſingulier,

le Préſident *Lambert de Vermont* alla trouver M. le Régent, & lui dit que pour obéir au dernier Arrêt, il venoit dénoncer quelqu'un qui avoit en or cinq cents mille livres; qu'il demandoit le tiers de cette ſomme, comme dénonciateur; & qu'il s'étoit adreſſé à Son Alteſſe Royale, afin d'être aſſuré du ſecret. Le Prince étonné qu'un homme de ce caractère fît une démarche ſi odieuſe, ne put s'empêcher de lui dire: *Ah! Monſieur, quel diable de métier faites-vous-là?* Le Préſident Lambert lui répliqua avec un grand flegme: *C'eſt moi-même, Monſeigneur, que je viens dénoncer, pour me mettre à couvert des rigueurs de votre Edit; j'aime bien mieux cent mille francs en eſpèces, que tous les billets de la banque.*

LE Comte *d'Horn* alla le Vendredi de la Paſſion, 22 Mars, dans la rue Quincampoix, à deſſein, diſoit-il, d'y acheter pour 100'000 écus d'actions. Il donna rendez-vous dans un cabaret à un agioteur qui s'y trouva avec ſon porte-feuille. Le Comte d'Horn s'y rendit, accompagné des deux prétendus amis. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils ſe jettèrent tous trois ſur ce malheureux agioteur; le Comte lui donna pluſieurs coups de poignard, & prit ſon porte-feuille. Un de ces deux prétendus amis, nommé *Mille*, & qui étoit Piémontois, voyant que l'agioteur n'étoit pas mort, acheva de le tuer. Au bruit qu'ils firent,

les gens du cabaret accoururent, non pas assez promptement pour empêcher le meurtre, mais assez tôt pour se saisir des assassins. Dans cette bagarre, l'autre coupe-jarret se sauva ; mais le Comte *d'Horn* & *Mille* ne purent s'échapper. Les gens du cabaret envoyèrent chercher la Justice, aux Officiers de laquelle ils remirent les deux brigands, qui furent conduits sur-le-champ à la Conciergerie. Ce crime commis en plein jour, fit grand bruit dans Paris ; & aussi-tôt plusieurs personnes considérables, alliées à l'illustre maison du Comte, allèrent crier miséricorde à M. le Duc d'Orléans, qui évita, tant qu'il put, de leur parler, & qui ordonna qu'il fût fait bonne & prompte justice ; enfin les parens du Comte d'Horn percèrent jusqu'à Son Alteſſe Royale. Ils tâchèrent de le faire passer pour fou, & demandèrent qu'il fût enfermé aux Petites-Maisons ou à Charenton. La réponse fut qu'on ne pouvoit se défaire trop tôt des fous qui le sont jusqu'à la fureur. Ils représentèrent quelle honte l'instruction & les suites d'un pareil procès porteroient dans une Maison illustre, qui appartenoit à ce qu'il y avoit de plus grand, & même à la plupart des Souverains de l'Europe. M. le Duc d'Orléans répondit que l'infamie étoit dans le crime & non dans le supplice. Ils le presèrent sur l'honneur que cette Maison avoit de lui appartenir à lui-même. « Hé » bien, Messieurs, leur dit-il, j'en parta- » gerai la honte avec vous ». Le procès

ne devoit être ni long ni difficile. Law & du Bois intéreſſés à la ſureté des agioteurs, prirent fait & cauſe auprès du Régent, pour le rendre inexorable, & ne s'oublièrent pas auprès du Parlement, pour hâter le jugement de cette affaire. Elle n'alloit à rien moins qu'à la roue. Les parens hors d'eſpoir de ſauver le criminel, ne ſongèrent plus qu'à obtenir une commutation de peine. Ils appuyèreut de nouveau ſur l'infamie qui alloit réſulter d'un ſupplice auſſi honteux; ils dirent que dans les Pays-Bas & en Allemagne, où la famille du Comte d'Horn étoit ſur-tout répandue, la roue étoit ſi flétriſſante, que les parens d'un roué étoient exclus pendant trois générations des Chapitres Nobles, des Abbayes de Chanoineſſes, & des Evêchés Souverains, & qu'en tranchant la tête au Comte d'Horn, on ſauvoit du déſeſpoir & de l'opprobre d'illuſtres innocens, à qui l'honneur étoit bien plus cher que la vie. Ces raiſons touchèrent enfin M. le Duc d'Orléans; il promit de ſigner la commutation de peine & de l'envoyer à qui il appartiendroit. Mais Law & l'Abbé du Bois n'étoient pas de cet avis; ils aſſiégèrent M. le Duc d'Orléans, & le diſſuadèrent ſi bien, que ſa promeſſe demeura ſans exécution. Le Comte d'Horn & ſon complice, furent rompus vifs en place de Grève, & expirèrent ſur la roue le Mardi Saint 26 Mars, ſur les quatre heures après midi. La Maiſon d'Horn & la première Nobleſſe, tant des Pays-Bas que de l'Allemagne, furent

outrées, & ne ſe continrent ni de paroles ni par écrit. Leur reſſentiment ſurvécut au Duc d'Orléans ; & pendant bien des années, elles n'ont ceſſé de répandre contre lui le venin qu'elles conſervoient dans le cœur.

UNE des maîtreſſes du Régent voulut profiter d'un de ces momens, où le Prince ne ſembloit plus être qu'un amant ſoumis : elle oſa le ſonder ſur une affaire importante. Le Prince à l'inſtant la prend par la main, & la conduit devant une glace : « Vois-» tu, lui dit-il, cette tête charmante ? elle » eſt faite pour les careſſes de l'amour & » non pour les ſecrets d'État.

LA politeſſe de nos mœurs a banni de nos repas la gaieté antique & bruyante qu'on a trouvée de mauvais ton. Le vaudeville, père de la joie, a fui chez les bourgeois & dans les châteaux de province, où l'on daigne l'admettre encore. Hélas ! au dernier ſiècle c'étoit lui qui, chez les grands même, faiſoit les délices & l'agrément des repas. Les plus élégans de la cour ſe piquoient d'en ſavoir un certain nombre ; ils les chantoient à l'envi : témoin ce comte de Grammont ſi fameux, qu'Hamilton nous repréſente.

Agréable & vif en propos,
Célèbre diſeur de bons mots,
Recueil vivant d'antiques vaudevilles;

L'auteur du *vrai & parfait amour* nous apprend que, de ſon temps, la coutume étoit d'avoir à table un rameau verd que le maître du logis faiſoit paſſer ſucceſſivement entre les mains de tous ſes convives. C'étoit pour chacun d'eux l'obligation de dire une chanſon.

Dès le temps de la Chevalerie, chacun devoit, dans les repas, non-ſeulement chanter, mais faire un conte : les fabliaux en fourniſſent la preuve, & l'auteur des *Déduits de la chaſſe* remarque même que, ſi quelqu'un vouloit s'en défendre, c'étoit lui qu'on obligeoit de commencer.

Louis XI corrompit cette innocente & joyeuſe coutume, en n'admettant plus pour ces circonſtances que des ſujets obſcènes & des hiſtoriettes de mauvais lieux. « Ce bon » rompu, dit Brantôme, la plupart du temps » mangeoit en commun à pleine ſalle avec » force Gentilshommes de ſes plus privez ; » & celui qui lui faiſoit le plus laſcif conte » des filles de joie, il eſtoit le mieux venu » & feſtoyé. Et lui-meſme ne s'épargnoit » à en faire : car, il s'en enquéroit fort, & » en vouloit ſouvent ſavoir ; puis en faiſoit » part aux autres & publiquement. C'eſtoit » bien un grand ſcandale que celui-là. Il » avoit très-mauvaiſe opinion des femmes, » & ne les croyoit toutes chaſtes.

Suivant le même écrivain, le Maréchal de St. André introduiſit le premier à la cour le luxe de la table; « & certes, ajoute-» t-il, eſtoit par trop exceſſif en friandiſes

» & délicateſſes de viandes, tant de chair » que de poiſſon, & autres friands mangers, » tellement que quelqu'un qui n'euſt ouy » parler que de ſa vie délicieuſe, n'euſt » jamais pu n'y en juger, n'y croire qu'il » fuſt été ſi grand capitaine ».

Parmi nos Rois, le premier qui affecta de ſe diſtinguer par cette ſorte de ſomptuoſité fut François I, & il la pouſſa preſque juſqu'à la folie : car, outre ſa table, dont jamais rien n'approcha, dit Brantôme, il y avoit encore celle du grand-maître, du grand-chambellan, du chambellan, des gentilshommes de la chambre, des gentilshommes ſervans, des valets-de-chambre, « & tant d'autres, & toutes ſi bien ſervies » que rien n'y manquoit. Et ce qui eſtoit » plus remarquable, c'eſt que dans un village, dans les forêts, dans les aſſemblées, » l'on y eſtoit traité comme ſi l'on euſt été » dans Paris ».

Quant à celle du Roi, elle étoit tellement montée que, pour les plus grands feſtins on n'avoit pas beſoin de ces longs préparatifs qui ſont néceſſaires par-tout ailleurs, un ſeul jour ſuffiſoit.

A ſon exemple, les grands-officiers ſe piquoient de la plus exceſſive magnificence en ce genre. Rien n'égaloit celle du connétable de Montmorency. Charles-Quint, à ſon paſſage par Paris, l'ayant entendu vanter, eut la curioſité de s'en convaincre lui-même. Dans ce deſſein, il vint un jour ſurprendre le connétable & dîner avec lui; mais quoi-

que celui-ci n'eût point été prévenu, ſa table ſe trouva ſervie ſi abondamment, & les mets y étoient ſi délicieuſement apprêtés, que l'Empereur étonné dit, « qu'il n'y avoit point » de grandeur au monde pareille à celle » d'un tel Roi de France ». Tout ceci, continue Brantôme, fut rapporté au Roi, qui *en eut une joie extrême.*

LA fameuſe Reine Iſabelle de Bavière fit ſon entrée à Paris avec la plus grande pompe en 1389. Voici le détail aſſez curieux de cette cérémonie.

La marche commença à l'Egliſe de St. Denys, où ſe trouvoit la Reine. Le chemin où elle paſſa étoit bordé par 1200 bourgeois à cheval, tous habillés de drap rouge & verd. La Reine Jeanne, veuve de Charles le Bel, parut la première dans une litière, avec la Ducheſſe d'Orléans ſa fille, & une ſuite d'un grand nombre de Seigneurs; puis venoit la Reine de France, accompagnée des Ducheſſes de Berri, de Bourgogne, de Touraine & de Bar, de la Comteſſe de Nevers, de la Dame de Couci & de pluſieurs autres, toutes en litière, excepté les Ducheſſes de Berri & de Touraine, qui voulurent aller à cheval. La litière de la Reine étoit découverte; on voyoit à la tête les Ducs de Touraine & de Bourbon; ſur les côtés, les Ducs de Berri & de Bourgogne; derrière eux, Pierre de Navarre & le Comte d'Oſtrevaut. La Ducheſſe de Touraine à cheval

étoit conduite par les Comtes de la Marche & de Nevers, & la Ducheſſe de Berri, auſſi à cheval, par Henri de Bar & le jeune Comte de Namur. Toutes les Princeſſes portoient une couronne d'or garnie de pierreries, & les Princes qui les conduiſoient marchoient à pied.

Le Roi (Charles VI) voulut voir, ſans ſans être connu, ce qui ſe paſſeroit à cette cérémonie : il ſe déguiſa, & montant en croupe derrière Charles de Savoiſi, ſon Chevalier d'honneur, il parcourut les rues de Paris. Son conducteur & lui arrivèrent au châtelet, que des ſergens gardoient pour écarter la foule : ceux-ci, qui ne connoiſſoient ni Charles de Savoiſi, ni le Roi, les voyant trop avancer, les forcèrent de reculer à grands coups de baguettes ».

Les Pariſiens avoient préparé divers ſpectacles pour amuſer la Reine : elle vit ſurtout avec plaiſir la repréſentation d'un combat de Français & d'Anglais contre des Sarraſins. Toutes les rues étoient tendues de tapiſſeries, & celle de St.-Denys étoit couverte de camelots & de draps de ſoie : là, on avoit dreſſé une machine au moyen de laquelle des enfans habillés en Anges deſcendirent du haut des maiſons, & vinrent poſer une couronne ſur la tête de la Reine.

Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, fut le vol extraordinaire d'un homme qui, du ſommet des tours de Notre-Dame, deſcendit ſur une corde, paſſa entre les rideaux de taffetas dont on avoit couvert un des deux ponts,

ponts, plaça une couronne ſur la tête de la Reine, & s'éleva enſuite en l'air. Comme il faiſoit déjà très-ſombre, cet homme avoit un gros flambeau dans chaque main, pour que ſa hardieſſe fût plus remarquable.

Iſabelle ſe rendit au parvis de Notre-Dame, où elle mit pied à terre ; le Clergé la reçut & la conduiſit devant le grand autel. La Reine, après avoir fait ſa prière, donna à la tréſorerie quatre draps d'or & la couronne que les Anges lui avoient poſée ſur la tête à la porte de Paris ; l'Evêque de la même Ville, les Ducs de Touraine, de Berri, de Bourgogne & de Bourbon, remplacèrent auſſi-tôt cette couronne par une autre. Enſuite Iſabelle ſe tranſporta au Palais, où le Roi l'attendoit avec la Reine Jeanne & la Ducheſſe d'Orléans.

Le lendemain, les autres Ducs les conduiſirent à la Ste. Chapelle ; Jean de Vienne, Archevêque de Rouen, l'y couronna. Cette cérémonie fut ſuivie du dîner dans la grande ſalle du Palais, où l'on avoit dreſſé trois tables. A la première étoient ſeulement le Roi & la Reine, ayant chacun une couronne ſur la tête, avec l'Archevêque de Rouen, deux Evêques, le Roi d'Arménie & huit Dames. Il y avoit plus de 500 Dames aux autres tables. Le ſoir, le Roi donna à ſouper aux Dames dans la cour de St.-Paul, où il avoit fait conſtruire une ſalle de charpente couverte de toile de Normandie.

Le jour ſuivant, les Bourgeois de Paris apportèrent les préſens de la Ville ; & s'étant

mis à genoux devant le Roi, ils lui dirent: *Très-cher Sire & Noble Roi, vos Bourgeois de la ville de Paris vous préſentent, au joyeux avénement de votre règne, tous les joyaux qui ſont ſur cette litière.* Sa Majeſté répondit: *Grand merci, bonnes gens: ils ſont biaux & riches.* Ce préſent étoit compoſé de quatre pots, de ſix trempoirs & de ſix plats d'or, le tout peſant 150 marcs.

En ſortant de l'appartement du Roi, les Bourgeois ſe rendirent dans celui de la Reine. Deux hommes déguiſés, l'un en ours & l'autre en licorne, portoient un brancard ſur lequel étoient une nef, deux flacons, deux drageoirs, ſix pots & ſix trempoirs d'or, douze lampes & deux baſſins d'argent qu'ils préſentèrent à Sa Majeſté. Deux autres hommes déguiſés en Maures, accompagnés de douze Bourgeois, portèrent à la Ducheſſe de Touraine une nef, deux drageoirs, deux grands plats & deux ſalières d'or, ſix pots, vingt-quatre petits plats & autant de taſſes d'argent.

En 1533, François Ier. fit conſtruire au Havre un navire qui fut appellé la *Grande Françaiſe*. On n'eſt pas bien aſſuré quelle devoit être ſa deſtination, mais il coûta des ſommes immenſes. Il étoit chargé d'ornemens qui paroîtroient aujourd'hui, ſinon ridicules, au-moins ſuperflus. On y avoit ménagé un jeu de paume, parce que le Roi aimoit beaucoup cette exercice. Il y avoit

auſſi un moulin à vent, une forge que l'eau de la mer faiſoit mouvoir, &c. Le Roi choiſit, pour le commander, le Chevalier de Villiers de l'Iſle-Adam, neveu du Grand-Maître de Rhodes de ce nom. Cet énorme château marin fit l'admiration de tout le monde, juſqu'à ce qu'il fut queſtion de le faire ſortir du port. Alors il ne put paſſer la barre, & reſta immobile, arrêté dans les ſables. On ſaiſit en vain le moment des grandes marées; elles ne purent l'enlever. Enfin, au mois de novembre, il ſurvint une tempête furieuſe qui le renverſa ſur le côté, d'où on n'a jamais pu le relever.

En 1544, le même Roi François Ier. voulut armer une flotte conſidérable contre l'Angleterre. Cet armement ſe trouva prêt au mois de Juillet en 1545, dans la rade du Havre. Le Roi alla l'admirer de deſſus une pointe voiſine du Havre, que l'on appelle le *le chef de Caux*. La mer étoit couverte de bâtimens Français de différentes grandeurs. Les plus gros de ces navires étoient d'une conſtruction Génoiſe; ils s'appelloient *Caraques*. Le Roi voulut donner une fête ſur le principal de ces *Caraquons*, qui portoit le nom de *Philippe*, en l'honneur de l'Amiral Philippe Chabot. Il étoit garni de *cent pièces de canon*. On prépara ſur le pont une ſalle de feſtin très-décorée, & les meilleurs cuiſiniers de la Cour ſe rendirent à bord pour préparer un excellent repas. Malheureuſement, dit une

relation, ils voulurent faire *auſſi grand feu que grande chère*, & ils mirent le feu au vaiſſeau. Le Roi & toute ſa Cour n'y étoient point encore. Les Officiers prépoſés à ſa garde voulurent ſe ſauver; ils firent approcher des galères pour les recevoir; mais un nouveau danger les éloigna : le feu prit aux canons de la Caraque qui étoient chargés. Cette artillerie écarta preſque tous ceux qui tentèrent d'aborder la navire embraſé. A la fin, on vint à bout de remorquer le Caraquon brûlant, & de le faire échouer à la foſſe du *Hoc*, à une lieue du Havre, où il acheva de ſe conſumer, avec de grandes richeſſes.

APRÈS avoir été Mouſquetaire pendant quelques années, d'Illiers devint Guidon des Gendarmes de Flandres. A la bataille de Fleurus, un Cavalier lui appuie ſur la tête un coup de ſabre qui l'étourdit, & en même-temps il lui arrache ſon étendard de la main. M. d'Illiers, revenu à lui, accompagné de deux chevaux-légers, ſe jette au milieu d'un eſcadron ennemi, tue d'un coup de piſtolet celui qui lui avoit pris ſon étendard, le rapporte, reprend ſon rang, & charge de nouveau les ennemis avec la cavalerie. On lui donna l'enſeigne des Gendarmes de Bretagne. Dans la fameuſe journée de la Marſaille, il fut d'abord bleſſé à la bouche, & ne voulut point ſe retirer; un moment après, il le fut à l'épaule; il ne quitta pas ſon rang; enfin, ſon cheval ayant été tué ſous lui, il ſe traîna

hors du champ de bataille. Ce brave Officier alla finir ſes jours chez les PP. de l'Oratoire.

LORSQU'EN 1608, le Portugais obligèrent les Hollandais de lever le ſiége du Fort de Mozambique, les Hollandais réclamèrent par un trompette, un déſerteur qui s'étoit réfugié dans le Fort. Le Gouverneur répondit que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on la lui tiendroit. Alors les Hollandais chargèrent de chaînes tous les priſonniers Portugais, les conduiſirent à la tranchée; & crièrent aux ennemis, que ſi le déſerteur n'étoit pas rendu à l'inſtant, ils alloient maſſacrer ces malheureux à leur vue. On leur répondit qu'ils en uſeroient à leur gré; mais qu'euſſent-ils cent Portugais, au-lieu de trente-quatre, on les laiſſeroit périr plutôt que de manquer de parole. Sur cette réponſe, les Hollandais eurent l'inhumanité inouie de faire tuer tous ces priſonniers à coups d'arquebuſe. C'eſt dans la ville d'Oja, au Royaume de Melinde, qu'un pauvre aveugle, pendant les horreurs du ſiége, ayant été découvert dans un puits, répondit à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu y deſcendre : *les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* Pendant le carnage, George Sylveira découvrit un Maure de fort bonne mine, qui ſe déroboit par un ſentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire; il courut vers eux pour les arrêter.

Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même ; mais après avoir tourné le viſage pour ſe défendre, il fit ſigne à ſa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obſtina au-contraire à reſter auprès de lui, en l'aſſurant qu'elle aimoit mieux mourir, ou demeurer priſonnière, que de s'échapper ſeule. Sylveira, touché de ce ſpectacle, leur laiſſa la liberté de ſe retirer, en diſant à ceux qui le ſuivoient : *A Dieu ne plaiſe que mon épée coupe des liens ſi tendres.*

CELUI qui a de l'élévation dans l'ame ſe regarde au-deſſus des injures du foible, & lui pardonne. L'Empereur Adrien, rencontrant un homme qui l'avoit offenſé avant qu'il parvint à l'Empire : *Approche*, lui dit-il, *tu n'as plus rien à craindre de ma part, je ſuis Empereur.*

DES Courtiſans de Philippe-le-Bel excitoient ce Prince à ſévir contre un Prélat qui l'avoit offenſé : *Je ſais*, leur répondit-il, *que je puis me venger ; mais il eſt beau de le pouvoir & de ne le pas faire.*

CASIMIR II, Roi de Pologne, jouant un jour avec un de ſes Gentilshommes qui perdoit tout ſon argent, en reçut un ſoufflet dans la chaleur de la diſpute. Ce Gentilhomme fut condamné à perdre la tête ; mais Caſimir révoqua la Sentence, & dit : Je ne ſuis point étonné de la conduite de ce Gentil-

homme ; ne pouvant ſe venger de la fortune, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait maltraité ſon favori : je me déclare d'ailleurs le ſeul coupable dans cette affaire ; car je ne dois point encourager par mon exemple une pratique pernicieuſe, qui peut cauſer la ruine de la nobleſſe.

LOUIS XII, Roi de France, auparavant Duc d'Orléans, étoit ſollicité à tirer vengeance de quelques injures perſonnelles qui lui avoient été faites avant de monter ſur le trône : il répondit : *Que ce n'étoit point au Roi de France à venger les injures faites au Duc d'Orléans.*

LORSQU'ON vint dire au grand Colbert, Miniſtre des finances ſous Louis XIV, que le poëte Hénault avoit fait contre lui ce fameux ſonnet : *Miniſtre lâche, &c.* il refuſa de le lire, & demanda ſeulement, ſi le Roi y étoit attaqué ; on lui répondit que non : *en ce cas*, reprit Colbert, *laiſſez l'auteur tranquille.*

UN poëte ſatyrique avoit compoſé des vers fort injurieux contre le Viſir du Prince Aziz Billah II, Calife de la race des Fathimites en Egypte, dans leſquels il n'étoit pas épargné lui-même ; ce Viſir lui en porta ſes plaintes, & lui demanda le châtiment de l'auteur. Aziz, après avoir lu ces

vers, lui dit : « Comme j'ai part avec vous » à l'injure, je désire que vous preniez part » avec moi au mérite du pardon ». *Bibl. Orient.*

UN grand Duc de Toscane se plaignoit à un Ambassadeur de Venise, de ce que sa République lui avoit envoyé un Vénitien qui s'étoit fort mal conduit pendant le séjour qu'il avoit fait auprès de lui. » Il ne faut » pas, dit l'Ambassadeur, que votre Altesse » s'en étonne ; car je puis l'assurer que » nous avons beaucoup de fous à Venise. » Nous avons aussi des fous à Florence, » lui répondit le grand Duc, mais nous » ne les envoyons pas dehors pour traiter » les affaires publiques ».

DANS le temps que l'on poursuivoit en France les Protestans, un Ambassadeur d'Angleterre demanda à Louis XIV la liberté de ceux qui étoient aux galères pour cause de Religion ; le Monarque lui répondit : » Que diroit le Roi de la Grande-Bretagne, » si je lui demandois les prisonniers de » Newgate (prison de Londres où l'on » enferme les malfaicteurs ?) Sire, répliqua » l'Ambassadeur, le Roi mon Maître les » accorderoit à votre Majesté, si elle les » réclamoit comme ses frères ».

DES Ambassadeurs de Hollande à la Cour de France étoient invités à dîner par un

Miniſtre des Finances. On ſervit au deſſert du fromage de Hollande ; & comme on parloit de ce pays-là & de ce qu'il produit, ce Miniſtre, en montrant le fromage, dit en s'adreſſant à ces Ambaſſadeurs, *que c'étoit du fruit de leur pays.* C'étoit une eſpèce de raillerie de la Hollande ; les Ambaſſadeurs s'en apperçurent : & l'un d'eux prit une poignée de ducats & la jetta au milieu de la ſalle, en diſant : *En voilà auſſi.*

M. P***, Ambaſſadeur de France auprès de Victor-Amédée, Duc de Savoie, ſe conduiſoit avec toute la fierté qu'il croyoit convenir à ſon caractère. Quelques jours après que ce Prince eut perdu Montmélian, irrité de quelque trait de hauteur prétendue que lui fit l'Ambaſſadeur, il s'approche d'une fenêtre, l'ouvre, & lui dit avec colère » : Vous voyez bien cette fenêtre ? *Oui*, lui dit fièrement M. P*** en s'avançant auprès, *j'en découvre Montmélian.*

La ſentinelle eſt une perſonne publique. Elle eſt autoriſée à tuer impunément quiconque l'inſulte ; elle le doit même ſelon les lois de la guerre. Un événement en 1622 au ſiège de Montpellier, ne laiſſe aucun doute ſur ce point de diſcipline militaire. Le conſeil étant fini, & M. de Marillac ſortant à cheval par la porte du logis du Roi, ſon cheval, en reculant, marcha

ſur le pied de la ſentinelle, laquelle frappa de la fourchette ſur la croupe du cheval ; ce qui donna une ſecouſſe à M. de Marillac, qui ſe tourna & battit la ſentinelle. Ce ſoldat étoit de la compagnie de M. de Goas, qui, l'ayant ſu, le fit relever & arrêter priſonnier, & s'en alla au logis de M. de Marillac, dans le deſſein de lui faire mettre l'épée à la main. Le Roi le ſut, & envoya chercher M. de Goas & M. de Marillac, auquel il fit une grande réprimande, lui diſant que la ſentinelle auroit dû l'avoir tué. Il l'interdit des fonctions de ſa charge de Maréchal de camp pendant ſix jours, & lui défendit de commander dans l'attaque que feroient les gardes. Le ſoldat qui avoit été arrêté priſonnier fut cité au conſeil de guerre & condamné à être dégradé des armes à la tête du Régiment, & à l'eſtrapade pour n'avoir pas tué M. de Marillac. Sa Majeſté lui fit grâce de tout. Néanmoins, M. de Goas ne voulut plus qu'il ſervît dans ſa compagnie.

LE Grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques ſoldats, diſoit qu'étant devant une place où il y avoit une paliſſade à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui ſeroit aſſez brave pour faire réuſſir ce coup de main. Le péril étoit ſi apparent, que la récompenſe ne tentoit point. Monſeigneur, lui dit un ſoldat, plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis

que vous me promettez, ſi votre Alteſſe me veut faire ſergent de ma compagnie. Le Prince, qui trouva de la généroſité dans ce Soldat, de préférer l'honneur à l'argent, lui promit l'un & l'autre. Animé par le prix qui l'attendoit à ſon retour, il réſolut d'affronter une mort ſi glorieuſe ; il prend des flambeaux, deſcend dans le foſſé, va à la paliſſade, & la brûle, malgré une grêle de mouſqueterie, dont il ne fut que légèrement bleſſé. Toute l'armée, témoin de cette action, le voyant revenir, crioit *vivat* & le combloit de louanges, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit un de ſes piſtolets. On lui promit de lui en donner d'autres. Non, dit-il, il ne me ſera point reproché que ces marauts-là profitent de mon piſtolet. Il retourne ſur ſes pas, eſſuie encore cent coups de mouſquet, prend ſon piſtolet & le rapporte. *Lettres de Bourſault.*

UNE des plus belles actions de ſoldat dont l'hiſtoire faſſe mention, eſt celle qui eſt rapportée dans l'hiſtoire du Maréchal de Luxembourg. Ce Maréchal n'étant encore que Comte de Boutteville, ſervoit dans l'armée de Flandres en 1675, ſous le commandement du Prince de Condé. Il apperçut, dans une marche quelques ſoldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ſes Aides-de-Camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un ſeul qui continua ſon chemin. Le Comte, vivement offenſé d'une

telle déſobéiſſance, court à lui avec la canne à la main, & menace de l'en frapper. Celui-ci répond avec ſang-froid, que s'il exécutoit ſa menace, il ſauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponſe, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força à rejoindre ſon corps. Quinze jours après, l'armée aſſiégea Furnes ; Boutteville, chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans ſon Régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit beſoin, avec cent piſtoles de récompenſe. Le ſoldat en queſtion, qui paſſoit pour le plus brave du Régiment, ſe préſenta ; & ayant mené avec lui trente de ſes camarades, dont on lui avoit laiſſé le choix, il s'acquitta de ſa commiſſion, qui étoit des plus haſardeuſes, avec un courage & un bonheur incroyables. A ſon retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent piſtoles qu'il lui avoit promiſes. Le ſoldat ſur-le-champ les diſtribua à ſes camarades, diſant qu'il ne ſervoit point pour de l'argent, & demanda ſeulement, que ſi l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompenſe, on le fit Officier. Adreſſant enſuite la parole au Comte, il lui demanda, s'il le reconnoiſſoit. Sur la réponſe de Boutteville, qui ne ſe rappelloit pas de l'avoir jamais vu : *Eh bien*, lui dit-il, *c'eſt moi qui ſuis le ſoldat que vous maltraitâtes ſi fort, il y a quinze jours : je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* Le Comte de Boutteville, plein d'admiration, & attendri juſqu'aux larmes, l'embraſſa, lui

fit des excuſes, & le nomma Officier le même jour. Il ſe l'attacha bientôt après en qualité d'un de ſes Aides-de-camp. Le grand Condé, juſte eſtimateur des belles actions, prenoit un plaiſir ſingulier à raconter ce trait de bravoure & de généroſité.

LES mœurs eurent une grande influence ſur les troubles & ſur les barbaries du ſeizième ſiècle. Les duels, d'abord fréquents, commencèrent à devenir plus rares; mais on y ſubſtitua l'aſſaſſinat, & cette gradation étoit un pas de plus vers l'aviliſſement. Ce fut ainſi que l'Italie, qui avoit porté tous ces vices en France, avoit paſſé du délire de la valeur à la lâcheté ſanguinaire. Des maris jaloux forçoient leurs épouſes adultères à donner des rendez-vous à leurs amans pour les égorger. Le premier exemple de ce meurtre domeſtique fut donné par Villequier, qui égorgea ſa femme ſortant du lit, & une de ſes femmes-de-chambre qui lui préſentoit un miroir; ſon épouſe étoit alors groſſe de deux enfans: cet aſſaſſinat commis chez le Roi, & preſque ſous ſes yeux, ne fut point puni. Peu de temps après, la Bobeterie monta ſur l'échafaud pour avoir poignardé ſa femme & ſon amant; bravant le trépas & la honte, il prit le couteau qui devoit lui couper la tête, l'examina froidement & le rendit au bourreau en lui diſant: Il eſt bon, ce ſera bientôt fait. Dans toutes les claſſes de la ſo-

ciété, ce penchant au meurtre ſe manifeſtoit. On vit un payſan d'un petit village, le Val en Provence, diſtiller un poiſon très-ſubtil, l'inſinuer avec une ſéringue dans les entrailles d'une douzaine de paires de bécaſſes, qu'il envoya vendre à Brignolle, dans la certitude qu'un chef d'office du Duc d'Epernon viendroit les acheter, & de faire périr ſon maître en le lui ſervant. Le payſan fut arrêté, & ſon crime prévenu. Le Comte de Carces lui ayant repréſenté qu'il auroit pu ſe faire que d'autres euſſent acheté ſes bécaſſes : d'autres, répondit ce payſan interdit de la réflexion, je n'y avois pas penſé ? Ainſi la vengeance la plus atroce germoit dans les têtes les plus ſtupides. Le peuple, ſoit qu'il tournât ſes regards vers la Cour, ſoit qu'il obſervât la conduite des Généraux, trouvoit le crime par-tout ; là commis de ſang-froid, ici avec emportement. Auſſi, familiariſé avec tous les attentats, ne ſe faiſoit-il pas de ſcrupule de préparer des poiſons, & de demander quels étoient les jours les plus favorables pour les employer ; le vendredi étoit, diſoit-on, celui qu'il falloit préférer. On conſultoit même des Médecins.

LES égaremens de l'eſprit marchèrent dans ce ſiècle de compagnie avec les vices du cœur : la magie & les ſortilèges furent en vogue ; les têtes étoient trop exaltées pour qu'il n'y eût pas toutes les diſpoſitions poſſibles à croire ce qui paroiſſoit merveil-

leux. Le pouvoir des enchanteurs étoit une de ces vieilles chimères que les siècles s'étoient transmises dès l'enfance du monde. Platon en fait mention dans sa *Republique*, Virgile dans ses *Eglogues*, la loi des douze tables les condamne à mort; il n'y avoit qu'une subversion totale dans l'opinion qui pût détruire cette ancienne crédulité. Le peuple trouvoit plus facile de chercher dans une cause surnaturelle les motifs d'un effet qu'il ne comprenoit point; & ceux qui, par l'exercice de leur pensée, auroient pu se garantir de la superstition, l'accréditoient.

Les enfans nouveaux-nés étoient présentés à un Astrologue, qui lisoit sur les linéamens du front & sur les lignes transversales de la main sa future destinée. Henri IV, jeune encore, avoit été forcé de souffrir qu'on tirât son horoscope. Cathérine de Médicis l'avoit emmené avec elle & ses enfans à Salon en Provence, où habitoit le prophète du midi. Le vieux Nostradamus, plus estimable par sa chronique de Provence, demanda qu'on lui présentât le Prince tout nud, ce qu'il ne vouloit point permettre, craignant d'être fouetté par le vieillard à la longue barbe. Nostradamus, après l'avoir considéré, dit qu'il seroit Roi de France après bien des traverses. Madame de Castellane, qui se mêloit aussi de prédictions, (car il étoit du bon ton à la Cour de disserter sur les horoscopes & la magie), avoit annoncé à Charles IX qu'il vivroit autant de jours qu'il feroit de tours dans une heure

en pirouettant ſur un pied. Le Roi, pour vivre long-temps, pirouettoit une heure toutes les matinées. Le Prince de Navarre tournoit auſſi, les principaux Officiers de la Couronne, & même les Gens de Robe en faiſoient autant. Rien ne devoit être auſſi plaiſant que de voir pirouetter des Magiſtrats.

Au milieu de toutes ces inepties, le génie de la Nation Françaiſe ſembloit s'élever : on vit des Ecrivains concevoir de grandes vues & les propoſer ; les plaintes mêmes du peuple indiquoient des remèdes à ſes maux ; ils ne lui échappoient point ; il ſentoit la néceſſité de la diſcipline pour contenir une ſoldateſque effrénée ; il demandoit qu'on obviât aux monopoles des Marchands, qu'on exclût les étrangers de l'enchère des domaines du Roi, pour empêcher le bénéfice de ſortir du Royaume ; en ſe plaignant de l'immenſité des ſommes enlevées par les annates ; les ſoieries, il portoit naturellement l'attention ſur les moyens de les conſerver, il demandoit des manufactures & preſſentoit Colbert.

A bien des égards, le 16e. ſiècle n'étoit pas aſſez connu & étoit trop mal apprécié. Il falloit ſoulever ce crêpe ſanglant, ce drap funéraire, ſous lequel il giſſoit au milieu des victimes de ſa politique déteſtable & de ſon fanatiſme cruel ; il falloit écarter de ſon cercueil les manes gémiſſants, & voir auprès de lui cette auréole lumineuſe que les ſciences, l'éloquence, la

navigation, le commerce y ont dépoſée ; il falloit voir dans cet affreux cénotaphe le berceau de notre ſiècle, du commerce, la première époque de notre civiliſation, celle du nouveau ſyſtème politique & militaire de l'Europe; il falloit ſe ſouvenir que Henri IV vivoit, que ce bon Roi a ſervi de communication entre les deux ſiècles : eſt-il un Français qui ne pardonne point au 16e. ſiècle en faveur de Henri IV, de Sully, de l'Hôpital de Noailles, de Pithou & de tant d'autres? Les déſordres qu'entraînent les guerres civiles, ſont bien vîte effacés ; dix années d'un bon règne, dix années de Henri IV avoient preſque tout rajeuni ; mais l'énergie que ces guerres ont communiquée à la nation, ſurvit à tous les déſordres ; ſa vigueur ſe tourne toute entière à la réſurrection des mœurs & au progrès des ſciences.

LE Chevalier Kingſtou, Maréchal de Camp de l'armée du Roi d'Angleterre, Edouard VI, pourſuivant les rebelles, & étant à Bobmyn, ville du Comté de Cornouaille, envoya dire au Maire, qui les avoit favoriſés, qu'il vouloit dîner avec lui, & lui marqua le jour. Il ne manqua point d'y aller, & fut magnifiquement traité. Avant de ſe mettre à table, il dit au Maire à l'oreille, qu'il le prioit de faire dreſſer deux potences pour l'exécution de deux criminels qu'il avoit condamnés à mort. On ſe mit cependant à

table, & le Maire régala ſon hôte des meilleurs mets, & des vins étrangers les plus délicieux. Après avoir fait bonne chère, Kingſton s'informa du Maire ſi on avoit fait ce qu'il lui avoit recommandé; & l'autre l'en ayant aſſuré, ils ſe levèrent de table pour s'acheminer vers le lieu où l'exécution devoit ſe faire. Ils trouvèrent les deux potences dreſſées. Alors Kingſton regardant le Maire: voyez, lui dit-il, celle qui vous accommode; vous êtes un rebelle, & il y en a une des deux deſtinée pour vous. La ſurpriſe du Maire fut extrême, mais la cruauté de Kingſton ne le fut pas moins; & il le fit pendre ſur le-champ. La ſeconde potence étoit pour un meûnier, qui le méritoit bien; mais un autre paya pour lui. Ce meûnier s'étoit abſenté, & avoit dit à ſon garçon de paſſer pour le maître de la maiſon, ſi quelqu'un venoit le demander. Kingſton étant venu demander le maître de la maiſon, ce garçon ne manqua point de répondre que c'étoit lui. Sur ſa déclaration il fut auſſi-tôt arrêté & pendu. Il eut beau aſſurer qu'il n'étoit pas celui qu'on penſoit: Qui que tu ſois, lui répond Kingſton, tu ſeras toujours bien pendu, ſoit comme rebelle, ſi tu es le meûnier, ſoit comme ſa caution, ſi tu ne l'es pas, puiſque tu t'es obligé de tenir ſa place. *Hiſtoire d'Angleterre par Larrey.*

Il y a une cruauté froide, tranquille & ſuperſtitieuſe; c'eſt le dernier période du

crime. Le nommé Saint-Point, Gouverneur de Mâcon, ville priſe ſur les Huguenots en 1562, étoit un monſtre de cette eſpèce. Ce barbare ſe faiſoit un jeu de faire ſauter dans la Saône les Calviniſtes qui avoient le malheur d'être ſes priſonniers. C'étoit principalement lorſqu'il donnoit à manger aux femmes diſtinguées de la Ville & des environs qu'il multiplioit ſes inhumanités. Lorſqu'on étoit ſur le point de ſortir de table, il demandoit, *ſi la farce étoit prête*; mot du guet par lequel il s'informoit ſi ſes gens avoient eu ſoin de tirer de priſon quelques-unes des victimes qu'il vouloit faire ſervir au cruel paſſe-temps de ſa compagnie. Lorſque tout étoit prêt, il menoit promener les Dames ſur le bord de la rivière, & ordonnoit qu'on jettât du pont en bas un ou deux de ces malheureux. Il prioit en même-temps tous les convives de décider lequel étoit le plus alerte, & avoit ſauté le plus légèrement. *Mémoires de Tavannes.*

RENÉ de Champagne, non moins barbare, faiſoit venir par force ou par ſurpriſe dans ſa maiſon de campagne, appellée *Péchefeul*, tous ceux qu'il croyoit pencher vers les nouvelles opinions, & les faiſoit jeter dans un vivier très-profond, qu'il appelloit, *ſa grande taſſe*. Charles IX ayant eu la curioſité de voir une terre que tant de barbaries avoient rendu célèbre, demanda à René combien il avoit fait boire de proteſtans dans ſa grande taſſe?

Je n'ai jamais voulu charger ma mémoire de choſes de ſi peu d'importance, répondit froidement ce monſtre. *De Thou.*

LE Baron des Adrets, Calviniſte zélé & cruel, ſe jouoit avec la même inhumanité de la vie des Catholiques qui tomboient entre ſes mains. Ayant, dans le cours de ſes expéditions ſanguinaires pris, en 1562, le fort de Monbriſſon, dans le Forez, il fit d'abord couper la tête aux plus diſtingués de ceux qui l'avoient défendu. Après-dîner, il fit monter les autres ſur une tour très-élevée, & ſe faiſoit un amuſement de les obliger à ſe précipiter. Un d'eux eut le bonheur de ſe tirer de ce mauvais pas par une ſaillie ; c'étoit ſans doute un gaſcon. Il prenoit ſa ſecouſſe ; mais ſur le point de ſe précipiter, il s'arrêtoit auſſi-tôt, & recommençoit le même manége. Le Baron irrité, lui dit : Veux-tu finir ; voilà déjà trois fois que tu recommences? *Ma foi, M. le Baron*, répondit auſſi-tôt le gaſcon, *je vous le donne en quatre.* Cette plaiſanterie, dans un danger ſi preſſant, dérida le front du Baron, il accorda la vie à ce malheureux. *De Thou.*

CRUAUTÉS

Exercées par les Romains dans la Grande Bretagne après la mort du Roi Arviragus.

L'IDÉE que l'on a communément des Romains eſt ſi avantageuſe, qu'il y a peut-être de la témérité à entreprendre de donner la moindre atteinte à la réputation dont ils jouiſſent. Il eſt vrai qu'ils ſont parvenus à un degré de ſplendeur qu'on eſt contraint d'admirer, & qui ſemble rejaillir ſur tout ce qui l'a précédé & ſuivi; mais, ſi l'on veut cependant les juger ſans prévention, on conviendra que le temps de leur véritable grandeur ſe borne à celui de leur République. Sous le règne de la plupart des Empereurs, & particulièrement des Céſars, on voit que ces Maîtres du monde n'ont mérité ce titre, qu'en exerçant par-tout une tyrannie qui révolte l'humanité. Combien n'ont-ils pas accablé de Princes qui n'avoient d'autres torts que de n'être pas aſſez forts pour réſiſter à l'oppreſſion ? Quels moyens n'ont-ils pas employés pour conſerver leurs odieuſes conquêtes ? L'hiſtoire d'Angleterre nous offre un trait qui nous fera connoître que l'orgueil, l'avarice & la cruauté dirigeoient toutes leurs démarches ſous le règne de Néron.

Les trois Royaumes qui compoſent aujourd'hui celui de la Grande Bretagne, étoient depuis long-temps tributaires des Romains

qui y entretenoient un Gouverneur & des troupes. Arviragus, Roi d'Angleterre, qui, durant toute ſa vie, avoit été ami de Rome, voulut en donner une preuve éclatante en mourant. Il nomma Néron ſon héritier, conjointement avec deux de ſes filles, qu'il recommanda à l'Empereur & au Sénat. Ce Prince s'étoit perſuadé que cette conduite aſſuroit à ſes héritiers une poſſeſſion d'autant plus paiſible, que l'honneur devoit en être le gage; mais, l'honneur n'étoit alors à Rome qu'un être de raiſon. En effet, à peine Arviragus fut décédé, que les Romains firent autant de ravage dans ſes Etats, que s'ils avoient été dans un Pays de conquête abandonné à leur diſcrétion.

Paulin Suétonne, leur Général, étoit alors abſent; il avoit été obligé de paſſer dans les Gaules pour appaiſer quelques troubles qui s'y étoient élevés. Voade, veuve d'Arviragus, & Régente du Royaume, fit porter ſes plaintes à Pétus Céréalis, Lieutenant de Paulin, ſur les excès commis par ſes troupes. Elle fit valoir, autant qu'elle put, la fidélité d'Arviragus envers le Sénat, & les ſervices qu'il avoit rendus à l'Empire. Elle repréſenta que c'étoit manquer à Néron lui-même, que de dévaſter un pays dont il étoit le protecteur & en partie l'héritier, & qu'elle ne pourroit pas ſe diſpenſer de lui demander juſtice, ſi l'on ne prenoit les plus promptes meſures pour réprimer la licence.

Les plaintes, quelques juſtes qu'elles ſoient, ne font qu'aigrir les tyrans; auſſi

celles de Voade produiſirent-elles un effet tout oppoſé à celui qu'elle en attendoit. Pétus, qui, juſque-là, s'étoit contenté de tolérer le déſordre, commença dès ce moment à l'autoriſer. Alors ſes troupes ne connoiſſant plus aucun frein, font des courſes de tous côtés, ravagent le plat pays, pillent les Villes, réduiſent les Citoyens dans l'eſclavage, & maſſacrent quiconque oſe s'oppoſer à leur fureur. Tous les crimes qui ſe commirent dans cette occaſion, ne furent pas ſeulement l'ouvrage du ſoldat; les Officiers même oubliant, je ne dis pas tout ſentiment d'honneur, mais encore tout ſentiment d'humanité, s'attroupent & ſe rendent en foule au Palais, en briſent les portes & le pillent ſans aucun égard pour la Majeſté Royale. Les cris de ces furieux parviennent bientôt juſqu'à l'appartement des jeunes Princeſſes : la frayeur les ſaiſit, elles ſe ſauvent toutes éperdues dans les bras de leur mère; mais, elles en ſont ſoudain arrachées avec force, & violées en ſa préſence. La Reine fait d'inutiles efforts pour s'oppoſer à ce forfait; les cruels la font lier elle-même, & ignominieuſement fuſtiger. Telle étoit alors la perverſité des Romains. Dignes Sujets de Néron, ils ſe conduiſoient ſur les principes de leur maître. Que peut-on attendre d'un peuple dont le Chef donne l'exemple du crime?

Après que ces barbares eurent ainſi mis le comble à l'atrocité, ils ſe retirèrent, & laiſsèrent ces déplorables Princeſſes en proie

au plus violent déſeſpoir. Voade ne fut pas plutôt revenue du ſaiſiſſement que lui avoit cauſé cet horrible attentat, qu'elle ne s'occupa que des moyens d'en punir les auteurs. Elle étoit ſœur de Corbred, Roi d'Ecoſſe, qui étoit aſſez puiſſant pour mettre en peu de temps une nombreuſe armée ſur le pied ; elle députa vers lui un ſerviteur dont elle connoiſſoit le zèle & la fidélité, pour lui peindre les horreurs de ſa ſituation, & lui demander vengeance. Elle écrivit enſuite une lettre circulaire aux principaux Seigneurs du Royaume, dans laquelle elle leur retraçoit toutes les violences exercées par leurs ennemis communs, & les exhortoit à prendre promptement les armes pour en arrêter le progrès. Il n'en falloit pas davantage à des eſprits déjà aigris pour les porter à la révolte ; un accident imprévu contribua encore à les y déterminer. La ſtatue de l'Empereur Claudius, & celle de la Victoire, qui étoient dans le même Temple, ayant été renverſées par haſard, & entièrement briſées, les Devins que l'on conſulta à cette occaſion, déclarèrent que les Romains étoient menacés de quelque grand danger. Devons-nous nous étonner que des Payens ſe ſoient laiſſés aller à la ſuperſtition, puiſque, malgré les lumières de notre ſiècle, elle n'eſt pas encore entièrement abolie parmi nous ? La crainte & l'ignorance l'ont fait naître, l'intérêt & la mauvaiſe foi la ſoutiennent. Quelque ridicule que fût la prédiction, elle cauſa autant d'inquiétude aux Romains,

Romains, qu'elle fit concevoir d'eſpérance aux Anglais & à tous ceux de leur parti. Les premiers qui ſe déclarèrent en leur faveur, furent les Pictes qui étoient établis en Angleterre. Il y avoit long-temps qu'ils avoient lieu de ſe plaindre eux-mêmes du Sénat; ils réſolurent de profiter de cette occaſion pour faire éclater leur reſſentiment.

Le jour marqué pour l'exécution de leur deſſein étant arrivé, ils ſurprennent les Garniſons Romaines, & les égorgent ſans leur donner le temps de ſe mettre en défenſe; ils s'acharnent ſur-tout contre les Vétérans, comme les plus aguerris & les plus à craindre : ceux-ci ne pouvant réſiſter à l'impétuoſité des aſſaillans, cherchent une retraite dans un Temple voiſin; mais ils y ſont forcés & taillés en pièces. Ce complot fut conduit ſi ſecrètement, que les Romains ne connurent leurs ennemis qu'en recevant la mort.

Pétus Céréalis ayant appris ce fâcheux événement, raſſembla quelques troupes, & marcha contre les rebelles qu'il crut pouvoir diſperſer aiſément; mais il les trouva tellement diſpoſés à le bien recevoir, que ſon infanterie y fut entièrement défaite, & il ſe retira honteuſement avec quelque cavalerie qui lui reſtoit, vers Cattus, autre Lieutenant de Paulin, qui commandoit un corps de troupes fort conſidérable dans la Comté de Kent-Shire. Ce fut-là le prélude de la vengeance de Voade.

Corbred ne fut pas plutôt informé de

l'outrage fait à ſa ſœur & à ſes nièces, qu'il ſe détermina ſans peine à en demander raiſon ; mais ne voulant pas que l'on pût lui reprocher de s'être révolté contre les Romains (à qui il avoit juré foi & hommage), avant d'avoir employé d'autres voies pour ſe faire rendre juſtice, il envoya un Hérault vers Cattus, pour lui rendre compte des violences exercées contre les Princeſſes, & exiger une réparation proportionnée à l'offenſe, avec ordre de déclarer la guerre, ſi on la lui refuſoit. Cattus reçut cet Envoyé avec arrogance, & lui fit une réponſe dans laquelle on reconnoît l'orgueil de ſa Nation. « Depuis quand, dit il, les Eſclaves ont-ils » le droit de juger leurs maîtres ? Corbred » ignore-t-il que le dernier ſoldat du Sénat » eſt au-deſſus du plus grand Roi ? Que l'on » ait fait tort ou juſtice à Voade, ce n'eſt » point à lui à l'examiner ; les Romains » n'ont de compte à rendre qu'aux Dieux, » & ſavent punir quiconque oſe prendre » avec eux un ton menaçant. Que Corbred » prenne garde de s'y tromper ; tel croit » pouvoir ſe venger, qui bien ſouvent ne » fait qu'accroître ſa honte. Cet avis eſt im- » portant, conſeillez-lui d'en profiter ; ce » n'eſt qu'en rentrant promptement dans » ſon devoir, qu'il peut éviter le châtiment » dû à la témérité de ſa démarche ».

Cette réponſe ayant été rapportée à Corbred, il en devint furieux, & jura de périr, ou de chaſſer entièrement les Romains de la Grande-Bretagne. Pour mieux aſſurer ſon

entrepriſe, il s'allia avec Charanat, Roi des Pictes, à qui les Romains avoient auſſi donné de grands ſujets de mécontentement. Il leur arriva encore un ſecours ſur lequel ils n'avoient pas lieu de compter. Rodrich, Prince d'Allemagne, ayant été chaſſé de ſes Etats par les Romains, fut obligé de s'embarquer avec la plus grande partie de ſes Sujets, dont ces barbares avoient envahi les terres, & de chercher quelque nouvel établiſſement. Il y avoit déjà long-temps qu'il parcouroit les mers ſans avoir pu trouver d'aſyle, lorſqu'il aborda en *Pithlandie*, où s'aſſembloient les troupes des Alliés. On lui fit un accueil d'autant plus favorable, qu'il ſe déclara ennemi juré des Romains; il fut conduit au camp des Rois, à qui il offrit ſes ſervices & ſes troupes. Ces Princes le reçurent avec bonté; & lui promirent une retraite, lorſque la guerre ſeroit terminée.

L'armée des Confédérés étant en état d'entrer en campagne, elle ſe mit en mouvement. Voade ne fut pas plutôt informée de ſa marche, qu'elle alla au-devant d'elle avec tout ce qu'elle avoit pu raſſembler de troupes, ayant à leur tête cinq mille Dames Anglaiſes bien armées. Ce fut avec ce nouveau Corps de Milice qu'elle s'offrit à la vue de Corbred & de Charanat. « Vous voyez, dit-» elle, généreux Princes, les ſecours que » je vous ai préparés; c'eſt par de tels » ſoldats que les injures faites à notre ſexe » doivent commencer à être vengées. Nous » ne nous contenterons point de faire d'inu-

» tiles vœux pour nos illuſtres défenſeurs ;
» nous voulons partager leurs dangers,
» vaincre ou périr avec eux. Notre courage
» nous tiendra lieu de force & d'adreſſe, &
» nous verrons ſi ces lâches Romains, ſi
» prompts à outrager des femmes ſans dé-
» fenſe, ſavent leur réſiſter quand elles
» ſont armées, & ſoutenues par de braves
» guerriers ».

Des ſentimens ſi rares dans une ſexe qui n'eſt point fait pour les avoir, jettèrent l'armée des Confédérés dans l'admiration. Les Princes eſſayèrent de perſuader à Voade & à ſes généreuſes Compagnes de ne ſe point expoſer aux horreurs d'un combat ; mais il leur fut impoſſible de les détourner de ce projet.

Cependant Cattus, qui commandoit les légions Romaines, étant informé de tous les mouvemens des ennemis, s'étoit mis en état de leur faire face, & en peu de jours les deux armées ſe trouvèrent en préſence. Elles n'y furent pas long-temps ſans en venir aux mains. Cattus voyant ſes ſoldats remplis d'ardeur, ſaiſit cet inſtant, fait ſonner la charge, & fond ſur les troupes alliées. Voade, qui étoit à leur tête, oppoſe les eſcadrons de ſes nouvelles Amazones. La vue de ces Héroïnes jette dans le cœur des Romains une ſurpriſe qui y produit le même effet que la terreur ; leur impétuoſité ſe ralentit : Voade qui s'en apperçoit fait de nouveaux efforts, ils en ſont ébranlés : les Princes qui ſuivent de près

cette généreuſe Reine, profitent de cet avantage, s'élancent au milieu des eſcadrons ennemis, & portent par-tout le déſordre & la mort. Cattus, ſoutenu de ſes meilleures troupes, tâche de les encourager par ſon exemple, & revient à la charge; mais il eſt lui-même dangereuſement bleſſé, & contraint de prendre la fuite; alors la déroute devient générale; ce n'eſt plus qu'un horrible carnage, & l'armée Romaine eſt entièrement défaite. Les vainqueurs ne bornent pas là leur vengeance; ils parcourent toutes les Villes où les Romains ont des garniſons, les immolent ſans miſéricorde, & enveloppent dans leur ruine tous les Anglais connus pour avoir fait alliance avec eux, & ſoupçonnés de les avoir favoriſés. Tacite aſſure que cette affaire coûta ſoixante & dix mille hommes aux Romains.

Si nous remontons à la cauſe d'un ſi grand malheur, nous verrons qu'elle provient de l'imprudence d'un Général qui, ne ſuivant d'autre loi que ſa paſſion, mépriſe les juſtes plaintes & les larmes d'une femme de qui il croyoit n'avoir rien à redouter. Les Souverains ne ſauroient apporter trop d'attention dans le choix qu'ils font des ſujets à qui ils confient leur autorité. Heureux, quand la vertu en eſt dépoſitaire!

Cattus ayant été obligé après ſa défaite de repaſſer la mer pour mettre ſa vie en ſureté, ſe rendit auprès de Paulin Suétonne qui étoit encore dans les Gaules. Celui-ci n'eût pas plutôt appris ce terrible revers,

qu'il ne penſa qu'aux moyens d'en prévenir les ſuites. Il agit avec tant de promptitude, qu'en très-peu de temps il fut en état de débarquer en Angleterre avec une armée d'environ vingt-quatre mille hommes, tant Romains que Gaulois, à laquelle ſe joignirent encore les débris de celle de Cattus.

Les confédérés perſuadés que leurs ennemis ne pouvoient de long-temps ſe remettre de leurs pertes, s'étoient déjà ſéparés, & ne penſoient qu'à jouir tranquillement du fruit de leur victoire, quand ils apprirent le débarquement de Paulin. Ils ne tardèrent pas à ſe rejoindre, & à ſe mettre en état de le recevoir. Voade, accompagnée de ſes illuſtres guerrières, ſe trouvoit encore à leur tête, & les encourageoit par l'exemple du paſſé; mais elle éprouva bientôt le peu de fond qu'il y a à faire ſur la fortune. Il ne faut qu'un inſtant, qu'un ſeul homme pour ſauver ou perdre un Empire. Paulin étoit vaillant, ſage, actif, expérimenté & ſurtout heureux; qualité eſſentielle dans un Général, quoiqu'elle ne ſoit que l'effet du haſard; c'eſt par elle que Thémiſtocle, Scipion & Céſar ont immortaliſé leurs noms. C'eſt l'opinion que les ſoldats d'Alexandre avoient de ſon bonheur, qui leur a fait entreprendre des choſes incroyables, & qu'ils n'auroient jamais oſé tenter ſous un autre Chef. Cette qualité ſeule ne ſuffit pas pour faire un Général; mais il eſt certain que ſans elle les autres ne paroîtront jamais avec avantage.

Cependant Paulin s'avançoit à grandes journées vers l'armée des Confédérés, & la joignit en peu de temps. Quand il en fut assez près pour engager le combat, il crut devoir échauffer le courage de ses soldats, de peur que le souvenir de la défaite de Cattus ne ralentît leur ardeur. « Savez-» vous, généreux Romains, leur dit-il, qui » vous avez à combattre? c'est Corbred, » Charanat & Rodrich que vous avez déjà » vaincus & soumis à l'Empire. Gardez-» vous de penser qu'ils soient à présent plus » redoutables qu'ils ne l'étoient alors, puis-» que le joug que vous leur avez imposé les » a obligés à languir dans une lâche oisiveté, » tandis que vous n'avez cessé d'exercer » votre valeur contre les peuples les plus » belliqueux. Je ne vous parle point des » femmes qui marchent à leur tête; un tel » sang n'est point fait pour teindre les armes » des Romains, il leur faut des adversaires » plus dignes de leur courage. Ce ridicule » assemblage, loin d'être utile à vos enne-» mis, ne servira qu'à jetter de la confusion » parmi eux, & à rendre leur défaite plus » facile. Ne craignez donc rien, braves » guerriers; suivez-moi seulement, je vous » mène à la victoire, ou je meurs à vos » yeux ».

Après cette courte harangue, les soldats de Paulin marquant par le bruit de leurs armes & par leurs cris, l'envie qu'ils ont de combattre, le signal est donné, & les armées en viennent aux mains. Charanat

commandoit l'aile droite des Confédérés ; Rodrich la gauche, & Corbred & Voade étoient au centre. Chacun cherche à ſe diſtinguer, & fait des prodiges de valeur : l'avantage eſt long-temps égal ; mais enfin, la droite des Romains étant enfoncée, & ſur le point d'être miſe en déroute, Paulin s'en apperçoit ; y vole avec des troupes d'élite, répare le déſordre, & charge Rodrich avec tant de furie, que celui-ci ne peut ſoutenir le choc ; il eſt en même-temps frappé d'un coup de lance à la gorge, & renverſé ſur la pouſſière. Ceux qui combattoient ſous lui, ſe voyant ſans Chef, ſe débandent & ſont mis en fuite. Ce revers décide la victoire qui juſque-là avoit été douteuſe. Les Anglais & Ecoſſais en ſont conſternés & ſe défendent à peine. Charanat, Corbred & Voade cherchent en vain à les ranimer ; Paulin redouble ſes efforts, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage ; il rappelle alors à ſes ſoldats la perte de leurs concitoyens, & les excite à la vengeance : ce ſouvenir rallume leur fureur ; ils achèvent de mettre en déroute l'armée des Confédérés, & la taillent en pièces. Corbred & Charanat ſont emportés par les fuyards ; la malheureuſe Voade, déſeſpérée, ſe voyant enveloppée, & ſur le point de tomber entre les mains de ſes ennemis, ne peut ſoutenir cette idée affreuſe ; elle ſe perce le ſein de ſa propre épée. Par un excès de barbarie bien digne de ces Romains, toutes les femmes qui l'avoient accompagnée, ſont

maſſacrées ſans pitié. La cruauté ternit toujours la gloire du vainqueur ; mais elle fait horreur quand on l'exerce contre un ſexe pour lequel nous ne ſaurions avoir trop d'égards, & qui, dans cette occaſion, avoit fait paroître un courage digne des plus grands éloges.

SOUS le règne du *Czar Fedor Ivvanovvitſch*, il ſe trouvoit à la Cour de ce Prince un Gentilhomme d'une ancienne maiſon, nommé *Boris Godunovv*, qui eut l'adreſſe de s'élever aux plus grandes dignités de l'Empire. Il avoit non-ſeulement gagné le cœur du *Czar*, mais la Nation même lui étoit ſoumiſe, tant par crainte, que par ſon exceſſive libéralité, à la faveur de laquelle il s'étoit fait un grand nombre de créatures. Il pouſſa à la fin ſon ambition juſqu'à envier le Trône ; & pour s'en faciliter le chemin, il fit maſſacrer le jeune Prince *Démétrius*, héritier légitime de l'Empire, qui par les mauvais offices de *Boris* auprès du *Czar*, étoit relégué avec ſa mère à *Uglitſch*. Après la mort du *Czar Fédor Ivvanovvitſch*, preſque toute la Nation ſe trouva diſpoſée par les intrigues de *Boris Godunovv*, à lui offrir la Couronne. Il fit ſemblant de ne pas vouloir l'accepter. On le preſſa ; il ſe défendit, & ſe retira dans un Monaſtère. On lui envoya des Députés, & ce ne fut qu'aux larmes du Peuple, qu'il ſe laiſſa fléchir, & qu'il prit enfin les rênes du Gouvernement.

Dans ce temps-là, il ſe trouvoit dans un Monaſtère de Religieux à *Moſcovv*, un nommé *Grigorei Otrepievv*, qui dès l'âge de 14 ans s'étoit fait Moine, & qui s'étoit attiré par ſes déréglemens l'indignation de ſes Supérieurs; craignant les ſuites funeſtes de ſa conduite irrégulière, il s'enfuit en 1601 en *Pologne*. En 1602 il quitta le froc, & s'introduiſit dans la maiſon du Prince *Adam Wiſchnevvitzkoy*, où il gagna les bonnes grâces & la confiance de ce Seigneur. Ce fut dans cette maiſon qu'il trama ſon impoſture. Il feignit une maladie ſi dangereuſe, que l'on ne douta plus de ſa mort. Dans cet état, il fit demander au Prince *Wiſchnevvitzkoy* de venir le voir, parce qu'il avoit, diſoit-il, à lui confier des choſes de la dernière conſéquence. Il lui déclara qu'il étoit le Prince *Démétrius*, qu'on avoit cru maſſacré à *Uglitſch*; que par les ſoins de ſon Gouverneur il s'étoit ſauvé dans un Monaſtère; que la crainte d'être enfin découvert par l'Uſurpateur *Boris Godunovv*, l'avoit engagé à s'enfuir en *Pologne*, & qu'il eſpéroit, qu'après ſa mort, on voudroit bien le faire enterrer avec les honneurs dûs à un Prince. *Wiſchnevvitzkoy* fort ſurpris d'un tel aveu, redoubla ſes ſoins pour le malade, & il fut guéri peu de temps après. Son Protecteur l'introduiſit dans la maiſon du *Miniſcherk*, *Palatin* de *Sendomir*, qui lui fournit non-ſeulement de l'argent pour ſe faire un parti en *Ruſſie*, mais qui lui promit même ſa fille *Marina*, dans l'eſpérance de la voir un jour *Czarine*.

En 1603, il fut préſenté au Roi *Sigiſmond* à *Cracau*; & par les ſoins de pluſieurs Seigneurs *Polonais*, qui s'étoient attachés par de grandes promeſſes, il ſe vit Chef de 5000 hommes, avec leſquels il alla en 1604 en *Ruſſie* faire valoir ſes prétentions. L'année ſuivante, le *Czar Boris* mourut, & ſon fils *Fédor Boriſſovvitſch* lui ſuccéda ſous la tutelle de ſa mère. En attendant, l'impoſteur *Démétrius* avançoit en *Ruſſie*; pluſieurs Villes le reconnurent pour le vrai héritier de la Couronne, & le nouveau *Czar* fut obligé de lui oppoſer une Armée conſidérable. *Démétrius* après pluſieurs combats ſe rendit maître de la Capitale, fut proclamé *Czar*, & couronné le 29 juin de cette même année. *Fédor Boriſſovvitſch*, ſa mère & tous ſes partiſans furent faits priſonniers, & maſſacrés peu de temps après.

Pour prouver publiquement qu'il étoit le vrai *Démétrius*, il fit venir la mère du Prince légitime, qui avoit été tué à *Uglitſch*; & celle-ci forcée par les menaces & par les promeſſes de l'Impoſteur, le reconnut pour ſon fils. Elle ne demeura pourtant pas à la Cour, mais elle retourna dans le Cloître de *Woſneſenskoy*, pas loin de la Capitale. Il fit venir en 1606 la fiancée *Marina*, qui arriva à *Moſcou* avec une grande ſuite de *Polonais*, & le mariage ſe fit le 8 mai.

Démétrius ſe voyant ſur le Trône, ſe livra à toutes ſortes de débauches; & le mépris qu'il témoigna à ſa Nation, lui attira bientôt la haine de tous ſes Sujets. Pluſieurs Sei-

gneurs *Ruſſes*, qui étoient convaincus de la mort du vrai *Démétrius*, & de l'impoſture du *Czar* régnant, firent une conjuration pour délivrer la Patrie d'un Traître. Le Prince *Waſſilei Ivvanevvitſch Schuiskoy* étoit le Chef des Conjurés. Toute la Nobleſſe, & une grande partie de la populace, étoient de leur côté. Un jour que l'on s'y attendoit le moins, ils environnèrent le Palais du *Czar*, & maſſacrèrent tous ceux qui ſe déclarèrent pour l'Impoſteur. *Démétrius* voyant qu'il étoit trahi, prit ſon ſabre & ſe jetta dans la foule, faiſant main baſſe ſur tous ceux qu'il rencontroit; mais ne pouvant enfin réſiſter à la multitude des ennemis qui le preſſoient de tous côtés, il ſe retira dans les appartemens les plus reculés du Palais. On le ſuivit; les portes furent enfoncées, & il ne trouva d'autre reſſource que celle de ſe ſauver par la fenêtre. Ce ſaut périlleux lui coûta une jambe; de ſorte que ne pouvant plus échapper, on ſe ſaiſit de lui, & on le tranſporta dans le Palais, où le Prince *Waſſilei Ivvanovvitſch Schuiskoy*, en préſence de tous les Grands du Pays, le queſtionna ſur ſa naiſſance. Il proteſta fermement qu'il étoit le *vrai Démétrius*, & en appella au témoignage de ſa mère. *Schuiskoy* & pluſieurs autres, allèrent trouver dans le Cloître de *Wosneſenskoy* cette Princeſſe, qui ne fit point de difficulté d'avouer la vérité. Après ces preuves, on livra le Traître à la populace. Un Marchand *Ruſſien* le tua d'un coup de piſtolet, & le peuple en fureur lui fit encore

pluſieurs bleſſures. On étendit le cadavre nud ſur une table, & on l'expoſa ainſi dans la grande place devant le *Kremlin*, à la vue & aux inſultes de la Nation. Vers le ſoir on le traîna hors de la Ville, & on l'enterra dans une place infâme. La pauvre *Czarine* retourna dans ſa patrie, ſuivie de ſes *Polonais*, qui avoient échappé à la fureur des *Ruſſes*.

CHARLES-QUINT naquit à Gand, le 24 février 1500 : ſon enfance fut formée par deux grandes Princeſſes, Marguerite d'Autriche, ſa tante, & Marguerite d'Yorck, ſœur d'Edouard IV, Roi d'Angleterre, veuve de Charles-le-Hardi. Guillaume de Croi, Seigneur de Chièvres, qui préſidoit à ſon éducation, flatta ſon goût pour les exercices violents & militaires ; & Adrien d'Utrecht, ſon précepteur, qui depuis fut Pape, ne put parvenir à lui faire aimer l'étude des ſciences. Le Cardinal Ximenès applanit à Charles tous les obſtacles que la Nobleſſe altière d'Eſpagne ſe diſpoſoit à lui oppoſer. Ce ſage & intrépide Miniſtre ne ſe contenta pas d'abaiſſer le pouvoir des Nobles ; il diminua encore leurs poſſeſſions uſurpées ſur la Couronne pendant les agitations du Gouvernement féodal. Mais ce Prince ingrat n'entra dans ſon Royaume, que pour exiler dans ſon Diocèſe, un Miniſtre auquel il devoit une grande partie de ſon autorité, & qui mourut deux heures

après avoir reçu ſa lettre d'exil, de ſa ſenſibilité & des maux qu'il prévoyoit pour ſa patrie. A peine déclaré Roi par les Etats de Caſtille & d'Aragon, Maximilien, ſon grand-père, meurt. Charles & François I prétendent à l'Empire. Lorſqu'ils ſe mirent ſur les rangs pour ſe diſputer la Couronne Impériale, ils ſe promirent de ſe conduire avec toutes ſortes d'égards l'un pour l'autre, & de ne pas ſouffrir qu'aucun ſigne d'inimitié vint déshonorer une ſi belle rivalité. *Nous faiſons la cour à la même maîtreſſe*, dit François avec ſa vivacité ordinaire; *employons tous nos ſoins pour y réuſſir; mais, dès que le ſort aura nommé le rival heureux, c'eſt à l'autre à ſe ſoumettre & à reſter en paix.* Deux Princes, jeunes & généreux, qu'animoient également l'eſpérance du ſuccès, pouvoient bien former cette noble réſolution; mais ils trouvèrent bientôt qu'ils s'étoient promis plus de modération & de déſintéreſſement que ne le comportoit la foibleſſe humaine. La préférence que Charles obtint à la face de l'Europe entière, mortifia cruellement François, & lui inſpira tout le reſſentiment que peut éprouver l'ambition trompée. De là cette rivalité, cette jalouſie perſonnelle qui ſubſiſta entre les deux Monarques, pendant toute la durée de leur règne. Cette animoſité, excitée par l'oppoſition des intérêts, & que venoient aigrir encore mille cauſes inévitables de diſcordes les tint dans un état d'hoſtilité preſque continuelle.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, s'étoit déclaré pour François Ier. Deux Hérault qui avoient accompagné leurs Ambaſſadeurs, parurent à la Cour de l'Empereur avec les attributs de leur office, & dès qu'ils furent introduits, ils lui déclarèrent la guerre au nom de leurs Maîtres, dans toutes les formes accoutumées. Charles les reçut l'un & l'autre avec la dignité qui convenoit à ſon rang; mais il répondit en particulier, avec un ton qui exprimoit la différence des ſentimens qu'il avoit pour les deux Souverains. Il accepta le défi du Monarque Anglais, avec une fermeté tempérée de quelques marques d'égard & de reſpect. Sa réponſe au Roi de France étoit pleine de cette amertume d'expreſſion que devoit lui inſpirer une rivalité perſonnelle, irritée encore par le ſouvenir de pluſieurs outrages réciproques; il chargea le Hérault Français d'avertir ſon Maître qu'il ne le regarderoit plus déſormais que comme un infracteur de la foi publique, étranger aux ſentiment d'honneur & de probité qui diſtinguent un Gentilhomme. François, trop fier pour ſouffrir patiemment une imputation ſi inſultante, s'aviſa d'un expédient ſingulier pour ſoutenir ſon caractère & venger ſon honneur. Il renvoya ſur-le-champ ſon Hérault avec un cartel en règle, par lequel il donnoit à l'Empereur un démenti formel, le défioit en combat ſingulier, le ſommoit de fixer le temps & le lieu du rendez-vous, & lui donnoit le choix des armes. Charles, auſſi

vif & auſſi brave que ſon rival, accepta le défi ſans balancer; mais, après divers meſſages de part & d'autre, pour régler toutes les circonſtances du combat, meſſages toujours accompagnés de reproches mutuels qui dégénèrent preſque en injures, le projet de ce duel, qui convenoit en effet beaucoup mieux à des héros de roman, qu'aux deux plus grands Monarques du ſiècle, fut entièrement oublié.

LOUIS Guyon, dans ſes *diverſes leçons*, rapporte qu'un certain Moine jouant à la paume avec François I, contre pluſieurs Seigneurs, fit adroitement un coup de raquette qui décida de la partie en faveur du Roi. Le Prince ſurpris, dit auſſi-tôt: *Voila un bon coup de Moine: Sire*, repartit ſinement le Moine, *ce ſera un coup d'Abbé quand il vous plaira.* Une abbaye étant venue à vaquer trois jours après, le Moine, dit l'hiſtoire, l'obtint principalement pour avoir ſi bien rencontré.

DANS les guerres de religion, lorſque les Catholiques aſſiégeoient Rouen en 1562, *François Civile*, un des plus intrépides Gentilshommes du parti Calviniſte, reçut une bleſſure qui le fit tomber du rempart de la Ville, ſans connoiſſance. Des ſoldats, qui le croyoient mort, le dépouillèrent & l'enterrèrent avec la négligence ordinaire dans ces occaſions. Un domeſti-

que affectionné, jaloux de procurer à ſon maître une ſépulture qu'il croit plus honorable, va le chercher. N'ayant pas réuſſi à le reconnoître parmi pluſieurs cadavres tous défigurés qu'il trouve, il les recouvre de terre, mais de manière que la main de l'un d'eux demeure découverte. Comme il s'en retournoit, il regarde derrière lui, il apperçoit cette main. La crainte qu'il a que cet objet n'excite les chiens à déterrer le cadavre pour le dévorer, le fait retourner ſur ſes pas, dans la vue de couvrir cette main. Au moment qu'il alloit ſe livrer à ce pieux office, un clair de lune lui fait appercevoir un diamant que *Civile* portoit au doigt. Sans perdre de temps il prend ſon maître qui reſpire encore, & le porte à l'hôpital des bleſſés. Mais les Chirurgiens accablés de travail, & regardant cet homme comme mort, ne veulent point s'occuper de ſa bleſſure. Le domeſtique ſe trouve obligé de le tranſporter à ſon auberge, où il languit quatre jours ſans aucun ſecours. Au bout de ce temps-là, deux Médecins ont la complaiſance de le viſiter. Ils nettoient ſa plaie & le mettent par leurs ſoins en état de vivre. La Ville ayant été priſe d'aſſaut, les vainqueurs pouſſèrent la barbarie juſqu'à le jeter par les fenêtres. Heureuſement il tomba ſur un tas de fumier, où, abandonné de tout le monde, il paſſa encore trois jours. Ducroiſet, ſon parent, le fit enlever ſecrètement pendant la nuit, & tranſporter dans une maiſon de campagne où il fut panſé à loiſir. Là, après tant d'eſpèces de morts,

il recouvre une ſanté ſi parfaite, qu'il ſurvit quarante ans à tous ces accidens. Cette providence particulière, qui avoit ſauvé cet homme de tant de périls, avoit auſſi préſidé à ſa naiſſance. Sa mère étant morte enceinte, pendant l'abſence de ſon mari, avoit été enterrée ſans que l'on ſongeât à tirer l'enfant par l'opération céſarienne. Le lendemain de l'enterrement, le mari arrive, & apprend avec ſurpriſe la mort de ſa femme, & le peu d'attention qu'on avoit eu pour ſon fruit. Il demande qu'elle ſoit exhumée, & lui fait ouvrir le bas-ventre, d'où *Civile* fut tiré encore vivant. *Voyez l'Hiſtoire de M. de Thou.*

VERS l'an 1576, les habitans de Villefranche en Périgord, avoient formé, durant les guerres civiles, le complot de ſurprendre Montpaſier, petite Ville voiſine. Ils choiſirent pour cette expédition, la même nuit que ceux de Monpaſier, ſans en rien ſavoir, avoient auſſi priſe, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le haſard fit encore que les deux troupes, ayant pris un chemin différent, ne ſe rencontrèrent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obſtacle de part & d'autre, que les murs étoient demeurés ſans défenſe. On pilla, on ſe gorgea de butin, on ſe crut heureux, juſqu'à ce que le jour ayant paru, les deux Villes connurent leurs mépriſes. La compoſition fut que chacun s'en retourneroit

chez ſoi, & que tout ſeroit remis en ſon premier état. Ceci peut encore donner une image de la guerre qui ſe faiſoit en ces temps-là. *Mémoires de Sully.*

EN 1599, deux frères Eſpagnols, qui, quoiqu'ils ſe fuſſent toujours cherchés, ne s'étoient jamais vus, ſe rencontrent par haſard au ſiége de Bommel, place de guerre, où ils ſervoient dans deux compagnies différentes. S'étant reconnus, après quelques éclairciſſemens, ils ſautent au cou l'un de l'autre. Dans le temps qu'ils ſe tiennent étroitement embraſſés, un boulet de canon leur emporta la tête, ſans ſéparer leurs corps, qui tombent enſemble. Ainſi périſſent ces deux frères dans le moment le plus doux de leur vie. *Mémoires d'Amelot de la Houſſaye.*

DANS les premiers jours de la campagne que les Français ouvrirent en Allemagne en 1691, il arriva une aventure de déſerteurs aſſez particulière. Un grenadier du régiment de Souternon déſerte, & avertit les Impériaux qu'un convoi aſſez conſidérable part d'Allemagne pour l'armée Françaiſe. Mille chevaux partent auſſi-tôt de Mayence, pour l'enlever. Un huſſard Allemand déſerte dans le même-temps, avertit les Français du riſque que court leur convoi ; & ſon rapport les détermine à le faire ſoutenir par un détachement conſidérable. Les deux corps

ſe rencontrent, ſe chargent avec beaucoup de vivacité, & les Impériaux ſont battus. Ainſi cette double déſertion expoſa & ſauva le convoi. *Mémoires du Maréchal de Villars.*

LA Colonie, dans ſes Mémoires, rapporte le fait ſuivant. Cet officier, quoique Français, commandoit un régiment de grenadiers au ſervice de l'Electeur de Bavière. Immédiatement, dit-il, après la bataille de Denain, en 1712, M. de Quémin, Major de mon corps, me demanda ſi je trouverois bon qu'il profitât du temps pour aller compter dans les retranchemens le nombre des hommes qui avoient été tués pendant l'attaque. Je lui dis que j'y conſentois avec plaiſir, & que même je ſerois bien aiſe de le ſavoir de lui. Au même inſtant, un bon Bavarois, un peu âgé, qui étoit Lieutenant de la compagnie que j'avois eu qualité de Colonel, me demanda la permiſſion de l'accompagner, ce que je lui accordai pareillement, & ils partirent tous deux. Ils ne furent pas loin ſans trouver à compter des morts, & ils alloient en mettre un dans le nombre, lorſqu'ils l'entendirent ſe plaindre. Un grenadier du régiment de Guienne, qui ſe promenoit auſſi pour voir ſi on n'auroit pas oublié d'en dépouiller quelques-uns, entendit la voix plaintive du mourant; & cette bonne ame voulut le ſoulager. Pour cet effet, il s'en approche, le couche en joue; & en lâchant

un ſacre..... il dit, qu'il alloit achever ce pauvre malheureux, qui ſouffroit trop. Heureuſement, M. de Quémin détourna le fuſil, & lui dit : Laiſſe mourir ce miſérable, s'il doit mourir. Monſieur, dit le grenadier, excuſez-moi, s'il vous plaît ; je voulois rendre ſervice à ce pauvre garçon ; & , dans l'état où il eſt, le meilleur eſt de l'achever ; car, c'eſt mettre fin à ſes ſouffrances : ſi je ne le fais pas, il en ſouffrira davantage, & périra toujours. Il voulut le coucher en joue une ſeconde fois ; & enfin M. de Quémin fut obligé de le chaſſer. Mon Lieutenant, qui ſavoit un peu le Français, avoit entendu ce dialogue. Il dit à M. de Quémin, que peut-être ce maraut entendoit l'Allemand, & qu'il alloit l'interroger. En effet, le bleſſé lui répondit en Allemand. Le bon homme trouvant un homme de ſa nation, s'attacha à lui faire des queſtions & lui demanda de quel pays il étoit. Le bleſſé répondit qu'il étoit Bavarois. Bavarois ! dit mon vieux Lieutenant, en grondant. Quoi ! tu ſervois contre ton Prince ? Il falloit achever de le tuer. Eh ! de quel endroit es-tu de la Bavière, continua-t-il ? L'autre lui répondit qu'il étoit des environs d'Ingolſtadt. Quel eſt ton père, quels ſont tes parens, reprit le Lieutenant ?—Ma mère eſt morte, dit-il, & je ſuis fils unique d'un Officier, qui, apparemment, a été tué à la bataille d'Hocſtet, & je n'ai pas pu avoir de ſes nouvelles : depuis ce temps-là, mes parens ſe ſont emparés de ſon bien, & me laiſſent

manquer de tout. Quand je me ſuis vu un peu grand, ne ſachant que devenir, j'ai fait complot de m'enrôler avec deux autres écoliers de mes camarades, & nous avons pris parti avec le premier Officier qui s'eſt préſenté. Le Lieutenant lui dit : — Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Oudeſch, répond le bleſſé. — Ah ! malheureux, reprit-il, tu es mon fils : j'étois ici le ſpectateur de ta mort ſans le ſecours de M. de Quémin, & ſans aucun effort de ma part pour t'en garantir : tu t'es mis dans le cas de nous tuer l'un l'autre ſi l'occaſion s'en fut préſentée, & le Ciel nous a conduits ici pour te ſauver la vie. Ce pauvre garçon, qui, dans la plus triſte ſituation où l'on puiſſe jamais être, eut le bonheur de trouver un père qu'il croyoit mort depuis long-temps, fut ſi tranſporté de joie, qu'il ſe mit à ſe traîner, en criant : Ah ! mon père ; il ſe jetta à ſes pieds, & les embraſſa avec un tranſport ſi grand, qu'on eut de la peine à l'en arracher. Le bleſſé fut tranſporté, guéri, & entra en qualité d'Officier dans le régiment.

COUP D'ŒIL
SUR LES EMPEREURS ROMAINS.

AUGUSTE n'avoit rien de plus à cœur qne d'affermir ſa puiſſance, & de ſe garantir par une feinte modération, des coups qui avoient précipité Céſar daus le tombeau. Il affecta de vouloir abdiquer, & déclára qu'il remettoit au Sénat & au peuple la ſouveraine Puiſſance. Ses meſures étoient bien priſes, & il comptoit ſur un refus. En effet, on le ſupplia de ne point quitter les rênes de la République, & l'on obtint qu'il ſe chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau.

Loin de révolter les eſprits par le titre de Roi, Auguſte ne prit pas même celui de Dictateur. Il ſe contente d'être nommé Empereur : titre honorable ſans doute, mais ſans pouvoir, au temps de la République. Cependant on y attacha le commandement des troupes & le droit de guerre & de paix. Par degrés il obtint la Puiſſance Conſulaire & Proconſulaire, la Puiſſance Tribunitienne, ſans être Tribun, la Cenſure, ſous le titre de Réformateur des mœurs, le grand Pontificat ; & fut ainſi maître de tout, en cachant ſon deſpotiſme. On ajouta enfin à ſes titres celui de père de la Patrie. Tel fut le gouvernement des Empereurs. Ils agirent toujours en Souverains, quoique la Souveraineté ſemblât toujours appartenir au Peuple & au Sénat.

La conduite privée d'Auguſte, ſa modeſtie extérieure, ſon affabilité, ſes bienfaits lui furent ſans doute fort utiles. Il ſavoit ſe plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient ſervi de fondemens à ſa fortune; il devoit en effacer le ſouvenir par les dehors de la vertu.

Marcellus, ſon neveu, ſon gendre, deſtiné à être ſon ſucceſſeur, jeune Prince de grande eſpérance, mourut infiniment regretté des Romains.

Agrippa étoit loin de la Cour; Auguſte ſentit le beſoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ſes ennemis ſecrets qui formoient des conſpirations. Il lui donna ſa fille Julie, la veuve de Marcellus; il lui confia le Gouvernement de Rome, & partit pour aller viſiter les Provinces d'Aſie. Il eut la gloire de recouvrer ſans combat les drapeaux des légions de Craſſus. Cet événement fut célébré comme un triomphe. Auguſte, à ſon retour, vit le Sénat & le Peuple lui donner de nouvelles preuves de ſoumiſſion, mais la défiance ne le quitta point, & il portoit toujours une cuiraſſe ſous ſa robe.

Parvenu au comble de la fortune & de la puiſſance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit ſervilement, Auguſte eſſuya des chagrins domeſtiques. Il finit ſa carrière avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. *N'ai-je pas bien joué mon rôle*, dit-il, près de mourir, à ſes amis? *la pièce eſt finie, applaudiſſez.* Peu d'Acteurs, l'ont égalé ſur le théatre de l'ambition

&

& de la politique. Il faut déteſter ſon hypocriſie & les crimes multipliés par leſquels il ſut rendre le Triumvirat exécrable ; mais on doit avouer que Rome devant obéir à un Maître, étoit heureuſe de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles ; il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il fit des legs au peuple avant ſa mort, & rétablit l'ordre par-tout. Comblés de ſes bienfaits, Virgile & Horace l'ont fort célébré, & c'eſt à eux principalement qu'il doit ſa renommée. Tibère, ſon ſucceſſeur, avoit été aſſocié à l'Empire, du moment qu'il eut réprimé les Barbares, déjà battus par Druſus ſon frère, mais alors vainqueurs de Varus.

Par ſa conduite équivoque, Tibère ouvrit la porte aux délateurs. La loi de Majeſté ſous ſon règne, fit un crime de tout. Sylla l'avoit portée contre les auteurs des Libelles ; elle s'abrogea d'elle-même ſous Céſar, qui parut mépriſer les ſatyres. Auguſte la renouvella, & le fait ſuivant prouve qu'elle ne déplut pas à Tibère.

Un Chevalier Romain, pendant une maladie de Druſus, ne croyant pas qu'il pût en échapper, fit d'avance un poëme ſur ſa mort, & eut l'imprudence de le lire dans un cercle de femmes. Lorſqu'il vit Druſus rétabli, content des vers qu'il avoit faits, & ne voulant pas les perdre, il ſubſtitua le nom de Germanicus à celui de Druſus. Malheureuſement pour lui, ce changement n'avoit pas été fait lorſqu'il lut ſon poëme. Des

délateurs allèrent l'accuſer. On lui fit un crime d'avoir penſé que Druſus malade pourroit mourir de ſa maladie, & il fut condamné à mort & exécuté.

Tibère ne s'étoit pas preſſé de payer au peuple les legs qu'Auguſte, en mourant, lui avoit faits. Un plaiſant, voyant paſſer un enterrement, s'approcha du cercueil, fit ſemblant de parler à l'oreille du mort, & dit enſuite tout haut : *Souvenez-vous de faire ſavoir à Auguſte que le peuple n'a pas encore reçu les legs qu'il lui a faits.* Ce diſcours fut bientôt rapporté à Tibère, qui fit venir le mauvais plaiſant, le paya, & le fit mourir ſur-le-champ, en lui diſant qu'il étoit juſte qu'il allât lui-même porter à Auguſte la première nouvelle de l'exécution de ſes dernières volontés.

Nous ne ſuivrons pas les détails du règne de ce Prince ; nous nous contenterons de rapporter ici le portrait qu'en a tracé Tacite. « Tibère, dit cet excellent hiſtorien, fut expoſé dès ſa plus tendre enfance aux plus grands périls. Il commença par errer en exilé, à la ſuite d'un père proſcrit ; entré dans la maiſon régnante, par le mariage d'Auguſte & de Livie, il eut à lutter ſucceſſivement contre de puiſſants rivaux, Marcellus, Agrippa, les deux Céſars Caïus & Lucius ; Rome lui préféroit même Druſus, ſon frère ; mais ſon mariage avec Julie, le mit dans une poſition encore plus critique. Délivré de tout concurrent à ſon retour de Rhodes, il fut, pendant 12 ans, l'unique

appui de la maiſon du Prince, enſuite il régna ſeul pendant 23. Ses mœurs varièrent comme les époques de ſa vie ; ſous Auguſte, il mérita toujours l'eſtime publique, ſoit qu'il fût à la tête des armées, ou ſans emploi ; il ſe maſqua des vertus apparentes du vivant de Druſus & de Germanicus ; ſa conduite fut un mélange de bien & de mal avant la mort de ſa mère ; il ſe diffama par des cruautés, & cacha ſes débauches tant qu'il affectionna Séjan, ou qu'il le craignit ; enfin, il ſe précipita dans toutes ſortes de crimes & d'infamies, lorſqu'affranchi de la honte & de la crainte, il ne ſuivit plus que ſes propres inclinations.

Ses dernières amées furent ſignalées par les cruautés les plus affreuſes. On rapporte de lui des mots énergiques qui peignent bien ſon atrocité & ſon caractère. Quelques malheureux, accuſés devant lui, lui demandèrent la mort. *Je ne me ſuis pas encore reconcilié avec vous*, leur diſoit-il. Un autre ſe plongea le poignard dans le ſein pour éviter ſa condamnation. *Celui-ci m'a échappé*, s'écria-t-il. Ce tyran devoit laſſer la patience des Romains ; ils ne ſe révoltèrent cependant pas ; mais étant tombé malade à Miſène, Macron, qui avoit ſuccédé à Sejan dans le commandement des gardes prétoriennes, ſaiſit ce moment pour l'étouffer dans ſon lit.

Caïus Caligula, troiſième fils de Germanicus & d'Agrippine, lui ſuccéda. Le teſtament de Tibère ordonnoit qu'il partageroit

l'Empire avec le petit-fils du tyran, qui étoit encore mineur ; mais le ſénat & le peuple le décernèrent au ſeul Caïus. Ses commencemens parurent heureux ; il affecta une grande modération ; mais elle n'étoit pas dans ſon caractère ; accoutumé à fléchir devant Tibère, à diſſimuler devant lui, il lui fut moins difficile qu'à un autre de ſe contraindre. Ceux qui ont comparé les commencemens de ſa vie avec la fin, ont dit avec raiſon qu'il n'y avoit jamais eu de meilleur eſclave, ni de plus méchant maître. Peu de choſe lui ſuffit pour exciter l'enthouſiaſme du peuple, qui eſt toujours prêt à bien juger du maître nouveau auquel il obéit. Il rappella les exilés, écarta les délateurs, & tout le monde s'empreſſa de lui voir des vertus, lorſqu'il ne faiſoit que cacher ſes vices. Il n'y avoit que huit mois qu'il régnoit quand il tomba malade. Toute la Ville montra les plus vives alarmes ; la foule entouroit ſon palais jour & nuit, pour avoir des nouvelles préciſes de ſa ſanté. Dans pluſieurs Provinces, où l'on apprit qu'il étoit en danger, on vit des citoyens zélés faire vœu de donner leur vie, s'il échappoit de ſa maladie, & y ſatisfaire après ſon rétabliſſement, il eut lieu en effet ; & pour le malheur de Rome, ſa vie dura encore trois ans.

Auguſte, maître de l'Empire, craignoit de le paroître. Le défiant Tibère avoit jugé que la politique lui preſcrivoit d'uſer de quelque circonſpection. Il falloit, dit Monteſquieu, un Prince tout-à-fait extravagant pour oſer montrer tout-à-coup le deſ-

potiſme à découvert ; c'eſt ce que fut, & ce que fit Caligula. Il ſupprima les accuſations de crime de Lèſe-Majeſté ; mais il fit mourir arbitrairement tous ceux qui lui déplurent. « C'étoit un vrai ſophiſte dans ſa cruauté, ajoute le même écrivain : comme il deſcendoit également d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les conſuls, s'ils célébroient le jour de réjouiſſance en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit, s'ils ne le célébroient pas. Druſille, ſa ſœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit Déeſſe, & de ne pas la pleurer parce qu'elle étoit ſa ſœur ».

Le règne de Caligula fut celui d'un fou, mais d'un fou atroce ; c'eſt à lui qu'échappa cette exclamation encore moins inſenſée que barbare : *Plût aux dieux que le Peuple Romain n'eût qu'une ſeule tête ! J'aurois le plaiſir de la faire tomber d'un ſeul coup.* On connoît ſon extravagance pour un de ſes chevaux qu'on nommoit *Incitatus* ; il habitoit une écurie de marbre, ou, pour mieux dire, un palais bâti par ordre de l'Empereur. Sa mangeoire étoit d'ivoire, & ſon licol parſemé de perles. Pour le garantir des injures de l'air, on lui avoit fait faire des couvertures de pourpre ; & en général, tout ce qui ſervoit à ſon uſage, étoit de la même magnificence. Il avoit un intendant, des ſecrétaires, des pages, en un mot une maiſon bien montée. Les conſulaires avoient l'hon-

neur de manger quelquefois chez lui, & & l'Empereur l'invitoit ſouvent à ſa table. Il le nourriſſoit d'avoine dorée, & lui offroit du vin délicieux dans des coupes d'or. La veille des courſes dans le cirque, les ſoldats montoient la garde autour du palais d'*Incitatus*, de peur qu'on ne troublât ſon ſommeil. L'Empereur lui deſtinoit le prochain conſulat; & s'il eût vécu plus long-tems, *Incitatus* ſeroit parvenu à cette dignité.

Ce comble de démence eſt bien extraordinaire; mais, comme dit un écrivain philoſophe, on ſait qu'un deſpote dans le délire eſt fait pour tout oſer, & un peuple eſclave pour tout ſouffrir. Il fut enfin aſſaſſiné après quatre ans de règne, à l'âge de 29 ans, par un des tribuns des gardes prétoriennes.

Le Sénat crut pouvoir profiter de la mort de Caligula pour rétablir le gouvernement républicain; mais le peuple vouloit avoir un maître; la conduite de Tibère & de ſon ſucceſſeur ne l'en avoit point encore dégoûté. Claude, qui étoit chez l'Empereur au moment de l'aſſaſſinat, effrayé du bruit & du tumulte, s'étoit caché derrière une tapiſſerie, où quelques ſoldats le découvrirent, & le proclamèrent Empereur au moment où il leur demandoit la vie. Ils lui firent payer ce titre, & il fut le premier qui l'acheta. Il étoit, par ſa mère Antonia, petit-fils de Marc-Antoine & d'Octavie, ſœur d'Auguſte, & par ſon père Druſus, qui mourut en Germanie, petit-fils de Livia Auguſta, &, par

conſéquent, neveu de Tibère, frère de Germanicus, & oncle de Caïus. Il avoit été pendant ſon enfance accablé de maladies qui avoient tellement affoibli ſon eſprit & ſon corps, qu'on le jugea long-temps incapable de faire uſage de l'un & de l'autre. Le gouverneur auquel on le livra, homme féroce, qui, ſelon les uns avoit été valet-de-chambre, & ſelon d'autres, muletier, le châtioit aux moindres fautes. Ses parens ſembloient l'abandonner. Sa mère ne l'appelloit qu'un monſtre à figure humaine que la nature n'avoit fait qu'ébaucher. Et quand elle vouloit reprocher à quelqu'un de la ſtupidité, elle lui diſoit : *Vous êtes auſſi bête que mon fils Claude.* Ce fut l'homme que la fortune porta ſur le trône d'Auguſte. Comparé à Tibère & à Caligula, ce n'étoit pas un mauvais Prince. Il publia, auſſi tôt qu'il fut maître, que la crainte, ſous les règnes précédents, l'avoit déterminé à contrefaire l'imbécille, pour éviter leur cruauté ; mais il prouva bientôt que ſon imbécillité n'étoit que trop réelle. Il ſupprima cependant, en prenant les rênes du gouvernement, la loi de Majeſté, défendit de teſter en ſa faveur, lorſqu'on avoit des parens, & abolit les préſens qu'on étoit dans l'uſage de faire aux Empereurs. Il prouva par ces actions populaires, qu'il n'étoit ni avide, ni méchant ; mais bientôt il ſe livra à ſes affranchis & à ſes femmes, qui régnèrent ſous ſon nom, & ne fut plus que l'inſtrument de leur avarice, de leurs caprices & de leurs vengeances : ces ames

viles abusèrent d'une autorité dont les règnes précédents leur avoient appris à connoître l'étendue. Elles osèrent tout. Elles agiſſoient ſans prendre même les ordres de l'Empereur, ſouvent contre ſes intentions, & ne prenoient pas la peine de lui cacher le mépris qu'elles avoient pour lui. Le foible Claude s'en appercevoit quelquefois, s'en plaignoit inutilement, & les laiſſoit faire. L'avidité de ces valets ſouverains en vouloit ſur-tout aux citoyens riches; ils employoient les ruſes les plus groſſières, les plus abſurdes, les plus ridicules, pour les dépouiller de leurs biens. Apius Silanus fut mis à mort, parce que Narciſſe, l'un des affranchis de l'Empereur, dit l'avoir vu en ſonge attenter aux jours du Souverain; & l'imbécille Claude eut la bêtiſe de remercier Narciſſe en plein Sénat, d'avoir veillé ſur ſes jours, même en dormant.

Déshonoré par ſa foibleſſe & ſa ſtupidité, Claude le fut encore par ſa femme : la fameuſe Meſſaline avoit tous les vices; ſon nom eſt devenu un opprobre qui ne ſert plus qu'à déſigner des femmes perdues. Elle pouſſa l'audace & le déſordre juſqu'à ſe marier à Caïus Silius, ſon amant favori, du vivant même de l'Empereur, auquel elle fit ſigner le contrat de cette union coupable. Elle fut punie de ſes crimes par une mort violente que Claude n'eut pas la force d'ordonner, mais que ſes affranchis ſe hâtèrent de lui faire ſubir. Agrippine remplaça Meſſa-

line ; elle étoit veuve de Cn. Domitius Ænobarbus, dont elle avoit eu un fils qui ſuccéda à Claude, lorſqu'il eut terminé ſon inutile vie, qui fut abrégée par la nouvelle femme même qu'il avoit choiſie.

Agrippine, avec autant de vices que Meſſaline, mais plus d'ambition, avoit voulu porter ſon fils ſur le trône. Toute autre paſſion céda dans ſon ame à celle-là ; quelqu'un lui ayant repréſenté que ſon fils la feroit mourir, s'il étoit jamais Empereur : *Qu'il me tue*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne*. Néron, après la mort de Claude, fut préſenté par Burrhus aux gardes prétoriennes ; il leur fit des largeſſes, & fut ſalué Empereur. Il ſe hâta de ſe rendre au Sénat, où il prononça un diſcours qui toucha tous ceux qui l'entendirent ; ils ſe flattèrent, en voyant un beau plan de gouvernement, que les beaux jours d'Auguſte alloient renaître ; mais ce beau plan & ce diſcours étoient l'ouvrage de Sénèque. Néron n'avoit fait que l'apprendre, & ſe mettre en état de le réciter, & il prouva trop qu'il étoit incapable de penſer & d'agir comme on le faiſoit parler. Les cinq premières années de ſon règne furent exemptes de tout reproche ; elles promirent même un bon maître à Rome ; les Hiſtoriens & les Rhéteurs ſe ſont empreſſés de les louer ; Néron naiſſant, diſent-ils, mérita l'amour de Rome. Ils ont répété avec emphaſe le mot qu'il prononça en ſignant la condamnation d'un criminel :

Je voudrois ne savoir point écrire. Mais ne peut-il pas être dans la bouche de Néron le langage d'une ame fausse qui feint des sentimens qu'elle n'a pas, plus que l'expression d'une ame sensible ? Ce Prince manifesta de bonne heure ses vices ; si Rome les ignora pendant quelque temps, c'est lorsque Burrhus & Sénèque étoient chargés des affaires publiques. Dès les commencemens de son règne, lorsque le jour tomboit, il couroit les rues déguisé, suivi d'une troupe de débauchés, pilloit les boutiques, insultoit tout le monde, & s'exposoit à mille outrages. Dans une de ces promenades nocturnes, il fut frappé par un Sénateur qui, en le reconnoissant, se hâta de lui faire des excuses, & auquel il ordonna de se donner la mort. Pendant ces cinq ans même que l'on vante, il donna des preuves de ses penchans vicieux, qu'il contraignit d'abord, & qui éclatèrent par degrès jusqu'au moment où il se montra tel qu'il étoit & dans toute sa noirceur. Sa cruauté n'épargna ni sa mère, ni ses précepteurs. Il poussa les débauches à l'excès, & il ne craignit point de donner aux Romains le spectacle de son mariage public avec un homme. Il se présenta au temple & dans les rues en habits de femme, couvert d'un voile.

La volupté n'adoucissoit point le caractère féroce de Néron : c'est du sein des plaisirs qu'il donnoit quelquefois les ordres les plus barbares. Il fut accusé d'avoir allumé

lui-même l'incendie qui embraſa Rome la onzième année de ſon règne. On rapporte du-moins qu'on le vit, pendant l'embraſement, conſidérer d'une hauteur le ravage des flammes, & chanter un poëme qu'il avoit compoſé ſur l'incendie de Troye.

Cet excès incroyable de la férocité de l'Empereur avoit déſolé la Capitale du monde; de 14 quartiers qui la compoſoient, il y en avoit eu 10 de brûlés, dont 3 le furent entièrement; les 7 autres conſervoient encore quelques édifices, mais en très-petit nombre, & fort endommagés. Suétone rapporte, à cette occaſion, un mot qui peint bien le caractère atroce de Néron. Quelqu'un ayant dit devant lui: *Que le monde ſoit conſumé par le feu, quand je ſerai mort*: il répondit avec vivacité: *Non; qu'il brûle, & que je le voie.*

Sur les ruines de ſa Capitale encore fumante, l'Empereur fit bâtir un palais ſuperbe, moins admirable par l'or & les pierreries qu'il y avoit cependant prodigués, que par les champs, les lacs, les forêts & les campagnes dont il l'avoit entouré. A l'entrée de cet édifice étoit ſa ſtatue coloſſale, haute de 120 pieds: c'étoit un monument inoui de luxe, de magnificence, ſi ce n'en étoit pas un de goût. Après y avoir employé des tréſors immenſes, Néron ſe contenta de dire, lorſqu'il fut achevé: *Enfin, je commence à être logé comme un homme.* Il ſemble cependant qu'il n'y mit pas la dernière main: car Suétone rapporte que le premier ordre

qu'Othon ſigna, fut l'emploi de 50 millions de ſeſterces pour finir le palais que Néron avoit commencé.

Les premiers auteurs de cet édifice, qui, ſelon Pline, faiſoit le tour de la ville, étoient Severus & Celer, deux hommes à grands projets, qui, peu de temps après, engagèrent l'Empereur dans une autre entrepriſe, d'une exécution plus difficile encore, & ſurtout d'une plus grande dépenſe. Il ne s'agiſſoit pas moins que de creuſer un canal depuis le lac d'Averne juſqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des montagnes : il devoit avoir 160 milles de long, & aſſez de largeur pour que deux galères à cinq rangs de rames puſſent y paſſer de front ; mais la nature lui oppoſa des obſtacles inſurmontables, & il fut obligé d'abandonner ce projet, après y avoir dépenſé des ſommes immenſes, qui épuisèrent ſes tréſors. Pour les renouveler, il accabla les peuples d'impôts, fit mourir beaucoup de gens riches, afin d'en hériter ; & après avoir trop long-temps abuſé de la complaiſance ſervile des Romains, il les révolta enfin contre lui, & mourut aſſaſſiné.

Galba, à qui l'on avoit offert l'Empire, étoit en Eſpagne ; les troupes qui étoient auprès de lui, le ſoutinrent, & leur ſuccès apprit aux armées qu'elles pouvoient diſpoſer du Trône : de la connoiſſance de ce pouvoir à l'abus il n'y a qu'un pas ; elles ſentirent bientôt qu'elles pouvoient y mettre un prix. Galba jouiſſoit d'une réputation qui le fit juger digne de l'Empire tant qu'il ne

fut pas Empereur. Son caractère foible s'accommodoit avec les bons, & ſouffroit les méchans; il prenoit ſa foibleſſe envers les uns & les autres pour de l'humanité & de la généroſité. Il avoit 72 ans lorſqu'il fut proclamé, & l'on ne devoit pas s'attendre à lui voir plus de fermeté à cet âge, qu'il n'en avoit eu étant jeune. Il oublia que les troupes l'avoient porté ſur le trône; il les mécontenta: elles détruiſirent leur ouvrage, & lui donnèrent Othon pour ſucceſſeur. Cette ſeconde proclamation faite par elles les mit en état de diſpoſer de tout; le nouvel Empereur n'oſa pas s'y oppoſer. Ses premières démarches annoncèrent de la prudence; mais Rome ne crut point à ſes vertus, parce que ſa jeuneſſe avoit été orageuſe; & quand Vitellius lui diſputa l'Empire, le peuple n'oſa faire des vœux ni pour lui, ni pour ſon concurrent. Il attendit patiemment l'iſſue du combat qui devoit avoir lieu entre les deux Empereurs & leurs partiſans. Elle étoit fort incertaine; ni l'un, ni l'autre n'étoient guerriers. Othon fut vaincu, il ne voulut pas tenter de nouveau la fortune, & il réſolut de renoncer à l'Empire. On a conſervé le diſcours qu'il adreſſa à ſes ſoldats qui l'exhortoit à recommencer le combat. « Ne me refuſez pas la ſatisfaction de ſacrifier ma vie pour celle de tant de braves gens. Je ſais que la victoire remportée par l'ennemi n'eſt ni entière, ni déciſive. L'armée de Mœſie approche; les légions d'Aſie & de Syrie vont arriver ſur les

bords de la mer Adriatique ; les forces qui ſont en Judée, ſe ſont déclarées pour nous ; le Sénat nous eſt favorable, & nous avons en notre pouvoir les femmes & les enfans de nos ennemis ; mais ce n'eſt point contre Pyrrhus, Annibal ou les Gaulois que nous combattons, c'eſt contre nos compatriotes ; Rome eſt aux priſes avec elle-même. Vitellius a commencé la guerre ; j'ai été obligé de la ſoutenir ; mais je donnerai l'exemple de n'avoir armé qu'une fois les Romains contre eux-mêmes pour ſoutenir ma querelle : que ce ſoit par ce trait que la poſtérité juge d'Othon. D'autres ont poſſédé plus longtemps la puiſſance ſouveraine, nul ne la quitta plus généreuſement. Il n'y a que ma mort qui puiſſe être le ſceau d'une paix durable, & garantir l'Italie d'une ſeconde journée auſſi funeſte que celle-ci. Je n'en dirai pas davantage. Je n'accuſerai perſonne : ſe plaindre des hommes ou des Dieux à l'approche de la mort, c'eſt témoigner qu'on déſire de vivre ».

Othon ſe tua le lendemain du jour qu'il eut prononcé ce diſcours, après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour aſſurer à ſes troupes, de la part de Vitellius, tous les avantages qu'il devoit à leur prompte ſoumiſſion. Le règne de ſon concurrent fit regretter qu'il ne lui eût pas diſputé plus long-temps le trône : ce monſtre, toujours ivre & cruel, ne l'occupa que huit mois. Veſpaſien, qui lui ſuccéda, avoit eu une réputation au-moins équivoque tant qu'il

n'avoit été que ſimple particulier ; mais, dès qu'il fut ſur le trône, il montra des vertus ; & ſi en effet, la puiſſance ſouveraine opéra en lui un changement en mieux, on pourroit le regarder comme le premier ſur qui elle ait produit cet effet. Il étoit ſimple & affable : loin de rougir de la baſſeſſe de ſa première condition, il en parloit fréquemment lui-même, & ſe moquoit de ceux qui, pour lui dreſſer une magnifique généalogie, le faiſoient deſcendre des fondateurs de Rieti, lieu de ſa naiſſance, & des compagnons d'Hercule. Il mépriſoit les titres, & ce ne fut pas ſans peine qu'on lui fit accepter celui de *Père de la patrie*. Le Roi des Parthes lui ayant écrit : *Arſace, Roi des Rois, à Flavius Veſpaſianus*, il ſe contenta de lui répondre : *Flavius Veſpaſianus à Arſace, Roi des Rois*. Jamais il ne punit de mort que ceux dont les crimes étoient clairement prouvés. Quelqu'un l'ayant averti un jour de ſe défier de Métius Pompeſianus, qu'on diſoit né ſous une conſtellation qui lui promettoit l'empire, il le nomma ſur-le-champ au conſulat, & dit plaiſamment : *Quand il ſera revêtu de la puiſſance ſouveraine, j'eſpère qu'il ſe ſouviendra que je lui ai fait du bien*. Depuis Auguſte, Veſpaſien eſt le premier Empereur mort de ſa mort naturelle. On connoît le bon mot qu'il dit en ſentant qu'il s'évanouiſſoit : *Si je ne me trompe, je vais devenir Dieu*.

Son fils Titus, qui lui ſuccéda, étoit fait pour conſoler l'Empire de ſa perte. Ce

Prince, élevé à la Cour de Claude & de Néron, auprès de Britannicus, avoit eu les mêmes maîtres & la même éducation. Il avoit acquis une connoiſſance profonde des lettres grecques & latines. Dès ſes premières années, il s'étoit diſtingué. La Germanie & la Bretagne étoient couvertes de monumens élevés à ſa valeur & à ſa modération. Il avoit achevé de ſoumettre la Judée. Tout ſembloit devoir prévenir en ſa faveur; les Romains le redoutoient cependant. Ils craignoient de voir en lui un ſecond Néron. Ils le croyoient cruel, parce qu'il avoit en effet donné des preuves de violence; débauché, parce qu'il avoit ſouvent paſſé les nuits avec de jeunes gens qui avoient la réputation de l'être; mais ils furent bientôt détrompés. Titus devint les délices de Rome, en s'occupant du bonheur de l'Empire, auquel il fut enlevé trop tôt. Il emporta les regrets univerſels, & reçut du Sénat après ſa mort, plus d'éloges que la flatterie n'en avoit prodigué à aucun Empereur de ſon vivant. Son frère Domitien, ſoupçonné d'avoir attenté à ſes jours, lui ſuccéda. Il étoit foible comme tous les méchans Princes, & incapable de travail. On ſait qu'une de ſes occupations favorites & conſtantes, étoit de s'enfermer tous les jours pendant une heure pour prendre des mouches qu'il perçoit avec un poinçon. Son règne, qui fut atroce, dut paroître bien dur aux Romains, ſurtout après ceux de Veſpaſien & de Titus, pendant leſquels ils avoient du-moins reſpiré

quelques années. On ne peut s'empêcher de remarquer combien il falloit que ce peuple fût changé & avili pour avoir pu ſoutenir les horreurs dont il fut la victime ſous Caligula, Claude, Néron & Domitien ; mais lorſqu'on a vu cet excès de foibleſſe qui autoriſoit la tyrannie à tout oſer, on a peut-être de la peine à comprendre comment Rome a pu être gouvernée par des Princes vertueux. L'exemple des monſtres qui avoient ſi longtemps abuſé de leur pouvoir, devoit néceſſairement faire des impreſſions profondes ſur ceux de leurs ſucceſſeurs qui auroient quelque penchant à les imiter ; cependant on en voit avec ſurpriſe faire ſucceſſivement après Domitien le bonheur de l'Empire.

Nerva, qui fut élevé ſur le trône par ceux même qui en avoient chaſſé l'indigne frère de Titus, étoit originaire de Crète, & fut le premier Empereur qui n'étoit pas né Romain ou originaire d'Italie. Il étoit âgé de 65 ans à ſon avénement à l'Empire. Il avoit des lumières & des vertus, mais une foibleſſe qui le rendoit peu propre à porter le fardeau dont il s'étoit chargé. On ſe plaignit que tout fut permis ſous ſon règne, comme tout avoit été criminel ſous le précédent. Cependant les anciens parlent de lui comme du meilleur & du plus humain de tous les Princes. *Il ſut allier*, dit Tacite, *deux choſes abſolument incompatibles, la Monarchie & la liberté.* Cependant il ne paroît pas qu'il fût capable de les maintenir dans un juſte équilibre. On cite de lui

un trait qui prouve à la fois sa foiblesse & sa bonté. Pendant qu'il séviſſoit contre les délateurs, il en avoit un à sa table ; & la converſation étant tombée sur un de ces hommes infames, Nerva demanda : *Que feroit-il aujourd'hui, s'il vivoit encore ? Il mangeroit avec nous*, répondit un des convives ; & l'Empereur ne s'offensa point de cette liberté.

Nous ne nous arrêterons pas sur son ſucceſſeur, qui fut Trajan, qu'il ſuffit de nommer. Cet excellent Prince tint tout ce que ses prédéceſſeurs avoient promis en montant sur le trône : on ne lui reprocha qu'une exceſſive ambition, & de ne reſpirer que pour reculer les bornes de l'Empire, qui n'étoient déjà que trop étendues. Quand il vouloit affirmer une choſe, *ainſi*, diſoit-il, *puiſſe-je voir la Dacie réduite en Province, & paſſer l'Euphrate & le Danube ſur les ponts que j'y aurai conſtruits !* Il voulut que, dans les vœux qu'on faiſoit tous les ans pour lui dans l'Empire, on inſérât cette condition : *S'il gouverne comme il doit la République, & s'il procure le bien de tous.*

Adrien, qui monta sur le trône après lui, ne montra que des vertus dans les commencemens de son règne. Il manifeſta dans la ſuite des vices ; mais ils ne l'empêchèrent pas quelque temps avant sa mort d'adopter Antonin. *De tous ceux que je connois*, diſoit-il, *c'eſt celui qui déſire le moins l'Empire, & perſonne n'eſt auſſi capable de bien gouverner.* Il avoit fait, malgré ses vices, le bonheur

de Rome ; il voulut encore l'aſſurer après lui, en choiſiſſant un pareil ſucceſſeur ; & lorſque l'hiſtorien a fait cette réflexion, il doit lui en coûter de s'arrêter ſur les reproches qu'on a à faire à cet Empereur. Les beaux jours de Rome ſe prolongèrent encore après Antonin, qui appella Marc-Aurèle au trône ; mais ils finirent avec ce dernier. Son fils Commode, avoit été le premier Prince élevé dans la pourpre ; né ſimple, timide, & par lui-même peu porté au vice, il fut perverti par les flatteurs qui le prirent au berceau. Il ſe divertiſſoit à couper un pied, à arracher un œil à ceux qu'il rencontroit dans ſes courſes nocturnes par la ville : ayant pris le nom & l'habit d'Hercule, il ſe montra en public avec une peau de lion ſur le dos, & une maſſue à la main. Il ordonna que des hommes non coupables ſe déguiſaſſent en monſtres, afin qu'en leur caſſant la tête avec ſa maſſue, il eût le plaiſir de s'entendre appeler le vainqueur des monſtres. Il étoit en effet d'une force prodigieuſe ; un jour, il tua 100 lions dans l'amphitéatre, l'un après l'autre, & chacun d'un ſeul coup. Au mépris de ſa dignité, il deſcendoit dans l'Arène avec de ſimples Gladiateurs, après s'être meſuré avec eux dans le lieu de leur exercice. Il ſe battit dans l'amphitéatre 735 fois, ſans être jamais vaincu ; de-là, ſa folle vanité de ſigner ſes lettres : *Le vainqueur d'un millier de Gladiateurs*. Il ſe rendit ſi odieux & ſi mépriſable, qu'enfin un Gladiateur l'étrangla dans la 32e. année de ſon âge, & la 13e. de ſon règne.

Les gardes prétoriennes & le Sénat reconnurent auſſi-tôt Pertinax, Empereur. C'étoit un Soldat de fortune, âgé de 67 ans, ſans naiſſance, ou plutôt d'une naiſſance vile, puiſqu'il devoit le jour à un eſclave. Il s'étoit élevé par ſon mérite aux plus grands emplois ; il n'accepta l'Empire que malgré lui ; ſa ſageſſe ſouleva les gardes qui l'avoient élu, & qui le maſſacrèrent. Son beau-père oſa leur demander l'Empire ; on lui déclara qu'on n'en diſpoſeroit qu'en faveur de celui qui en donneroit davantage : il fut ainſi mis à l'enchère. Didius Julianus ſe préſenta. Les deux concurrens enchérirent l'un ſur l'autre, & l'adjudication ſe fit en faveur de Didius, que le Sénat eut la foibleſſe de reconnoître. Pendant ce temps, les troupes qui étoient en Bretagne & en Illyrie, élurent auſſi leurs généraux, Decimus-Clodius-Albinus, & Septimius-Severus. Tous deux ſe hâterent de prendre la route de Rome. Severus, plus prompt qu'Albinus, arriva le premier, & ſe défit aiſément de Didius. Pour écarter ſon autre concurrent, il l'adopta ; & inſtruit que Niger avoit encore été élu en Aſie, il marcha contre lui. Le déſordre & l'anarchie étoient dans l'Empire. Les atrocités ſe prolongèrent juſqu'au règne de Dioclétien. On vit dans cet intervalle, qui n'eſt pas de moins d'un ſiècle, Macrin, Héliogabale, Alexandre-Sévère, Maximin, les deux Gordiens, Décius, Valérien, &c. occuper ſucceſſivement le trône, en y montant par un meurtre, & forcés d'en deſcendre par un autre.

Dioclétien fut enfin salué Empereur, l'an 284 de Jésus-Christ, époque d'autant plus remarquable qu'elle sert de commencement à une nouvelle Ere qui porte son nom & quelquefois celui de *l'Ere des Martyrs*. Il s'associa Maximien Hercule, soldat de fortune comme lui, à qui il donna les Provinces occidentales, se réservant l'orient; mais ces deux Augustes partagèrent moins les Provinces que les soins du gouvernement, & vécurent dans une si grande intelligence que l'Empire sembloit n'avoir qu'un Chef. Dioclétien se flattoit de détruire par ce moyen l'anarchie militaire: en effet, les deux armées principales se trouvant contenues par la crainte de trouver un vengeur, pouvoient contenir aussi toutes les autres. Pour faire face aux guerriers qui troubloient l'Empire, Dioclétien imagina encore de créer deux Césars; il choisit pour lui Maximien Galère, & son collègue Constance Chlore. Son génie seul soutint ce plan, en effet vicieux, puisqu'on ne peut regarder que comme une anarchie quatre Princes égaux, ayant chacun des Provinces & des armées. Il devoit en résulter tôt ou tard des troubles; mais dans les commencemens, il y eut de l'union; tous agissoient de concert. Les victoires les plus brillantes contre les ennemis de l'Empire signalèrent le règne de Dioclétien, qui jugea à propos d'abdiquer après une maladie longue & dangereuse, qui lui laissoit quelquefois des absences de raison.

On parla diverſement de cette abdication: les uns la regardèrent comme un acte de philoſophie & de grandeur d'ame; les autres crurent qu'elle lui avoit été inſpirée par les menaces de Galère. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Dioclétien ne ſe repentit point de ſa démarche; qu'il vécut encore près de neuf ans en Dalmatie, cultivant ſon jardin, & diſant ſouvent qu'il ne commençoit à vivre que du jour de ſa retraite. Son collègue Maximien, forcé de quitter auſſi le trône, le regretta, & fit ſes efforts pour y remonter.

Conſtance ſe diſtinguoit par ſa bonté & ſa juſtice. L'Eſpagne, les Gaules, la Grande Bretagne, goûtoient ſous lui les douceurs d'un gouvernement équitable. Il mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuſe contre les Pictes. Son fils Conſtantin fut déclaré ſon unique ſucceſſeur, & l'armée le proclama ſans délai.

Conſtantin déclara la guerre à Maxence. Il mit les Gaules à couvert des invaſions, & s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté. Son entrepriſe paroiſſoit cependant téméraire aux Officiers, & l'armée murmuroit beaucoup alors, ſoit perſuaſion, ſoit qu'il ſentît la néceſſité de quelques reſſources extraordinaires, il ſe déclara en faveur du Chriſtianiſme; & après avoir raſſemblé ſous ſes drapeaux un grand nombre de Chrétiens, il paſſa les Alpes. Maxence, qui s'étoit renfermé dans Rome, quoique plus fort par le nom-

bre, ſort enfin après avoir diſſipé ſes craintes, mais il fut vaincu & tué. Rome, délivrée d'un tyran, reçut avec joie ſon libérateur. Le Sénat fut rétabli dans ſes droits, le peuple ſoulagé par des bienfaits; il établit la liberté de conſcience; & d'excellentes lois civiles remédièrent à pluſieurs déſordres.

Maximin qui régnoit en Aſie, & qui avoit fait un partage avec le Céſar Licinius, méditoit de dépouiller Licinius & Conſtantin. Il paſſa le Boſphore & s'empara de Byſance. Licinius venoit d'épouſer à Milan la ſœur de Conſtantin, quand il apprit cette invaſion. Il marche contre ſon rival, lui livre bataille & remporte la victoire. Maximin, pourſuivi juſqu'à Tarſe, déſeſpérant d'échapper, prend du poiſon & finit un règne de tyrannie.

Cependant l'union ſubſiſta peu entre Conſtantin & Licinius. Conſtantin gagna deux batailles ſur ſon collègue, & le vainqueur ſe fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie & d'autres Provinces. Pour fixer le trône dans ſa famille, Conſtantin nomma Céſars ſes trois fils, Criſpus, Conſtantin & Conſtantius.

Cependant Licinius inquiétoit les Chrétiens, & Conſtantin ſut tirer parti de ſon intolérance. Deux fois Licinius fut attaqué, deux fois il fut vaincu. Réduit à dépoſer la pourpre, il fut envoyé à Theſſalonique où il fut étranglé quelque temps après.

Maître de tout l'Empire, Conſtantin ne

modéra plus ſon zèle pour le Chriſtianiſme. Il fit abattre ou fermer un grand nombre de Temples. Cependant l'Egypte conſerva ſes Dieux & ſon culte; & le Paganiſme, ſous la protection du Sénat, ſe ſoutint à Rome & dans une grande partie de l'Empire. Les guerres théologiques s'allumèrent & firent de funeſtes ravages.

Après une longue abſence, Conſtantin revint à Rome. Il y commit les plus grandes cruautés. Pluſieurs hommes diſtingués périrent ſans raiſon connue. Il condamna à la mort ſon fils aîné Criſpus, accuſé d'avoir voulu plaire à Fauſta, & Fauſta, ſa ſeconde femme, accuſée de déportemens, mais le tout ſans examen, ſans preuves. Rome retentit contre lui de malédictions & d'injures. La populace l'inſulta, & il s'éloigna pour jamais de cette Ville qui haïſſoit également ſa perſonne & ſa religion.

Byſance devint ſa Capitale. Il lui donna le nom de Conſtantinople, & il prodigua toutes ſortes de priviléges à ceux qui venoient s'y établir. Conſtantin aimoit le faſte. La pompe de ſa Cour & de ſes fêtes reſpiroit les mœurs Aſiatiques.

Tout le reſte de ſon règne offre plus de ſujet de blâme que de louange, & les grandes actions des Romains finirent avec lui.

EN 1523, le Capitaine *Frauget*, Gouverneur de Fontarabie, ayant rendu honteuſement cette Place aux Eſpagnols, fut condamné

condamné à être dégradé de nobleſſe. On l'arma de pied en cap ; on le fit monter ſur un échafaud, où douze Prêtres, aſſis & en ſurplis, commencèrent à chanter les vigiles des morts, après qu'on lui eut lû la ſentence qui le déclaroit *traître*, *déloyal*, *vilain & foi-mentie*. A la fin de chaque pſeaume ils faiſoient une pauſe, pendant laquelle un héraut d'armes le dépouilloit de quelque pièce de ſon armure, en criant à haute voix : *Ceci eſt le caſque du lâche*, *ceci ſon corſelet*, *ceci ſon bouclier*, *&c.* Lorſque le dernier pſeaume fut achevé, on lui renverſa ſur la tête un baſſin d'eau chaude ; on le deſcendit enſuite de l'échafaud avec une corde qu'on lui paſſa ſous les aiſſelles ; on le mit ſur une claie ; on le couvrit d'un drap mortuaire, & on le porta à l'Egliſe, où les douzes Prêtres l'environnèrent & lui chantèrent ſur la tête lé pſeaume, *Deus, laudem meam ne tacueris*, dans lequel ſont contenues pluſieurs imprécations contre les traîtres. Enſuite on le laiſſa aller & ſurvivre à ſon infamie. *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris.*

DESCHAPPELLES, Capitaine au Régiment de Picardie, avoit, en 1636, rendu lâchement au Duc de Lorraine, Circle, près de Thionville. Louis XIII, envoya un ordre au Conſeil de guerre, pour faire juger cet Officier. L'ordre étoit conçu en ces termes : « Je vous envoie Deſchapelles » à Mézières, où mon armée paſſe pour

» aller en Flandres. Comme il eſt du tout » néceſſaire de faire un exemple de l'ac- » tion qu'il a commiſe, d'avoir rendu Circle » ſans y être forcé, je vous l'envoie afin » que vous lui faſſiez couper le cou ſur » le pont de la Ville, & que toute l'armée » en paſſant par-là, voie ſon corps ſur » l'échafaud, & l'exécution qui en aura » été faite ». L'on raſſembla le Conſeil de guerre ; mais quand les informations furent lues, où l'Officier étoit aſſez convaincu de peur & de lâcheté, le Conſeil fit difficulté de le condamner à mort, diſant que pour une lâcheté cauſée par la crainte & l'appréhenſion, on ne condamnoit pas un homme à mort ; mais que, pour l'ordinaire, on le dégradoit, & qu'on lui faiſoit toutes les ignominies poſſibles. Les voix allèrent à cette ſimple condamnation ; mais le Maréchal de Brezé dit : La lettre du Roi porte en termes exprès, *qu'on lui faſſe couper le cou* : pourquoi ne le jugez-vous pas ſuivant la lettre ? Le Conſeil répondit : « Monſieur, nous jugeons ſelon nos con- » ſciences. La lettre du Roi porte *qu'on* » *lui faſſe couper le cou ſur le pont de Mé-* » *zières* ; vous pouvez, Meſſieurs les Gé- » néraux, faire exécuter les ordres du Roi, » nous avons ordonné au Prévôt de la » Connétablie d'y tenir la main ». Et cela fut exécuté. *Mémoires de Puiſegur.*

LORS de la bataille de Thionville, en 1639, pluſieurs compagnies de chevaux-

légers lâchèrent pied. De Medavi, qui s'étoit trouvé à cette action, écrivit au Miniſtre de France : « Nous avons perdu peu de » cavalerie par ſa lâcheté, & beaucoup » d'infanterie par ſa valeur. » Louis XIII fit demander au Marquis de Feuquères les noms des plus coupables ; mais ce Général, quoique mécontent d'une grande partie de ſon armée, ne voulut jamais accuſer perſonne. Il répondit conſtamment : « Qu'ayant » toujours combattu à la tête des troupes, il » ne pouvoit pas rendre compte de ce qui s'é- » toit paſſé derrière lui ». Cependant le Roi caſſa quelques-unes des troupes qui avoient mal fait leur devoir dans cette occaſion importante. *Relation de la Bataille de Thionville.*

LE Prince d'Orange, qui, en 1673, n'avoit pour oppoſer aux Français que des Officiers ſans émulation & des ſoldats ſans courage, les avoit formés à force de rigueurs & en faiſant paſſer par les mains du bourreau ceux qui avoient abandonné leur poſte. Louis XIV, employa auſſi les mêmes châtimens la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave Officier nommé Dupas, rendit Raerden au Prince d'Orange. Il ne tint, à la vérité, pas quatre jours ; mais il ne remit la ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, & pour éviter un aſſaut général, qu'une garniſon foible & rebutée n'auroit point ſoutenu. Le Roi irrité du premier affront qu'eſ-

ſuyoient ſes armes, fit condamner Dupas à être traîné dans Utrecht une pelle à la main, & ſon épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers Français, qui ſont aſſez ſenſibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne point par la crainte de la honte. Il faut ſavoir qu'à la vérité les proviſions des commandans des places les obligent à ſoutenir trois aſſauts ; mais ce ſont de ces lois qui ne ſont jamais exécutées. Dupas ſe fit tuer un an après au ſiège de la petite ville de Grave, où on lui avoit obtenu la permiſſion de ſervir volontaire. Son courage & ſa mort durent laiſſer des regrets au Marquis de Louvois, qui l'avoit fait punir ſi durement. La ſouveraine puiſſance peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer. *Siècle de Louis XIV.*

En 1693, le Gouverneur de Heidelberg n'ayant pas fait toute la réſiſtance poſſible contre l'armée Françaiſe, commandée par le Maréchal de Lorge, le Prince Louis de Bade le fit arrêter, & ſon procès lui fut fait par le conſeil de guerre. Il fut condamné à être dégradé de nobleſſe, & de l'ordre Teutonique, dont il étoit revêtu ; à être enſuite chaſſé de la maiſon de cet ordre, qui eſt à Heilbrun, à coups de pieds au cul par le plus jeune des Chevaliers ; à être mené ſur un charriot, avec le bourreau à ſon côté, au travers de l'armée Impériale, & à avoir la tête tranchée. Cependant on lui fit grâce

de la vie ; mais l'exécuteur lui ôta ſur l'échafaud l'épée dont on l'avoit ceint, la mit en pièces, & lui en frappa pluſieurs fois le viſage. *Hiſtoire d'Allemagne.*

LA veille d'une bataille, un Officier vint demander au Maréchal de Toiras la permiſſion d'aller voir ſon père qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre ſes ſoins & recevoir ſa bénédiction. *Allez*, lui dit ce Général, qui démêla fort aisément la cauſe de cette retraite ; *père & mère honoreras, afin que tu vives longuement.* Vie du Maréchal de Toiras.

UN Corſaire Ecoſſais, nommé *Lebreton*, ayant été attaqué par des vaiſſeaux Anglais, en 1512, ſe défendit avec un courage extraordinaire ; mais ayant été bleſſé mortellement d'un coup qui le mit hors de combat, il ſe fit apporter ſon hautbois, ou ſon ſifflet, dont il joua pour encourager les ſiens, juſqu'à ce que l'haleine lui manqua avec la vie. *Larrey.*

COMBIEN d'extravagances l'étiquette n'a-t-elle pas fait éclorre en Eſpagne ? On a lieu ſur-tout de les déplorer, lorſque l'on ſait que Philippe III en fut la victime. Ce Prince, à peine relevé d'une maladie dangereuſe, étoit aſſis à côté d'une cheminée dans laquelle le boute-feu de la Cour avoit

allumé une ſi grande quantité de bois, que le Monarque penſa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettoit pas de ſe lever pour appeler du ſecours ; les Officiers en charge s'étoient éloignés, & les domeſtiques n'oſoient entrer dans l'appartement. A la fin, le Marquis de Pobar parut, auquel le Roi ordonna d'éteindre le feu ; mais celui-ci s'en excuſa, ſous prétexte que l'étiquette lui défendoit de faire une pareille fonction, pour laquelle il falloit appeler le Duc d'Uſsède. Le Duc étoit ſorti, & la flamme augmentoit : néanmoins le Roi ſoutint la chaleur plutôt que de déroger à ſa dignité ; mais il s'échauffa tellement le ſang, que le lendemain il eut une éréſipelle à la tête, avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent. *Hiſt. d'Eſpagne, & Inſtitutions politiques, par le Baron de Bielfeld.*

UNE autre Anecdote ſervira encore à prouver que l'étiquette eſt obſervée à la Cour de Madrid avec une rigueur incroyable. La Reine, épouſe de Charles II, aimoit beaucoup à monter à cheval. Elle voulut un jour en eſſayer un, qu'on lui avoit amené de la province d'Andalouſie. A peine fut-elle deſſus qu'il ſe cabra, & la fit tomber. Le pied de la Princeſſe s'accrocha malheureuſement à l'étrier, & le cheval entraîna la Reine, ſans que perſonne osât la ſecourir. L'étiquette s'y oppoſoit formellement ; car il eſt défendu à quelque homme que ce ſoit,

ſous peine de la vie, de toucher le pied d'une Reine d'Eſpagne. Charles II, qui étoit amoureux de ſa femme, jettoit, du haut d'un balcon, des cris redoublés; mais l'étiquette retenoit les graves Eſpagnols. Cependant deux cavaliers réſolurent de délivrer la Princeſſe; & malgré la rigueur de la loi, l'un ſe ſaiſit de la bride du cheval, l'autre dégagea le pied de Sa Majeſté. Ils ſongèrent enſuite à la peine qu'ils avoient méritée pour avoir violé une loi auſſi auguſte; ils profitèrent du trouble où l'on étoit encore pour ſe ſauver. Mais la Reine demanda la grâce des deux coupables, & l'obtint.

L'ÉTIQUETTE, ainſi que la gravité, a ſouvent été dédaignée par le vrai mérite. Lorſqu'en 1683, Sobieski, Roi de Pologne, eut obligé les Turcs de lever le ſiége de Vienne, l'Empereur, qui s'étoit éloigné de cette Capitale, y rentra, & fit dire qu'il déſiroit paſſionnément de voir le Roi Polonais, & de l'embraſſer. L'étiquette cauſa de l'embarras, & on demanda comment cet Empereur devoit recevoir un Roi élective. *A bras ouverts, s'il a ſauvé l'Empire*, dit le Duc de Lorraine, dont la grande ame dédaignoit ces petites & miſérables formalités. *Hiſt. de Sobieski.*

L'USAGE ridicule d'avoir un fou paſſa auſſi à la Cour de France; cet emploi y fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'hiſtoire de Charles V.

Le fou de Henri II s'appelloit *Bruſquet*. Il avoit d'abord exercé la Médecine ; mais n'y faiſant rien, & voulant faire fortune, il ne conçut pas, comme Memnon, le projet inſenſé d'être ſage ; mais au-contraire, il forma le projet ſenſé d'être fou, emploi qui lui valut beaucoup. Ce n'étoit pas ſeulement auprès de Henri qu'il faiſoit valoir ſes bouffonneries ; il s'en ſervoit encore pour mettre à contribution les Princes, les Ambaſſadeurs, & juſqu'aux moindres Gentilshommes. Lorſqu'il entroit dans une maiſon,& qu'il appercevoit un flambeau, ou quelques vaſes d'argent, il les ſaluoit comme ſi c'étoit des perſonnes de ſa connoiſſance, entamoit la converſation, leur faiſoit des queſtions plaiſantes, & ne manquoit jamais de ſe faire répondre des ſottiſes. Alors entrant dans une fureur comique, il tiroit ſon épée, & ſous prétexte d'avoir reçu un démenti ou quelqu'autre injure, il frappoit deſſus ces vaſes d'eſtoc & de taille, & les mettoit en pièces. Il les fourroit enſuite ſous ſon manteau, & chargé de butin, il gagnoit la porte : c'étoit-là le dénouement où il avoit toujours ſoin d'amener ſes farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le Cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette Ville, où il étoit appellé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II, Roi d'Eſpagne, donnoit un grand repas, notre bouffon entra dans la ſalle, & s'y plaça derrière le fauteuil du Roi qu'il amuſa de ſes contes. Comme

on alloit deſſervir, Bruſquet, après quelques pantomines facetieuſes, ſaute légèrement ſur la table, ſe ſaiſit d'un bout de la nappe, s'entortille dedans, & roulant pêle-mêle les aſſiettes, les couteaux, les corbeilles & les plateaux d'argent, emporte le tout ſans ſe bleſſer ni rien répandre. Tandis que chacun rioit de cette bouffonnerie, Bruſquet allant ſon petit chemin, mit en ſureté ſa priſe que le Roi lui abandonna.

FRANÇOIS I, père de Henri II, avoit eu auſſi un fou, nommé *Triboulet*. François, déterminé en montant ſur le trône, à entreprendre le recouvrement du Milanès, conſulta ſes Miniſtres ſur les moyens de l'attaquer. Lorſqu'il ſortit de ſon conſeil, ſon bouffon lui dit que ſes Conſeillers étoient des fous. Pourquoi, demande François? — C'eſt, répondit Triboulet, qu'ils ont ſeulement délibéré comment vous entreriez en Italie, & qu'ils n'ont pas penſé à voir comment vous en ſortiriez. C'eſt ce même bouffon qui avoit mis ſur ſes tablettes, Charles-Quint au nombre des fous, parce que ce Prince, ſur l'invitation du Monarque Français, ſe propoſoit de paſſer par la France, pour ſe rendre dans les Pays-Bas. *Mais*, lui dit François I, *ſi je le laiſſe paſſer?* — En ce cas, dit Triboulet, j'effacerai ſon nom de mes tablettes, & j'y mettrai le vôtre. Cependant Charles-Quint avoit raiſon de ſe fier à un Prince qui, après la

bataille de Pavie, mandoit à la Ducheſſe d'Angoulême : *Tout eſt perdu, hormis l'honneur.*

En 1696, le Prince d'Orange, eſpérant de ſurprendre les Français, reſte ſur les bords de l'Eſcaut : mais le Maréchal de Luxembourg l'avoit précédé, & l'attendoit en ordre de bataille. Ce Prince ne put s'empêcher de s'écrier, dans ſa ſurpriſe : Je ſavois bien que les Français avoient des bras, mais j'ignorois qu'ils euſſent des ailes. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Gironne étoit aſſiégée par les Français en 1711. Le général, M. le Duc de Noailles, étant allé viſiter une batterie, un boulet de canon l'approcha de fort près. Il dit à Rigolo, qui commandoit l'artillerie, & qui étoit ſourd : *Entendez-vous cette muſique ? Je ne prends jamais garde*, répond Rigolo, *à ceux qui viennent ; je ne fais d'attention qu'à ceux qui vont.* Mémoires de Maintenon.

Louis XIV, à la tête de ſes armées en Flandres, tenoit table ouverte, & tous les Officiers d'une certaine qualité y mangeoient l'un après l'autre. Un jour M. de Louville, Gentilhomme de la Beauce, ſe préſenta pour dîner; M. de Créqui dit au Roi : Voilà M. de Louville qui ſouhaiteroit avoir l'honneur de dîner avec S. M. Le Roi répondit : De quel droit? M. de Créqui n'oſant rendre la réponſe

du Roi, dit ſimplement à M. de Louville, que le Roi l'ayant interrogé ſur pluſieurs objets, il n'avoit pu lui parler de lui, mais celui-ci s'en étoit douté. Cependant le ſoir M. de Crequi repréſenta au Roi que M. de Louville étoit d'une très-bonne nobleſſe : ſur quoi le Roi lui dit de le lui préſenter le lendemain. En effet, il le propoſa au Roi à dîner. Le Roi lui dit : Louville, prenez place. Louville répondit : j'ai dîné, Sire.

UN Officier du régiment de Champagne, demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reſte immobile, & perſonne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même ſilence. Eh quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! *L'on vous entend*, s'écrie une voix ; *mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le ſommes tous ; vous n'avez qu'à choiſir.* Encyclopédie, au mot *Gloire*.

UN Lieutenant-Colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire diſtribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, bleſſés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuſe, s'écrièrent tous avec indignation. *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a perſonne qui, par cette réponſe, ne juge que le chemin couvert fut emporté.

UN brave ſoldat du régiment de Navarre, diſoit gaiement à ſon Capitaine : » Mon » Officier, ordonnez qu'on cache nos dra- » peaux ; ſi l'ennemi les voit, il fuira » long-temps avant que nous puiſſions le » joindre ». *Traité de l'opinion.*

D'ESCLAINVILIERS, Gentilhomme de Picardie, mort Lieutenant-Général des armées du Roi, portoit une jambe de bois : un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poſte « : Le canon, » dit-il de ſang froid, en veut toujours à » mes jambes ; mais cette fois-ci, je l'ai pris » pour dupe ; car j'en ai deux autres dans » mon charriot ».

DANS la dernière guerre d'Italie, un Officier auſſi fou qu'il étoit brave, ayant reçu une balle dans la tête : « Je ſavois bien que j'y » avois beſoin de plomb ; mais la doſe eſt un » peu trop forte ». Et il mourut ſur-le-champ.

UN de nos Généraux demandoit dans le fort d'une bataille, une priſe de tabac à un de ſes Lieutenans ; & voyant celui-ci emporté par un boulet de canon dans le moment qu'il lui préſentoit ſa tabatière, il ſe tourna froidement de l'autre côté, & dit à un autre Officier : « Ce ſera donc vous qui » m'en donnerez, puiſqu'il a emporté la ta-

» batière avec lui ? » Tous ces traits rapportés par différents auteurs modernes, doivent nous rendre plus vraiſemblables ces exemples de fermeté ſtoïque, ſi fort loués par les anciens.

UN Officier du Régiment d'Orléans, ayant été envoyé à la Cour, pour y porter une nouvelle agréable, demanda la Croix de St. Louis. *Mais vous êtes bien jeune*, lui dit Louis XIV. *Sire*, répondit le brave militaire, *on ne vit pas long-temps dans votre Régiment d'Orléans.* Journal des ſavans.

UN vieux Officier demandoit une grâce à ce même Prince, dont l'air majeſtueux lui impoſa à tel point, qu'il bégaya, & ne put pas continuer ſon diſcours. *Sire*, dit-il, *au-moins, je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis.* Siècle de Louis XIV.

LE Roi de Sardaigne, ayant, dans la guerre de 1741, pris parti pour la Cour de Vienne, contre l'Eſpagne & la France, ſon Général, le bailli de Givry, grimpa au pont d'Ormis, dans les Alpes, où il campa. Ce col eſt ſi élevé, qu'on n'y peut trouver ni eau, ni bois; de ſorte qu'on eſt réduit à boire de la neige, & à ſe paſſer de feu. Les Piémontais, étant avertis qu'on marchoit à eux, firent couper un pont de communication. Ils

le regardoient comme le ſeul chemin par où l'on pût arriver au retranchement de Pierre-longue ; tous les habitans du pays leur ayant aſſuré que la crête de la montagne étoit impraticable. Mais bientôt après, le Roi Victor apperçut des drapeaux au ſommet ; il s'écria : *Il faut que ce ſoient des diables ou des Français.* Hiſtoire militaire des Suiſſes au ſervice de la France.

Ceci rappelle ce vieux proverbe, qui diſoit : *Que ſi le diable ſortoit de l'enfer pour ſe battre, il ſe préſenteroit auſſi-tôt un Français pour accepter le défi.*

DANS la guerre de Flandres de 1745 ou 1746, une troupe de Cavaliers étant commandée pour aller dans un endroit, trouva en ſon chemin des grenadiers étendus par terre, les uns morts, les autres mourants, les autres bleſſés ; la pitié les arrêta. Un des grenadiers étendus, dit à la troupe : Ah ! paſſez-nous ſur le corps, ſi cela vous eſt néceſſaire pour aller à l'ennemi.

LES Anglais venoient, en 1760, de remporter dans le Canada un avantage conſidérable ſur les troupes Françaiſes. Le Capitaine Young, Officier diſtingué parmi les vainqueurs, n'écoutant que ſon courage, ſe trouva enfermé dans un endroit marécageux, & y eſt pris par les Sauvages. Ils le traînoient dans un lieu écarté pour le tuer & lui enle-

ver la chevelure, ſelon leur barbare coutume, lorſqu'un grenadier Français accourut à ſon ſecours. Ce n'eſt qu'après des altercations très-vives & très-opiniâtres; que l'intrépide Anglais ſe voit hors des mains de ces barbares. Il veut alors donner à ſon ſauveur l'unique marque de reconnoiſſance qui ſoit en ſon pouvoir: il lui offre ſa bourſe, dans laquelle il y a dix guinées. Le généreux grenadier la refuſa opiniâtrement, en lui diſant, qu'il ne reçoit rien que du Roi ſon Maître. Son Général cependant, M. le Chevalier de Lévi, ſollicité par M. Young, lui ordonne de la prendre. Le grenadier s'y détermine alors, uniquement pour ne pas gâter un trait d'humanité par un acte de déſobéiſſance. *Ce fait eſt rapporté dans la gazette Anglaiſe du 2 Septembre 1760.*

LE Marquis de Montcalm, après avoir, dans cette guerre du Canada, remporté, comme Général, pluſieurs victoires ſur nos ennemis, ſacrifia ſa vie en ſoldat dans la dernière action: il y fut bleſſé mortellement de deux coups de feu; cependant il ne deſcendit point de cheval qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée ſous les murs de Quebec. Sur la réponſe que lui fit ſon chirurgien, que ſes bleſſures étoient mortelles, il dit au Lieutenant-de-Roi & au Commandant de Rouſſillon: « Meſſieurs, je vous recommande » de ménager l'honneur de la France, & de » tâcher que mon armée puiſſe ſe retirer

» cette nuit au-delà du Cap Rouge ; pour » moi je vais la passer avec Dieu, & me » préparer à la mort ». Il mourut le lendemain à cinq heures du matin, & fut enterré dans un trou de bombe.

DES vaisseaux Anglais essayoient, en 1761, de détruire une batterie de l'isle de Ré. Un canonier Français qui vit son fils emporté par un boulet, se tourna vers son Commandant : *Mon Officier*, lui dit-il, avec une fermeté héroïque ; *Dieu m'avoit donné un fils unique, il vient de me le retirer ; que cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne.* Mercure de France.

MENIN est attaqué en 1744 par les Français. On dit à Louis XV qu'en brusquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la Ville. « Eh » bien, dit le Roi, prenons-la quatre jours » plus tard : j'aime mieux perdre quatre jours » devant une Place, qu'un seul de mes Sujets».

A LA bataille de Prague, dans laquelle le Général Daun obligea Fréderic II de lever le siége de cette Place, S. M. eut, dans sa retraite, son aile gauche mise dans une espèce de désordre qui le fit courir au galop pour y remédier. Son cheval tomba auprès d'un soldat blessé, qui, appercevant le Roi, lui dit : *Sire, si vous ne placez pas deux ou trois pièces de canon sur cette hauteur, & une em-*

buſcade dans le défilé qui eſt au-deſſous, votre aile eſt perdue. Le ſoldat, en parlant ainſi, montroit de ſa main les endroits qu'il déſignoit, & auxquels le Monarque ne ſongeoit pas; il y porta les yeux; & après avoir gardé le ſilence pendant quelques minutes, il tira une bague de peu de valeur qu'il avoit au doigt, la donna au ſoldat en lui diſant: *Si tu guéris, rapporte-moi toi-même cet anneau.* Il le quitta auſſi-tôt, donna des ordres en conſéquence de l'avis du ſoldat, & ſauva ainſi ſon aile. Un mois après, le ſoldat rétabli aſſez pour pouvoir marcher, alla trouver le Roi & lui préſenta la bague; S. M. lui donna une commiſſion de Capitaine. Le nouvel Officier ſe conduiſit ſi bien à la bataille de Rosbach, qu'il fut fait Major & bientôt Lieutenant-Colonel. A l'affaire de Dreſde, le Roi héſitant ſur un parti, envoya un de ſes aides-de-camp à Schreuzer pour lui ordonner de venir. Il lui demanda ſon avis, le ſuivit, & réuſſit. Cela valut à Schreuzer un Régiment & le grade de Major-Général.

ON ſait que les Eſpagnols, qui cherchoient une occaſion de rompre avec la France, envoyèrent ordre au Baron de Vatteville, leur Ambaſſadeur en Angleterre, d'y précéder le nôtre, de quelque manière que ce pût être, déſirant même que cela ſe fît avec éclat. L'entrée d'un Ambaſſadeur à Londres leur fournit bientôt l'occaſion qu'ils

cherchoient. Comme c'eſt la coutume que les Miniſtres envoient leurs carroſſes à ces ſortes de cérémonies, le Baron de Vatteville gagna plus de deux mille Anglais, pour intéreſſer la Nation dans ſa querelle. Ils ſe joignirent à tous ſes gens qui étoient bien armés. Quand le carroſſe du Comte d'Eſtrades, Ambaſſadeur de France, arriva, les Eſpagnols & les Anglais ſe jetèrent ſur les chevaux, coupèrent leurs guides, pour les empêcher d'avancer, & donner le temps à celui du Baron de Vatteville de précéder les gens du Comte, qui ne s'attendant point à cette attaque indécente, n'eurent dans le moment d'autre reſſource, pour repouſſer la violence de ces furieux, que d'eſſayer, à leur tour, de rompre les rênes des chevaux du carroſſe de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Mais leurs adverſaires mieux préparés, avoient imaginé le ſtratagème ſingulier de faire fabriquer des rênes d'un fer délié couvert de cuir, qui réſiſta ſans peine à tous les efforts. On ſe porta des coups de part & d'autre; mais comme les Anglais étoient ſupérieurs en nombre, les gens de l'Ambaſſadeur de France furent fort maltraités, & il en reſta pluſieurs ſur la place. Louis XIV inſtruit de cet attentat, commença par envoyer un courrier à l'Archevêque d'Embrun, ſon Ambaſſadeur à Madrid, avec ordre de ſavoir promptement ſi Sa Majeſté Catholique vouloit déſavouer le Baron de Vatteville. Le Roi d'Eſpagne fit long-temps attendre ſa réponſe; enfin après bien des lenteurs, il

répondit en termes généraux, que n'aimant point les violences, il désapprouvoit celles du Baron de Vatteville, & le révoqueroit incessamment. Cette réponse ne satisfit point l'Ambassadeur, qui la trouva captieuse, s'en plaignit, & menaça de se retirer. La Reine-mère se chargea de tirer du Roi son frère, une explication plus précise; & lui manda par un courrier exprès, que le Roi son fils exigeoit une autre satisfaction, ou qu'il étoit résolu à recommencer la guerre. Il fut décidé dans le Conseil d'Espagne que Sa Majesté Catholique s'expliqueroit encore d'une manière équivoque, & répondroit à la Reine sa sœur, qu'Elle alloit envoyer en France le Marquis de *las Fouentes*, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & lui donneroit ordre de terminer cette affaire au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. Le Roi trouva cette réponse aussi captieuse que la précédente, & se détermina à rappeler son Ambassadeur de Madrid, & à reprendre les armes. Il y étoit d'autant plus porté, qu'il n'ignoroit aucune des trames que les Espagnols ourdissoient contre lui dans les différentes Cours de l'Europe; mais comme il savoit en même-temps leur peu de succès, il ne put refuser aux instantes prières que lui firent la Reine sa mère & la jeune Reine qui venoit de lui donner Monseigneur le Dauphin, d'attendre l'arrivée du Marquis de *las Fouentes*, dont le départ fut différé par une indisposition simulée. Enfin le Roi d'Espagne ayant eu avis que celui d'An-

gleterre qui aimoit perſonnellement Louis XIV, ne vouloit entendre à aucune rupture avec la France, & que les autres Puiſſances étoient diſpoſées à lui laiſſer vider ſa querelle tout ſeul, il eut recours à la médiation du Pape, pour rendre les conditions de ſon accommodement les moins dures qu'il ſeroit poſſible. La négociation n'eut pas un prompt ſuccès; car, le Roi naturellement fier & jaloux de ſa gloire, vouloit que le Roi d'Eſpagne renonçât formellement & par écrit à la préſéance: mais il ſe relâcha d'une partie de ſes prétentions; & l'Ambaſſadeur Eſpagnol fut admis à une audience publique à laquelle les Princes du Sang, les Officiers de la Couronne, & les quatre Secrétaires d'Etat eurent ordre de ſe trouver. Les Miniſtres étrangers furent auſſi priés de s'y rendre: les Princes du Sang ſe placèrent à la droite du Trône, où étoit le Roi; les Miniſtres étrangers à la gauche; les quatre Secrétaires d'Etat avoient chacun devant eux un bureau, pour dreſſer un procès-verbal de la déclaration de l'Ambaſſadeur, déclaration concertée auparavant mot pour mot, & conçue en ces termes: « Que le Roi ſon » maître avoit eu bien du déplaiſir, en ap» prenant l'attentat commis à Londres par » le Baron de Vatteville ſon Ambaſſadeur; » qu'il ne ſouhaitoit rien tant que d'entre» tenir la bonne intelligence entre les deux » Couronnes; que comme cette action y » étoit formellement oppoſée, il avoit non» ſeulement révoqué ſon Ambaſſadeur, mais

» lui avoit même donné ordre de retourner » à Madrid, pour y rendre compte de ſa » conduite; que cependant il avoit commandé à tous ſes autres Ambaſſadeurs dans » quelques Cours qu'ils puſſent être, de ne » point ſe trouver dans les cérémonies où » l'Ambaſſadeur de France aſſiſteroit, de » crainte qu'il ne ſurvînt de nouveaux débats » ſur le rang ». Toutes ces paroles ſignifioient beaucoup, à les prendre dans le ſens où elles étoient entendues. On crut en France la préſéance cédée par Sa Majeſté Catholique, qui cependant, ne l'accordant pas en termes formels, n'imagina point que cette condeſcendance pût compromettre ſa gloire.

Le Pape, qui s'étoit entremis dans cette affaire, eut à ſon tour beſoin d'un médiateur pour l'inſulte faite à Rome au Duc de *Créqui*, Ambaſſadeur de France. *Alexandre VII* étoit alors aſſis ſur la Chaire de Saint-Pierre. C'étoit une ancienne coutume à Rome que les Ambaſſadeurs des Têtes couronnées rendiſſent la première viſite aux parens du Pape & à ſon premier Miniſtre : le Duc de Créqui, dont la fierté naturelle étoit encore augmentée par la qualité d'Ambaſſadeur d'un grand Monarque, loin de ſuivre cet uſage, l'avoit hautement condamné, ajoutant qu'il ne convenoit point à un homme comme lui. Cette déclaration déplut au Pape & à ſes parens, qui en marquèrent leur reſſentiment de la manière la plus violente. Le Duc de Créqui logé au Palais Farnèſe, ſoutenoit avec éclat ſa dignité,

ſans ſe départir d'aucune de ſes prérogatives. Comme les franchiſes en étoient une, il avoit recommandé à ſes gens d'empêcher que les Sbires ne miſſent les pieds dans ſon quartier. Un jour qu'il étoit ſorti, ainſi que l'Ambaſſadrice ſon épouſe, un débiteur, véritable ou ſuppoſé, s'en fut du côté du Palais Farnèſe, criant de toutes ſes forces & appelant du ſecours. Les gens du Duc extrêmement alertes ſur pareilles aventures, n'en eurent pas plutôt connoiſſance, qu'ils firent une vive ſortie ſur les Sbires qui étoient accourus. Ceux-ci furent ſoutenus par quelques Corſes de la Garde du Pape, qui ſe trouvèrent là ſi à propos, qu'on eut lieu de croire que la rencontre étoit préméditée. Les gens de l'Ambaſſadeur furent bientôt forcés de ſe retirer vers les écuries d'où ils étoient ſortis. Le Duc de Créqui qui rentroit alors dans ſon Palais, n'eut que le temps de s'y enfermer. Les Corſes l'inveſtirent de toute part. Il voulut ſe montrer ſur un balcon, d'où il menaça ces ſéditieux de les faire pendre : ils firent une décharge ſur lui, & ce fut par une eſpèce de miracle qu'ils ne le tuèrent point. Un moment aprés, la Ducheſſe ſa femme arriva ; on tira ſur elle dans ſon carroſſe pluſieurs coups de mouſquet, dont un de ſes pages & un de ſes valets de pied furent tués ſur-le-champ. Tous les Français qui ſe trouvèrent alors dans les rues coururent le même danger. Ce fut un déſordre affreux dans toute la Ville.

Les parens du Pape ayant ainſi aſſouvi

leur vengeance, firent diſſiper le tumulte, & feignirent de n'y avoir aucune part. L'Ambaſſadeur en demanda juſtice au Pape & au Gouverneur de Rome, qui ne balancèrent pas à la lui promettre; mais l'évaſion des Sbires leur épargna le ſoin d'acquitter leur parole. Le Duc de Créqui en étant informé, ne ſortit plus de chez lui que bien accompagné, avec tous ſes gens armés, & une garde conſidérable à pied & à cheval autour de ſon carroſſe. Ce cortège déplut au Gouverneur & aux parens du Pape, qui s'imaginèrent que le Duc les vouloit braver; en ſorte que pour lui rendre bravade pour bravade, ils envoyèrent toute la Garde du Pape autour de ſon Palais, & lui firent dire, que par ces précautions, ils vouloient pourvoir à ſa ſureté, s'étant rendu ſi odieux au peuple de Rome, que, s'il ſortoit, ils ne lui répondoient pas de ſa vie. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir; car il fut aſſiégé une ſeconde fois, ſans ſavoir que penſer des ſuites de ce nouveau blocus. Le Roi averti de ce qui ſe paſſoit à Rome, ordonna au Duc de Créqui d'en ſortir inceſſamment, & de ſe retirer dans les États du Grand-Duc. Il fit dire au Nonce de quitter Paris en deux fois vingt-quatre heures. Cette retraite indiquoit aſſez ce qui devoit arriver dans la ſuite. En effet, le Roi s'empara d'*Avignon*, & envoya du côté de l'Italie, ſous le commandement du Marquis de *Bellefonds*, un corps de troupes qui devoit être ſuivi d'une armée plus conſidérable ſous les ordres du Maré-

chal *du Pleſſis*. Le Pape, de ſon côté, chercha à ſe précautionner contre l'orage qui le menaçoit. Il voulut faire une ligue avec les Princes d'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande; mais tout ce projet s'évanouit, & Alexandre VII propoſa un accommodement par l'entremiſe des Vénitiens. Le Roi eut d'abord quelque peine à s'y réſoudre; mais à la fin il conſentit qu'on s'aſſemblât à Piſe, où l'on convint que le Cardinal *Chigi* viendroit inceſſamment en France en qualité de Légat *à Latere*, & y proteſteroit à Sa Majeſté, que, ni lui, ni aucun de ſa Maiſon, n'avoient eu part à l'attentat commis contre le Duc de Créqui; que Dom-Auguſte *Chigi*, frère du Pape & Gouverneur de Rome, feroit la même proteſtation par écrit, & cependant ſortiroit de la ville, juſqu'à ce que le Légat eût eu audience du Roi, & qu'il eût obtenu ſon pardon; que le Cardinal *Imperiali* viendroit auſſi en perſonne ſe juſtifier & ſe mettre entre les mains du Roi, pour être puni s'il étoit jugé coupable; enfin que, par un décret ſolennel du Pape, toute la nation Corſe ſeroit déclarée à jamais incapable de ſervir dans l'État de l'Égliſe, & que pour conſerver la mémoire de la réparation faite à Sa Majeſté, on éleveroit à Rome une pyramide vis-à-vis de leur corps-de-garde, ſur laquelle ce décret ſeroit gravé. Tous ces articles furent ponctuellement exécutés. Quand le Légat & le Cardinal *Imperiali* arrivèrent, le Roi les reçut en Prince qui n'a de reſſentiment qu'autant que

ſa

ſa gloire l'y oblige. Les troupes revinrent; Avignon fut rendu au Pape, & toute cette affaire fut aſſoupie.

APRÈS la victoire de *Fridlingue* en 1702, comme Villars marchoit à la tête de ſon Infanterie à travers un bois, une voix cria : *Nous ſommes coupés.* A ce mot tous les Régimens ſe diſperſent. Villars court à eux, & leur crie : *Allons, mes amis, la victoire eſt à nous, vive le Roi.* Les ſoldats répondent en tremblant, *vive le Roi*, & recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le Général, fut de rallier les vainqueurs qu'une pareille terreur livroit à la merci des ennemis. Il paroît bien extraordinaire, que les mêmes hommes qui viennent de combattre avec tant d'ardeur & de ſuccès, ſoient ſubitement ſaiſis d'une terreur panique, & qu'ils perdent le jugement au point de ne pouvoir pas revenir du trouble de leurs ſens : toutefois l'Hiſtoire fournit un grand nombre de pareils exemples. Les Français remis de leur frayeur, proclamèrent Villars Maréchal de France ſur le champ de bataille; & quinze jours après, Louis XIV confirma ce que la voix des ſoldats lui avoit accordé.

En 1703, ce Maréchal, étant parti d'Alſace pour joindre l'Electeur de Bavière, s'approcha de *Kintzingen*, dont il vouloit ſe rendre maître. Quelques Religieux lui apportèrent des contributions. Il les renvoya, avec ordre de dire à la garniſon de mettre

bas les armes, ſous peine d'être paſſée au fil de l'épée, & que, ſi elle tiroit un ſeul coup, tout ſeroit mis à feu & à ſang dans la Ville. Le Commandant intimidé par ces menaces, ſe rendit ſans coup férir. On trouva dans la Ville, qui étoit aſſez bien fortifiée, outre une nombreuſe artillerie, beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Villars charmé de faire remarquer ce tour d'adreſſe aux Officiers-généraux, leur dit : « Avouez, Meſſieurs, que ſi cette place » ne ſe fût pas rendue, il nous eût été impoſ- » ſible de la prendre, n'ayant pas une » pièce de canon. Il faut quelquefois que » la hardieſſe ſupplée à la force. Des me- » naces faites à propos à un ennemi ſupé- » rieur, ne peuvent que le ſurprendre, & » lui donner des alarmes qui l'obligent à » accorder des choſes qu'on ne ſauroit » obtenir autrement ».

Villars ſurvécut à ſes bleſſures, & fut choiſi pour rétablir en Flandres les affaires de la France. On prétend que la Ducheſſe de Villars voulut diſſuader ſon mari de ſe charger d'un fardeau auſſi dangereux ; mais que le Maréchal rejetta ce conſeil timide. « Si j'ai, diſoit-il, ce malheur d'être battu, » j'aurai cela de commun avec les Géné- » raux qui ont commandé en Flandres avant » moi : ſi je revieus vainqueur, ce ſera une » gloire que je ne partagerai avec per- » ſonne ». Villars eut bientôt cette gloire. Le 24 juillet 1712, il tomba ſur un Camp de dix-ſept bataillons retranchés à Dénain

ſur l'Eſcaut. Quoique l'entrepriſe fût difficile, le Général ne déſeſpéra pas de la victoire. » Meſſieurs, dit-il aux Officiers » qui l'entouroient, les ennemis ſont plus » forts que nous, ils ſont même retranchés : » mais nous ſommes Français; il y va de » l'honneur de la Nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, & je vais vous » donner l'exemple ». Il ſe met auſſi-tôt à la tête des troupes qui, encouragées par ſa préſence, font des prodiges de valeur, & battent les Alliés commandés par le Prince *Eugène*. Selon quelques Auteurs du temps, il s'en faut bien que le Maréchal de Villars ait eu tout le mérite de cette expédition. Ils en font honneur au Maréchal *de Monteſquiou*, & prétendent que Villars ne l'approuva qu'après l'exécution. Quoi qu'il en ſoit, voici comme ce fait eſt préſenté dans les Mémoires de Saint-Simon.

Le Prince *Eugène* aſſiégea Landrecie. Le Roi piqué des avantages qu'il ne laiſſoit pas de prendre, quoique deſtitué du ſecours des Anglais, vouloit en profiter, & trouvoit fort mauvais que Villars laiſsât aſſiéger & prendre les places de la dernière frontière, ſans donner bataille pour l'empêcher. Villars en avoit des ordres réitérés; mais il *tâtonnoit* & reculoit toujours, & manqua pluſieurs occaſions de battre le Prince Eugène dont quelques-unes furent ſi viſibles, que l'armée en murmura publiquement. Il cherchoit, diſoit-il, les moyens de faire lever le ſiége de Landrecie; & le Roi

attendoit tous les jours des courriers de Flandres avec la plus grande impatience. Monteſquiou vit jour à donner un combat avec avantage. Il étoit fort connu du Roi, à qui il dépêcha ſecrètement un courrier avec un plan de ſon deſſein. La réponſe fut prompte; il eut ordre de ſuivre & d'exécuter ſon projet, même malgré Villars, mais de ſe conduire, par rapport à lui, avec adreſſe & prudence. Le Prince Eugène s'étoit éloigné de *Marchiennes*, & même de *Dénain*, où étoient ſes principaux magaſins, & qu'il avoit retranchés, en y laiſſant dix-huit bataillons & quelque cavalerie. A cette nouvelle, le Maréchal de Monteſquiou preſſa Villars de s'y porter. Dans la marche Monteſquiou s'avança avec une tête, quatre Lieutenans-généraux & quatre Maréchaux-de-Camp, arriva devant Dénain, fit promptement ſes diſpoſitions, & attaqua les retranchemens. Villars marchoit doucement avec le gros de l'armée, déjà fâché d'en voir une partie en avant avec Monteſquiou. Il le fut bien davantage, quand il entendit le bruit du feu qui commençoit. Il dépêcha ordre ſur ordre d'arrêter, de ne point attaquer, de l'attendre, & toujours ſans ſe hâter le moins du monde, parce qu'il ne vouloit point de combat. Monteſquiou lui manda que le vin étoit tiré & qu'il falloit le boire, & pouſſa ſi bien les attaques, qu'il emporta les retranchemens, entra dans Dénain, s'y rendit maître de toute l'artillerie & des magaſins,

tua beaucoup de monde, & ſe mit en poſture de s'y maintenir, s'il étoit attaqué par le Prince Eugène qui arrivoit avec ſon armée de l'autre côté de la rivière, qui fut témoin de l'expédition, qui recueillit les fuyards, & qui s'arrêta, parce qu'il ne crut pas devoir attaquer Dénain. Villars arrivant avec le reſte de l'armée, comme tout étoit fait, enfonça ſon chapeau, & s'applaudit de ce triomphe qui n'étoit pas le ſien, mais dont il reçut les complimens, comme tout le monde ſait.

Le Dauphiné fut en 1708 le théatre des exploits de Villars; il y fit échouer tous les deſſeins du Duc de Savoye. « Il faut, » dit un jour ce Prince, que le Maréchal » de Villars ſoit ſorcier, pour ſavoir tout ce » que je dois faire; jamais homme ne m'a » donné plus de peine, ni plus de chagrin ».

On le preſſoit en 1677 de prendre une cuiraſſe pour une action qui devoit être vive & meurtrière. « Je ne crois pas » répondit-il tout haut en préſence de ſon Régiment, « ma vie plus précieuſe que celle de ces » braves gens-là ».

En 1734, Louis XV ayant déclaré la guerre à la Maiſon d'Autriche, le Maréchal de Villars, quoique âgé de quatre-vingt-deux ans, fut choiſi pour commander en Italie les troupes réunies de France, d'Eſpagne & de Sardaigne. Un Officier conſidérable lui repréſentant au ſiége de *Pizzigitone* qu'il s'expoſoit trop: « Vous auriez raiſon ſi » j'étois à votre âge, répondit le Maréchal;

» mais à l'âge où je ſuis, j'ai ſi peu de jours » à vivre, que je ne dois pas les ménager, » ni négliger les occaſions de me procurer » une mort glorieuſe ».

L'affoibliſſement de ſes forces ne lui permit de faire qu'une campagne : il partit pour s'en retourner en France ; mais une maladie mortelle l'arrêta à Turin. « Dieu » vous fait de grandes grâces, lui dit ſon » Confeſſeur. Vous avez mené une vie où » vous vous occupiez plus de votre gloire » que de votre ſalut ; Dieu pouvoit vous en- » lever au milieu des dangers où vous vous » êtes tant de fois expoſé ; il vous a con- » ſervé juſqu'à préſent pour vous donner le » temps de vous reconnoître ; & c'eſt une » faveur qu'il n'accorde pas à tout le monde. » Le Maréchal de Berwick n'a pas eu le » même bonheur que vous ; il vient d'être » tué au ſiége de *Philipsbourg* d'un coup de » canon en viſitant les travaux de la tran- » chée ». *Quoi*, répond Villars, *le Maréchal de Berwick eſt mort de cette manière ? Je l'avois toujours dit, qu'il étoit plus heureux que moi.* Il expira un moment après.

Villars avoit mis à prix la tête du Chef des Camiſards, qui s'étoient révoltés dans les Cévennes. Ce rebelle, témoin du ſupplice de ſes compagnons, & reconnoiſſant que tôt ou tard il lui faudroit ſubir le même ſort, prit un parti qui lui réuſſit. Il connoiſſoit la généroſité & la clémence du Maréchal. S'étant préſenté devant lui, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à

celui qui le livreroit mort ou vif? Le Maréchal ayant répondu que oui : — « Cette » récompenſe me ſeroit due, continua le » Camiſard, ſi mes crimes ne m'en avoient » rendu indigne ; mais j'ai tant de confiance » dans le clémence du Roi & dans votre gé- » néroſité, que je ne crains point de vous » apporter moi-même cette tête criminelle, » dont vous pouvez diſpoſer ». Il étoit à genoux en diſant ces mots ; le Maréchal l'ayant fait relever, lui fit compter ſur-le-champ les mille écus,& expédier une amniſtie générale pour lui & pour quatre-vingts perſonnes de ſa ſuite.

Le Roi vouloit faire paſſer le Maréchal de Villars en Italie, pour qu'il hâtât le ſiége de Turin qui, par ſa longueur, commençoit à devenir ridicule. Villars refuſa, ſous prétexte qu'il craignoit de ne pas réuſſir de ce côté-là : il allégua d'ailleurs des douleurs de goutte. On lui envoya un ſecond courrier, & il fit la même réponſe. Le Roi étonné de ſa réſiſtance, lui écrit, & après avoir combattu ſes raiſons, il ajoute : « afin qu'il n'y » ait point de nouvelles répliques, je vous » ordonne de partir en poſte le lendemain » de l'arrivée de mon courrier, de paſſer » par le chemin le plus court, pour vous » rendre en Lombardie, afin que le Duc » d'Orléans mon neveu puiſſe renvoyer le » Duc de Vendôme incontinent après ſon » arrivée ». Un pareil ordre ne donna pas lieu à la délibération. Villars ſe préparoit à partir dès le ſoir du même jour, lorſqu'il

reçut un contre-ordre de la propre main du Roi. Ce contre-ordre étoit accompagné d'une lettre du Miniſtre qui expliquoit le motif du changement. « Le Roi auroit été bien aiſe » que vous vous fuſſiez mis en chemin pour » l'Italie, ſuivant les ordres que Sa Majeſté » vous en avoit donnés ; mais faiſant réfle- » xion qu'elle vous y envoyoit malgré vous, » & que cela pouvoit être ſujet à des incon- » véniens contraires au bien du ſervice, elle » a jugé plus à propos d'y envoyer M. le » Maréchal *de Marſin* ». La vraie raiſon qu'avoit M. de Villars pour refuſer d'aller en Italie, n'étoit ni la crainte de ne point réuſſir, ni ſes douleurs de goutte. Il la confia ſecrètement au Miniſtre lui-même. « J'aurois, dit-il dans ſa réponſe à M. du » Chamillart, trouvé M. le Duc d'Orléans » indiſpoſé contre moi par les mauvais ſer- » vices que n'auroient pas manqué de me » rendre M. & Madame *de Nancré* tout- » puiſſants auprès de ce Prince, à cauſe de la » Terre de *Sablé* que j'ai eu, comme vous » ſavez, intention d'acheter, &c. » Quelle eſt ſouvent la cauſe des plus grands mal- heurs pour une Nation ! Villars n'auroit point commis les fautes de Marſin.

Ce Général témoignoit, dans toutes les occaſions, le plus grand mépris pour les Agréables de Cour. Cette conduite lui ſuſ- cita des ennemis, & il ne l'ignoroit pas. Un jour qu'il prenoit congé du Roi pour aller commander l'armée : « Sire, lui dit-il, je » vais combattre les ennemis de V. M. » & je vous laiſſe au milieu des miens ».

ROCROI étoit assiégé, & il n'y avoit qu'une action générale qui pût faire lever ce siége ; mais l'armée Françaiſe étoit inférieure à celle des Eſpagnols ; d'ailleurs un revers expoſoit l'Etat au ſort le plus funeſte. Tous les Officiers généraux ne ceſſoient de le répéter au jeune Duc d'Enguien. Après qu'on eut épuiſé toutes les objections pour le détourner de haſarder cette action générale, l'intrépide & vaillant *Gaſſion* lui dit : « Mais ſi nous perdons la bataille, que de» viendrons-nous » ? *Je ne m'en mets point en peine*, répondit Son Alteſſe, *parce que je ſerai mort auparavant.*

Cependant, lors de cette affaire, le Duc d'Enguien, jeune & ſans expérience, ſe laiſſa guider par M. de Gaſſion, à qui il dut le gain de la bataille, & qu'il récompenſa, en lui faiſant avoir le bâton de Maréchal de France. Les deux campagnes ſuivantes, ils ſervirent ſéparément & ne ſe retrouvèrent enſemble qu'en 1646. Les victoires que ce jeune Prince avoit remportées en Allemagne, avoient conſidérablement augmenté ſa confiance & ſa réputation ; & lorſqu'il vint commander en Flandres, il ne vit plus dans Gaſſion que ſon Lieutenant & ſa créature. Le Maréchal ſe croyoit toujours ſon maître dans l'art de faire la guerre. Un jour que le Prince lui envoya un ordre, celui-ci ſe permit d'y changer quelque choſe. Le Duc d'Enguien piqué au vif le gourmanda rude-

ment à la tête des troupes ; & ſur ce que le Maréchal vouloit s'excuſer, il l'interrompit, en lui diſant que ſon devoir étoit d'obéir aveuglément aux ordres de ſon Général qui en ſavoit plus que lui, &, qui lui apprendroit l'obéiſſance comme au dernier goujat de l'armée. Le Maréchal ne put endurer patiemment cette apoſtrophe ſi dure ; il oſa répondre que dans ſon malheur il avoit la conſolation de croire que perſonne ne lui conteſtoit la gloire du gain de la bataille de Rocroi.

Le Duc d'Enguien avoit donné tant de preuves d'une valeur intrépide, qu'on ne pouvoit le ſoupçonner d'aucune foibleſſe à cet égard. Cependant un jour qu'il avoit fait appeler à une attaque le Maréchal de Gaſſion, dont il vouloit prendre les avis, ce Maréchal le quitta bruſquement au milieu de la converſation, & monta au haut de la tranchée, ſous prétexte de quelque nouvelle obſervation ; mais en effet pour faire oſtentation de ſon courage, & pour éprouver celui du Prince. Le Duc d'Enguien pénétra ſon intention : « Monſieur de Gaſſion, (lui dit-il, » en le rappelant d'un ton ſévère, mais » tranquille,) vous croyez ſans doute avoir » fait une action d'une grande valeur : » croyez-vous que, dans l'occaſion & le » beſoin, j'oſaſſe moins que vous » ? Gaſſion, honteux & déconcerté, eut recours aux excuſes. Il répondit qu'il n'avoit jamais ſongé à tenter le courage d'un Prince qui avoit rempli l'univers de la gloire de ſon nom.

Mais il n'en étoit pas moins vrai qu'il avoit voulu ſe venger des hauteurs d'un maître qu'il regardoit toujours comme ſon éleve.

M. DE LAUZUN entra dans le monde en 1655 avec une compagnie de chevau-légers, & la cape & l'épée. Il gagna les bonnes grâces du Cardinal Mazarin, & puis celles du Roi par des rapports & de petits ſervices. On le fit Meſtre-de-Camp d'un Régiment de Dragons avec de grands appointemens. Quelque temps après, Sa Majeſté le voulant envoyer à ſa garniſon, il ſe figura que c'étoit pour l'éloigner de ſa maîtreſſe, dont il crut le Roi amoureux; la jalouſie le fit parler inſolemment à Sa Majeſté, qui le fit mettre à la Baſtille en 1665. Trois mois après, le Roi l'envoya quérir pour le voir avec une barbe de Capucin qu'il avoit laiſſé croître dans ſa priſon, & toute la Cour en rit beaucoup. Lauzun rentra ſi bien dans les bonnes grâces de Sa Majeſté, qu'elle créa en ſa faveur une Charge de Colonel-général des Dragons de France, qu'il eut la permiſſion de vendre peu de temps après. Il acheta preſqu'auſſi-tôt celle de Capitaine des Gardes-du-Corps en 1669. Il commanda l'armée Royale en Flandres. *Mademoiſelle*, qui avoit refuſé tant de Souverains, après avoir eu l'eſpérance d'épouſer Louis XIV, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint du Roi la permiſſion d'épouſer le Comte de

Lauzun. Elle lui donnoit tous ſes biens eſtimés vingt millions, quatre Duchés, la Souveraineté de *Dombes*, le Comté *d'Eu*, le Palais *d'Orléans* qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne ſe réſervoit rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuſe de faire à ce qu'elle aimoit une plus grande fortune, qu'aucun Roi n'en a fait à aucun Sujet. Le contrat étoit dreſſé : Lauzun fut un jour Duc de Montpenſier. Il ne manquoit plus que la ſignature. Tout étoit prêt, lorſque le Roi, aſſailli par les repréſentations des Princes, des Miniſtres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole & défendit cette alliance. Il avoit écrit aux Cours étrangères pour annoncer ce mariage : il écrivit la rupture. Cependant Lauzun n'en fut pas plus mal auprès du Roi. Au-contraire, Sa Majeſté le dédommagea en mille manières de cette fortune manquée. Mais Lauzun crut pouvoir épouſer en ſecret la Princeſſe qu'on lui avoit permis, quelques mois auparavant d'épouſer en public; & le Monarque indigné le fit arrêter & conduire à *Pignerol* par deux cents Mouſquetaires. Lauzun y fut renfermé dix années entières; il en ſortit enfin en 1680; & ce ne fut qu'après que Madame de Monteſpan eut engagé *Mademoiſelle* à donner la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu au Duc *du Maine* encore enfant, qui les poſſéda après la mort de cette Princeſſe. Elle ne fit cette donation, que dans l'eſpérance que M. de Lauzun ſeroit reconnu pour ſon époux; elle ſe

trompa : le Roi lui permit ſeulement de donner à ce mari ſecret & infortuné, les Terres de *Saint-Fargeau* & *de Thiers*, avec d'autres revenus conſidérables que Lauzun ne trouva pas ſuffiſants. Elle fut réduite à être ſecrètement ſa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Elle mourut en 1693. Pour le Comte de Lauzun, il paſſa en Angleterre en 1688. Toujours deſtiné aux aventures extraordinaires, il conduiſit en France la Reine, épouſe de Jacques II, & ſon fils au berceau. Il fut fait Duc; il commanda en Irlande avec peu de ſuccès, & revint avec plus de réputation attachée à ſes aventures, que de conſidération perſonnelle. On l'a vu mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens, ſans avoir fait de grandes choſes.

L'ABBÉ *de Vatteville* (1), frère du Baron, Ambaſſadeur de Londres, fut d'abord Colonel du Régiment de Bourgogne pour le Roi d'Eſpagne, & ſe diſtingua par pluſieurs actions d'éclat. Mécontent d'un paſſe-droit, il quitta le ſervice & ſe fit Chartreux. Après avoir fait ſes vœux, s'ennuyant de la ſolitude, il ſe procura quelque argent de ſa famille, & ſans laiſſer tranſpirer ſon deſſein, fit acheter un habit de Cavalier, des piſtolets & une épée, ſe traveſtit une

(1) Né en 1620, mort en 1710.

nuit dans ſa cellule, & prit le chemin du jardin. Soit haſard ou ſoupçon de la part du Prieur, ils ſe rencontrèrent. Vatteville le poignarde, eſcalade la muraille de l'enclos, ſaute ſur un cheval qui l'attendoit-là, s'éloigne promptement, & ne s'arrête qu'après une courſe de huit ou dix heures. Ce fut dans un lieu écarté où il n'y avoit pour toute habitation qu'une auberge : il fit mettre à la broche un gigot & une autre pièce de viande, qui étoit tout ce qui s'y trouvoit alors. A peine commençoit-il à manger, qu'un voyageur entre dans l'auberge; n'y trouvant plus rien, il ne doute pas que le premier arrivé ne veuille bien partager un dîner qui ſemble ſuffiſant pour deux; mais Vatteville prétend qu'il n'y en a pas trop pour lui. La querelle devient vive, & le nouveau venu s'empare de l'un des deux plats. Vatteville furieux, tire un de ſes piſtolets, lui en caſſe la tête, met l'autre ſur la table, & menace l'hôteſſe & un valet qui étoit accourus au bruit, de les traiter de même s'ils ne ſe retirent, & ne le laiſſent dîner en paix. Il s'éloigne enſuite au plus vîte, eſſuie des fortunes diverſes dans ſes voyages, & finit par ſe retirer dans les Etats du *Grand-Seigneur*, où il prend le *Turban*, obtient du ſervice, & ſe diſtingue aſſez pour devenir Bacha & avoir le Gouvernement de quelques Places dans la Morée, au temps où les *Vénitiens* & les *Turcs* y étoient en guerre. Cette circonſtance lui fit naître

l'idée de chercher à rentrer avec sûreté dans sa Patrie. Il négocia secrètement avec les *Vénitiens*, qui obtinrent pour lui, à Rome, l'absolution de son apostasie, sa sécularisation, & un Bénéfice considérable en *Franche-Comté*, au moyen de quoi il leur livra les Places dont il étoit le maître. De retour dans sa Province au moment où Louis XIV y portoit la guerre, il servit assez utilement la France, pour en obtenir des graces marquées. L'Archevêché de *Besançon* étant venu à vaquer, le Roi l'y nomma; mais le Pape trouvant du scandale à faire Archevêque un apostat, un renégat & un meurtrier, refusa constamment les Bulles: Vatteville fut obligé de se contenter, en échange, de deux bonnes Abbayes, & du haut Doyenné de Besançon. Il y vécut en grand Seigneur, avec un équipage de chasse, une table somptueuse, craint, respecté, du-moins à l'extérieur; allant de temps en temps aux Chartreux voir ceux de son temps qui y vivoient encore.

Au combat de *Carpy*, un Cavalier ennemi, dans le fort de la mêlée, vint, la bride entre les dents, décharger ses deux pistolets sur le Comte, depuis Maréchal *de Tessé*; une balle donna dans sa perruque. Le Comte ne daigna pas se servir de son épée ni de ses pistolets; il fondit sur cet Officier, & le reconduisit à coups de canne dans son Escadron.

M. *de Longueval*, Capitaine de Cavalerie au Régiment de la Feuillade, ayant été détaché avec cinquante Maîtres, je ne ſais pour quelle expédition, prit un guide qui connoiſſoit ſi mal les lieux, que s'étant égarés, ils ſe trouvèrent au milieu du camp des ennemis à trente pas de la tente du Prince *de Naſſau*. M. de Longueval, après avoir adroitement découvert qu'il n'y étoit pas, entra dans la tente, le demanda & dit qu'il venoit lui rendre compte d'une commiſſion dont il l'avoit chargé. Il ajouta qu'il avoit eu beaucoup de fatigues, & pria qu'on lui fit donner quelques rafraîchiſſemens. On lui apporta des eaux glacées de toute eſpèce ; & pendant le repas, qu'il feignit de prendre, il examina tous ceux qui étoient dans la tente, & les ayant jugé incapables de lui réſiſter, il s'en ſaiſit, fit enlever tout ce qu'il trouva de meilleur, & traverſa le camp ennemi avec ſon butin & ſes priſonniers. Il eſt rare de trouver plus de ſang-froid & de courage qu'il y en a dans cette action.

Le Comte, depuis Maréchal de Rozen, homme de tête & d'une bravoure connue, étant à Metz, reçut ordre de faire changer de garniſon au Régiment de ſon nom ; il ordonna à ſon Lieutenant-Colonel de partir. Les Officiers refuſèrent d'obéir, ſous

prétexte qu'il leur étoit dû quelque contribution de corps. Le Lieutenant-Colonel en avertit le Comte de Rozen ; il arrive, voit le Régiment en bataille, ordonne au premier Capitaine de partir, & ſur ſon refus, lui caſſe la tête ; il donne le même ordre au ſecond, qui lui obéit ſur-le-champ, & tous les autres Officiers ſuivent ſon exemple.

En 1705, le Général *Thugen* inveſtit *Haguenau*, où commandoit M. *de Péry*, alors Brigadier. Trente-trois pièces de canon eurent bientôt fait deux grandes brèches au corps de cette mauvaiſe Place. M. de Péry avoit à craindre qu'elle ne fût emportée d'aſſaut. Son chemin couvert avoit trop d'étendue pour être défendu par les troupes de la garniſon. Il envoya ſur les ſix heures du ſoir, M. de la *Chau* propoſer à M. de Thungen de ſe rendre dans trois jours, s'il n'étoit point ſecouru avant ce temps-là, à condition qu'il ſortiroit lui & ſa garniſon avec tous les honneurs dus à de braves gens. Le Comte de Thungen répondit qu'il n'y auroit point d'autre traitement à attendre que celui d'être priſonniers de guerre. M. de la Chau, après avoir vainement inſiſté, dit à M. de Thungen : « Hé bien, Monſieur, » nous ſommes encore en état de nous défen» dre, & nous voulons périr ſur la brèche, » plutôt que de nous rendre de cette ma-

» nière ». M. de Péry ayant ſu la réponſe du Général ennemi, fit aſſembler les principaux Officiers de ſa garniſon, & leur déclara ſecrètement qu'il avoit pris le parti de ſortir de la Place la nuit ſuivante avec toutes ſes troupes. Ils lui repréſentèrent en vain le danger d'une telle réſolution. « Mon » parti eſt pris, dit-il, & je prends la » choſe ſur moi ». Afin que les Bourgeois ne ſoupçonnaſſent point ſon deſſein, & n'en donnaſſent pas avis aux ennemis, il fit des diſpoſitions comme s'il eut voulu faire une ſortie; & ſous ce prétexte, il défendit, ſous peine de la vie, qu'aucun Bourgeois ne ſortît de ſa maiſon, & n'y renfermât aucun ſoldat. Dès les huit heures du ſoir, il fit mettre la garniſon ſous les armes, & la mena dans le chemin couvert. Il prit à part M. *de Harlin*, Colonel d'Infanterie, & lui dit: « Je vous laiſſe ici » avec quatre cents hommes pour faire » un feu continuel ſur les ennemis, afin » que par-là vous couvriez ma marche ». Après quoi il ſortit avec ſa garniſon par la porte de Saverne, ſachant que la Place n'étoit point inveſtie de ce côté-là, & qu'il n'y avoit que deux Gardes de Cavalerie. Il attaqua la plus foible qu'il tailla en pièces; l'autre prit la fuite. M. de Péry fit une ſi grande diligence, qu'il entra dans Saverne, huit heures après être ſorti d'Haguenau. Le Comte de Mercy, qui le pourſuivoit avec mille chevaux, ne put l'atteindre. M. de Harlin ne ſortit d'Haguenau

qu'une heure après, n'y laiſſant que cent hommes malades ou bleſſés, parmi leſquels il y en avoit trente qui avoient la force de tirer des coups de fuſil pour amuſer les aſſiégeans. M. de Harlin trouva le chemin libre, & alla rejoindre M. de Péry ſans avoir rencontré d'obſtacle. M. de Péry fut fait Lieutenant-Général pour récompenſe d'une action ſi hardie & ſi bien concertée, & M. de Harlin, Brigadier, pour l'avoir ſecondé avec tant d'intelligence.

Cécina Pœtus ayant été fait priſonnier par les troupes de l'Empereur Claude, après la déroute de Scriboniamus, dont il avoit embraſſé le parti, fut envoyé à Rome. Sa femme, fit les inſtances les plus vives pour être reçue dans la navire qui conduiſoit ſon mari priſonnier; elle ne put y réuſſir. Alors, ſans s'abandonner au déſeſpoir, elle loue un bateau de pêcheur; & ſeule dans ce petit eſquif, elle ſuit Pœtus depuis l'Eſclavonie juſqu'à Rome. Quand elle y fut arrivée & qu'elle ne vit plus deſpérance de ſauver les jours de ſon mari, elle le preſſe à ſe donner lui-même la mort; elle s'apperçoit qu'il n'avoit pas le cœur aſſez ferme pour une telle action; auſſi-tôt elle ſe ſaiſit d'un poignard qu'il portoit: *Sic*, *Pœte*: Fais ainſi, mon cher Pœtus. Et à l'inſtant, s'étant donnée un coup mortel de ce même poignard, elle l'arracha de la plaie, le lui préſenta tranquillement, &

lui dit en expirant : *Pæte, non dolet* : Tiens, Pœtus, il ne m'a point fait de mal.

DANTZIC avoit donné une retraite au Roi Staniſlas après ſa défaite. Cette Ville ſe vit bientôt inveſtie de tous côtés. Elle fut priſe, & Staniſlas obligé de fuir, pour ſauver ſa tête qui avoit été miſe à prix par le Général des Moſcovites. Ce Prince n'échappa aux périls ſans nombre qui le menaçoient, qu'à la faveur de pluſieurs déguiſemens. Le deſſein de cette retraite avoit été concerté avec le Marquis de Monti, Ambaſſadeur de France. Mais une partie du déguiſement manquoit. Un habit uſé & tel qu'il convenoit au rôle que ce Prince étoit obligé de jouer, une chemiſe de groſſe toile, un bonnet des plus ſimples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts; l'on n'attendoit que des bottes, dont il pût ſe ſervir pour mieux reſſembler aux payſans de ces cantons, qui ſont dans l'uſage d'en porter. On ne vouloit pas en employer de neuves; & l'Ambaſſadeur de France s'occupoit depuis deux jours à meſurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la Garniſon. Les bottes d'un Officier Français lui parurent à-peu-près telles qu'il les ſouhaitoit; mais il n'oſoit ſe réſoudre à les demander. Qu'auroit-on penſé de cette fantaiſie? & dans les circonſtances où ſe trouvoit Staniſlas, n'auroit-elle pas aidé à faire découvrir ſon deſſein? le Miniſtre

prit le parti de gagner, par un de ſes gens, le Valet de cet Officier, qui vola les bottes & les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ ; mais le Roi ne put les mettre ; il fallut en avoir d'autres, & l'on eut beaucoup de peine à les trouver telles qu'on les déſiroit. Staniſlas les mit, ainſi que le reſte de ſon accoutrement. Son air noble & la ſérénité de ſon front, pouvoient ſeuls le trahir ; mais l'obſcurité de la nuit le favoriſoit. Il ſortit à dix heures du ſoir de la maiſon de l'Ambaſſadeur par un eſcalier dérobé. A peine ce bon Prince eut-il deſcendu quelques marches, qu'il remonte & vient frapper à la porte, que l'Ambaſſadeur avoit refermée ſans bruit. Le Marquis de Monti étoit alors à genoux, & demandoit à Dieu qu'il voulût bien être le guide du Monarque fugitif. Il ſe lève & va ouvrir la porte. *Qu'eſt-ce donc, Sire*, s'écria-t-il ? *malgré tous mes ſoins, auriez-vous oublié quelque choſe !* « Oui, Monſieur, » reprit Staniſlas, le plus ſérieuſement qu'il » put : j'oublie une choſe très-importante » & très-néceſſaire ; vous n'avez pas ſongé » qu'il me falloit mon Cordon-bleu ; eſt-il » de la bienſéance que je néglige de le » mettre dans une occaſion comme celle-» ci » ? Reprenant enſuite ſon enjouement ordinaire & un ton plein d'amitié : « Je » viens, lui dit-il, vous embraſſer de nou-» veau, & vous prier de vous réſigner, » autant que je le fais, à la Providence, » à laquelle je remets entièrement mon » ſort ».

La ville de Dantzic alloit être obligée de ſe rendre, & Staniſlas n'ayant plus de reſſources que dans la fuite, engagea les Habitans à ſonger à la capitulation. Ce fut le Comte *Poniatowski* qui vint de la part du Monarque donner ce conſeil aux Magiſtrats. Il parloit avec ce ton d'affection qui lui étoit propre, lorſque le ſieur Hunnubeo, l'un des Centumvirs (c'eſt ainſi qu'ils appellent certains Députés du Corps de la Bourgeoiſie), ſe levant de ſa place, s'approche du Palatin, & lui dit : » Eh ! Monſieur, » parlez-vous ſincèrement ? ſont-ce là les » vrais ſentimens du Roi notre Maître ? — » Oui, lui répondit Poniatowski ; c'eſt de » ſa propre bouche que je tiens tout ce que » je viens d'annoncer. — Mais, quoi ! » ajouta le Centumvir, eſt-ce le Roi lui-» même qui nous exhorte à ſubir la loi du » Vainqueur » ? Le Palatin répliquant encore, que cela étoit ainſi : O Dieu ! s'écria » de nouveau cet homme, notre bon Roi » nous quitte donc ? Et que va-t-il devenir » lui-même ? Dans le même inſtant il bé-» gaye, & tombe mort ſur les genoux de » Poniatowski ».

Staniſlas avoit ordonné la célébration du Service le plus ſolennel à l'Egliſe Primatiale de Nancy pour le repos de l'ame de Monſeigneur le Dauphin, ſon auguſte petit-fils. Il aſſiſta a cette triſte cérémonie, qui ſe fit le 3 Février 1766. Le lendemain au ſoir, il retourna à Luneville. Après ſes exercices de piété, le Roi ſe trouvant ſeul dans ſa

chambre, voulut voir quelle heure il étoit à ſa montre ſuſpendue à la corniche de la cheminée. La foibleſſe de ſa vue l'obligea de ſe pencher pour voir d'aſſez près; & dans cette attitude du Roi, le feu prit à ſa robe-de-chambre. Preſſé de l'éteindre, il perdit l'équilibre en ſe baiſſant, & tomba dans le feu, appuyé ſur ſa main gauche, dont les deux doigts du milieu furent calcinés. Dans ſa chute, ſes côtes portèrent ſur un chenet fort élevé, & l'on aſſura même, après ſa mort, qu'il en avoit eu deux d'enfoncées. Le Roi alloit expirer dans les flammes, lorſque le Garde-du-Corps en faction dans le voiſinage de la garde-robe de Sa Majeſté, attiré par l'odeur du feu, s'avança juſqu'aux vîtres de cette garde-robe, où ſe tenoient ordinairement les Valets-de-chambre & les Valets-de-pied de ſervice; n'y ayant vu perſonne & ſoupçonnant quelque accident, ce Garde fit du bruit & appela du monde. Un Valet-de-pied, nommé *Perrein*, accourut & fit d'inutiles efforts pour tirer le Roi du feu. *Syſter*, premier Valet-de-chambre, & digne de ſa place, arriva preſque auſſi-tôt, & l'aida à relever ce Prince, qu'ils mirent enfin ſur ſes jambes. Au premier bruit d'un ſi grand malheur, on vint de tous côtés pour voir le Roi, qu'on croyoit mort. Les Médecins raſſurèrent d'abord le public ſur l'état de Sa Majeſté. Le ſieur *Perret*, ſon premier Chirurgien, diſoit même par-tout que ce n'étoit rien, & que bientôt le Roi ſeroit rétabli.

Cependant Staniſlas avoit tout le côté gauche brûlé, une main perdue, &, comme on l'a dit, deux côtes enfoncées. Il ſouffroit les douleurs les plus aiguës, & ſa vertu lui faiſoit ſupporter ſon mal avec tant de patience & de réſignation, qu'il avoit dans certains momens le courage de plaiſanter ſur ſon cruel état. Toujours réſigné, toujours courageux dans ſes maux les plus violents, le Roi paſſoit les nuits dans un fauteuil, tandis que ſon Chirurgien, couché dans un bon lit, ronfloit à l'oreille de ce Prince, qui le laiſſoit dormir tranquillement ſans conſentir qu'on l'éveillât, même dans ſes momens de criſe où il avoit le plus beſoin de ſoulagement. Staniſlas ne put s'empêcher de dire, une nuit qu'il entendoit ronfler ce Chirurgien : » Mon Dieu, que cet homme » eſt heureux ! il ronfle pendant que je ſouf» fre ſans pouvoir fermer l'œil ». Enfin ce grand Prince combattit héroïquement la mort pendant dix-huit jours, & ce fut le 22 février qu'il tomba dans un ſommeil léthargique, qui dura juſqu'au lendemain. Les Médecins ayant reconnu que ſa dernière heure approchoit, M. le Cardinal *de Choiſeul* lui adminiſtra les derniers Sacremens, & Staniſlas expira ſur les quatre heures du ſoir.

LORS de la campagne de Pavie en 1515, l'infatigable Pontdormi veilloit à la ſureté des frontières de France ; il triomphoit preſque ſeul, tandis que l'armée Françaiſe ſe

ſe laiſſoit vaincre en Italie. Il défit près de Caſſel un gros de cavalerie qui devoit écraſer ſa petite troupe. Dans ce combat le Seigneur de Liques, Lieutenant du Duc d'Arſcot, fut fait priſonnier par d'Eſtrées, guidon de la compagnie de Vendôme. Ces deux guerriers étoient animés par l'amour jaloux & furieux. Tous deux épris des charmes de la Dlle de Fouquerolles, ils s'étoient long-temps diſputé ſa main. De Liques l'avoit emporté; il l'avoit épouſée le jour même du combat; mais le ſort des armes ne lui fut pas ſi favorable que l'amour: il tomba entre les mains de ſon rival qui l'empêcha *de coucher ce jour-là avec ſon épouſée*. Sa jalouſie ſe borna à cette vengeance. Mlle de Fouquerolles eſtimoit le guerrier qu'elle n'avoit pu aimer: Elle le crut généreux, & voulut traiter avec lui pour la liberté de Liques. D'Eſtrées rejetta la rançon & lui renvoya ſon époux. Sa ſurpriſe égala ſa joie: elle regretta un amant qu'une action ſi belle dédommageoit aſſez de ſa diſgrace. Pontdormi l'imita, & rendit la liberté à huit ou neuf cents priſonniers.

Sous la minorité de Louis XIV, deux Gentilshommes Français, l'un de Picardie, nommé d'Eſclainvilliers, & l'autre de Champagne, nommé de Renneville, tous deux morts Lieutenans-Généraux, mangeoient un jour enſemble avec pluſieurs autres officiers. D'Eſclainvilliers dit à la compagnie; *Buvons*

à la ſanté du Roi : puis s'adreſſant à Renneville, ajouta : *Mon ami, je te la porte, car vive Dieu, ſi tous les Gentilshommes nous reſſembloient, il n'y auroit point de traîtres en France.* Tous les conviés auſſi-tôt, mettant la main ſur leur épée, prièrent Dieu de changer en poiſon le vin qu'ils alloient boire à la ſanté du Roi, s'ils avoient d'autre penſée dans l'ame, que de verſer leur ſang pour le ſervice de leur Prince & de leur patrie. Action, ajoute Amelot, qui fut d'autant plus agréable à la Reine régente, que cela ſe paſſa au fort de nos guerres civiles, où chacun ſe vendoit au plus offrant.

En 1522, lorſque Soliman II, aſſiégeoit Rhodes, un traître s'offrit de le rendre maître de la place, & l'Empereur promit de lui faire épouſer une de ſes filles, ſi l'entrepriſe réuſſiſſoit. Elle réuſſit, & le Sultan ſommé de ſa promeſſe, fit venir ſa fille, qui parut couverte d'or & de pierreries, & lui aſſigna une dot conſidérable. Se tournant vers le traître : » Vous voyez, lui dit-il, ſi » je ſais tenir ma parole ; mais comme » vous êtes Chrétien, continua-t-il & que » ma fille eſt Muſulmanne, je ne puis vous » la donner que vous ne ſoyez Muſulman » en-dedans & en-dehors de la peau, c'eſt » ainſi que nous nous faiſons tous un devoir » de l'être. Il ne s'agit point ici de paroles, » ni de renier votre Chriſt par intérêt, » mais de vous dépouiller entièrement de

» cette peau baptisée & incirconcise que » vous portez ». En même-temps ce Prince donna ordre que son prétendu gendre futur fût écorché, & qu'on le couchât ensuite dans un lit couvert de sel, afin qu'il prit la peau d'un vrai Mahométan, après quoi on lui ameneroit son épouse. L'ordre fut exécuté, & le traître ne retira d'autre fruit de sa trahison que de mourir au milieu des tourmens.

PYTHAGORE parla à l'atroce Phalaris avec force & liberté, sur le culte des Dieux, sur la providence à laquelle les méchans ne peuvent se dérober; sur les horreurs de la tyrannie. Quelquefois un ambitieux peut entendre la voix du sentiment : un scélérat est inaccessible à la pitié. La terrible vérité l'effraie sans le persuader. Phalaris menace de la mort le sage qui ose la révéler; mais si le tyran se revolte à son aspect, elle réveille les courages qu'il tenoit enchaînés. Phalaris est tué le jour même qu'il marque pour le supplice de Pythagore.

LA découverte du Cap de Bonne-Espérance fut accompagnée de circonstances assez extraordinaires.

Pendant que les Portugais travaillaient à acquérir des lumières par les voyages de terre, le Roi Jean II employoit à des recherches maritimes Barthelemi Diaz, également distingué par sa prudence & par

un courage à toute épreuve. En parcourant la côte méridionale d'Afrique pour exécuter les ordres de ſon maître, ce capitaine eſſuya un fort gros temps à la vue d'un cap extrêmement élevé; le vaiſſeau qui portoit ſes proviſions fut ſéparé de lui; ſes gens ſe mutinèrent, & ſe plaignirent que c'étoit trop de ſouffrir à-la-fois les dangers de la mer & les horreurs de la diſette.... Ses repréſentations les appaiſèrent. Ils doublèrent le Cap de Bonne-Eſpérance, & avancèrent aſſez loin juſqu'à un endroit où ils dreſsèrent une colonne de pierre. Ayant obtenu quelques vivres, Diaz s'en retourna & rencontra alors le vaiſſeau qui s'étoit écarté ſur lequel il ne trouva que trois hommes de neuf qu'il y avoit laiſſés. Ferdinand Collazzo, l'un des trois, mourut de joie en revoyant ſon Capitaine. Enfin Diaz arriva à Lisbonne en Décembre de l'an 1487, 10 mois & 17 jours après en être parti, ayant découvert dans cet eſpace de temps plus de 300 lieues de côtes. Il rendit compte au Roi de ſes aventures, & s'étendit fort ſur la peine qu'il avoit eue à doubler ce prodigieux Cap, qu'il appelloit le *Cap des tourmentes*; mais le Roi jugeant par d'autres connoiſſances, de l'importance de cette découverte, le nomma le *Cap de Bonne-Eſpérance*, nom qu'il a toujours conſervé depuis.

Un Académicien de Manheim, homme d'ailleurs eſtimable par ſes connoiſſances,

à cependant imprimé qu'il eſt très-certain que Turenne fit réduire en cendres une partie des villages du Palatinat. Le même Académicien tombe dans une ſeconde erreur, en ajoutant dans la même phraſe que le *cartel* envoyé au Maréchal de Turenne par l'Electeur Palatin eſt *imaginaire*.

Non-ſeulement ce cartel n'eſt point imaginaire, mais M. de Beaurain en donne une copie tirée de l'original même, exiſtant parmi les papiers du Maréchal, ainſi que la réponſe de M. de Turenne à l'Electeur, & ſa lettre au Marquis de Louvois. Ces trois pièces ſont trop intéreſſantes pour qu'on ne nous ſache pas gré de les rapporter ici.

Lettre ou cartel de l'Electeur Palatin au Maréchal de Turenne.

A Friderisbourg, le 17 Juillet 1674.

« L'embraſement de mes bourgs & villa-
» ges qu'une lettre d'un de vos domeſtiques
» auſſi-bien que d'autres avis donnent ſujet
» de croire avoir été fait par vos ordres,
» eſt une choſe ſi extraordinaire, & ſi in-
» digne d'une perſonne de votre qualité,
» que je ſuis en peine d'en imaginer les
» raiſons. Tout le monde s'étonne d'au-
» tant plus de cette manière d'agir que vous
» n'en avez pas uſé de même avant votre
» converſion, en diverſes campagnes que
» vous avez faites en ce pays, contre des
» ennemis qui n'étoient pas vos parens.

» Pour moi, bien que je n'en duſſe pas
» moins attendre après les déſordres qui
» s'y commettoient par les troupes que vous
» commandiez l'année paſſée, lorſque vous
» le traverſâtes en qualité d'ami, je ne laiſſe
» pas d'être ſurpris d'un procédé ſi con-
» traire aux lois de la guerre parmi les Chré-
» tiens & aux aſſurances que vous m'avez
» tant de fois données de votre amitié. Il
» me ſemble qu'à toute rigueur on ne met
» le feu qu'aux lieux qui refuſent des con-
» tributions, & vous ſavez que vous n'en
» avez point demandé à ceux que vous avez
» fait réduire en cendres. Pluſieurs de vos
» priſonniers m'ont aſſuré que vous le faiſiez
» pour vous venger de mes payſans, qu'on
» diſoit avoir mutilé les corps de vos ſol-
» dats qu'on y a trouvés. Mais comme on
» n'a point ouï dire que mes payſans euſſent
» commis ci-devant de pareilles barbaries,
» il y a apparence qu'elles ont été faites
» par ceux que vous avez amenés des
» Evêchés de Strasbourg & de Spire, qui
» peut-être ont été bien aiſes de vous fournir
» ce prétexte de vengeance: mais quand
» même ce ſeroit de mes ſujets, je ne
» ſaurois croire que l'inhumanité de quel-
» ques particuliers, laquelle j'aurois ſévère-
» ment punie ſi j'en avois connu les Auteurs,
» vous eût obligé à ruiner tant de familles
» innocentes, & à conſumer juſqu'aux
» Egliſes même de votre religion. Des ac-
» tions ſi contraires à l'accroiſſement que
» vous prétendez avoir fait en la pratique

» du Chriſtianiſme par votre converſion, me
» font croire que cela provient de quelque
» chagrin ou dépit que vous avez contre
» moi, mais il vous eût été facile d'en tirer
» raiſon par des voies plus uſitées entre
» gens d'honneur. Je penſe que le Roi T. C.
» vous permettra bien le loiſir de vous ſatis-
» faire préſentement de vous à moi par un
» reſſentiment plus généreux que celui de
» la ruine de mes pauvres ſujets, & que vous
» ne refuſerez pas de m'aſſigner par le por-
» teur le temps, le lieu & la manière dont
» nous nous ſervirons pour nous ſatisfaire.
» Ce n'eſt pas d'une humeur de roman,
» ni par la vanité de pouvoir recevoir un
» refus, que je vous fais cette demande,
» mais par un déſir de vengeance que je
» dois à ma patrie, puiſque je ne peux à
» préſent le faire à la tête d'une armée pa-
» reille à celle que vous avez, & qu'aucun
» autre vengeance du ciel ſur vous ne me
» paroît pas ſi prête que celle que vous
» pouvez recevoir de ma main. Je me
» promets en cette rencontre que ce pays,
» qui a autrefois ſervi d'aſyle à feu Mon-
» ſieur votre père, mon grand oncle, en
» ſa diſgrace, & que vous avez ſi ſou-
» vent ruiné, ſera le témoin de votre re-
» pentir, comme il l'a été de votre dureté
» & de vos excès.

Réponſe du Maréchal de Turenne à l'Electeur Palatin.

Au camp de Seckenheim, le 27 Juillet 1674.

« Monſieur, j'ai reçu la lettre que V. A. » E. m'a fait l'honneur de m'écrire ; je la » peux aſſurer que le feu qui a été mis à » quelques-uns de ſes villages, a été ſans » aucun ordre, & que les ſoldats qui ont » trouvé de leurs camarades tués d'une aſſez » étrange façon, l'ont fait à des heures » qu'on n'a pû l'empêcher. Je ne doute pas » que V. A. E. ne me continue l'honneur » de ſes bonnes grâces, n'ayant rien fait » qui pût m'en éloigner »...

Comme il s'agit de conſtater un fait ſur lequel on a long-temps diſputé, nous tranſcrirons encore ici la lettre du Maréchal de Turenne au Marquis de Louvois. Elle eſt datée du camp de Landau, le 23 août 1674, & conçue en ces termes :

» Quand je ſortis du Palatinat de delà » le Rhin, je reçus une lettre de l'Electeur » Palatin par un trompette, dont le Roi » aura aſſurément ouï parler : car je la lus » à ceux qui étoient dans ma chambre. » J'en ai gardé l'original, & n'en ai point » laiſſé prendre de copie, de peur que » cela ne courût : car je ſuis aſſuré que M. » l'Electeur Palatin en aura été fâché une » heure après. Je lui répondis que j'avois » reçu la lettre qu'il m'avoit fait l'honneur » de m'écrire, & lui mandai (CE QUI EST

» VRAI) que ſi les ſoldats avoient brûlé
» ſans ordre quelques villages, c'étoit ceux
» où ils avoient trouvé des ſoldats tués par
» les payſans. Si le Roi veut, je vous en-
» verrai la copie de la lettre ; mais j'ai
» cru, à cauſe de Madame, qu'il valoit mieux
» aſſoupir cela „....

LA première action qui fit connoître *Mazarin* en France, dut lui donner du relief dans l'eſprit des Français. Le Pape l'avoit envoyé négocier la paix en Italie, entre eux & les Eſpagnols. Les efforts du *Gentilhomme Romain*, (ainſi l'appelle l'Hiſtorien *le Vaſſor*), furent long-temps inutiles. Les armées avançoient toujours l'une contre l'autre ; enfin elles ſe rencontrèrent ſous les murs de Caſal, que les Eſpagnols aſſiégeoient : déjà le canon tiroit, les deux armées étoient prêtes à ſe mêler. Mazarin ſort des retranchemens Eſpagnols, & court à bride abattue vers les Français, faiſant voltiger un papier blanc. En vain les Soldats Français s'écrient : *Point de paix, point de Mazarin.* Il eſſuie une décharge, parvient aux Généraux, les abouche avec les Eſpagnols entre les deux armées, & arrache à ceux-ci les conditions les plus avantageuſes à la France. Quelques jours après un Général Eſpagnol reproche au médiateur ce Traité, comme une ſurpriſe faite à la bonne foi. Mazarin met l'épée à la main contre lui, & en obtient

une réparation authentique. Il conſerva toujours de ſon ancien état l'air aiſé & galant; & le Lord *Montaigu* ſemble l'avoir bien dépeint, lorſqu'aux différentes queſtions de la Reine, ſur le caractère de l'Italien, il lui répondit : *C'eſt tout l'oppoſé du Cardinal de Richelieu.*

On prétend qu'en parlant du Roi, dont la timidité & les inclinations ne paroiſſoient pas annoncer un grand Monarque, Mazarin avoit dit qu'*il tromperoit bien du monde, & qu'il y avoit dans Louis XIV de quoi faire quatre Rois & un honnête homme.* Dans la crainte que la capacité du Monarque ne ſe développât, le Miniſtre ambitieux avoit écarté loin de lui toute occaſion de s'inſtruire. Louis XIV ne ſavoit que danſer, tirer des armes, & monter à cheval.

FONTRAILLES, qui avoit été exilé du temps du feu Roi, étoit revenu à la Cour par le crédit de *Chavigni*, dont il étoit fort protégé. Depuis ſon retour, il avoit déplu au Cardinal, en répondant à une réprimande qu'il lui fit un jour ſur certaines débauches, *que s'il avoit failli, c'étoit au Parlement à lui faire ſon procès.* Le Miniſtre vit une menace dans cette réponſe, & Fontrailles fut exilé de nouveau. Comme il étoit ſpirituel, aimable & généreux, il avoit beaucoup d'amis à la Cour. De ce nombre étoit le Duc *de Mortemar*, qui vint trouver le Cardinal, pour demander le rappel de Fon-

trailles. Le Miniſtre répondit qu'il le vouloit bien, mais que *Monſieur* ne le déſiroit pas. Le Duc de Mortemar ſe tranſporte ſur le champ au Luxembourg, & fait à *Monſieur* quelque reproche de ce qu'il s'oppoſe au retour de cet aimable exilé. Le Duc d'Orléans qui, en effet, ne vouloit aucun mal à Fontrailles, proteſta qu'il ne demanderoit pas mieux que de le revoir à la Cour; mais que le Cardinal n'étoit pas de cet avis. Le Duc de Mortemar, ſans en parler davantage au Miniſtre, mande Fontrailles & le lui préſente avec confiance. Le Cardinal étonné d'un retour ſi bruſque, en demande le *pourquoi*, & le Duc lui répond froidement, que Son Eminence l'ayant aſſuré qu'elle vouloit bien que Fontrailles revînt, pourvu que *Monſieur* le voulût, & *Monſieur* y ayant conſenti, il l'avoit mandé. Quoique dans l'ame le Cardinal fut très-piqué, il n'en fit pas ſemblant; mais, à la première occaſion, il n'oublia pas Fontrailles, qui, lorſque Chavigni fut mis au donjon de Vincennes, n'évita le ſort de ſon protecteur, qu'en faiſant mettre dans ſon lit un de ſes gens, dont la bonne contenance amuſa les Gardes qui avoient ordre d'emmener ſon Maître.

Quand le Cardinal avoit mis un impôt, il demandoit à ſes créatures ce qu'on diſoit de lui dans Paris. On répand, lui répondoit-on, des couplets atroces contre Votre Eminence. *Tant mieux*, reprenoit le Cardinal; *s'ils canent la canſonnette, ils pagaront.*

AU commencement du règne de Louis XIV, ceux qui auroient dû s'oppoſer aux progrès du jeu en favoriſoient tous les excès. Le Cardinal Miniſtre, qui en infecta la Cour & la Ville, étoit joueur plus que ſuſpect. Il ne ſe gênoit point, & on le laiſſoit faire : il eſt vrai qu'on pouvoit le tromper impunément, pourvu que ce fût avec adreſſe. Entre pluſieurs tours que lui joua le Comte de G*** il ſe plaiſoit à raconter celui-ci : « Le Comte & moi nous promenant tous » deux en voiture, nous pariâmes l'un » pour ſa droite, l'autre pour ſa gauche, » à chaque troupeau que nous rencontre- » rions dans la campagne. Je perdis en » allant & en revenant : mon homme avoit » pris ſes précautions, pour avoir toujours » les troupeaux de ſon côté ».

La raiſon pour laquelle le Cardinal Mazarin différoit tant à accorder les grâces qu'il avoit promiſes, c'eſt qu'il étoit perſuadé que l'eſpérance eſt bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir que la reconnoiſſance. *Vittorio Siri* dit que les ſecrets de ce Cardinal étoient ſouvent trahis & révélés aux ennemis par des domeſtiques infidelles & intéreſſés. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur friponnerie, & c'étoit-là ſa manière de récompenſer leurs ſervices ; comme il puniſſoit leurs infidélités en ne leur payant point leurs gages. Il ne donna rien au Courrier qui lui apporta la nouvelle

de la Paix de Munſter, & ne lui fit pas même payer ſon voyage ; au-lieu que l'Empereur donna un riche préſent, & mille écus de penſion à celui qui la lui apporta. *Siri* dit que ce Cardinal étoit maître de toutes ſes paſſions, excepté de l'avarice ; & il ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des Généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilants à l'avenir, que pour diminuer leurs ſervices, & délivrer le Roi de la néceſſité de les récompenſer.

Le Cardinal ſentoit venir ſa fin, & il étoit du ſentiment de ceux qui penſent qu'à la Cour les abſens & les malades ont toujours tort. Pour mieux en impoſer ſur ſa ſituation, il fit bonne contenance juſqu'à ſon dernier moment ; il donnoit audience à tout le monde. On prétend même que, la veille de ſa mort, il ſe fit mettre un peu de rouge ſur le viſage, afin de perſuader qu'il alloit beaucoup mieux. Le Comte *de Fuenſaldagne*, Ambaſſadeur d'Eſpagne, l'ayant vu dans cet état, ſe tourna vers M. le Prince, & lui dit d'un air grave : *Voilà un portait qui reſſemble aſſez à M. le Cardinal.*

Les richeſſes que le Cardinal Mazarin avoit amaſſées alloient à plus de cent millions. Il eut de grands ſcrupules à ce ſujet ; & il couroit riſque de mourir ſans abſolution, ſi Sa Majeſté ne lui eût fait don de tout ce qu'il lui avoit volé. En effet Louis XIV lui fit expédier, le 6 du mois de Mars 1661,

un brevet par lequel il lui donnoit tout ce qu'il avoit acquis pendant ſon miniſtère. Mais à bien peſer les choſes, on trouvera que le ſcrupule du Cardinal regardoit le temps plutôt que l'éternité. Il penſoit moins au compte qu'il avoit à rendre à Dieu, qu'à celui que le Roi pourroit demander à ſa famille, lorſqu'il ſeroit mort. L'exemple de ce qui étoit arrivé à la mort du Maréchal d'Ancre, l'alarmoit ſans doute : le Maréchal d'Ancre étoit mort infiniment moins riche que le Cardinal Mazarin.

En reconnoiſſance de ce que le Roi lui avoit laiſſé l'entière diſpoſition de ſes grands biens, le Cardinal donna par teſtament dix-huit gros diamans à la Couronne. On les nomme *les dix-huit Mazarins*. La Reine-mère eut le gros diamant appelé *la Roſe d'Angleterre*, un diamant brut peſant quatorze carats, & le rubis *cabochon*. Il légua à la Reine, femme de Louis XIV, un bouquet de cinquante diamans, & trente-une émeraudes à M. le Duc d'Anjou.

Le Cardinal Mazarin avoit eu des flatteurs pendant ſa vie, il en fut entouré même à ſon dernier moment. Ils crurent qu'il falloit honorer ſon agonie d'un prodige, & ils lui dirent qu'il paroiſſoit une grande Comète qui leur faiſoit peur. Il eut la force de ſe moquer d'eux, & leur répondit, *que la Comète lui faiſoit trop d'honneur*.

UN jour Louis XIV parla ſi durement à M. *de Louvois*, que le Miniſtre jettant ſur la

table quelques papiers, dit : « L'on ne sau-» roit vous servir ». Louis se leva, & prit les pincettes, dont il eût frappé son Ministre, s'il n'eût été retenu par Madame de Maintenon. Louvois irrita encore son Maître, & le contredit un jour si brusquement, que le Roi quittant son bureau, s'avança vers la cheminée & prit sa canne. Louvois se retire, la sérénité sur le front, & la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il s'écrie : *Je suis perdu*, & décharge le sentiment de ses peines sur quelques malheureux à qui il envoie des lettres de cachet. Madame de Maintenon lui écrivit qu'il pouvoit revenir au Conseil, & que l'orage étoit passé. Il revit le Roi, & le revit prévenu sans retour. Au sortir du Conseil il entre dans son appartement, & boit un verre d'eau avec précipitation, le chagrin l'avoit déjà consumé ; il se jette dans un fauteuil, dit quelques mots mal articulés, & expire. *Mémoires de Saint-Simon.*

UNE vieille décrépite se présenta un jour au dîner du Roi : elle faisoit peur. *Monsieur* la repoussa en lui demandant ce qu'elle vouloit : *Hélas ! Monsieur*, lui dit-elle, *c'est que je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le Roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Rheims qui y a plus de pouvoir que moi.* Cela réjouit fort tout le monde.

LES Missionnaires Jésuites Français s'étoient procuré un établissement dans le Royaume

de Siam, par le ſecours du ſieur *Conſtance*, Grec d'origine & de religion, & qui, par des moyens qu'on a toujours ignorés, étoit devenu premier Miniſtre de cet Empire. Dans leurs entretiens avec le Roi de Siam, qu'ils avoient la permiſſion de venir voir quelquefois, ils avoient ſoin de lui apprendre toutes les grandes actions de leur Maître, de lui vanter ſa piété, ſa puiſſance, & combien il étoit révéré dans toute l'Europe. Quand ils crurent avoir fait toute l'impreſſion qu'ils ſouhaitoient, ils ſe flattèrent que le Roi de Siam & toute ſa Cour ſe détermineroient à ſe convertir, ſi l'on pouvoit engager le Roi de France à lui envoyer un Ambaſſadeur avec une lettre par laquelle il inviteroit ce Prince à embraſſer la Religion Catholique. Ainſi, après avoir mûrement délibéré, ils firent partir le Père *Tachard*, qui étant arrivé en France, expliqua au Roi ſa miſſion, par l'entremiſe du Père la Chaiſe. La choſe fut repréſentée comme étant d'une exécution ſi facile, que le Roi ſe détermina à faire partir le Chevalier *de Chaumont*, avec le titre de ſon Ambaſſadeur. Il fut reçu à la Cour de Siam avec de grands honneurs, & après y avoir demeuré cinq à ſix mois ſans pouvoir gagner le Roi de Siam à la Religion Catholique, il revint en France en 1685, accompagné de pluſieurs Ambaſſadeurs qui avoient ordre d'achever avec nos Miniſtres un traité de commerce que le Chevalier de Chaumont avoit ébauché. Louis XIV les reçut aſſis

ſur un trône d'argent, élevé ſur une grande eſtradre, dreſſée exprès au fond de la grande galerie. Les Princes du Sang étoient ſur cette eſtrade à droite & à gauche du trône, les grands Seigneurs & les Miniſtres au bas de l'eſtrade, & tous les Courtiſans en haie le long de la galerie & des appartemens. Le Roi parut ſous des habits tout couverts de pierreries. Cette magnifique décoration jointe à la majeſté de ſa perſonne & à la pompe de cette cérémonie, offroit le ſpectacle le plus beau & le plus riche qu'il fût poſſible de voir. Les Ambaſſadeurs furent conduits dans les appartemens au milieu de la haie des Courtiſans ; & quand ils arrivèrent à l'entrée de la galerie, d'où ils étoient à portée de voir le Roi, ils firent de profondes inclinations, qu'ils recommencèrent étant au milieu, & en abordant le pied de l'eſtrade. Le premier d'entre eux préſenta la lettre de ſon Maître au bout d'une épée à lame d'or, & fit à Sa Majeſté un compliment qui ne ſe reſſentoit en rien de la barbarie du pays de celui qui l'adreſſoit. Le Roi y répondit d'une manière fort honnête ; les Ambaſſadeurs ſe retirèrent à reculons, juſqu'à ce qu'ils fuſſent au bout de la galerie, & qu'ils euſſent perdu le Roi de vue. Ils avoient apporté à Sa Majeſté, de la part de leur Maître & du ſieur Conſtance, des préſens de tout ce que leur nation peut offrir de plus rare. Ils en diſtribuèrent auſſi aux Princes & Princeſſes du Sang. Les Miniſtres achevèrent avec eux le traité

commencé à Siam par le Chevalier de Chaumont : il portoit que la Religion Catholique ſeroit publiquement enſeignée & protégée dans tout le Royaume de Siam ; que les Français, à l'excluſion des autres Européens, y feroient tout le commerce, & y ſeroient maintenus & protégés par la puiſſance royale; & enfin qu'on leur remettroit quatre Places, où ils feroient leurs établiſſemens, & qui ſeroient gardées par des troupes que le Roi y enverroit. Le traité ainſi conclu, les Ambaſſadeurs allèrent viſiter les conquêtes du Roi, & furent reçus par-tout avec la diſtinction qui leur étoit due : ils partirent peu de temps après leur retour de Flandres. Le Roi fit embarquer avec eux trois mille hommes, ſous les ordres de M. *de Fargues*, qu'il nomma Maréchal de camp. Quand il fut à Siam, on lui livra ponctuellement les quatre Places dont on étoit convenu. Mais environ un an après, il ſurvint une révolution dans ce Royaume, dont le ſieur Conſtance fut la première victime : le Roi de Siam étant venu à mourir, celui qui lui ſuccéda fit périr tous les Français. On ignore s'il en échappa quelqu'un ; ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt qu'il n'en revient aucun en France, pas même M. de Fargues, & on perdit ce nouvel établiſſement.

Il n'y eut ſous l'adminiſtration de Louis XIV, qu'une ſeule conjuration, en 1674, imaginée par *Truaumont*, Gentilhomme Nor-

mand, perdu de débauches & des dettes, & embraſſée par un Prince de la Maiſon de Rohan, réduit par la même conduite à la même indigence. Il n'entra dans ce complot qu'un Chevalier *de Préaux*, neveu de la Truaumont, qui ſéduit par ſon oncle, ſéduiſit ſa maîtreſſe, Madame *de Villiers*. Leur but & leurs eſpérances n'étoient pas & ne pouvoient être de ſe faire un parti dans le Royaume. Ils prétendoient ſeulement vendre & livrer *Quillebeuf* aux Hollandais, & introduire les ennemis en Normandie. Ce fut plutôt une lâche trahiſon mal-ourdie, qu'une conſpiration. Le ſupplice de tous les coupables fut le ſeul événement que produiſit ce crime inſenſé, dont à peine on ſe ſouvient aujourd'hui. Le Roi envoya Briſſac, Major de ſes Gardes, à Rouen pour ſe ſaiſir de la Truaumont. Celui-ci, ſans s'émouvoir, dit à Briſſac ſon ancien ami : » Je m'en vais te ſuivre, laiſſe-moi » ſeulement entrer dans mon cabinet pour » quelque néceſſité ». Briſſac le laiſſa faire, & fut bien étonné de l'en voir ſortir avec deux piſtolets. La Truaumont en déchargea un ſur le Major ; mais il le manqua, & la balle alla bleſſer un Garde-du-corps qui n'étoit pas éloigné. Le Major, dans le temps qu'on le miroit, cria, *tire*, pour faire voir qu'il n'avoit pas peur. A ce mot, un des Gardes, croyant que ſon Officier lui donnoit ordre de tirer, lâcha ſon mouſqueton dans le corps de la Truaumont, qui mourut le lendemain, avant que le Premier Préſident

eût pu lui faire donner la queſtion, & par conſéquent ſans rien avouer. Cet incident auroit pu dans la ſuite ſauver la vie au Chevalier de Rohan, ſi, après avoit tout nié à ſes autres Juges, il n'avoit pas tout avoué à M. *de Beſſons*, Conſeiller d'Etat, qui lui arracha ſon ſecret en lui promettant ſa grâce. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & montra beaucoup de réſignation dans ſes derniers momens. Il s'étoit flatté d'être exécuté ſecrètement à la Baſtille; & après la lecture de ſon arrêt, il demanda ſi l'on n'y avoit pas dreſſé un échafaud. Le Père *Bourdaloue* qui l'aſſiſtoit à la mort, lui ayant dit qu'il falloit ſe réſoudre à mourir publiquement dans la rue, il répondit; *Tant mieux; nous en aurons plus d'humiliation.* Le bourreau étant entré dans ſa chambre, l'aborda en lui diſant: *Monſeigneur, vous plaît-il que je faſſe ma charge*: & le Chevalier lui ayant répondu que oui, il lui mit la corde au cou, & lui demanda s'il vouloit qu'on lui liât les mains avec un ruban de ſoie. Le Chevalier répliqua que *Notre Seigneur n'ayant été lié qu'avec des cordes, il ne méritoit pas de porter d'autres liens.* Il demanda pardon à tous ceux qu'il avoit offenſés, & marcha courageuſement au ſupplice.

On lit dans les Mémoires du Marquis *de la Farre*, que perſonne ne demandant à Louis XIV la grâce du Chevalier de Rohan, ce Monarque fut tenté de lui-même de l'accorder. Le Marquis de la Farre pouvoit ajouter, que ce fut au ſortir d'une repré-

ſentation de Cinna, où la clémence d'Auguſte eſt ſi bien repréſentée, que le Roi ſe ſentit diſpoſé à tout pardonner à ce Seigneur qui s'étoit rendu coupable d'un crime d'Etat. Ce trait eſt un bel éloge de la tragédie de Corneille.

PERSONNE n'ignore avec quelle grandeur d'ame Louis XIV vit approcher la mort. Il dit à Madame de Maintenon dans ces derniers momens : *J'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir* ; & à ſes domeſtiques : *Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* Il donna tranquillement ſes ordres ſur beaucoup de choſes, & même ſur ſa pompe funèbre. Le courage avec lequel il vit approcher ſa fin, fut dépouillé de cette oſtentation répandue ſur toute ſa vie ; ce courage alla juſques à avouer ſes fautes. Son ſucceſſeur a toujours conſervé, écrites au chevet de ſon lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant entre ſes bras. Les voici fidellement copiées : « Vous allez être bientôt Roi » d'un grand Royaume. Ce que je vous » recommande plus fortement, eſt de n'ou- » blier jamais les obligations que vous avez » à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez » tout ce que vous êtes. Tâchez de con- » ſerver la paix avec vos voiſins, j'ai trop » aimé la guerre : ne m'imitez pas en cela, » non-plus que dans les trop grandes dé- » penſes que j'ai faites. Prenez conſeil en

» toutes choſes, & cherchez à connoître
» le meilleur, pour le ſuivre toujours.
» Soulagez vos Peuples le plutôt que vous
» le pourrez, & faites ce que j'ai eu le
» malheur de ne pouvoir faire moi-même ».

LE Prince de Condé avoit l'ame aſſez grande pour prendre en main la défenſe d'un rival malheureux. Le Comte *d'Harcourt* avoit été défait devant Lérida en 1647; c'étoit peut-être le ſeul déſaſtre qu'il eût eſſuyé depuis qu'il commandoit les armées: cependant chacun s'élevoit contre lui. Le Prince de Condé qui n'avoit pas lieu de ſe louer de la conduite du Comte à ſon égard, fût néanmoins le ſeul qui lui accorda ſa protection dans cette circonſtance: il répéta pluſieurs fois en plein Conſeil, *que quelque grand & heureux que fût un Général, on ne devoit pas s'attendre à le voir invincible.*

M. le Prince étoit fort ſujet à ſe mettre en colère; mais il ne tardoit pas à s'en repentir. Un jour qu'il s'étoit emporté contre le Comte *de Palluau*, qui fut depuis le Maréchal *de Clérembault**, il ſaiſit à l'inſtant même l'occaſion de réparer ſon tort; & comme il étoit près de monter à cheval, & qu'on venoit de lui apporter ſon manteau, il s'approcha de cet Officier, & lui dit: « Je te prie de me boutonner ma caſaque ». M. de Palluau lui répondit: « Je vois bien » que vous avez envie de vous raccom- » moder avec moi; j'y conſens, ſoyons

» bons amis ». M. le Prince ſe mit à rire, & témoigna la plus grande ſatisfaction de ce que le Comte avoit ſi bien pris la choſe.

MESSIEURS *de Candale*, *de Bouteville*, *de Souvré*, *de Saint-Meſgrin*, *de Jerzai* & autres partiſans du Cardinal Mazarin, s'étoient vantés à Saint-Germain, que les Frondeurs ne leur faiſoient point quitter le haut du pavé dans les Tuileries; & en effet ils affectoient depuis quelque temps de faire de grands ſoupers ſur la terraſſe du jardin (1) de *Renard*, d'y mener des Violons, & de boire publiquement à la ſanté de Son Eminence. Cette forfanterie déplut beaucoup au Duc *de Beaufort* qui réſolut de troubler la première orgie de ces Meſſieurs. Il s'y rendit accompagné d'un grand nombre de ſes amis; & s'adreſſant au Duc de Candale, il lui dit qu'il venoit ſe réjouir familièrement

(1) Ce *Renard* avoit été laquais de l'Evêque de Beauvais, & enſuite ſon valet-de-chambre. Comme il entroit au Louvre par le moyen de ſon Maître, il avoit coutume de préſenter tous les matins un bouquet à la Reine, qui aimoit les fleurs. Ces petits préſens étant bien reçus, Renard obtint de Sa Majeſté quelques récompenſes, & entre autres, la jouiſſance d'une partie du jardin des Tuileries. Il y bâtit une maiſon, & l'embellit ſi bien, que ce lieu devint un réduit pour les perſonnes de la plus haute qualité. On s'y divertiſſoit, on y jouoit, & ſouvent même on y tenoit des conférences ſur les affaires du temps. Renard s'étoit fait peindre en jeune garçon qui préſentoit des fleurs à la Fortune, pour tirer quelques préſens de la Déeſſe. La Fortune tendoit la main pour recevoir le bouquet, & faiſoit, en ſouriant, tomber une pluie d'or dans le ſein du jeune garçon.

avec lui, & profiter de la liberté qui régnoit ſur le pavé de Paris. La raillerie ne plut pas ; on y répondit avec aigreur, & le Duc de Beaufort qui n'attendoit que cela, prit un bout de la nappe & renverſa tout ce qui étoit ſur la table. On coiffa d'un potage M. *de Vineville* qui ſe trouvoit là par haſard. Le Commandeur *de Jars* eut le même ſort. On caſſa les inſtrumens ſur la tête des Violons. *Ménil* qui étoit avec M. de Beaufort, donna trois ou quatre coups d'épée à *Jerzai*. Le Duc voulut mettre l'épée à la main ; mais il en fut empêché par ſes amis, qui virent bien que la partie n'étoit pas égale ; il ſortit de Paris le lendemain matin dans le deſſein de faire appeler le Duc de Beaufort. La Cour empêcha que les choſes n'allaſſent plus loin.

Le Duc de Beaufort alloit tous les ſoirs chez Madame de Montbazon, d'où il ne ſortoit ordinairement qu'à deux ou trois heures après minuit. Un ſoir qu'il ne la trouva pas, il dit tout haut au Portier, qu'il s'en alloit à l'hôtel de Vendôme, & qu'il reviendroit à onze heures. On prétend que deux inconnus qui s'étoient avancés auprès du carroſſe l'entendirent. Quoi qu'il en ſoit, il fut à peine à la Croix du Trahoir, qu'il changea d'avis, & préféra d'aller ſouper à l'hôtel de Nemours. Il renvoya ſa voiture à l'hôtel de Vendôme, avec ordre à ſon Ecuyer de la lui ramener ſur les onze heures chez Madame de Montbazon. Comme il n'alloit jamais ſans être accompagné de

gens

gens bien armés, deux Gentilshommes & deux Valets-de-chambre s'étoient mis dans le carroſſe qui revint le chercher. Chacun d'eux avoit un mouſqueton & des piſtolets. Ils étoient à la Croix du Trahoir, lorſque vingt hommes à cheval environnèrent le carroſſe & ordonnèrent au cocher d'arrêter. Un des deux Gentilshommes tira ſon mouſqueton & bleſſa un des voleurs. Au même inſtant un de ceux qui attaquoient s'élança dans la voiture, & donna un coup de poignard à l'autre Gentilhomme, & ce coup de poignard fut ſuivi de pluſieurs coups de piſtolet, dont un acheva de tuer le Gentilhomme déjà bleſſé. Cela fait, les voleurs ſe retirèrent & emportèrent leur compagnon bleſſé. Le carroſſe arriva à l'hôtel de Montbazon, & l'on tira le corps du malheureux Gentilhomme, qui fut expoſé aux yeux du peuple juſqu'au lendemain après midi. M. de Beaufort fit paſſer la choſe pour un aſſaſſinat; & les Frondeurs publièrent que c'étoit le Cardinal Mazarin qui l'avoit fait commettre. D'autres prétendirent que c'étoient les amis de M. le Prince. On pendit, la nuit ſuivante, un portrait du Cardinal à un poteau qui étoit auprès du Pont-Neuf, avec un arrêt écrit au-deſſous qui le qualifioit d'aſſaſſin du Duc de Beaufort; mais le jour parut à peine, que le Lieutenant-Criminel en perſonne vint faire enlever le tableau & informer contre les auteurs de cette exécution. A quelques jours de là, trois des voleurs qui avoient tué le Gentilhomme de

M. le Duc de Beaufort furent rompus, & perſiſtèrent ſur la roue à déclarer qu'ils n'avoient jamais eu d'autre deſſein que de voler, & que ſans la réſiſtance de ceux qui étoient dans le carroſſe, il n'y auroit eu perſonne de tué. Ce prétendu aſſaſſinat ne fut donc pas prouvé, ce qui fâcha beaucoup les Frondeurs.

Ce fut à l'endroit où commence la rue d'Antin, du côté de la rue Neuve des Petits-Champs, derrière les murs du jardin de l'hôtel de Vendôme, que les Ducs de Beaufort & de Nemours ſe battirent en duel, cinq contre cinq, le 30 Juillet 1652, vers les ſept heures du ſoir. M. de Beaufort avoit pour ſeconds, *Buri*, *de Ris*, *Brillet* & *d'Héricourt*. Le Marquis *de Villars*, père du Maréchal, le Chevalier *de la Chaiſe*, *Compan* & *d'Uzerches*, étoient les ſeconds du Duc de Nemours, qui avoit lui-même chargé les piſtolets, & les avoit apportés avec des épées. Lorſqu'ils furent en préſence : *Eh ! beaufrère, quelle honte ! oublions le paſſé & ſoyons bons amis*, lui dit M. de Beaufort. *Ah ! coquin, il faut que je te tue ou que tu me tues*, répondit M. de Nemours. Il tira le premier, apparemment comme l'offenſé, & voulut enſuite fondre l'épée à la main ſur M. de Beaufort, qu'il avoit manqué, & qui le tua roide de trois balles dans l'eſtomac. D'Héricourt fut tué par le Marquis de Villars, & de Ris par d'Uzerches ; les autres ne ſe bleſsèrent pas dangereuſement.

UN jour qu'on préſentoit à Louis XIV trois plans différents pour la reconſtruction du château de Madrid, après que les courtiſans eurent donné leur avis, ſans qu'aucun ſe fut ſouvenu du peuple : « Voici, dit M. » le Duc de Bourgogne en déſignant le » plus magnifique de ces trois plans, celui » dont l'exécution me plairoit davantage » ſi notre armée n'avoit pas beſoin d'ar- » gent. Meſſieurs, répondit le Roi en ſe » tournant vers ſes courtiſans, cela s'appelle » dire ſon avis bien ſenſément ».

Comme on parloit, en préſence du même Prince, des richeſſes immenſes qu'avoit laiſſées le Cardinal *Mazarin*, le Duc de beauvilliers dit qu'il avoit trouvé le ſecret de calmer ſes inquiétudes au lit de la mort, en diſpoſant le Roi à lui en faire une donation générale. « Il eût encore fallu, dit M. » le Duc de Bourgogne, qu'il eût fait » ratifier cette donation par le pauvre » peuple qui réclamoit ſa dépouille ».

JAMAIS homme ne fit tant de dépenſes, n'emprunta tant, & ne rendit ſi bien que le Cardinal de Retz. Peu de jours avant ſon dernier voyage de Rome, il fit aſſembler ſes créanciers, examina leurs comptes, & leur témoigna le regret qu'il avoit de ne pouvoir s'acquitter entièrement avec eux. Tous ſe récrièrent là-deſſus, & lui dirent

qu'ils ne venoient point pour lui demander de l'argent, qu'ils en avoient encore à ſon ſervice. Une Dame entr'autres ſe leva en lui offrant cinquante mille écus qu'elle le prioit d'accepter pour les beſoins de ſon voyage. Le Cardinal confus de tant de généroſité, en témoigna de ſon mieux ſa reconnoiſſance ; & ſe tournant vers un Marchand qui étoit-là: *Il y a*, dit-il, *ce pauvre Chapelier à qui je dois beaucoup ; je rougis de ne pouvoir le ſatisfaire comme je le voudrois & comme il le mérite* ». Moi, Mon» ſeigneur, répondit le Chapelier ; il eſt » vrai que je ſuis pauvre, mais je n'ai pas » moins de cœur que les autres, ni moins » d'attachement pour votre perſonne : je ne » vous demande rien, & voilà encore trois » chapeaux rouges que je prie Votre Emi» nence d'emporter avec elle ». Tout le monde fut ſurpris d'une bonté d'ame ſi ſingulière dans un Artiſan, & le Cardinal ne put retenir ſes larmes : il remercia Dieu qui tournoit ſi favorablement pour lui les cœurs de tant de perſonnes différentes.

Le Cardinal vint à bout, par ſon économie, de payer toutes ſes dettes. Il paſſa les dernières années de ſa vie à Paris, dans un petit cercle d'amis choiſis, dont ſa converſation faiſoit l'agrément. C'étoit un autre homme ; tranquille, modéré, exact à ſon devoir, il fut regretté de ſes amis, de ſes domeſtiques & des pauvres.

Le Cardinal de Retz & les Frondeurs,

cherchant à exciter une nouvelle ſédition dans Paris, imaginèrent qu'il falloit perſuader que la Cour avoit voulu faire aſſaſſiner *Joly*, un des Syndics pour les rentes ſur la Ville, Conſeiller au Châtelet, & homme fort accrédité parmi le peuple. « On » plaça ſon pourpoint & ſon manteau ſur un » morceau de bois dans une certaine attitude. *D'Eſtainville* tira un coup de piſtolet » avec tant de juſteſſe ſur une des manches qu'on avoit remplies de foin, qu'il » l'a perça préciſément où il falloit ; après » quoi il fut arrêté entre lui & *Joly*, » que le véritable coup ſeroit tiré le lendemain matin ſur les ſept heures & demie » dans la rue des Bernardins..... La choſe » fut faite comme on l'avoit projettée ; *d'Eſtainville* s'approcha du carroſſe, *Joly* ſe » baiſſa, le coup paſſa par-deſſus la tête, » & fut ſi bien ajuſté qu'il ſe rapportoit » parfaitement à la ſituation où il devoit » être dans le carroſſe. *Joly* fut conduit » chez un Chirurgien, vis-à-vis Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où ayant été déshabillé, on lui trouva au bras gauche, » à l'endroit où les balles devoient avoir » paſſé, une eſpèce de plaie qu'il s'étoit » faite lui-même la nuit avec des pierres » à fuſil ; de ſorte que le Chirurgien ne » douta pas que ce ne fût l'effet du coup, » & y mit un appareil dans les formes, » tandis que *d'Argenteuil* diſoit & faiſoit » tout ce qu'il pouvoit pour inſinuer que » cette entrepriſe n'avoit pu venir que de

» la part de la Cour, qui vouloit ſe dé-
» faire de celui des Syndics qui paroiſſoit
» le plus ferme & le plus affectionné au
» bien public ».

MADAME de la Vallière portoit dans ſon ſein des preuves de ſa première foibleſſe. Heureuſement ſon terme vint à minuit. Le lendemain le bruit ſe répand à la Cour que *la Vallière* eſt accouchée. Aimant mieux mourir que de laiſſer ſoupçonner ſa fragilité, elle ſe lève, s'habille & reçoit la Reine qui, pour aller à la meſſe, étoit obligée de paſſer par ſon appartement. Ce ſecret étoit ſon unique conſolation. Madame de Soiſſons la lui ravit. Elle avoit chez elle la fille d'un Avocat, jeune & jolie, dont elle faiſoit ſes délices, & qu'elle deſtinoit au Roi. Mademoiſelle de la Vallière ayant un jour paſſé devant cette fille, ſans la ſaluer, la Comteſſe dit aſſez haut à Madame de Ventadour : « Je ſavois bien que la Vallière étoit boi-
» teuſe ; mais je ne ſavois pas qu'elle fût
» aveugle ». La Vallière s'en plaignit au Roi, qui défendit le Louvre à Madame de Soiſſons. Pour s'en venger, celle-ci écrivit, de concert avec le Marquis *de Vardes*, ſon amant, & le Comte de Guiche, amant de *Madame*, une lettre ſuppoſée, par laquelle le Roi d'Eſpagne inſtruiſoit ſa fille de ce qu'elle devoit toujours ignorer. On la gliſſa dans le lit de la Reine. La *Molina*, une de ſes femmes, la trouva & la remit au

Roi. Cette lettre troubla la paix de la Famille Royale.

Avant ſa faveur, Mademoiſelle de la Vallière avoit été aimée éperdument d'un Lieutenant aux Gardes-Françaiſes. A ſon retour de l'armée, cet Officier va chez *Madame*, court à l'appartement de ſa maîtreſſe, voit des viſages importants & nouveaux, eſt refuſé poſitivement, ſort la rage dans le cœur. Un ami lui apprend qu'elle aime le Roi, lui fait le détail de cette affreuſe nouvelle, & l'enivre du poiſon de la jalouſie, avec toute la franchiſe d'une indiſcrète amitié. Ce malheureux amant s'écrie: » Tout » eſt perdu pour moi »! & ſe perce de ſon épée. Mademoiſelle de la Vallière donna des larmes à cet infortuné.

On attribue à Madame de la Vallière un ſonnet ſur l'inconſtance du Roi, ſon amant; il eſt probable que *Peliſſon*, ou quelqu'autre bel eſprit, en fut le véritable Auteur. Quoi qu'il en ſoit, voici ce ſonnet qui méritoit bien de trouver place dans le Recueil de *la Baumelle*.

Tout ſe détruit, tout paſſe; & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet ſe contenter toujours.
Le paſſé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les ſiècles futurs n'en doivent point attendre.
La conſtance a des lois qu'on ne veut point entendre.
Des déſirs d'un grand Roi, rien n'arrête le cours;
Ce qui plaît aujourd'hui, déplaît en peu de jours:
Cette inégalité ne ſauroit ſe comprendre.
Louis, tous ces défauts ſont tort à vos vertus:
Vous m'aimiez autrefois.... Et vous ne m'aimez plus!
Mes ſentimens, hélas, différent bien des vôtres!

Amour, à qui je dois & mon mal & mon bien;
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien ?
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres ?

LE Lacédémonien Pédarète, eſt-il dit dans l'Hiſtoire de Lacédémone, ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois cents : il eſt rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

UNE femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande, en tremblant, à un Ilote qui revient du camp. Vos cinq fils ont été tués. Vil eſclave ! t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mère court au Temple, & rend grâces aux Dieux.

UNE autre Lacédémonienne voit au ſiége ſon fils aîné qu'elle avoit placé dans un poſte, tomber mort à ſes pieds. Qu'on appelle ſon frère pour le remplacer, s'écria-t-elle auſſi-tôt.

PORSENNA, Roi des Toſcans, aſſiégeoit la ville de Rome, l'an de ſa fondation 246, & étoit prêt de réduire cette Ville à la dernière extrémité. Un jeune Romain, plein d'une noble ardeur, paſſe déguiſé en Etru-

rien, dans le camp ennemi ; il pénètre juſqu'à la tente de Porſenna, dont il poignarde le Secrétaire qu'il avoit pris pour le Roi. On l'arrête ; on lui demande ſon nom : Je ſuis Romain, répondit-il fièrement, & l'on me nomme *Mutius ;* tu vois un ennemi qui a voulu tuer ſon ennemi, & je n'aurai pas moins de courage pour ſouffrir la mort que j'en ai eu pour te la donner. En même-temps, comme pour punir ſa main droite d'avoir manqué ſon coup, il la mit ſur un braſier qu'on venoit d'allumer pour un ſacrifice, & il la vit brûler ſans témoigner aucun ſentiment de douleur. Le Roi, frappé de ce prodige de fermeté, le fait éloigner de l'autel, & lui rend ſa liberté. Puiſque tu ſais, lui dit Mutius, honorer la vertu, ce que tu n'aurois pu m'arracher par menaces, je l'accorderai à ton bienfait : ſache que nous ſommes trois cents jeunes Romains qui avons juré devant les Dieux de mourir tous ou de te poignarder au milieu de tes Gardes. Porſenna, également ſaiſi d'admiration & de crainte, prit le parti de lever le ſiége.

LES Suiſſes honoreront toujours la mémoire d'Arnold de Winkelried, Gentilhomme du pays d'Undervald. En 1396, ce vertueux Citoyen voyant, à la bataille de Sempach, que ſes compatriotes ne pouvoient enfoncer les Autrichiens, parce que ceux-ci, armés de toutes pièces, ayant mis pied à terre, & formant un bataillon ſerré, préſentoient un front

couvert de fer, hériſſé de lances & de piques, conçut le généreux deſſein de ſe ſacrifier pour ſa Patrie. « Mes amis, dit-il aux Suiſſes qui commençoient à ſe rebuter, je vais donner ma vie pour vous procurer la victoire; je vous recommande ſeulement ma famille. Suivez-moi, & agiſſez en conſéquence de ce que vous me verrez faire ». A ces mots, il les range en forme de triangle, dont il occupe la pointe, marche vers le centre des ennemis, & embraſſant le plus de piques qu'il peut ſaiſir, il ſe jette à terre, ouvrant à ceux qui le ſuivoient un chemin pour pénétrer dans cet épais bataillon. Les Autrichiens une fois entamés furent vaincus, la peſanteur de leurs armes leur devenant funeſte.

La ville de Calais, aſſiégée en 1346, par Edouard III, Roi d'Angleterre, nous offre un exemple mémorable du patriotiſme Français. Edouard venoit de réduire la Ville par famine, le 3 août 1347. Ce Prince, irrité d'avoir vu périr la fleur de ſon armée devant cette Ville, qui l'avoit arrêté un an entier, refuſa d'abord d'accorder aucune condition favorable aux habitans. Il vouloit rançonner les uns & faire mourir les autres. Cependant, ſur les repréſentations de ſes Généraux, qui appréhendoient avec raiſon qu'une telle conduite n'autoriſât les Français à uſer de repréſailles, le Monarque Anglais voulut bien ſe contenter de ſix victi-

mes, qui lui ſeroient préſentées nues têtes, la corde au cou, & les clefs de la Ville en leurs mains. Lorſque Mauni vint de la part d'Edouard annoncer aux habitans de Calais la dernière volonté du vainqueur, le Gouverneur le pria de reſter, afin d'aſſiſter à la déclaration qu'il alloit faire de cette volonté devant le peuple. Tous les habitans aſſemblés ſur la place, attendoient la réponſe d'Edouard, avec cette inquiétude que donnent la crainte de la mort & l'eſpérance de la vie. Dès que l'ordre eut été publié, un morne ſilence annonça l'anéantiſſement de tous les cœurs. Ils ſe regardoient en friſſonnant; cherchant avec effroi ces ſix victimes du ſalut public qu'ils déſeſpéroient de rencontrer. Ce long ſilence fut interrompu par des cris entrecoupés de ſanglots, de gémiſſemens & de pleurs. Jean de Vienne, leur brave Gouverneur, guerrier intrépide ſur la brèche, devenu Citoyen compatiſſant, confondoit ſes ſoupirs avec les leurs. Mauni, témoin d'un ſpectacle ſi attendriſſant, ne put retenir les larmes dont ſes yeux étoient inondés. Cependant le peu de temps accordé s'écouloit, il falloit ſe décider. Euſtache de Saint-Pierre ſe leva courageuſement au milieu de cette foule de Citoyens déſolés : « Seigneurs, grands & » petits, s'écria-t-il, grand méchef ſeroit » de laiſſer mourir un tel peuple, qui cy » eſt, par famine, ou autrement, quand » on y peut trouver aucun moyen, & ſeroit » grande grâce devant notre Seigneur qui

» de tel méchef le pourroit garder. J'ai en » droit moi ſi grande eſpérance d'avoir » pardon, ſi je meurs pour ce peuple ſau- » ver, que je veux être le premier ». A peine eût-il ceſſé de parler, qu'il reçut le prix le plus pur de la reconnoiſſance de ſes concitoyens, *chacun l'alloit adorer de pitié*, dit Froiſſard : ils ſe proſternèrent à ſes pieds en les arroſant de leurs larmes. Quel eſt le pouvoir de la vertu ! Jean d'Aire, courageux imitateur d'Euſtache ſon couſin, vint ſe ranger auprès de lui dans la réſolution de partager l'honneur de mourir pour la Patrie. Jacques & Pierre Wiſſant, frères & parens de ces généreux martyrs, ſe dévouèrent pareillement : Pourquoi, ajoute l'Abbé Velly, dont ce récit eſt emprunté, faut-il que l'hiſtoire, qui nous a tranſmis les noms de tant d'hommes inutiles ou funeſtes au genre humain, ait négligé de nous apprendre ceux des deux autres victimes ? Le Gouverneur à qui la foibleſſe de l'âge, les infirmités & la douleur ne permettoient pas de ſe ſoutenir, monta à cheval & les conduiſit juſqu'à la porte de la Ville : là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de ſon Roi. Ils parurent devant le Monarque Anglais, & lui préſentèrent les clefs de la Ville. Tous les Seigneurs qui environnoient le Roi, ne pouvoient diſſimuler la pitié & l'admiration qu'une pareille magnanimité leur inſpiroit : on n'entendoit autour du Prince qu'un murmure confus,

excité par la compaſſion générale ; Edouard ſeul parut inflexible : il les regarda d'un air ſévère, & commanda qu'on les conduisît au ſupplice. Ce fut en vain que le Prince de Galles ſe jetta à ſes pieds ; on eut dit qu'en ce moment la colère avoit mis ſur les yeux de ce Prince un bandeau qui lui déroboit la honte d'un pareil emportement; il réitère l'ordre de faire venir le bourreau: *ſoit fait venir le coupe-tête*, dit-il. C'étoit fait de ces illuſtres infortunés, & de la gloire d'Edouard, ſans la Reine ſon épouſe, qui pour-lors étoit à l'armée. Cette reſpectable Princeſſe entra dans la ſalle & ſe précipita aux genoux de ſon mari, le conjurant par les motifs les plus puiſſants de l'honneur, de l'humanité & de la Religion, de ne pas ſouiller ſa victoire. Le Monarque baiſſa les yeux : après un moment de ſilence. *Ah ! Madame*, s'écria-t-il, *je aimaſſe mieux que vous fuſſiez autre par que cy : vous me priez ſi acertes, que je puis vous éconduire. Si vous les donne à votre plaiſir.* Auſſi-tôt la Reine les emmena dans ſon appartement, les fit habiller, ordonna qu'on leur apportât à dîner ; & les renvoya ſous une eſcorte ſûre, après leur avoir fait donner à chacun ſix pièces d'or pour leurs beſoins.

LORS du ſiége de Turin, formé par l'armée Françaiſe en 1640, un Sergent des Gardes Piémontaiſes donna cet exemple ſingulier de patriotiſme. Ce Sergent gardoit

avec quelques ſoldats le ſouterrein d'un ouvrage de la Citadelle ; la mine étoit chargée ; il n'y manquoit qu'un fauciſſon pour faire ſauter pluſieurs compagnies de Grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poſte. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la Place. Ce Sergent, avec fermeté, ordonna aux ſoldats qu'il commandoit, de ſe retirer ; les charge de prier de ſa part le Roi, ſon maître, de protéger ſa femme & ſes enfans, bat le briquet, met le feu à la poudre, & périt pour ſa Patrie.

Nous voyons dans l'Hiſtoire de la Chine, qu'un Chinois, juſtement irrité des vexations des grands, ſe préſente à l'Empereur, & lui porte ſes plaintes. « Je viens, dit-il, » m'offrir au ſupplice auquel de pareilles » repréſentations ont fait traîner ſix cens » de mes concitoyens ; & je t'avertis de te » préparer à de nouvelles exécutions ; la » Chine poſsède encore dix-huit mille bons » patriotes, qui, pour la même cauſe, vien- » dront ſucceſſivement demander le même » ſalaire ». La cruauté de l'Empereur ne put tenir contre tant de fermeté ; il accorda à cet homme vertueux la récompenſe qui le flattoit le plus, la punition des coupables, & la ſuppreſſion des impôts.

La même hiſtoire nous fournit, dans une mère, un autre exemple frappant de l'Amour de la Patrie. Un Empereur, pourſuivi

par les armes victorieuſes d'un Citoyen, voulut ſe ſervir du reſpect aveugle qu'en ce pays un fils a pour les ordres de ſa mère, afin d'obliger ce Citoyen de ſe déſarmer. Il députe, vers cette mère, un Officier qui, le poignard à la main, lui dit qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton Maître, » lui répondit-elle avec un ſourire amer, » ſe ſeroit-il flatté que j'ignore les conven- » tions tacites, mais ſacrées, qui uniſſent » les Peuples aux Souverains, par leſquelles » les Peuples s'engagent à obéir, & les Rois » à les rendre heureux ? Il a le premier » violé ces conventions. Lâche exécuteur » des ordres d'un Tyran, apprends d'une » femme, ce qu'en pareil cas on doit à ſa » Patrie ». Elle arrache, à ces mots, le » poignard des mains de l'Officier, ſe frappe, & lui dit : « Eſclave, s'il te reſte encore » quelque vertu, porte à mon fils ce poi- » gnard ſanglant ; dis-lui qu'il venge la » Nation, qu'il puniſſe le Tyran ; il n'a » plus rien à craindre pour moi, plus » rien à ménager ; il eſt maintenant libre » d'être vertueux ».

GODINA, femme du Duc de Merci, en Angleterre, prouva ſon amour pour ſon Pays par un acte bien ſingulier. Cette femme étoit la Princeſſe la plus célèbre de ſon ſiècle par ſa beauté & ſa vertu. Son mari, dit un Hiſtorien Anglais, avoit mis un impôt accablant ſur les habitans de Coventri. Sa femme

le ſollicita de le lever ; mais cet homme ne lui accorda ſa demande, qu'à condition qu'elle traverſeroit, nue, toute la Ville. Godina ſe ſoumit à ce caprice ; & ayant fait défendre aux habitans de la regarder, ſous peine de mort, elle monta à cheval, & paſſa dans toutes les rues de la Ville, ſans autre voile que ſes grands cheveux. Un homme pouſſé par la curioſité, entr'ouvrit une fenêtre ; mais il fut mis à mort auſſi-tôt : & en mémoire de cet événement, on a conſervé dans cette Ville, au même endroit, une ſtatue dans l'attitude d'une perſonne qui regarde.

LORSQUE Soliman marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & ſe plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des ſoldats lui avoient enlevé des beſtiaux qui faiſoient toute ſa richeſſe. *Il falloit que vous fuſſiez enſevelie dans un ſommeil bien profond*, lui dit en riant le Sultan, *puiſque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui, je dormois, Seigneur*, répondit-elle, *c'étoit dans la confiance que votre Hauteſſe veilloit pour la ſureté publique.* Soliman, aſſez magnanime pour approuver ce mot, tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

SCHAH ABAS, *le Grand*, Roi de Perſe, ſavoit également reconnoître ſon devoir.

Parmi pluſieurs traits que l'on pourroit citer ici, en voici un ſingulier. Un jour ce Prince ayant beaucoup bu chez un de ſes favoris, voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui gardoit la porte lui en refuſa l'entrée. « Il n'entrera jamais ici, dit-il, tant » que j'aurai mon emploi, d'autre mouſta- » che que celle de mon maître. — comment, » répond le Prince, eſt-ce que tu ne me » connois pas ? — Je ſais que vous êtes le » Roi des hommes, mais non pas celui des » femmes ». Cette ſaillie plut à Abas, il ſe retira. Le favori ayant appris cette incartade, alla ſe jeter aux pieds de ſon maître. « Seigneur, lui dit-il, je viens vous prier » de ne point m'imputer la faute de mon » malheureux domeſtique; je l'ai chaſſé de » chez moi. Ce garde, répondit Abas, n'a » point mal fait, & puiſque vous l'avez » chaſſé, je le prends à mon ſervice ». Il lui donna un petit Gouvernement.

LE Prince Menzikoff commandoit une armée Ruſſe, où par ſa négligence, il s'étoit gliſſé des abus énormes. Un Officier Allemand, indigné de ces déſordres, en avertit Pierre I, qui traita très-durement ſon favori. Menzikoff ſe donna tant de mouvemens, qu'il parvint à connoître ſon accuſateur, auquel il parla en ces termes: « Il faut que » vous ſoyez un homme bien eſtimable, » pour avoir mieux aimé vous expoſer à » mon reſſentiment, que de laiſſer ignorer

» au Czar une choſe qui l'intéreſſe. Soyez » mon ami ; aidez-moi de vos lumières, & » acceptez un préſent de deux mille ducats, » comme une marque de mon eſtime ». *Mémoires de Ruſſie.*

PARMI quelques priſonniers Romains que Mithridate avoit fait, on lui amena un Officier qui ſe nommoit Pomponius, & qui étoit bleſſé dangereuſement. Le Roi lui demanda, ſi en lui ſauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami ? Oui, répondit le priſonnier, ſi vous faites la paix avec les Romains, ſinon, je n'ai pas même à délibérer. Ceux qui étoient préſents, irrités de cette fière réponſe, excitoient Mithridate à le faire mourir ; mais ce Prince rejeta ce lâche conſeil, en leur diſant : « Reſpectons la » vertu malheureuſe ». *Hiſtoire Romaine.*

LES Empereurs Théodoſe, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin, Préfet du Prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre » perſonne ou de notre gouvernement, nous » ne voulons pas le punir. S'il a parlé par » légéreté, il faut le mépriſer : ſi c'eſt par » folie, il faut le plaindre : ſi c'eſt une in- » jure, il faut lui pardonner ».

APRÈS la mort du grand Penſionnaire Barnevelt, ſes enfans entrèrent dans une conſ-

piration contre le Prince Maurice. L'ainé ayant été pris, la veuve de Barnevelt demanda audience au Prince, qui, en qualité de Stathouder, pouvoit accorder la grâce du coupable. Le Stathouder ne refusa point audience à la mère; mais il n'eut point d'égard à sa prière, & lui dit, qu'il étoit surpris de la voir demander grâce pour son fils, elle qui ne l'avoit point demandée pour son mari. « Je n'ai point demandé grâce » pour mon mari, répondit cette veuve, » parce qu'il étoit innocent; mais je la de- » mande pour mon fils, parce qu'il est cou- » pable ». Et elle se retira aussi-tôt.

DURANT les troubles de la ligue en 1590, Barri de Saint-Aunez, Gouverneur pour Henri IV à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au Duc de Montmorenci, qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs, qui marchèrent aussi-tôt avec les Espagnols vers Leucate. Ils pressèrent ce Gouverneur de leur livrer cette place. Ils menacèrent même de le faire mourir s'il n'engageoit Constance de Cezelli sa femme, qui s'étoit mise à la tête de la garnison, de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Constance, avertie du danger de son époux, répond que si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de son mari, en livrant

une fortereſſe pour la conſervation de laquelle il feroit gloire de mourir. Les aſſiégeans font pluſieurs tentatives où ils ſont repouſſés : irrités de cette courageuſe réſiſtance, qu'un ennemi généreux auroit admiré, ils exécutent leur cruelle menace, & lèvent le ſiége. La garniſon voulut uſer de repréſailles ſur le Seigneur de Loupian, qui étoit du parti de la ligue, & qui avoit été fait priſonnier. Notre héroïne s'y oppoſa. Henri le grand, qui ſavoit récompenſer les belles actions, lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, avec la ſurvivance pour ſon fils. *Hiſt. du Languedoc.*

La Rochelle, le boulevard du Calviniſme, eſt aſſiégée en 1627, par les armées royales. Les Rochellais éliſent pour leur Maire, leur Capitaine & leur Gouverneur, Jean Guiton. Ce brave homme ſe refuſa d'abord par modeſtie, à ce choix ; mais ſe voyant preſſé par les inſtances de ſes compatriotes, il prend un poignard, & leur dit : « Je » ſerai Maire, puiſque vous le voulez ; » mais à condition qu'il me ſera permis » d'enfoncer ce poignard dans le ſein du » premier qui parlera de ſe rendre. Je » conſens qu'on en uſe de même envers » moi, dès que je parlerai de capituler ; » & je demande que ce poignard demeure » tout exprès ſur la table où nous nous aſ- » ſemblons dans la maiſon-de-ville ». Le Cardinal de Richelieu, qui conduiſoit les

opérations du ſiége, avoit fait élever, devant la porte de la ville, une digue qui en bouchoit l'entrée, & empêchoit les proviſions d'arriver. Quelqu'un diſant à Guiton, que la faim faiſoit périr tant de monde, que bientôt la mort achevera d'emporter tous les habitans : *Eh ! bien*, répondit-il froidement, *il ſuffit qu'il en reſte un pour fermer les portes*. Journal du ſiége.

LORSQUE les Turcs, maîtres de Sbarras, aſſiégeoient Trembawla, en 1675, la nobleſſe des environs, qui s'étoit refugiée dans cette fortereſſe, voyant le danger preſſant, & déſeſpérant d'avoir du ſecours, propoſoit à la garniſon de livrer la place. La femme du Gouverneur, qui, ſans être apperçue, avoit entendu les réſolutions que l'on venoit de prendre, va auſſi-tôt ſur la brèche avertir ſon mari de ce qui ſe paſſe. Chraſonowski vole à l'inſtant à ce conſeil de lâches. « Il » eſt douteux, dit-il, ſi l'ennemi nous » prendra ; mais il eſt certain que ſi vous » perſiſtez dans votre miſérable réſolution, » je vous brûlerai vifs dans cette ſalle même : » des ſoldats ſont aux portes, la mèche » allumée, pour exécuter mes ordres ». Cette fermeté en impoſe aux cœurs les plus abattus, & l'on continue à ſe défendre. Les Turcs, de leur côté, redoublent leurs efforts. Repouſſés quatre fois de ſuite, ils ſe préparent à réparer leur honte par l'attaque la plus vive. Chraſonowski en paroît alarmé.

Sa femme, qui regarde cette inquiétude comme une foibleſſe, ſe ſaiſit auſſi-tôt de deux poignards, qu'elle préſente à ſon mari. *Si tu te rends*, lui dit-elle fièrement, *l'un ſera contre toi, & l'autre contre moi.* Un moment après arrive l'armée Polonaiſe, qui fait lever le ſiége. *Hiſt. de Jean Sobieski.*

LES Impériaux gagnent, en 1687, la célèbre bataille de Heſau contre les Turcs. Dans une eſcarmouche qui précède cette grande action, le cornette de la compagnie Colonelle du régiment de Commerci, ſe laiſſe prendre ſon étendard. Le Prince de Commerci demande à l'inſtant au Duc de Lorraine, la permiſſion d'aller en enlever un autre aux infidelles. Ses inſtances réitérées font qu'il obtient ce qu'il déſire : il part auſſi-tôt avec une ardeur extrême, apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'un zagaye, court à lui le piſtolet à la main, tire de fort près, manque ſon coup, & jette ſon piſtolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le Muſulman profite de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc ſa zagaye. Le Prince la ſaiſit froidement de la main gauche, & de la droite aſſène un ſi terrible coup d'épée ſur la tête de ſon adverſaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune Prince arrache lui-même de ſon corps la zagaye, porte le fruit de ſa victoire, toute teinte de ſon ſang, à ſon général, fait appeler ſon cornette, & lui

dit, ſans s'émouvoir : « Voilà, Monſieur, » un étendard que je vous confie : il me » coûte un peu cher, & vous me ferez » plaiſir de le mieux conſerver que celui » que vous vous êtes laiſſé enlever ». Cette réprimande ſingulière eſt preſqu'autant admirée que l'action même. L'Empereur, dans la vue de récompenſer ce jeune Prince d'une manière digne de lui, fait placer l'étendard avec des cérémonies extraordinaires dans le temple principal de ſa capitale. L'Impératrice de ſon côté, en fait de ſa propre main un autre, qu'elle envoie au Prince de Commerci, pour remplacer celui que ſa compagnie Colonelle a perdu. *Vie du Prince Eugène.*

LES Français attaquent, en 1696, dans le Canada, les Iroquois, qui ſont ſurpris & diſſipés : Un illuſtre guerrier de cette nation, âgé de près de cent ans, dédaignant de fuir, ou ne le pouvant pas, eſt pris & abandonné aux ſauvages qui, ſuivant leurs barbares coutumes, lui font ſouffrir les plus horribles tourmens. Ce vieillard ne pouſſe pas un ſoupir, mais reproche fièrement à ſes compatriotes de s'être rendus les eſclaves des Européens, dont il parle avec le plus grand mépris. Ces invectives aigriſſent un des ſpectateurs, qui lui donne trois ou quatre coups de couteau pour l'achever. *Tu as tort*, lui dit froidement le priſonnier, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme.* Hiſt. de la nouvelle France.

LE barbare Alderète, à la tête des conquérans du Mexique, chargea de fers, & fit mettre ſur des charbons ardents l'infortuné Empereur Guatimozin, & ſon favori, pour les obliger, par ce ſupplice, à déclarer où étoient les tréſors de l'Empire. Le Miniſtre, cédant enfin à ſa douleur, jette quelques cris. Guatimozin le regarde; *& moi*, lui dit-il, *ſuis-je ſur des roſes ? — Hiſt. d'Eſpagne.*

UN homme à Paris, qui paroiſſoit aſſez à ſon aiſe, devint amoureux & épouſa une fille, que la mort de ſes parens & la misère avoient jetée dans le libertinage. Au bout de quelques mois, elle ſut que ſon mari étoit un eſpion: « Apparemment, lui dit-elle, » que vous n'avez pris ce métier qu'après » avoir réfléchi qu'on riſque ſa vie à faire celui de voleur & d'aſſaſſin » ? Elle ſort & va ſe précipiter du Pont-royal dans la Seine où elle ſe noya. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

ISACHAN, oncle de Schah-Sefy, Roi de Perſe, avoit trois fils qu'il chériſſoit. La femme qui les lui avoit donnés étoit fille de Schah-Abas. Le Prince régnant Schah-Sefy ſe plaiſoit fort à ſa compagnie, à cauſe de ſon eſprit vif & enjoué. Elle prit un jour la liberté de le railler & de lui dire qu'elle s'étonnoit

noit de ce qu'ayant tant de belles femmes, il n'avoit point encore d'enfans, au-lieu qu'elle en avoit fait trois à ſon mari. Le Roi lui répondit qu'il étoit encore jeune, & qu'il auroit le temps de ſe donner des héritiers. Elle répartit qu'une terre mal labourée ne pouvoit produire, & ajouta : je crains, qu'après votre mort on ne ſoit obligé d'avoir recours à un de mes enfans. Le Roi, quoique piqué de ce diſcours, diſſimula ſon reſſentiment, & prit congé d'elle. Mais le lendemain il fit conduire ſes trois couſins, germains dans un jardin, où il leur fit couper la tête. A l'heure du dîner, il fit mettre les têtes dans un baſſin d'or qui étoit couvert; & ayant fait venir la mère, il tira les têtes l'une après l'autre par le nez, & lui dit : « voilà les enfans d'une ſi fertile femme ». La Princeſſe, ſurpriſe de cet horrible ſpectacle, demeura toute interdite; mais remarquant ſur le viſage du Roi les commencemens d'une fureur qui lui pronoſtiquoit un ſemblable traitement, elle ſe jetta à terre, baiſa les pieds du Roi, & lui dit: tout eſt bien fait, Dieu conſerve les jours du Roi. Après cette ſoumiſſion, il la renvoya, & fit venir le père, à qui il demanda ſi ce ſpectacle lui plaiſoit. Iſachan répondit qu'il ne lui déplaiſoit point; que ſi le Roi lui eût témoigné déſirer les têtes de ſes enfans, il les lui eût apportées lui-même; mais le Roi lui fit auſſi couper la tête quelques mois après. *Olearius.*

ON peut encore ſe rappeler ici ce trait de l'hiſtoire de Cambyſe, Roi de Perſe. Ce Prince étoit fort adonné au vin. Un jour un de ſes favoris, nommé Prexaſpes, lui repréſentant que l'on trouvoit à redire qu'il bût tant ; je veux te faire voir, lui répondit Cambyſe, que le vin ne m'ôte ni le jugement, ni l'adreſſe. Pour cet effet, après avoir bu plus qu'à l'ordinaire, il fit venir le fils de ce favori, commanda qu'on le liât à un arbre, & s'adreſſant au père : « Si je » ne perce, lui dit-il, le cœur de ton fils » avec cette flèche, tu auras raiſon de dire » que j'ai tort de tant boire ». Il tira enſuite ſur l'enfant, qui ayant été ouvert, fut trouvé avoir le cœur percé de la flèche. Le lâche favori, oubliant auſſi-tôt ſa douleur, ſe mit à louer l'adreſſe du tyran.

LE ridicule deſpotiſme de Geſſer, chez les Helvétiens, fit perdre à la maiſon d'Autriche, vers le commencement du treizième ſiècle, la ſouveraineté qu'elle avoit conſervée juſqu'alors ſur ces peuples. Ce Geſſer, homme bizarre & cruel, s'aviſa un jour de mettre un chapeau au bout d'une perche qu'il fit planter ſur la place d'Altorf, avec ordre aux paſſans de ſaluer ce chapeau, comme ſi c'étoit lui-même. Un laboureur, nommé *Guillaume Tiell*, ayant manqué à cette formalité, Geſſer le fit venir pour lui

demander raiſon de ſa déſobéiſſance ; le payſan s'excuſa, en diſant qu'il n'avoit aucune connoiſſance de cette loi, ſans quoi il n'auroit pas manqué de s'y conformer. Peu content de cette réponſe, le Miniſtre Autrichien ordonna au laboureur, ou de lui dire la vérité, ou d'abattre d'un coup de flèche une pomme ſur la tête de celui de ſes enfans qu'il aimoit le plus, ajoutant que s'il manquoit ſon coup, il lui feroit ôter la vie à lui-même. Ce père malheureux n'ayant pu adoucir ſon juge, ni par ſes pleurs ni par ſes prières, prit la flèche, & la décocha avec tant de bonheur, qu'il abattit la pomme à cent vingt pas de diſtance, ſans faire aucun mal à ſon fils. La joie du père fut égale au dépit du Gouverneur, qui, dans le deſſein de perdre Guillaume, lui ſuſcita une autre querelle ſur ce qu'il avoit une deuxième flèche dans ſon carquois. Il voulut ſavoir de lui à quel uſage elle étoit deſtinée : *A te tuer toi-même*, lui répondit le laboureur ; ce qu'il exécuta dans le temps même que le Gouverneur donnoit ſes ordres pour le faire conduire en priſon. Pluſieurs Citoyens ſe réunirent à Guillaume après la mort du tyran, & cette alliance fut le fondement de la République Helvétique, qui dure depuis plus de quatre cents ans.

En 1527, le Duc de Bourbon, général de l'armée de Charles V, eſt bleſſé à mort dans l'aſſaut qu'il donne à Rome. Quelques-

uns de ſes ſoldats, qui paſſoient près de l'endroit où il étoit étendu par terre près d'expirer, ſe demandoient les uns aux autres, s'il étoit vrai qu'il eût été tué. Lui-même, pour ne pas les décourager, répondit : *Bourbon marche devant.*

LES Portugais, maîtres de Diu, iſle ſituée ſur les côtes de Cambaye, & aſſiégés dans la Citadelle de cette iſle en 1546, par une armée d'Indiens, ſe défendirent avec un courage qui paroiſſoit au-deſſus de l'humanité. L'acharnement étoit même porté au point, qu'un ſoldat, dans la chaleur de l'action, s'arracha pluſieurs de ſes dents, & les mit dans ſon arquebuſe au défaut de balles qui lui manquoient. Ce ſiége montre un exemple ſingulier d'émulation. Deux jeunes Gentilshommes, Jean Manoel & Jean Faucon, qui alloient pour ſe battre en duel, apprennent que l'ordre eſt donné pour forcer les aſſiégeans dans leurs retranchemens; ils changent auſſi-tôt l'objet de leur cartel, & courent à l'envi l'un de l'autre, pour ſe ravir la gloire de paroître les premiers ſur les retranchemens ennemis. Manoel les atteint le premier : un coup de ſabre lui coupe la main droite qu'il met ſur le mur : un autre coup lui abat la main gauche; & comme il s'efforce encore de monter, appuyé ſur ſes deux poignets, un troiſième coup lui enleva la tête. Faucon, ſon rival, qui monte en même-temps, a un ſort à-peu-près égal. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

UN ſage Arabe avoit diſſipé ſes biens au ſervice d'un Calife, & ce Monarque, noyé dans les délices, lui diſoit ironiquement. Connois-tu quelqu'un qui faſſe profeſſion d'un plus grand détachement que toi ? — Oui, Seigneur. — Quel eſt-il ? — Vous ! je n'ai ſacrifié que ma fortune ; vous ſacrifiez votre gloire. *Apol. orient.*

LA guerre eſt pour la plupart de ceux qui s'y adonnent, moins un champ de gloire, qu'un métier. Charles-Quint faiſoit attaquer, en 1525, par le Marquis de Peſcaire, Pizighitone, place du Milanez. Il y avoit dedans trois excellents arquebuſiers, qui, ayant été mis en garde en un certain lieu ſecret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque Eſpagnol, ſur lequel ils puſſent décharger leurs arquebuſes à coups ſûrs. Il arriva qu'ayant couché mort par terre le Capitaine Buſto & le Capitaine Mercado, le troiſième ayant dreſſé ſon arquebuſe contre le Marquis de Peſcaire, & cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un Capitaine de Pavie, nommé le Fratin, avança la main & lui arracha la mèche allumée, criant à haute voix : A Dieu ne plaiſe, que, par notre cruauté, périſſe un ſi vaillant Capitaine, qui eſt le père des ſoldats, & qui nous maintient, encore que nous ſoyons ennemis ; mais au-contraire, conſervons-lui la vie, afin de vivre du gain

de nos ſoldats, & que nous ne mourions point de faim au milieu d'une paix lente & pareſſeuſe. Ainſi lui fut ſauvée la vie. Il avoit raiſon de parler ainſi; car, comme ennemi de paix & ami de guerre, il leur entretenoit toujours leur gague pain ». *Brantôme.*

PLUSIEURS de ceux qui vont à la guerre, dit le ſpectateur Anglais, s'accoutument à ne point réfléchir. Ils enviſagent la mort avec tant d'indifférence, qu'ils conſervent le même ſang-froid au milieu des actions les plus chaudes. Témoin ce que dit un Officier Français, qui n'avoit pas trop bonne opinion de ſon Général, & qui après avoir reçu un coup mortel dans une bataille, s'écria : *Je voudrois bien vivre une heure de plus, pour voir comment cet étourdi ſe tirera d'affaire.*

LES poëtes nous ont peint la guerre comme une furie qui traîne à ſa ſuite l'effroi, la famine & la déſolation. Elle ravage les campagnes, réduit les villes en cendres, déchire le cœur des mères, des épouſes & des enfans, & ne laiſſe pour traces de ſon paſſage que des brigandages & des crimes. Il ſuffit, pour juſtifier cette horrible peinture, d'ouvrir l'hiſtoire des guerres civiles; mais nous ne rapporterons que ce ſeul trait. En 1563, les Catholiques prennent par capitulation Annonay, ville du Vivarais. Au-lieu de tenir aux

Calviniſtes les paroles qu'ils leur ont données, ils mettent tout à feu & à ſang. Les femmes ſont arrachées par la ſoldateſque des endroits où elles s'étoient cachées pour ſe dérober à l'inhumanité du vainqueur : une d'elles eſt violée en préſence de ſon mari ; on l'oblige enſuite de tirer une épée, ſans qu'elle ſache ce qu'on en prétend faire, parce que ſa main eſt conduite par une main étrangère, & pouſſée par ceux qui ſont derrière ; & on la lui fait enfoncer dans le cœur de ſon mari, à qui elle donne, malgré elle, le coup de la mort. *De Thou.*

CEUX qui ont fait aux femmes l'injuſtice de croire qu'elles étoient incapables de garder un ſecret, peuvent ſe rappeler cette anecdote de l'hiſtoire d'Athènes. Pluſieurs Athéniens méditoient en ſecret de délivrer leur patrie du joug de la tyrannie. Une femme, nommée *Lionne*, étoit du nombre des conjurés. Le tyran en eſt inſtruit ; il la livre aux tortures, pour connoître ſes complices. Cette femme ſupporte les tourmens les plus cruels ; & commençant à ſe défier de ſes propres forces, ſe coupe elle-même la langue, de peur que ſon ſecret ne lui échappe. Après l'expulſion des tyrans, les Athéniens, pleins de reconnoiſſance pour cette femme, érigèrent en ſon honneur une ſtatue de lionne ſans langue ; ils mirent ſur la baſe de la ſtatue : *La vertu a triomphé du ſexe.*

PAULINE, femme de Sénèque, ne voulut point ſurvivre à ſon mari, dont Néron avoit ordonné la mort, & ſe fit, à ſon exemple, ouvrir les veines. Mais Néron ayant envoyé des gens pour l'obliger à permettre qu'on lui arrêtât le ſang, elle porta le reſte de ſa vie ſur ſon viſage, une pâleur, dit Tacite, qui fut un glorieux témoignage de ſon chaſte amour pour ſon mari.

SINORIX & Sinatus, au rapport de Plutarque, étoient deux des plus puiſſants Seigneurs du Pays de Galatie. Camma, femme du dernier, n'étoit pas moins recommandable par ſa vertu que par ſa beauté. Sinorix en devint amoureux. Il connoiſſoit la ſévérité de de ſes mœurs, & ne pouvoit ſe flatter d'aucun retour. Il a recours au crime; il aſſaſſine Sinatus. Quelque temps après, il demande Camma en mariage, & fait agir ſes parens. Cette veuve infortunée ne rejette pas tout-à-fait la propoſition; elle fait ſeulement quelque difficulté. Mais enfin, on convient du jour pour la cérémonie du mariage. Camma ſe rend devant l'autel de Diane, dont elle étoit la Prêtreſſe: Alors ayant, ſelon l'uſage, répandu devant la Déeſſe un peu d'un breuvage qu'elle avoit préparé, elle en but & donna le reſte à Sinorix. Auſſi-tôt qu'il en eût avalé; je t'appelle à témoin, dit-elle, en s'adreſſant à la Déeſſe, que ſi j'ai ſurvécu

à mon mari, ce n'a été que pour venger ſa mort. Pour toi, Sinorix, le plus méchant de tous les hommes, donne ordre que tes amis te préparent un tombeau au-lieu d'un lit nuptial. Il mourut le même jour, & Camma le lendemain.

CONRAD III, qui avoit été élu Empereur en 1138, aſſiégeoit Weinſperg, petite Ville de l'Etat du Duc de Wirtemberg en Allemagne. Ce Duc, qui avoit été un des oppoſans à l'élection de Conrad, ſe tenoit avec ſa femme renfermé dans cette Ville. Il en ſoutint le ſiége avec une bravoure héroïque, & ne céda qu'à la force. L'Empereur irrité, vouloit mettre tout à feu & à ſang; cependant il fit grâce aux femmes, & leur permit de ſortir & d'emporter avec elles tout ce qu'elles avoient de plus précieux. L'épouſe du Duc profita auſſi-tôt de cette permiſſion pour ſauver les jours de ſon mari. Elle le prit ſur ſes épaules. Toutes les femmes de la Ville en firent autant, & l'Empereur les vit ſortir ainſi chargées, la Ducheſſe à leur tête. Il ne put tenir contre un ſpectacle ſi intéreſſant, & cédant à l'admiration qu'il lui cauſoit, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes. La Ville fut ſauvée.

CHARLES Emmanuel, Duc de Savoie, qui avoit des prétentions ſur la ville de Genève, tenta au commencement du dernier ſiècle de s'en emparer par ſurpriſe. Il la fit

eſcalader de nuit ; mais le ſuccès ne répondit point à ſes vues : l'alarme commença avant qu'il y eût un aſſez grand nombre d'aſſiégeans ſur les murailles. Les citoyens coururent aux armes, & repouſsèrent les ennemis trop foibles pour leur réſiſter. Ceux qui tombèrent entre leurs mains, furent livrés à une mort ignominieuſe. Du nombre de ces priſonniers étoit un Officier de marque. La nouvelle de ſon malheur eſt portée à ſon épouſe : cette Dame étoit enceinte ; elle vole vers le lieu où ſon mari va périr, & demande à l'embraſſer pour la dernière fois. On lui refuſe cette grâce, & l'Officier fut pendu ſans qu'elle eût pu l'approcher. Elle ſuivit néanmoins le corps de ſon mari au lieu où il devoit être expoſé : là elle s'aſſit devant ce triſte ſpectacle, & y demeura ſans vouloir prendre de nourriture ni ceſſer d'y fixer ſes regards. La mort qu'elle attendoit avec impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette ſituation.

UN autre trait de ce genre d'héroïſme que produit l'amour conjugal, ſera tiré de l'Hiſtoire Japonnoiſe. L'Empereur avoit fait mourir ſecrètement un Officier de mérite qui avoit une fort belle femme. Quelques jours après, le Prince fit venir cette Dame, & voulut l'obliger de faire ſa demeure avec lui dans le palais. Je dois me réjouir & m'eſtimer heureuſe, lui répondit-elle, de ce que vous m'ayez jugé digne de votre amitié ; je reçois cette grâce comme je le dois, mais j'oſe

prendre la liberté de vous demander un intervalle de trente jours pour achever de pleurer la mort de mon mari. Permettez encore, ajouta-t-elle, qu'après ce délai je puiſſe raſſembler ſes parens, & leur donner à manger dans l'une des tours de votre château. L'Empereur accorde tout à ſes prières. Le jour du feſtin arrive; il eſt donné avec la plus grande ſomptuoſité. L'Empereur qui avoit voulu s'y trouver, y boit avec excès & s'enivre. La Dame profite de ce moment, & témoignant vouloir prendre l'air ſur l'un des balcons de la tour, elle ſe précipite du haut en bas.

APRÈS l'entrepriſe malheureuſe du Roi Jacques pour remonter ſur le trône d'Angleterre, les Seigneurs Anglais qui avoient embraſſé ſon parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau. Ils furent exécutés le 16 Mars 1716. Le Lord Nihiſdale devoit ſubir le même ſort, mais il ſe ſauva par la tendreſſe ingénieuſe de ſon épouſe. On avoit permis aux Dames de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Miladi Nihiſdale entre dans la tour, appuyée ſur deux femmes-de-chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme déſolée. Lorſqu'elle fut dans la priſon, elle engagea le Lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de ſortir dans la même attitude qu'elle avoit eu en entrant, elle ajouta que ſon carroſſe le conduiroit au bord de la Tamiſe, où il trou-

veroit un bateau qui le mèneroit ſur un navire prêt à faire voile pour la France. Le ſtratagème s'exécuta heureuſement. Milord Nihiſdale diſparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un ſaut, en s'écriant : *Vive Jéſus, me voilà ſauvé.* Ce tranſport le décéla ; mais il n'étoit plus au pouvoir de ſes ennemis. Le lendemain matin, on envoya un Miniſtre pour préparer le priſonnier à la mort. Ce Miniſtre ne fut pas médiocrement ſurpris de trouver une femme au-lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le Lieutenant de la tour conſulta la Cour pour ſavoir ce qu'il devoit faire de Madame Nihiſdale ; il reçut ordre de la mettre en liberté. Mais, elle refuſa de ſortir avant qu'elle eût des habits convenables. Elle rejoignit bientôt ſon mari en France.

LES Annales Japonaiſes font mention de cet exemple extraordinaie d'amour filial. Une femme étoit reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail. Quoique le prix de cette ſubſiſtance fut peu conſidérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étoient pas toujours ſuffiſants pour y ſubvenir. Le ſpectacle d'une mère qu'ils chériſſoient, en proie aux beſoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange réſolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit à la juſtice le voleur de certains effets, toucheroit une ſomme aſſez conſidérable. Les trois frères s'accordent entr'eux qu'un

des trois paſſera pour voleur, & que les deux autres le meneront au Juge. Ils tirent au ſort pour ſavoir qui ſera la victime de l'amour filial : le ſort tombe ſur le plus jeune, qui ſe laiſſe lier & conduire comme un criminel. Le Magiſtrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on l'envoie en priſon ; & ceux qui l'ont livré touchent la ſomme promiſe. Leur cœur s'attendrit alors ſur le danger de leur frère : ils trouvent le moyen d'entrer dans la priſon ; & croyant n'être vu de perſonne, ils l'embraſſent tendrement & l'arroſent de leurs larmes. Le Magiſtrat, qui les apperçoit par haſard, ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau, donne commiſſion à un de ſes gens de ſuivre les deux délateurs ; il lui enjoint expreſſément de ne les point perdre de vue qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait ſi ſingulier. Le domeſtique s'acquitte parfaitement de ſa commiſſion, & rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maiſon, il s'en étoit approché, & les avoit entendu raconter à leur mère ce que l'on vient de lire ; que la pauvre femme, à ce récit, avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ſes enfans de réporter l'argent qu'on leur avoit donné, diſant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de ſe conſerver la vie au prix de celle de ſon cher fils. Le Magiſtrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir auſſi-tôt ſon priſonnier, l'interroge de nouveau ſur ſes prétendus vols, le menace même du plus cruel ſupplice : mais le jeune

homme tout occupé de tendreſſe pour ſa mère, reſte immobile. Ah! c'en eſt trop, lui dit le Magiſtrat en ſe jettant à ſon cou; enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va auſſi-tôt faire ſon rapport à l'Empereur qui, charmé d'une affection ſi héroïque, voulut voir les trois frères; il les combla de careſſes, aſſigna au plus jeune une penſion conſidérable, & une moindre à chacun des deux autres.

En 1585, des troupes Portugaiſes, qui paſſoient dans les Indes, firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Caffres, & l'autre ſe mit à la mer ſur une barque conſtruite des débris du vaiſſeau. Le pilote s'appercevant que le bâtiment étoit trop chargé, avertit le Chef, Edouard de Mello, que l'on va couler à fond ſi on ne jette dans l'eau une douzaine de victimes. Le ſort tombe entr'autres ſur un ſoldat dont l'hiſtoire n'a point conſervé le nom. Son jeune frère tombe aux genoux de Mello, & demande avec inſtance de prendre la place de ſon ainé. « Mon frère, dit-il, » eſt plus capable que moi; il nourrit mon » père, ma mère, mes ſœurs; s'ils le » perdent, ils mourront tous de misère: » conſervez leur vie, en conſervant la ſienne, » & faites-moi périr, moi qui ne puis leur » être d'aucun ſecours ». Mello y conſent, & le fait jeter à la mer. Le jeune homme ſuit la barque pendant ſix heures; enfin, il la

rejoint. On le menace de le tuer s'il tente de s'y introduire ; l'amour de la conſervation triomphe de la menace, il s'approche. On veut le frapper avec une épée, qu'il ſaiſit & qu'il retient juſquà ce qu'il ſoit entré. Saconſtance touche tout le monde ; on lui permet enfin de reſter avec les autres, & il parvient ainſi à ſauver ſa vie & celle de ſon frère.

QUELLE plume pourroit peindre toutes les ſcènes de douleur ou de joie qui ſe paſſent dans le ſein d'une mère, ſes tendres ſollicitudes pour l'objet de ſes affections, ſes alarmes, ſes agitations lorſqu'elle eſt en danger de le perdre, ſon déſeſpoir lorſqu'elle l'a perdu ? La femme d'un noble Vénitien, ayant vu mourir ſon fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un Religieux tâchoit de la conſoler. Souvenez-vous, lui diſoit-il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le ſein de ſon fils, & qui obéit ſans murmurer. *Ah ! mon Père*, répondit-elle avec impétuoſité, *Dieu n'auroit jamais commandé ce ſacrifice à une mère.*

RÉGULUS, priſonnier chez les Carthaginois, eſt envoyé ſur ſa parole à Rome, avec leurs Ambaſſadeurs, pour négocier l'échange des priſonniers. Les Carthaginois comptoient qu'il profiteroit de cette occaſion pour accélérer le traité de paix & ſe procurer la liberté ; mais ils ne connoiſſoient point Ré-

gulus. Ce généreux citoyen repréſente aux Romains, que dans l'échange propoſé, tout l'avantage ſeroit du côté des ennemis, dont les plus braves Officiers étoient détenus à Rome, au-lieu que les priſonniers Romains étoient, la plupart, des vieillards ou des lâches dont on ne pouvoit eſpérer aucun ſervice: il parla enfin avec tant de force, que malgé l'oppoſition de pluſieurs Sénateurs, qui croyoient ne pouvoir acheter trop cher la conſervation d'un citoyen comme Régulus, il fit réſoudre la continuation de la guerre; & ſans vouloir entrer dans ſa maiſon, ni voir ſa femme & ſes enfans, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager ſa parole. Il y périt au milieu des plus cruels ſupplices.

L'HISTOIRE des conquêtes des Portugais dans le nouveau monde, nous fournit un pareil exemple de fermeté & de vertu. Le P. de Laurieure, Franciſcain, ayant été pris par les Indiens, avec pluſieurs Officiers, demanda qu'on le laiſsât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des priſonniers. Le Roi de Cambaye paroiſſant inquiet du retour, le Religieux détacha ſon cordon, & lui mit en main, comme le gage le plus aſſuré de ſa foi. Sur cela ſeul on le laiſſa partir. Sa négociation fut infructueuſe, & il revint dans les fers. Le Roi fut ſi frappé de cette fidélité, & il conçut une ſi haute opinion d'un peuple qui produiſoit

des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il envoya tous les prisonniers sans rançon.

EN 1628, les Anglais, vainqueurs des Français, en Acadie, voyoient néaumoins, avec chagrin, leurs forces tenues en échec par un poste que ces derniers occupoient au cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Un Gentilhomme Français nommé *La Tour*, passe dans ce temps-là à Londres : il y épouse une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, & est fait Chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cette distinction est la source, ou devient la récompense de l'infidélité qu'il fait à sa patrie. Il s'engage à mettre les Anglais en possession du cap de Sable, & on lui donne deux vaisseaux de guerre où il s'embarque avec sa nouvelle épouse. Aussi-tôt qu'il est à la vue du fort, il va seul trouver son fils, qui y commandoit, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de son crédit à la Cour de Londres, & le flatte des plus grands établissemens s'il veut se livrer à l'Angleterre. Le jeune La Tour écoute avec indignation les propositions de son père, & n'est pas plus intimidé par ses menaces, que séduit par ses caresses. La Place est attaquée, & le vertueux Commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglais de se retirer. La Tour, le père, se trouve embarrassé : ne pouvant revenir en France, & n'osant retourner en Angleterre, il se voit obligé de prier son fils

de ſouffrir qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un aſyle, qu'il pourvoira abondamment à ſes beſoins ; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou ſa femme entrent dans ſon fort. Cette condition, dictée par le devoir, eſt reçue avec aigreur par La Tour le père ; les circonſtances cependant l'obligent de s'y ſoumettre, & ſon fils la lui adoucit autant qu'il eſt poſſible par les attentions les plus tendres & les plus ſuivies. *Hiſtoire de la nouvelle France.*

Un triomphe non moins digne de l'homme vertueux, eſt celui dont Scipion l'Africain a donné l'exemple. Cet illuſtre guerrier, envoyé par la République Romaine en Eſpagne, qu'il conquit en moins de quatre années, voyoit tous les peuples ſoumis à ſes pieds. Au milieu de ces victoires, pluſieurs Officiers lui ameuèrent une vierge de la plus rare beauté, & fiancée à un Prince Celtibérien. Scipion, quoique dans un âge où les paſſions exercent un empire abſolu, non-ſeulement ne la voulut point retenir, mais il ordonna même que la rançon qu'on lui offroit, ſervit pour augmenter ſa dot.

Le Prince de Condé, que ſa défaite n'avoit point découragé, ſe rendit le 4 juillet 1652, à l'hôtel-de-ville de Paris avec le Duc d'Orléans, le Duc de Beaufort & le Maréchal de l'Hôpital, pour ſigner un acte d'union ; mais n'ayant pas trouvé l'aſſemblée diſpoſée

à ce qu'ils lui proposèrent, ils sortirent en disant que la salle étoit pleine de *Mazarins*. La populace, qui étoit à la porte, ayant entendu ces mots échappés à la colère des Princes, entra dans la salle en criant : *L'union, l'union*. Elle tira en même-temps plusieurs coups de fusil aux fenêtres de l'hôtel-de-ville. Les archers, qui étoient à la porte, firent feu sur ces mutins, & en tuèrent plusieurs. Les séditieux, plus animés, coururent sur-le-champ aux bateaux, en apportèrent du bois, & mirent le feu aux portes de l'hôtel-de-ville : elles furent brûlées en un instant, & ils y entrèrent sans résistance. Le Gras & Miron, Maîtres des Requêtes, voulant se sauver avec une vingtaine de bourgeois, qui les accompagnoient, furent massacrés avec eux dans la Grêve. Le Maréchal de l'Hôpital, qui étoit resté dans l'hôtel-de-ville, mit son cordon bleu dans sa poche, & se sauva sous un habit d'*Huissier déguisé*. Le Curé de St. Jean-en-Grêve, averti de ce qui se passoit, accourut avec le St. Sacrement ; mais les mutins le repoussèrent, & l'obligèrent de se retirer dans l'Eglise. Ils eurent plus de respect pour Mademoiselle, qui arriva un instant après, suivie du Duc de Beaufort : sa présence calma les furieux, & donna le temps à ceux qui s'étoient cachés dans l'hôtel-de-ville d'en sortir & de se sauver.

CROIROIT-ON que le Dauphin Charles, Régent du royaume, pendant la captivité de

ſon père, le Roi Jean, pour appaiſer le peuple de Paris, qui ſe portoit aux dernières inſolences en 1359, fut contraint de venir à la place de Grêve, & là, ſur un échafaud dreſſé au pied de la croix, harangua le peuple, & lui prouva ſi bien les juſtes ſoupçons qui l'avoient contraint de faire arrêter ceux dont ils demandoient la liberté, que l'Avocat Blondel lui demanda pardon d'avoir voulu les excuſer la veille.

VOICI, une excellente digreſſion ſur la perſécution que la Reine Eliſabeth eut à ſouffrir, pendant ſa jeuneſſe, de la part de l'intolérante Marie; pluſieurs Hiſtoriens Anglais, & entr'autres le célèbre M. Hume, ont rapporté quelques traits de cette vive perſécution; mais nous ne connoiſſons point d'Auteur qui ait raſſemblé tous ces traits avec autant de ſoin que M. Warton. » En 1555, dit-il, la jeune Eliſabeth, que l'on traitoit, depuis quelque tems, avec une inſolence revoltante & avec beaucoup de dureté, fut miſe ſous la direction de Sir Thomas Pope. Marie nourriſſoit une haine invincible contre Eliſabeth; elle déteſtoit d'autant plus vivement cette héritière préſomptive de ſa couronne, qu'il eſt aſſez ordinaire aux Souverains, même les moins injuſtes, qui n'ont point d'enfans, de voir de mauvais œil ceux qui doivent leur ſuccéder. On ſait que Marie

étoit l'injuſtice même : à cette haine naturelle, ſe joignoit un motif particulier, que Marie n'avouoit point. Courtenay, Comte de Devonshire, jeune Seigneur, aimable, allié à la maiſon royale, & cher à la nation, avoit fait une forte impreſſion ſur le cœur de Marie, mais c'étoit ſans qu'il s'en doutât, & ſans qu'il le déſirât : au-contraire, il étoit fortement attaché à Eliſabeth, dont la jeuneſſe, les grâces & l'eſprit lui plaiſoient infiniment plus que le faſte, la roideur, & le caractère intolérant de Marie. Cette préférence irrita cette Souveraine, qui, dès-lors, toute entière à la haine, ſe mit à perſécuter Elizabeth, ſa ſœur. L'état de leurs mères lui ſervit de prétexte ; &, appuyée de la déclaration du parlement, en faveur du mariage de Catherine, elle prétendit que la naiſſance de ſa ſœur étoit évidemment illégitime. L'inclination d'Eliſabeth pour le Proteſtantiſme, ajouta à l'averſion de Marie : car cette inclination offenſoit ſa bigotterie, trompoit ſes eſpérances, & déconcertoit ſa fauſſe politique. Toutefois, ces diverſes cauſes de reſſentiment euſſent pu ſe calmer peu-à-peu, ou ſe borner à un mécontentement ſecret, ſi la Reine n'eût point éprouvé, de la part d'Eliſabeth, dans une affaire très-intéreſſante, des obſtacles auxquels elle ne s'attendoit pas ; & cette affaire intéreſſante étoit le cœur de Courtenay. Alors, le reſſentiment de la Reine, enflammé par la jalouſie, irrité par l'ambition, ne put plus ſe contenir ; & cela prouve que

même dans les affaires politiques, les ſentimens perſonnels & les intrigues amoureuſes peuvent avoir, & ont communément bien plus d'activité & d'influence que la raiſon, & même que les intérêts de l'Etat ».

Eliſabeth, en bute au reſſentiment de Marie, fut traitée avec une hauteur & avec une inſolence qui irrita les citoyens les plus indifférents. La Reine lui ordonna de ceſſer à la Cour de prendre le pas ſur la Comteſſe de Lenox, & ſur la Ducheſſe de Suffolck, ordre d'autant plus humiliant que c'étoit la traiter en bâtarde. Cette mortification avoit été ſuggérée à la Reine par le Chancelier Gardiner, qui, dans un diſcours prononcé en plein parlement, pour engager la Reine à ſe marier, avoit inſiſté principalement ſur l'extinction de la famille royale, prétendant qu'il ne reſtoit plus d'autres deſcendans de Henri qu'elle, & la jeune Eliſabeth, ajouta-t-il, ſans la qualifier ni de Princeſſe, ni de ſœur de la Reine. Dès cette époque, on négligea, où l'on perſécuta les amis d'Eliſabeth qui captivoit les cœurs & les reſpects de la jeune nobleſſe, ſe rendoit chère à la nation, &, par cela même, augmentoit l'implacable reſſentiment de ſa ſœur. Fatiguée d'une Cour dont la Souveraine la traitoit avec ſi peu d'égards : Eliſabeth s'en éloigna ; & ſe retira, vers le commencement de 1554, à ſa maiſon d'Ashridge, en Hertfords-hire. Ce fut alors qu'éclata la rebellion de Sir Thomas Wyat ; rebellion qui n'avoit,

comme on ſait, d'autre objet que de rompre le mariage de la Reine avec Philippe, Roi d'Eſpagne. Marie ſaiſit cette occaſion : &, par ſes inſtigations, on prétendit qu'Eliſabeth & Courtenay étoient impliqués dans cette rebellion, qu'on traitoit de conſpiration : & l'on ajoutoit qu'Eliſabeth étoit en correſpondance avec Wyat. Sur ces délations, deſtituées même de toute vraiſemblance, la Reine ordonna à Sir Edouard Harting, qui depuis a été Lord Loughborough, à Sir Thomas Comevaller, & à Sir Richard Southwill, d'aller, ſuivis d'un détachement de gardes à cheval, arrêter le Princeſſe accuſée, & de la conduire à la Cour. Eliſabeth étoit malade, dans ſon lit, mais les dignes exécuteurs des ordres de Marie l'obligèrent de ſe lever, & de ſe rendre à Londres, dans une litière entourée de ſes gardes : elle reſta renfermée étroitement, pendant quinze jours, avec defenſe de voir qui que ce fût ; & ce ne fut qu'au ſeizième jour, que l'Evêque Gardiner & quelques autres membres du Conſeil allèrent l'interroger ſur ſa prétendue complicité dans la rebellion de Wyat. Eliſabeth nia : Gardiner lui déclara que l'intention de la Reine étoit qu'elle fût renfermée à la tour, juſqu'à ce qu'on eût pris de plus amples informations. Eliſabeth, fort étonnée de ſe voir traitée en priſonnière d'État, écrivit ſur-le-champ à ſa ſœur, pour la prier de ne pas ſe déshonorer elle-même, en la faiſant renfermer dans la priſon de la tour ; ſa lettre finiſſoit ainſi : « Quant au

» traître Wyat, il ſe peut qu'il m'ait écrit ; » mais, ſur ma foi, je n'ai jamais reçu de » lettre de cet homme : à l'égard de la copie » d'une lettre qu'on prétend que j'ai écrite » au Roi de France, que je ſois éternelle- » ment confondue, ſi, dans aucun temps, » je lui ai adreſſé ni billet, ni meſſage, ni » lettre, ni gage, ni préſent. » Ses proteſtations furent infructueuſes ; elle fut conduite à la tour, & on la fit entrer ignominieuſement par la porte des traîtres : on ne lui donna, pour la ſervir, que trois hommes & trois femmes dévoués à la Reine, & qui, cependant, n'avoient pas la permiſſion de lui porter à manger ; c'étoit le domeſtique du Lieutenant, ou des ſoldats, qui rempliſſoient ces fonctions : dans la ſuite, ſes propres domeſtiques eurent la liberté de lui préparer à manger, & de la ſervir à table ; mais elle ne reçut la viſite d'aucune perſonne étrangère. On interrogea tous les complices de Wyat, & on fit tout ce qu'on put pour les amener à dépoſer qu'Eliſabeth avoit eu connoiſſance du projet de la rebellion ; mais nul d'entr'eux ne l'inculpa ; &, quoique Wyat l'eût nommée, dans l'eſpérance d'échapper au ſupplice, il ſe hâta de ſe rétracter, & même ſur l'échafaud, il proteſta publiquement que jamais Eliſabeth n'avoit eu connoiſſance de ſes projets. Quelque temps après, Lord Chandos, Lieutenant de la tour, obtint, à force de ſollicitations, qu'Eliſabeth pourroit, de temps-en-temps, ſe promener dans le quartier de la Reine, en préſence

préſence du Connétable, du Lieutenant, & de trois Dames; mais à condition que toutes les fenêtres ſeroient fermées : enſuite on lui permit d'aller au jardin, pour prendre l'air; mais toujours ſous la même condition, que toutes les fenêtres qui donnoient ſur le jardin ſeroient fermées. L'animoſité de Marie alla ſi loin, qu'on menaça très-ſévèrement un petit garçon de quatre ans qui lui portoit un bouquet tous les matins; & le Lieutenant de la tour traita fort durement le père de cet enfant. Lord Chandos, pour avoir montré trop d'égards pour la priſonnière, perdit toute inſpection ſur ſa conduite, qui fut confiée à Sir Henri Bedingfield, qu'elle n'avoit jamais ni vu, ni connu; & celui-ci changea la garde, qui fut compoſée de 100 hommes, habillés de bleu. Eliſabeth, à ce changement de gardes & de décoration, demanda, avec ſa vivacité ordinaire, ſi l'échafaud avoit auſſi changé d'habit. Vers la fin de Mai, elle fut conduite, par Sir Henri Bedingfield & Guillaume Thune, à la maiſon royale de Voodſtock; & la ſévérité de ces deux hommes fut telle, qu'un jour, qu'elle voyoit jouer Lord Guillaume aux échecs avec un Gentilhomme des environs, Lord Bedingfield la fit ſortir de la chambre, juſqu'à la fin de la partie. On montroit encore, il y a 40 ans, la chambre qu'elle avoit occupée dans cette maiſon, où ce ne fut qu'après pluſieurs mois de captivité, qu'il lui fut permis d'écrire à la Reine, mais ſous les yeux de ſon geolier, qui liſoit ſa lettre.

A la fin, par l'interceſſion de Philippe, elle fut rappellée à la Cour ; interceſſion qui ne partoit point d'un fond de généroſité populaire, mais d'une popularité affectée, & d'une politique rafinée : car Philippe ſavoit que, ſi Eliſabeth périſſoit, Marie, Reine d'Ecoſſe, fiancée au Dauphin, ſeroit la plus proche héritière du trône ; ce qui, réuniſſant la France & l'Angleterre, lui donneroit trop de prépondérance : la Cour étoit alors à Hamptoncourt, & Eliſabeth reſta encore quelque temps priſonnière. Gardiner, & quelques autres ſcélérats, vendus à Marie, l'exhortèrent à faire l'aveu ſincère de ſa prétendue conſpiration, & de ſe mettre à la diſcrétion de la Reine. Un ſoir, qu'il étoit déjà nuit, elle fut conduite chez Marie, à la lueur des flambeaux : elle ſe proſterna, & ſe déclara ſa plus fidelle ſujète : la Reine ne parut pas convaincue de ſon innocence : cependant, elle lui fit des amitiés en la renvoyant : pendant la converſation, Philippe s'étoit caché derrière la tapiſſerie, afin de ſe montrer, ſi l'emportement de Marie alloit trop loin. Huit jours après, Eliſabeth fut délivrée de ſes gardes, & confiée à Sir Thomas Pope. A ſon départ, la Reine l'embraſſa, lui recommanda Sir Pope, & lui mit au doigt une bague de très-grand prix.

HISTOIRE D'IVAN IV.

IVAN IV fut un des Princes les plus célèbres qui aient régné en Ruſſie ; il monta ſur le trône en 1534. Après de grandes conquêtes, la fortune ſe laſſa de le favoriſer, & il reſta pendant quelque temps dans une indolence qui fi murmurer les Ruſſes. Les Boyards s'aſſemblèrent, & le prièrent de mettre ſon fils à leur tête. Le lendemain il parut au milieu de la place publique ſans Gardes, jetta ſa couronne au milieu du peuple, ſe dépouilla de ſa robe impériale, & dit : « Donnez cette couronne & cette robe à quelqu'un qui ſache mieux commander que moi : & à qui vous ſaurez mieux obéir. J'ai conquis les Royaumes de Caſan, d'Aſtracan, la Livonie ; j'ai vaincu les Turcs ; j'ai toujours ſoutenu la gloire de ma Nation ; jamais les Ruſſes ſous mon règne n'ont été inſultés impunément. Pour me remercier de tout ce que j'ai fait pour vous, cherchez un autre Monarque ». Le peuple conſterné attendoit en ſilence la fin de cette ſingulière ſcène. Quelques Boyards crièrent : *Vous êtes notre Empereur ; nous n'en voulons point d'autre que vous.* On lui préſenta ſa couronne & ſa robe ; mais il dit qu'il ne les reprenoit que pour punir les auteurs de cette révolte.

Le Czar ſe tourna enſuite vers ſon fils Ivan ; il l'accuſa d'avoir cauſé cette ſédition, & d'avoir ſéduit le peuple qui vouloit le voir

à ſa tête, ou du-moins le Czar paroiſſoit le croire. Le Prince tombe à ſes genoux, & parle pour ſe juſtifier. Le Czar trouve de la hardieſſe dans la réponſe. Il portoit ordinairement un gros bâton ; il en applique un coup ſur la tête de ſon fils, qui eſt moins affecté du coup que de la colère de ſon père. Il ſe lève, & ſe met en devoir de partir : mais dans un inſtant il eſt couvert de ſon ſang ; il tombe évanoui. La colère du Czar fait place à la nature ; il regarde ſon fils pâle & mourant. « Voilà donc, grand Dieu, s'écrie-t-il, le dernier coup que tu me préparois ! Je ſuis moi-même le meurtrier de mon fils ! Malheureux Ivan, tu te prives toi-même du plaiſir de goûter le fruit des ſoins & des peines que t'a coûté ſon enfance » ! Et ſe précipitant ſur le corps du jeune Prince, il lui dit : « Mon fils, tu es plus heureux que moi ; tu meurs, & moi je ne vis que pour te regretter & pour m'abhorrer ; tous les inſtans de ma vie ſeront plus cruels que la mort ». Le jeune Ivan ouvre des yeux preſque éteints, attache ſes regards ſur ſon père, & lui dit : « Mon père, je meurs content, puiſque je vois que votre tendreſſe pour moi vous fait verſer des larmes. Je n'ai jamais formé le projet dont vous m'accuſez : j'en prends le Ciel à témoin. Il veut que je périſſe ainſi ; mais je ſerois bien plus ſatisfait ſi c'étoit au milieu des ennemis ». Le jeune Ivan périt au bout de cinq jours. Son père, depuis ce moment, mena toujours une vie triſte ; rien ne pouvoit diſſi-

per ſa douleur ; il répandoit ſouvent des larmes au milieu des converſations ; il les interrompoit pour s'écrier : *Mon fils, mon cher Ivan !* Il craignoit la colère du Ciel ; il eſſaya de l'appaiſer par des préſens aux prêtres.

Le chagrin affoiblit ſes forces ; il ne lui fut bientôt plus poſſible de ſortir de ſon appartement ; il recevoit les viſites de ſes Courtiſans qui venoient le conſoler. Un jour Arine, la veuve de ſon fils, y vint. Le Czar lui fit des careſſes qui lui ſemblèrent trop libres. Elle cria ; le Prince lui ordonna de ſortir, avec un regard d'indignation. Il fit venir Théodore ſon ſecond fils, & lui dit en particulier : « Mes malheurs ſont au comble ; je m'apperçois que les Knées, les Boyards, le peuple même, ont conçu du mépris pour moi, qu'on me regarde comme incapable de régner. Je ne vous parle point de votre frère ; ne vous en ſouvenez jamais que pour me plaindre. Je n'attendois de conſolation que dans le reſte de ma famille. Arine eſt venue me rendre ſes hommages & s'informer de ma ſanté ; ſa vue a ranimé toute ma tendreſſe pour Ivan. Je l'ai ſerrée entre mes bras, je lui ai prodigué mes careſſes : elle les a priſes, le croiriez-vous, mon fils ? pour une paſſion criminelle ; elle s'eſt écriée. Les Gardes ſont entrés : ne leur aura-t-elle pas communiqué ſes injuſtes ſoupçons ? ne me regardent-ils pas à préſent comme un monſtre capable de commettre des crimes

de toute eſpèce ? Je l'ai chaſſée de mon appartement ; je vous ordonne de la chaſſer de mes Etats. Je veux que la misère lui rappelle, pendant le reſte de mes jours, qu'elle a injuſtement outragé le Czar Ivan ».

Théodore, indécis entre les ordres de ſon père & la pitié qui lui parloit pour Arine, alla trouver le Métropolite. Celui-ci, homme ſage, lui conſeilla de ne point exécuter l'ordre d'Ivan, qui ne ſerviroit qu'à confirmer les ſoupçons du peuple ; il lui dit de mettre la Princeſſe dans un lieu connu de lui ſeul, d'où il pourroit la tirer quand il ſeroit monté ſur le Trône. Arine entra dans un couvent, y fit des vœux, & refuſa d'en ſortir dans la ſuite, lorſque Théodore envoya le lui propoſer, après la mort d'Ivan, qui arriva le 18 Mars 1584.

Oderborn qui avoit vu ce Prince, dit qu'il étoit grand, bien pris dans ſa taille ; qu'il avoit l'air majeſtueux, & les membres bien proportionnés ; ſes yeux étoient petits, mais étincelants. Son teint baſané, ſa barbe noire & épaiſſe lui donnoient un air martial, qui imprimoit du reſpect & de la crainte aux Soldats. Il avoit une conception ſi aiſée, qu'il entendoit ce qu'on vouloit lui dire, même avant qu'on eût fini de parler. Sa mémoire étoit ſi heureuſe, qu'il connoiſſoit tous ſes gardes & ſes eſclaves par nom & par ſurnom. Il portoit toujours un bâton ferré. Lorſqu'il vouloit ſavoir ſi un Boyard avoit du courage, il lui appliquoit forte-

ment le bout de ſon bâton ſur le pied, & ſi celui-ci le ſupportoit patiemment, il l'eſtimoit.

Un jour il ordonna à ſon *Diack* de faire venir de Caſan un particulier, dont le nom étoit *Pléhashéve*, qui en langue Ruſſe ſignifie *chauve*. Le *Diack* ſe méprit, & demanda au Vaivode d'envoyer à Moſcou tous les hommes chauves qu'il pourroit trouver. Le Vaivode en envoya quatre-vingt-dix, & écrivit au Diack pour lui demander pardon de n'en pas avoir envoyé davantage. Lorſqu'on avertit le Czar que quatre-vingt-dix chauves lui demandoient audience, il fut fort étonné; mais ayant été informé de la mépriſe, il rit beaucoup, fit boire ces hommes chauves pendant trois jours, & les renvoya.

DISGRACE DE MENZIKOFF.

LE Prince *Menzikoff*, d'abord garçon Pâtiſſier, enſuite Favori du Czar Pierre, bientôt devenu le principal inſtrument de ſes victoires & de ſes réformes, confident, & au-moins l'ami de la Czarine, veuve & héritière de cet homme fameux; tuteur & & deſpote du Czar Pierre II, ſon petit-fils, près d'en être le beau-père, ayant déjà une de ſes filles fiancée avec ſon Maître, jouiſſant d'un pouvoir ſans bornes, d'une opulence au-delà de toute expreſſion; eſt tout d'un coup écarté de la Cour par

une cabale adroite qui s'eſt emparée de l'eſprit du jeune Prince : c'eſt ce qui eſt arrivé en France au Maréchal de *Conchini*, au Surintendant *Fouquet*, &c. mais *Conchini*, fut aſſaſſiné aux portes du Palais : *Fouquet*, fut condamné juridiquement par un Tribunal complaiſant : leur ſort n'offre pas cette longue ſucceſſion d'infortunes, de miſères, d'humiliations qui déchirèrent le cœur du Vice-Roi Moſcovite.

On ne lui avoit d'abord donné pour priſon qu'une de ſes terres, à deux cents cinquante lieues de la Cour; bientôt cet éloignement parut à ſes ennemis une proximité redoutable : il vint un ordre de le conduire en Sibérie, à quinze cents lieues de *Pétersbourg*. C'étoit une grâce accordée au Prince *Dolgorouski* ſon ſucceſſeur dans la faveur, & dans l'abus de cette faveur.

Avant le départ de *Menzikoff*, on le dépouilla de ſes habits, on lui en fit prendre un tel que portent les payſans Ruſſes. Sa femme & ſes enfans eſſuyèrent le même ſort: leurs robes étoient de bure, couvertes de peaux de mouton; leurs bonnets étoient auſſi de peaux de moutons. La Princeſſe *Menzikoff*, née avec un tempérament délicat, & accoutumée aux commodités de l'opulence, ſuccomba bientôt à la peine & aux fatigues : elle mourut dans la route, aux environs de Caſan. Son mari eut le courage & la force de l'exhorter à la mort : elle expira entre ſes bras.

Cette ſéparation cauſa à *Menzikoff* la plus

vive douleur ; il perdoit dans ſa femme ſa plus douce conſolation ; il fut obligé de lui rendre lui-même les derniers devoirs, & l'enterra dans le lieu où elle étoit morte. A peine lui laiſſa-t-on le temps de verſer des larmes ſur ſon tombeau ; on le força de continuer ſa route juſqu'à Tobolsk, Capitale de la Sibérie.

La nouvelle de ſa diſgrace & de ſon arrivée l'avoit dévancé. On ſe repaiſſoit d'avance du plaiſirs de voir dans les fers un homme qui, peu de temps auparavant, avoit fait trembler la Ruſſie ſous ſes volontés. Les premiers objets qui s'offrirent à ſes regards, lorſqu'il arriva dans cette Ville, furent deux Seigneurs Ruſſes qui avoient été exilés ſous ſon miniſtère. Ils vinrent à ſa rencontre, & l'accablèrent d'injures pendant qu'il traverſa la Ville pour aller en priſon. Loin de marquer de l'impatience, il dit à l'un d'eux : « Tes reproches ſont juſtes, je les ai mérités ; ſatisfais-toi, puiſque tu ne peux tirer d'autre vengeance dans l'état où je ſuis. Je t'ai ſacrifié à ma politique, parce que ta vertu & la roideur de ton caractère me faiſoient ombrage ». Se tournant enſuite vers l'autre, il lui dit : j'ignorois entièrement que tu fuſſes en ces lieux. Ne m'impute point ton malheur. Tu avois ſans doute quelques ennemis auprès de moi, qui m'ont ſurpris & obtenu l'ordre de ton exil. J'ai ſouvent demandé pour quelle raiſon je ne te voyois pas ; on me faiſoit des réponſes vagues, & j'étois

trop occupé pour penſer aux affaires des particuliers. Si tu crois cependant que les injures puiſſent adoucir ton chagrin, tu peux te ſatisfaire ».

Un troiſième exilé perça la foule, &, par un rafinement de vengeance, il couvrit de boue le viſage du fils de *Menzikoff* & de ſes filles. *Eh ! c'eſt à moi*, s'écria le père, pénétré de douleur, *c'eſt à moi qu'il faut jeter de la boue, non à ces malheureux enfans qui ne t'ont rien fait !*

Le Vice-Roi de Sibérie lui envoya par ordre du Czar, cinq cents roubles pour ſatisfaire à ſes beſoins & à ceux de ſa famille. *Menzikoff* obtint la permiſſion de les employer à acheter ce qui pourroit lui être néceſſaire dans le lieu de ſon exil, & le mettre à l'abri de l'affreuſe misère qui l'attendoit. En prenant ces précautions il ne ſongeoit qu'à ſes enfans. Pour ce qui le regardoit lui-même, il s'étoit entièrement ſoumis aux volontés de Dieu; mais il ne pouvoit enviſager, ſans frémir, le ſort affreux qui attendoit les malheureuſes victimes de ſes fautes. Il fit acheter des ſcies, des coignées, & des outils propres à remuer la terre. Il ſe munit de graines de toute eſpèce & de viandes ſalées. Il acheta des filets pour prendre du poiſſon. Lorſque toutes ces emplettes furent faites, il pria que l'on diſtribuât aux pauvres ce qui lui reſtoit d'argent.

Le temps qu'on lui avoit accordé pour ſéjourner à Tobolsk étant expiré, on lui or-

donna de partir avec ſa famille. On les mit ſur un chariot découvert, & qui n'étoit tiré que par un ſeul cheval, quelquefois par des chiens. Il employa cinq mois pour aller de Tobolsk à Yacouska ; & fut, pendant ce long & pénible trajet expoſé à toutes les injures de l'air, qui eſt extrêmement froid dans ce climat. Sa ſanté & celle de ſes enfans n'en reçurent cependant aucune altération.

Un jour que ſes Gardes l'avoient fait deſcendre de ſon chariot, & entrer dans la cabane d'un Payſan de Sibérie avec ſa famille, pour ſe répoſer & prendre leur repas, un Officier y entra pour le même motif ; il revenoit du Kamchatka, où il avoit été envoyé ſous le règne de *Pierre-le-Grand*, pour accompagner le Capitaine *Bernig* dans ſes découvertes. Cet Officier avoit ſervi ſous *Menzikoff* en qualité d'Aide-de-Camp ; mais ce dernier étoit tellement défiguré avec ſa longue robe & ſon bonnet de payſan, que l'Officier ne le reconnut point. *Menzikoff* le reconnut ſur-le-champ, & l'appella par ſon nom. L'Officier, étonné de ſe voir nommer dans un pays ſi éloigné de la Capitale, demanda à celui qu'il prenoit pour un malheureux payſan, comment il étoit connu de lui, & qui il étoit, *Menzikoff* lui répondit : « J'étois il n'y a pas » long-temps le Prince *Menzikoff* ; je ſuis » à préſent Alexandre ». L'Officier, en partant pour ſes voyages, avoit laiſſé le Prince *Menzikoff* dans un état ſi brillant,

qu'il ne lui paroiſſoit pas vraiſemblable que ce fût lui-même qu'il trouvoit dans une poſition ſi humiliante. Il s'imagina qu'il avoit affaire à un payſan qui avoit l'eſprit égaré. Il lui fit des réponſes conformes à cette idée. *Menzikoff* s'apperçut de ce que penſoit l'Officier ; pour le déſabuſer, il le prit par le bras, le conduiſit auprès d'une fenêtre, & lui dit : *Regarde-moi* ; l'Officier l'ayant conſidéré avec attention, s'écria : « Ah ! mon Prince, par quelle ſuite de » malheurs, votre Alteſſe eſt-elle dans un » état ſi déplorable ? Supprimons, reprit » *Menzikoff*, ces titres faſtueux. Je vous ai » déjà dit que je m'appelle Alexandre. Le » ciel m'a remis dans mon premier état ». L'Officier ne pouvant encore croire ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit, s'approcha d'un jeune payſan qui étoit retiré dans un coin de la cabane, & qui attachoit avec une corde la ſemelle de ſes ſouliers : il lui demanda, à voix baſſe, qui étoit l'homme à qui il venoit de parler. Ce jeune payſan étoit le fils de *Menzikoff*. Il répondit à à l'Officier en levant la voix : « C'eſt mon » père ; notre malheur vous met-il dans » le cas de nous méconnoître, vous qui » nous avez tant d'obligations » ? *Menzikoff* blâma ſon fils d'avoir fait cette réponſe ; il appella l'Officier, & lui dit : « Pardonnez à » ce jeune infortuné ; le malheur lui a rendu » le caractère dur ; c'eſt lui que vous faiſiez » jouer dans ſon enfance. Voilà mes filles ». Elles étoient habillées en payſannes, couchées

par terre, tenant une jatte remplie de lait, dans laquelle elles trempoient des croûtes de pain noir. « Celle-ci, *continua Menzikoff*, » a eu l'honneur d'être fiancée avec l'Em- » pereur Pierre II, & elle touchoit au mo- » ment d'être unie à Sa Majeſté par des » liens indiſſolubles ». L'Officier entendant nommer *Pierre II*, Empereur, reſta comme interdit. Il y avoit près de quatre ans qu'il étoit ſéparé de la Cour de Ruſſie par des eſpaces immenſes; il ignoroit ce qui étoit arrivé pendant ce temps. *Menzikoff* lui fit le tableau de ce qui s'étoit paſſé à la Cour pendant ſon abſence. L'Officier l'écoutoit avec attention, & ſon étonnement augmentoit à chaque inſtant. Il l'annonçoit par ſes geſtes, & cherchoit dans les yeux de la Garde de *Menzikoff* la confirmation de ce qu'il entendoit. Ce malheureux Prince garda pendant quelque temps le ſilence, comme pour laiſſer parler l'Officier, & reprit tout-à-coup : « Ami, que te dirai-je de plus ? Maître ab- » ſolu, & plus redouté que Pierre I, je » me croyois au-deſſus des revers, & je me » flattois de jouir tranquillement du fruit » de mes travaux, lorſque les Dolgorouski » & l'étranger Aſterman m'ont précipité » dans l'état où tu me vois. La perte des » honneurs, des biens, de ma liberté même, » ne m'arracheroit pas un ſoupir; mais, » *ajouta-t-il en verſant des larmes, & en* » *montrant ſes enfans* : voilà mon ſupplice, » & il durera autant que ma vie. Ces vic- » times innocentes ont reçu le jour dans le

» ſein des grandeurs & de l'abondance ! » elles manquent aujourd'hui de tout, & » ſans être complice de ce qu'on me repro- » che, elles partagent ma diſgrace & mes » malheurs. Tu vas à la Cour rendre compte » de ta commiſſion : tu trouveras les Dol- » gorouski & Aſterman à la tête des af- » faires ; dis-leur que je ſouhaite qu'ils poſ- » sèdent tous les talens néceſſaires pour » rendre l'Empire des Ruſſes heureux & » floriſſant. Flatte leur vengeance, en leur » diſant que tu nous as trouvés ſur ta route, » que les fatigues d'un long & pénible » voyage, pendant lequel nous avons tou- » jours été expoſés aux injures de l'air, » n'ont point altéré notre ſanté, qu'elles » ſemblent, au-contraire, l'avoir fortifiée ; » enfin, que je jouis, dans ma captivité, » d'une liberté d'eſprit & d'une tranquillité » que je n'avois jamais connue dans le cours » de mes proſpérités ».

L'Officier verſa des larmes, & lorſqu'il le vit remonter dans ſon chariot, il lui fit les plus tendres adieux. Il le ſuivit des yeux le plus loin qu'il lui fut poſſible, & ſe ſouvînt toujours d'avoir trouvé ce Prince plus grand dans l'humiliation qu'il ne l'avoit été dans ſes proſpérités.

Menzikoff étant arrivé au lieu de ſon exil, s'occupa du ſoin de pourvoir au beſoin de ſes enfans, prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour diminuer l'horreur du lieu où il paroiſſoit qu'ils devoient paſſer le reſte de leurs jours. Il commença par dé-

fricher un assez grand espace de terrein, se fit aider par huit domestiques qui l'avoient accompagné, sema des grains qui fournirent sa famille de légumes, songea à augmenter la cabane qu'on lui avoit destinée, abattit des bois propres à bâtir. Son exemple encourageoit ses gens ; en peu de temps il eût construit une maison assez commode pour y loger avec ses enfans & ses domestiques. Elle étoit composée d'un oratoire & de quatre chambres. Il prit la première pour lui & pour son fils ; ses filles occupèrent la seconde ; il abandonna la troisième à ses domestiques ; & la quatrième fut destinée pour les provisions. Sa fille ainée, qui avoit été fiancée avec l'Empereur, se chargea du soin de la cuisine, l'autre du linge & de raccommoder les hardes. Elles se faisoient aider par les domestiques, & leur abandonnoient le plus pénible de l'ouvrage. Peu de temps après son arrivée, on lui amena un taureau & quatre vaches pleines, un bélier & plusieurs brebis; on lui apporta en même-temps une assez grande quantité de volailles pour former une basse-cour. *Menzikoff* ne fut jamais à qui il étoit redevable de cette charité. Pendant qu'il jouissoit de sa fortune, il n'avoit pas eu la prudence de se faire un ami qui pût le soulager dans son malheur.

La maison de *Menzikoff* étoit réglée comme un cloître : tous les matins on alloit à l'oratoire, où il faisoit la prière, on y alloit encore le soir & à minuit. Les malheurs l'avoient rendu dévot. Il se livra insensible-

ment à une tranquillité d'esprit qui auroit rendu sa situation heureuse, s'il n'eût été quelquefois troublé par les remords & par la douleur de voir ses enfans dans la misère, & d'en être la cause. A peine six mois s'étoient écoulés depuis qu'il étoit arrivé dans ce désert, que sa fille ainée fut attaquée de la petite-vérole. Il lui procura tous les soulagemens qu'il crut lui être nécessaires, fit auprès d'elle les fonctions de Garde & de Médecin; ses soins furent inutiles; sa fille approchoit de jour en jour de sa fin: alors il quitta les fonctions de Médecin pour prendre celles de Prêtre. Dès qu'elle fut morte, il colla son visage sur le sien, l'arrosa de ses larmes; mais, sentant qu'il devoit se conserver lui-même pour ses deux autres enfans, il résolut de résister à la douleur, dit à son fils & à sa fille: *Apprenez de votre sœur à mourir.* Il chanta ensuite avec ses enfans & ses domestiques les prières que le Rit Grec a consacrées aux morts; les recommença plusieurs fois pendant vingt-quatre heures; fit inhumer sa fille dans l'oratoire qu'il avoit construit, & marqua à ses deux enfans la place où il vouloit qu'on l'enterrât; c'étoit à côté d'elle. Il lui survécut peu ».

Quelqu'extraordinaires que soient tous ces événemens, ceux qui les suivirent bientôt après le sont encore davantage. Le persécuteur de *Menzikoff*, devenu son imitateur, ne tarda pas à éprouver précisément les mêmes revers, après avoir joui de la même prospérité. Il voulut aussi fiancer sa fille aînée

au jeune Czar; il fut auſſi traîné en Sibérie, ſans autre parure pour lui & ſa fille, que des peaux de mouton; cette Princeſſe qui s'étoit vue auſſi à la veille d'occuper un des premiers Trônes du monde, fut auſſi réduite à n'avoir d'autre lit que la paille, & d'autre aliment qu'un pain auſſi noir que dur. Jamais la Providence ne parut s'être piquée d'employer une balance plus exacte.

Seulement *Dolgorouski* fut plus malheureux, parce que n'ayant pas trouvé dans ſon cœur les mêmes reſſources qu'avoit tirées ſon rival du ſien, il ſe laiſſa abattre par le déſeſpoir; il n'adoucit ſa ſituation par aucun des travaux que le Pâtiſſier-Prince avoit eu la fermeté d'employer; & enfin il eut le ſpectacle affreux, pour une ame foible, de voir la famille de ſon ennemi rappellée à *Pétersbourg*, & de reſter ſeul avec la ſienne à ſupporter dans ce déſert le ſouvenir du paſſé avec l'amertume du préſent.

LES Grecs, au rapport de Polybe, ſentoient les avantages qu'ils avoient ſur les autres nations à l'égard de la taille; & nul peuple ne faiſoit autant de cas de la beauté. Le prêtre d'un Jupiter adoleſcent à Ægée, celui d'Apollon à Iſménie, & celui qui conduiſoit la proceſſion de Mercure à Tanagre, en portant un agneau ſur ſon épaule, étoient toujours de jeunes hommes qui avoient obtenu le prix de la beauté. Ceux de la ville d'Egeſte en Sicile firent ériger

un monument à un certain Philippe, quoiqu'il ne fût pas leur concitoyen, étant Crotoniate, uniquement à cauſe de ſa grande beauté. Il étoit révéré comme un héros déifié, & on lui faiſoit des ſacrifices. Dans une très-ancienne chanſon grecque qu'un ſcholiaſte non imprimé attribue à Simonide ou à Epicharme, il y avoit quatre ſouhaits, dont Platon ne rapporte que trois : le premier étoit de jouir d'une bonne ſanté, le ſecond d'avoir une belle figure, *kalon geneſtkai*, ou *phyan kalon geneſthai*, ſelon le ſens propre que le ſcholiaſte en queſtion donne à ces paroles ; le troiſième étoit de poſſéder des richeſſes bien acquiſes, *adolôs plûtein*, & le quatrième, que Platon paſſe ſous ſilence, de ſe livrer à la joie avec ſes amis, *éban meta philôn* : je remarquerai en paſſant, que la ſignification de ce terme peut ſervir d'éclairciſſement à Héſychius.

La beauté étoit ſi déſirée, ſi eſtimée des Grecs, que toute belle perſonne tâchoit de ſe faire connoître à la nation entière par cette prérogative, & ſur-tout de gagner la bienveillance des artiſtes. Ceux-ci fixoient le prix de la beauté ; chaque jour, ils avoient le beau devant les yeux. La beauté étoit même un mérite pour parvenir à la gloire, & l'hiſtoire grecque ne manque point de relever cette qualité dans une infinité de perſonnages qui la poſſédoient.

Il paroît que l'on crut pouvoir favoriſer la génération des beaux enfans par les jeux

où l'on disputoit le prix de la beauté. Ces jeux, qu'ordonna Cypsélus, Roi d'Arcadie, se célébroient, du temps des Héraclides, près du fleuve Alphée, dans l'Elide. A la fête d'Apollon de Philésie, celui des jeunes gens *qui avoit donné le baiser le plus savant*, obtenoit un prix. Cet usage se pratiquoit sous l'inspection d'un juge, de même qu'à Mégare sans doute, près du tombeau de Dioclès. A Sparte & à Lesbos, dans le temple de Junon, ainsi que chez les Parrhasiens, il y avoit des défis de beauté parmi les personnes du sexe. L'estime de cette qualité alloit si loin que les femmes Lacédémoniennes gardoient dans leurs chambres à coucher les statues de Nirée, de Narcisse, d'Hyacinthe ou de Castor & de Pollux, pour avoir de beaux enfans.

L'influence du climat concouroit au développement de la figure, qui, selon tous les voyageurs, est encore très-avantageuse parmi les Grecs modernes.

C'ÉTOIT le sort de l'Impératrice-Reine, observe l'auteur du *Siècle de Louis XV*, que ses prospérités fussent continuellement balancées par des adversités.

Le malheur, plus que tous les livres, l'avoit instruite sur le néant des grandeurs; & pour n'en être jamais éblouie, elle fit elle-même ériger son tombeau. Ce monument lugubre, si effrayant aux yeux des hommes, devint sa perspective ordinaire, & celle de ses enfans. *Voilà*, leur disoit-elle

en le regardant avec fermeté, *la demeure des Empereurs au bout de quelques années. Voyez d'après cela ſi l'on peut avoir de l'orgueil.* Ces paroles, de la part d'une Souveraine, ſont plus éloquentes que toutes les *Nuits* d'Young.

UN nouvel Adepte, qui ſe vantoit d'avoir trouvé le ſecret de faire de l'or, demandoit une récompenſe à Léon X. Ce Pape, le protecteur des Arts, parut acquieſcer à cette demande; & le charlatan ſe flattoit déjà de la plus grande fortune. Lorſqu'il revint ſolliciter ſa recompenſe, Léon lui fit donner une grande bourſe vide, en lui diſant: *Que puiſqu'il ſavoit faire de l'or, il n'avoit beſoin que d'une bourſe pour le contenir.*

Fin du Tome premier des Variétés.